00100576

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

COLLECTION

COMPLETTE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

100576

A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

00100576

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LE titre seul de cette Collection doit en assurer le succès. Le Public accoutumé, depuis quarante années, à recevoir avec empressement tout ce qui sort de la plume agréable & légere de M. de Crébillon le Fils, applaudira certainement au Recueil que je donne de tous les ouvrages de cet ingénieux auteur. Il n'en est point, il s'en faut bien, des écrits de M. de Crébillon comme de ceux de la plupart de ces romanciers insipides, qui abusant de la plus étrange maniere, des talens très médiocres qu'ils se sont persuadés avoir reçus de la nature, accablent quelques lecteurs crédules des fruits fastidieux de leur froide imagination. Les riantes allégories de M. de

Crébillon, n'ont rien de commun avec cette foule de romans éphémeres qu'on lit avec ennui, par désœuvrement, & qu'on se hâte d'oublier aussi-tôt qu'on les a parcourus : il a peint les mœurs de son siecle, les vices, les défauts, jusques aux ridicules, si difficiles à saisir, de ses contemporains ; & le tems, qui voit changer les mœurs, respecta toujours les ouvrages dans lesquels l'ancienne maxime de penser & d'agir est fidellement exprimée. Un autre motif, qui, je pense, me donne aussi des droits à l'approbation publique, m'a déterminé à rassembler tous les Ouvrages de cet élégant écrivain ; c'est de procurer, à un prix très-médiocre, les mêmes productions qui, séparément achetées, deviennent d'un prix exhorbitant. Ces Œuvres qui formoient environ vingt-six volumes, je les ai renfermées en sept, & il n'y a guere aucun de ces Ouvrages qui, séparés, ne se vende pres-

qu'autant que coûtera cette Collection entiere. C'est donc un très-grand avantage, à tous égards, que je crois pouvoir me flatter d'avoir rendu au public ; & je suis étonné que quelqu'autre avant moi n'ait point fait la même entreprise.

LES

ÈGAREMENS

DU CŒUR

ET

DE L'ESPRIT,

OU

MÉMOIRES

DE

M. DE MEILCOUR.

A MONSIEUR
DE
CRÉBILLON,
DE
L'ACADÉMIE
FRANÇOISE.

MONSIEUR,

JE devrois attendre sans doute, pour vous rendre un hommage public, que je pusse vous offrir un Ouvrage plus digne de vous ; mais je me flatte que vous voudrez bien, dans ce que je fais aujourd'hui, ne regarder que mon zele. Attaché à vous par les liens les plus étroits du sang, nous sommes, si j'ose le dire, plus unis encore par l'amitié la plus sincere & la plus tendre. Eh ! pourquoi ne le dirois-je pas ? Les peres ne veulent-ils donc que du respect ? Leur

donne t-il même tout ce qu'on leur doit? & ne leur devoit-il pas être bien doux de voir la reconnoissance augmenter & affermir, dans le cœur de leurs enfans, ce sentiment d'amour que la Nature y a déjà gravé? Pour moi, qui me suis toujours vu l'unique objet de votre tendresse & de vos inquiétudes; vous, mon ami, mon consolateur, mon appui, je ne crains point que vous voyiez rien qui puisse blesser le respect que j'ai pour vous, dans les titres que je vous donne & que vous avez si justement acquis. Ce seroit même mériter que vous ne les eussiez pas pris avec moi, que de vous en priver. Et si jamais le Public honore mes foibles talens d'un peu d'estime; si la postérité, en parlant de vous, peut se souvenir que j'ai existé, je ne devrai cette gloire qu'au soin généreux que vous avez pris de me former, & au desir que j'ai toujours eu que vous pussiez un jour m'avouer sans regret.

Je suis, avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & fils,
CRÉBILLON.

PRÉFACE.

Les préfaces, pour la plus grande partie, ne semblent faites que pour en imposer au lecteur. Je méprise trop cet usage pour le suivre. L'unique dessein que j'aie dans celle-ci, est d'annoncer le but de ces mémoires, soit qu'on doive les regarder comme un ouvrage purement d'imagination, ou que les aventures qu'ils contiennent soient réelles.

L'homme qui écrit ne peut avoir que deux objets, l'utile & l'amusant. Peu d'auteurs sont parvenus à les réunir. Celui qui instruit, ou dédaigne d'amuser, ou n'en a pas le talent; & celui qui amuse n'a pas assez de force pour instruire: ce qui fait nécessairement que l'un est toujours sec, & que l'autre est toujours frivole.

Le roman, si méprisé des personnes sensées; & souvent avec justice, seroit peut-être celui de tous les genres qu'on pourroit rendre le plus utile,

s'il étoit bien manié, si, au lieu de le remplir de situations ténébreuses & forcées, de héros dont les caracteres & les aventures sont toujours hors du vraisemblable, on le rendoit, comme la comédie, le tableau de la vie humaine, & qu'on y censurât les vices & les ridicules.

Le lecteur n'y trouveroit plus, à la vérité, ces événemens extraordinaires & tragiques, qui enlevent l'imagination & déchirent le cœur; plus de héros qui ne passât les mers que pour y être, à point nommé, pris des Turcs; plus d'aventures pour le serrail, de sultane soustraite à la vigilance des eunuques, par quelque tour d'adresse surprenant; plus de morts imprévues, & infiniment moins de souterreins: le fait préparé avec art, seroit rendu avec naturel. On ne pécheroit plus contre les convenances & la raison. Le sentiment ne seroit point outré; l'homme enfin verroit l'homme tel qu'il est; on l'ébIouiroit moins, mais on l'instruiroit davantage.

J'avoue que beaucoup de lecteurs, qui ne sont point touchés des choses simples, n'approuveroient point qu'on dépouillât le roman des puérilités fas-

tueuses qui le leur rendent cher ; mais ce ne seroit point à mon sens une raison de ne le point réformer. Chaque siecle, chaque année même, amene un nouveau goût. Nous voyons les auteurs qui n'écrivent que pour la mode, victimes de leur lâche complaisance, tomber en même tems qu'elle dans un éternel oubli. Le vrai seul subsiste toujours ; & si la cabale se déclare contre lui ; si elle l'a quelquefois obscurci, elle n'est jamais parvenue à le détruire. Tout auteur retenu par la crainte basse de ne pas plaire assez à son siecle, passe rarement aux siecles à venir.

Il est vrai que ces romans, qui ont pour but de peindre les hommes tels qu'ils sont, sont sujets, outre leur trop grande simplicité, à des inconvéniens. Il est des lecteurs fins, qui ne lisent jamais que pour faire des applications, n'estiment un livre qu'autant qu'ils croient y trouver de quoi déshonorer quelqu'un, & y mettent par-tout leur malignité & leur fiel. Ne seroit-ce pas que ces gens si déliés, à la pénétration desquels rien n'échappe, de quelque voile qu'on ait prétendu le couvrir, se rendent dans le fond assez de justice pour craindre qu'on ne leur attribuât

le ridicule qu'ils ont apperçu, s'ils ne se hâtoient de le jetter sur les autres? De-là vient cependant que quelquefois un auteur est accusé de s'être déchaîné contre des personnes qu'il respecte, ou qu'il ne connoît point, & qu'il passe pour dangereux, quand il n'y a que ses lecteurs qui le soient.

Quoi qu'il en puisse être, je ne connois rien qui doive, ni qui puisse empêcher un auteur de puiser ses caracteres & ses portraits dans le sein de la nature. Les applications n'ont qu'un tems, où l'on se lasse d'en faire, ou elles sont si futiles qu'elles tombent d'elles-mêmes. D'ailleurs, où ne trouve-t-on point matiere à ces ingénieux rapports? La fiction la plus déréglée, & le traité de morale le plus sage, souvent les fournissent également, & je ne connois jusqu'ici que les livres qui traitent des sciences abstraites qui en soient exempts.

Que l'on peigne des petits-maîtres & des prudes, ce ne seront ni Messieurs tels, ni Mesdames telles, que l'on n'aura jamais vus, auxquels on aura pensé; mais il me paroît tout simple que si les uns sont petits-maîtres, & que les autres soient prudes, il y ait, dans ces

portraits, des choses qui tiennent à eux : il est sûr qu'ils seroient manqués, s'ils ne ressembloient à personne, mais il ne doit pas s'ensuivre, de la fureur qu'on a de se reconnoître mutuellement, qu'on puisse être, avec toute sorte d'impunité, vicieux ou ridicule. On est même d'ordinaire si peu certain des personnages qu'on a démasqués, que si, dans un quartier de Paris, vous entendez s'écrier : *Ah ! qu'on reconnoît bien là la Marquise !* vous entendez dire dans un autre : *Je ne croyois pas qu'on pût si bien attaquer la Comtesse !* & il arrivera qu'à la cour on aura deviné une troisieme personne qui ne sera pas plus réelle que les deux premieres.

Je me suis étendu sur cet article, parce que ce livre n'étant que l'histoire de la vie privée, des travers & des retours d'un homme de condition, on sera peut-être d'autant plus tenté d'attribuer à des personnes aujourd'hui vivantes les portraits qui y sont répandus & les aventures qu'il contient ; qu'on le pourra avec plus de facilité, que nos mœurs y sont dépeintes ; que Paris étant le lieu où se passe la scene, on ne sera point forcé de voyager dans des régions imaginaires, & que rien

n'y est déguisé sous des noms & des usages barbares. A l'égard des peintures avantageuses qu'on y pourra trouver, je n'ai rien à dire : une femme vertueuse, un homme sensé, il semble que ce soient des êtres de raison qui ne ressemblent jamais à personne.

On verra dans ces mémoires un homme tel qu'ils sont presque tous dans une extrême jeunesse, simple d'abord & sans art, & ne connoissant pas encore le monde où il est obligé de vivre. La premiere & la seconde partie roulent sur cette ignorance & sur ses premieres amours. C'est, dans les suivantes, un homme plein de fausses idées & paîtri de ridicules, & qui y est moins entraîné encore par lui-même, que par des personnes intéressées à lui corrompre le cœur & l'esprit. On le verra enfin dans les dernieres rendu à lui-même, devoir toutes ses vertus à une femme estimable ; voilà quel est l'objet des *Egaremens de l'Esprit & du Cœur.* Il s'en faut beaucoup qu'on ait prétendu montrer l'homme dans tous les désordres où le plongent les passions : l'amour seul préside ici ; ou si de tems en tems quelqu'autre motif s'y joint, c'est presque toujours lui qui le détermine.

LES ÉGAREMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT, OU MÉMOIRES DE M. DE MEILCOUR.

PREMIERE PARTIE.

J'ENTRAI dans le monde à l'âge de dix-ſept ans, & avec tous les avantages qui peuvent y faire remarquer. Mon pere m'avoit laiſſé un grand nom, dont il avoit lui-même augmenté l'é-

clat ; & j'attendois de ma mere des biens considérables. Restée veuve dans un âge où il n'etoit pas d'engagemens qu'elle ne pût former, belle, jeune & riche, sa tendresse pour moi ne lui fit envisager d'autre plaisir que celui de m'élever, & de me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu en perdant mon pere.

Ce projet, je crois, seroit entré dans l'esprit de peu de femmes, & beaucoup moins encore l'auroient ponctuellement exécuté. Mais Madame Meilcour, qui, à ce que l'on m'a dit, n'avoit point été coquette dans sa jeunesse, & que je n'ai pas vu galante sur son retour, trouva moins de difficultés que toute autre personne de son rang n'auroit fait.

Chose assez rare ! on me donna une éducation modeste : j'étois naturellement porté à m'estimer ce que je valois ; & il est ordinaire, lorsque l'on pense ainsi, de s'estimer plus qu'on ne vaut. Si ma mere ne parvint pas à m'ôter l'orgueil, elle m'obligea du moins à le contraindre : par la suite, je n'en ai pas été moins fat ; mais, sans les précautions qu'elle prit contre moi, je l'aurois été plutôt, & sans ressource.

L'idée du plaisir fut, à mon entrée dans le monde, la seule qui m'occupa,

La paix, qui regnoit alors, me laissoit dans un loisir dangereux. Le peu d'occupation, que se font communément les gens de mon rang & de mon âge, le faux air, la liberté, l'exemple, tout m'entraînoit vers les plaisirs : j'avois les passions impétueuses, ou, pour parler plus juste, j'avois l'imagination ardente, & facile à se laisser frapper.

Au milieu du tumulte & de l'éclat qui m'environnoient sans cesse, je sentis que tout manquoit à mon cœur : je desirois une félicité dont je n'avois pas une idée bien distincte ; je fus quelque tems sans comprendre la sorte de volupté qui m'étoit nécessaire. Je voulois m'étourdir en vain sur l'ennui intérieur dont je me sentois accablé ; le commerce des femmes pouvoit seul le dissiper. Sans connoître encore toute la violence du penchant qui me portoit vers elles, je les cherchois avec soin : je ne pus les voir long-tems, & ignorer qu'elles seules pouvoient me faire ce bonheur, ces douces erreurs de l'ame, qu'aucun amusement ne m'offroit ; & l'âge augmentant cette disposition à la tendresse, & me rendant leurs agrémens plus sensibles, je ne songeai plus qu'à me faire une passion, telle qu'elle pût être.

La chose n'étoit pas sans difficulté ; je n'étois attaché à aucun objet, & il n'y en avoit pas un qui ne me frappât : je craignois de choisir, & je n'étois pas même bien libre de le faire. Les sentimens, que l'une m'inspiroit, étoient détruits le moment d'après par ceux qu'une autre faisoit naître.

On s'attache souvent moins à la femme qui touche le plus, qu'à celle qu'on croit le plus facilement toucher ; j'étois dans ce cas autant que personne : je voulois aimer, mais je n'aimois point : celle, de qui j'attendois le moins de rigueurs, étoit la seule dont je me crusse véritablement épris ; mais, comme il m'arrivoit quelquefois d'être, dans un même jour, favorablement regardé de plus d'une, je me trouvois le soir dans un embarras extrême, lorsque je voulois choisir : ce choix étoit-il déterminé, comment l'annoncer à l'objet qui m'avoit fixé ?

J'avois si peu d'expérience des femmes, qu'une déclaration d'amour me sembloit une offense pour celle à qui elle s'adressoit. Je craignois d'ailleurs qu'on ne m'écoutât pas, & je regardois l'affront d'être rebuté, comme un des plus cruels qu'un homme pût recevoir ;

à ces considérations se joignoit une timidité que rien ne pouvoit vaincre, & qui, quand on auroit voulu m'aider, ne m'auroit laissé profiter d'aucune occasion, quelque marquée qu'elle eût été; j'aurois sans doute poussé, en pareil cas, mon respect au point où il devient un outrage pour les femmes & un ridicule pour nous.

Il est aisé de juger, par ce détail, que je n'avois pas pris d'elles une idée bien juste : de la façon dont alors elles pensoient, il y avoit plus à craindre auprès d'elles à ne leur pas dire qu'on les aimoit, qu'à leur montrer toute l'impression qu'elles croient devoir faire ; & l'amour, jadis si respectueux, si sincere, si délicat, étoit devenu si téméraire & si aisé, qu'il ne pouvoit paroître redoutable qu'à quelqu'un aussi peu instruit que moi.

Ce qu'alors les deux sexes nommoient Amour, étoit une sorte de commerce, où l'on s'engageoit, souvent même sans goût, où la commodité étoit toujours préférée à la sympathie, l'intérêt au plaisir, & le vice au sentiment.

On disoit trois fois à une femme, qu'elle étoit jolie ; car il n'en falloit pas plus : dès la premiere, assurément

elle vous croyoit, vous remercioit à la seconde, & assez communément vous en récompensoit à la troisieme.

Il arrivoit même quelquefois, qu'un homme n'avoit pas besoin de parler, & ce qui, dans un siecle aussi sage que le nôtre, surprendra peut-être plus, souvent on n'attendoit pas qu'il répondît.

Un homme, pour plaire, n'avoit pas besoin d'être amoureux : dans des cas pressés on le dispensoit même d'être aimable.

La premiere vue décidoit une affaire ; mais, en même tems, il étoit rare que le lendemain la vît subsister ; encore, en se quittant avec cette promptitude, ne prévenoit-on pas toujours le dégoût.

Pour rendre la société plus douce, on étoit convenu d'en retrancher les façons : on ne la trouva pas encore assez aisée ; on en supprima les bienséances.

Si nous en croyons d'anciens mémoires, les femmes étoient autrefois plus flattées d'inspirer le respect que le desir ; & peut-être y gagnoient-elles. A la vérité, on leur parloit d'amour moins promptement ; mais celui qu'elles faisoient naître, n'en étoit que plus satisfaisant, & que plus durable.

Alors, elles s'imaginoient qu'elles ne devoient jamais se rendre; & en effet elles résistoient. Celles de mon tems pensoient d'abord qu'il n'étoit pas possible qu'elles se défendissent; & succomboient, par ce préjugé, dans l'instant même qu'on les attaquoit.

Il ne faut cependant pas inférer de ce que je viens de dire, qu'elles offrissent toutes la même facilité. J'en ai vu qui, après quinze jours de soins rendus, étoient encore indécises, & dont le mois tout entier n'achevoit pas la défaite. Je conviens que ce sont des exemples rares, & qui semblent ne devoir pas tirer à conséquence pour le reste; même, si je ne me trompe, les femmes séveres, à ce point-là, passoient pour être prudes.

Les mœurs ont depuis ce temps-là si prodigieusement changé, que je ne serois pas surpris qu'on traitât de fable aujourd'hui ce que je viens de dire sur cet article. Nous croyons difficilement, que des vices & des vertus qui ne sont plus sous nos yeux, aient jamais existé: il est cependant réel que je n'exagere pas.

Loin que je susse la façon dont l'amour se menoit dans le monde, je

croyois, malgré ce que je voyois tous les jours, qu'il falloit un mérite supérieur pour plaire aux femmes ; &, quelque bonne opinion que j'eusse en secret de moi-même, je ne me trouvois jamais digne d'en être aimé : je suis même certain, que quand je les aurois mieux connues, je n'en aurois pas été moins timide. Les leçons & les exemples sont peu de chose pour un jeune homme ; & ce n'est jamais qu'à ses dépens qu'il s'instruit.

Quel parti me restoit-il donc à prendre ? Il n'étoit pas question de consulter Madame de Meilcour sur mes incertitudes, & parmi les jeunes gens que je voyois, il n'y en avoit pas un qui eût plus d'expérience que moi, ou qui du moins eût acquis celle qui auroit pu me servir. Je fus six mois dans cet embarras, & j'y serois sans doute resté plus long-tems, si une des dames, qui m'avoit le plus vivement frappé, n'eût bien voulu se charger de mon éducation.

La marquise de Lursay (c'étoit son nom) me voyoit presque tous les jours, ou chez elle, ou chez ma mere, avec qui elle étoit extrêmement liée. Elle me connoissoit depuis long-tems. Le soin

qu'elle prenoit de me dire des choses obligeantes sur mon esprit & sur ma figure, sa familiarité avec moi, & l'habitude de la voir, m'avoient donné beaucoup d'amitié pour elle, & une sorte d'aisance où je ne me trouvois avec personne de son sexe. De ce premier sentiment, né d'un assez long commerce, j'en vins insensiblement à souhaiter de lui plaire; & comme elle étoit de toutes les femmes celle que je voyois le plus, elle fut aussi celle qui me toucha le plus continuement. Ce n'étoit pas que je crusse trouver plus de facilité à être aimé d'elle que d'une autre. Loin de me flatter d'une si douce idée, le peu d'espoir d'y réussir m'avoit fait souvent porter mes vœux ailleurs; mais, après deux jours d'infidélité, je revenois à elle, plus tendre & plus timide que jamais.

Malgré mon attention à lui cacher ce qu'elle m'inspiroit, elle m'avoit pénétré: mon respect pour elle, & qui sembloit s'accroître de jour en jour; mon embarras en lui parlant, embarras différent de celui qu'elle m'avoit vu dans mon enfance; des regards même plus marqués que je ne le croyois; mon soin toujours pressant de lui plaire; mes fréquentes visites, & plus que tout, peut-

être, l'envie qu'elle avoit elle-même de m'engager, lui firent penser que je l'aimois en secret; mais, dans la situation où elle étoit alors, il ne lui convenoit pas de brusquer mon cœur, & de s'engager sans précaution dans une affaire qui pouvoit être équivoque.

Coquette jadis, même un peu galante, une aventure d'éclat, & qui avoit terni sa réputation, l'avoit dégoûtée des plaisirs bruyans du grand monde. Aussi sensible, mais plus prudente, elle avoit compris enfin, que les femmes se perdent moins par leurs foiblesses, que par le peu de ménagement qu'elles ont pour elles-mêmes; & que, pour être ignorés, les transports d'un amant n'en sont ni moins réels, ni moins doux. Malgré l'air prude qu'elle avoit pris, on s'obstinoit toujours à la soupçonner; & j'étois peut-être le seul à qui elle en eût imposé. Venu dans le monde long-tems après les discours qu'elle avoit fait tenir au public, il n'étoit pas surprenant qu'il n'en eût rien passé jusqu'à moi. Je doute même, quand on auroit alors voulu me donner mauvaise opinion d'elle, qu'il eût été possible de me la faire prendre: elle savoit combien j'étois éloigné de la croire ca-

pable d'une foiblesse, & s'en croyoit obligée à plus de circonspection, & à ne céder, s'il le falloit, qu'avec toute la décence que je devois attendre d'elle.

Sa figure & son âge l'aidoient encore dans ce projet. Elle étoit belle, mais d'une beauté majestueuse, qui même, sans le sérieux qu'elle affectoit, pouvoit aisément se faire respecter. Mise sans coquetterie, elle ne négligeoit pas l'ornement. En disant qu'elle ne cherchoit pas à plaire, elle se mettoit toujours en état de toucher, & réparoit avec soin ce que près de quarante ans qu'elle avoit, lui avoient enlevé d'agrémens : elle en avoit même peu perdu ; & si l'on en excepte cette fraîcheur qui disparoît avec la premiere jeunesse, & que souvent les femmes flétrissent avant le tems, en voulant la rendre plus brillante, Mde. de Lursay n'avoit rien à regretter. Elle étoit grande & bien faite; &, dans sa nonchalance affectée, peu de femmes avoient autant de graces qu'elle. Sa physionomie & ses yeux étoient séveres forcément ; & lorsqu'elle ne songeoit pas à s'observer, on y voyoit briller l'enjouement & la tendresse.

Elle avoit l'esprit vif, mais sans étourderie, prudent, même dissimulé.

Elle parloit bien, & parloit aisément; avec beaucoup de finesse dans les pensées, elle n'étoit pas précieuse. Elle avoit étudié avec soin son sexe & le nôtre, & connoissoit tous les ressorts qui les font agir. Patiente dans ses vengeances comme dans ses plaisirs, elle sçavoit les attendre du tems, lorsque le moment ne les lui fournissoit pas. Au reste, quoique prude, elle étoit douce dans la société. Son systême n'étoit point, qu'on ne dût pas avoir des foiblesses, mais que le sentiment seul pouvoit les rendre pardonnables; sorte de discours rebattu, que tiennent sans cesse les trois quarts des femmes, & qui ne rend que plus méprisables celles qui les déshonorent par leur conduite.

Dans quelques conversations que nous avions eues ensemble sur l'amour, elle s'étoit instruite de mon caractere, & des raisons qui pouvoient me faire redouter l'aveu d'une passion que j'aurois conçue. Elle crut qu'il lui étoit important, pour m'acquérir, & même me fixer, de me dissimuler le plus long-tems qu'il lui seroit possible son amour pour moi; que plus j'étois accoutumé à la respecter, plus je serois frappé d'une démarche précipitée de sa

part. Elle ſavoit d'ailleurs, qu'avec quelque ardeur que les hommes pourſuiviſſent la victoire, ils aimoint toujours à l'acheter ; & que les femmes, qui croient ne pouvoir ſe rendre aſſez promptement, ſe repentent ſouvent de s'être trop tôt laiſſé vaincre.

* J'ignorois, entre beaucoup d'autres choſes, que le ſentiment ne fût dans le monde qu'un ſujet de converſation ; & j'entendois les femmes en parler avec un air ſi vrai, elles en faiſoient des diſtinctions ſi délicates, mépriſoient avec tant de hauteur celles qui s'en écartoient, que je ne pouvois m'imaginer, qu'en le connoiſſant ſi bien, elles en fiſſent ſi peu d'uſage.

Madame de Lurſay ſur-tout, qui, à force de tâcher d'oublier ſes fatales aventures, croyoit en avoir détruit par-tout le ſouvenir, en avouant qu'à vue de pays, elle ſe croyoit capable d'aimer, faiſoit de ſon cœur une conquette ſi difficile, vouloit tant de qualités dans l'objet qui pourroit la rendre ſenſible, parloit d'une façon d'aimer ſi ſinguliere, que je frémiſſois toutes les fois qu'il me revenoit dans l'idée de m'attacher à elle.

Cette dame ſi délicate, contente ce-

pendant de la façon dont je penſois ſur ſon compte, jugea qu'il étoit tems de me donner de l'eſpérance, & de me faire penſer, mais par les agaceries les plus décentes, que j'étois le mortel fortuné que ſon cœur avoit choiſi. Des propos obligeans, que juſqu'alors elle m'avoit tenus, elle paſſa à des diſcours plus particuliers & plus marqués. Elle me regardoit tendrement, & m'exhortoit, lorſque nous étions ſeuls, à me contraindre moins avec elle. Par cette conduite, elle avoit réuſſi à me donner beaucoup d'amour, & en avoit tant pris elle-même, qu'alors, ſans doute, elle auroit voulu m'avoir inſpiré moins de reſpect.

Sa ſituation étoit devenue par ſes ſoins auſſi embarraſſante que la mienne. Il s'agiſſoit de me mettre au deſſus de la défiance qu'elle m'avoit donnée de moi-même, & de la trop bonne opinion qu'elle m'avoit fait prendre d'elle; deux choſes extrêmement difficiles, & qu'il falloit ménager avec toute la fineſſe poſſible. Elle ne voyoit point d'apparence que j'oſaſſe lui déclarer que je l'aimois; & loin qu'elle dût prendre ſur elle de ſe découvrir, elle étoit forcée de paroître recevoir

avec

avec févérité l'aveu que je lui ferois, fi encore elle étoit affez heureufe pour m'amener jufques-là.

Avec un homme expérimenté, un mot dont le fens même peut fe détourner, un regard, un gefte, moins encore, le met au fait, s'il veut être aimé; &, fuppofé qu'il fe foit arrangé différemment de ce qu'on fouhaiteroit, on n'a hafardé que des chofes fi équivoques, & de fi peu de conféquence, qu'elles fe défavouent fur le champ.

Loin que j'offriffe tant de commodité à Madame de Lurfay, elle avoit éprouvé plus d'une fois, que ma ftupidité fembloit augmenter par tout ce qu'elle faifoit pour me deffiller les yeux; & elle ne croyoit pas pouvoir m'en dire plus fans courir rifque de m'effrayer, & même de me perdre. Nous foupirions tous deux en fecret; &, quoique d'accord, nous n'en étions pas plus heureux.

Il y avoit au moins deux mois que nous étions dans ce ridicule état, lorfque Madame de Lurfay, impatientée de fon tourment, & de la vénération profonde que j'avois pour elle, réfolut de fe délivrer de l'un, en me guériffant de l'autre.

Une converfation adroitement ma-

niée amene ſouvent les choſes qu'on a le plus de peine à dire ; le déſordre qui y regne aide à s'expliquer ; en parlant, on change d'objet, & tant de fois, qu'à la fin celui qui occupe s'y trouve naturellement placé. Dans le monde ſurtout on ſe plaît à parler d'amour, parce que ce ſujet, déjà intéreſſant de lui-même, ſe trouve ſouvent lié avec la médiſance, & qu'il en fait preſque toujours le fonds.

J'étois ſur les matieres de ſentiment d'une extrême avidité ; &, ſoit pour m'inſtruire, ſoit pour avoir le plaiſir de parler de la ſituation de mon cœur, je ne me trouvois guere en compagnie, que je ne fiſſe tomber le diſcours ſur l'amour & ſur ſes effets : cette diſpoſition étoit favorable à Madame de Lurſay, & elle réſolut enfin de s'en ſervir.

Un jour qu'il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Meilcour, & qu'elle & moi avions refuſé de jouer, nous nous trouvâmes aſſis l'un auprès de l'autre : cette eſpece de tête-à-tête me fit friſſonner, quoique ſouvent je le ſouhaitaſſe. Lorſque j'étois éloigné d'elle, je ne voyois plus d'obſtacles qui s'oppoſaſſent au deſſein que je formois de lui déclarer ma paſſion ; & je n'étois

jamais à portée de le faire, que je ne tremblasse de l'idée que j'en avois eue. Quoique je ne fusse pas seul avec elle, je n'en fus pas plus rassuré : l'endroit du sallon que nous occupions étoit désert, tout le monde étoit occupé, point de tiers, par conséquent, à portée de me secourir. Ces cruelles considérations acheverent de me jetter du trouble dans l'esprit. Je fus un quart-d'heure auprès de Madame de Lursay sans lui rien dire : elle imitoit ma taciturnité ; &, quelque desir qu'elle eut de me parler, elle ne sçavoit comment rompre le silence.

Cependant une comédie qu'on jouoit alors, & avec succès, lui en fournit l'occasion. Elle me demanda si je l'avois vue : je lui répondis qu'oui. L'intrigue, dit-elle, ne m'en paroît pas neuve, mais j'en aime assez les détails ; elle est noblement écrite, & les sentimens y sont bien développés. N'en pensez-vous pas comme moi ? Je ne me pique pas d'être connoisseur, répondis je ; en général, elle m'a plu ; mais j'aurois peine à bien parler de ses beautés & de ses défauts. Sans avoir du théatre une connoissance parfaite, on peut, reprit-elle, décider sur certaines par-

ties ; le ſentiment, par exemple, en eſt une ſur laquelle on ne ſe trompe point ; ce n'eſt pas l'eſprit qui le juge, c'eſt le cœur, & les choſes intéreſſantes remuent également les gens bornés & ceux qui ont le plus de lumieres. J'ai trouvé dans cette piece des endroits touchés avec art : il y a ſur-tout une déclaration d'amour qui, à mon ſens, eſt extrêmement délicate ; & c'eſt un des morceaux que j'en eſtime le plus. Il m'a frappé comme vous, répondis-je ; & j'en ſçais d'autant plus de gré à l'auteur, que je crois cette ſituation difficile à bien manier. Ce ne ſeroit pas par là que je l'eſtimerois, reprit-elle : dire qu'on aime eſt une choſe qu'on fait tous les jours, & fort aiſément ; & ſi cette ſituation a de quoi plaire, c'eſt moins par ſon propre fonds que par la façon neuve dont elle eſt traitée. Je ne ſerois pas entiérement de votre avis, Madame, répondis-je ; & je ne crois pas qu'il ſoit facile de dire qu'on aime. Je ſuis perſuadée, dit-elle, que cet aveu coûte à une femme : mille raiſons, que l'amour ne peut abſolument détruire, doivent le lui rendre pénible ; car vous n'imaginez pas, ſans doute, qu'un homme riſque quelque

chose à le faire. Pardonnez-moi, Madame, lui dis-je : c'étoit précisément ce que je pensois. Je ne trouve rien de plus humiliant pour un homme que de dire qu'il aime. C'est dommage, assurément, reprit-elle, que cette idée soit ridicule; par sa nouveauté, peut-être, elle feroit fortune. Quoi! il est humiliant pour un homme de dire qu'il aime! oui, sans doute, dis-je, quand il n'est pas sûr d'être aimé. Et comment, reprit-elle, voulez-vous qu'il sçache s'il est aimé? L'aveu qu'il fait de sa tendresse peut seul autoriser une femme à y répondre. Pensez-vous, dans quelque désordre qu'elle sentît son cœur, qu'il lui convînt de parler la premiere, de s'exposer par cette démarche à se rendre moins chere à vos yeux, & à être l'objet d'un refus? Bien peu de femmes, répondis-je, auroient à craindre ce que vous dites. Toutes, reprit-elle, auroient à le craindre, si elles se mettoient dans le cas de vous dévancer; & vous cesseriez de sentir du goût pour celle qui vous en auroit inspiré le plus, dans l'instant qu'elle vous offriroit une conquête aisée. Cela n'est pas raisonnable, dis-je, & l'on doit, à ce qu'il me semble, plus de reconnoissance à quelqu'un qui vous

épargne des tourmens.... Sans doute, interrompit-elle ; mais vous pensez mal pour votre intérêt & pour le nôtre. Vous même, qui vous récriez actuellement contre l'injustice des hommes, vous agiriez comme eux si une femme prévenoit vos soupirs. Ah ! que je lui en serois obligé, m'écriai-je, & que le plaisir d'être prévenu augmenteroit mon amour ! Pour que ce plaisir soit vif pour vous, il faut, dit-elle, que vous vous soyez fait une terrible idée d'une déclaration d'amour. Mais qu'y voyez-vous donc de si effrayant ? la crainte de n'être point écouté ? Cela ne peut pas arriver ; la honte d'être forcé de dire qu'on aime ? elle n'est pas raisonnable. Eh ! comptez-vous pour rien, Madame, repris-je, l'embarras de le dire, sur-tout pour moi qui sens que je le dirois mal ? Les déclarations les plus élégantes ne sont pas toujours, répondit-elle, les mieux reçues. On s'amuse de l'esprit d'un amant, mais ce n'est pas lui qui persuade : son trouble, la difficulté qu'il trouve à s'exprimer, le désordre de ses discours ; voilà ce qui le rend à craindre. Mais, Madame, lui demandai-je, cette preuve, qui en effet me paroît incontestable, per-

ſuade-t-elle toujours ? Non, répondit-elle : ce déſordre dont je vous parlois vient quelquefois de ce qu'un homme eſt plus ſtupide qu'amoureux ; & pour lors on ne lui en tient pas compte : d'ailleurs, les hommes ſont aſſez artificieux pour feindre du trouble & de la paſſion, pendant qu'ils ſont à peine animés par le deſir, & ſouvent on ne les en croit pas. Il peut arriver auſſi que celui à qui vous inſpirez de l'amour n'eſt point celui pour qui vous en voudriez prendre, & tout ce qu'il vous dit ne vous touche pas. Vous voyez donc, Madame, lui répondis-je, que je n'ai pas tort d'imaginer que ce refus eſt cruel ; & je ne ſais ſi je ne préférerois point mon incertitude à une explication qui m'apprendroit qu'on ne me trouve pas aimable. Vous êtes le ſeul qui trouviez cela ſi incommode, reprit-elle ; &, pour vous-même, vous ne raiſonnez pas juſte ; il eſt plus avantageux, même plus raiſonnable de parler que de s'obſtiner à ſe taire. Vous riſquez de perdre, par le ſilence, le plaiſir de vous ſçavoir aimé ; & ſi l'on ne peut vous répondre comme vous le voudriez, vous vous guériſſez d'une paſſion inutile qui ne ſera jamais que

votre malheur. Mais, ajouta-t-elle, je remarque que depuis long-tems vous me parlez sur ce sujet; &, si je ne me trompe, une déclaration ne vous paroît embarrassante, que parce que vous en avez une à faire.

Madame de Lursay, en faisant cette obligeante réflexion, me regarda fixement, & d'un air si animé, qu'il acheva de me décontenancer.

Votre silence & votre embarras, continua-t-elle, m'apprennent que j'ai deviné juste; mais je ne prétends me servir du secret que je vous ai surpris, que pour vous tirer d'erreur, & vous être utile, si je le puis. Je veux d'abord que vous me disiez quel est votre choix; jeune, & sans expérience comme vous êtes, peut-être l'avez-vous fait trop légérement. S'il n'est pas digne de vous, je vous plains; mais ce n'est pas encore assez: mes conseils peuvent vous aider à détruire une passion, ou pour mieux dire, une fantaisie qui, selon ce que je vois, n'a point encore été nourrie par l'espérance, & dont par conséquent je vous montrerois le ridicule plus aisément: si, au contraire, votre choix est tel que l'honneur ni la raison ne puissent en murmurer, loin

d'arracher de votre cœur l'objet que vous y avez placé, je pourrai vous apprendre à lui plaire, & moi-même vous avertir de vos progrès.

Cette proposition de Madame de Lursay me surprit : quoique ses façons n'eussent rien de sévere, que même ses yeux me parlassent le langage le plus doux, je ne me sentis pas la force de lui répondre. Mes regards erroient sur elle sans oser s'y fixer : je craignois qu'elle ne s'apperçût de mon trouble ; & je ne rompis le silence que par un soupir que je tâchai vainement de lui dérober.

Mais que vous êtes jeune ! me dit-elle avec un air de bonté : je ne puis plus douter que vous n'aimiez ; votre silence ajoute encore à votre tourment. Que savez-vous ? peut-être êtes-vous plus aimé que vous n'aimez vous-même : ne seroit-ce donc rien pour vous que le plaisir de vous l'entendre dire ? En un mot, Meilcour, je le veux ; mon amitié pour vous m'oblige de prendre ce ton, dites-moi qui vous aimez. Ah ! Madame, répondis-je en tremblant, je serois bientôt puni de l'avoir dit.

Dans la situation présente, ce discours n'étoit point équivoque ; aussi

Madame de Lurſay l'entendit elle ; mais ce n'étoit pas encore aſſez, & elle feignit de ne m'avoir pas compris.

Que prétendez-vous dire ? reprit-elle en radouciſſant ſa voix : vous ſeriez bientôt puni de l'avoir dit ? Croyez-vous que je fuſſe indiſcrette ? Non, repliquai-je, ce ne ſeroit pas ce que je craindrois ; mais, Madame, ſi c'étoit une perſonne telle que vous que j'aimaſſe, à quoi me ſerviroit-il de le lui dire ? A rien peut-être, répondit-elle en rougiſſant. Je n'ai donc pas de tort, repris-je, de m'opiniâtrer au ſilence. Peut-être auſſi réuſſiriez-vous : une perſonne de mon caractere peut, continua-t-elle, devenir ſenſible, & même plus qu'une autre. Non, vous ne m'aimeriez pas, m'écriai je. Nous nous éloignons, dit-elle ; & je ne vois pas pourquoi il eſt queſtion de moi dans tout ceci. Vous éludez ce que je demande avec plus d'adreſſe que je ne vous en croyois ; mais pour ſuivre ce propos, puiſqu'enfin il eſt jetté, que vous importeroit que je ne vous aimaſſe pas ? On ne doit ſouhaiter d'inſpirer de l'amour qu'à quelqu'un pour qui l'on en a pris, & je ne vous ſoupçonne point du tout d'être avec moi dans ce cas là ;

du moins, je ne le voudrois pas. Je voudrois bien aussi, Madame, répondis-je, que cela ne fût pas; & je sens, à la peur étrange que vous en avez, combien vous me rendriez malheureux. Non, ce n'est pas que j'en aie peur; craindre de vous voir amoureux, seroit avouer à demi que vous pourriez me rendre sensible: l'amant que l'on redoute le plus, est toujours celui que l'on est le plus près d'aimer; & je serois bien fâchée que vous me crussiez si craintive avec vous. Ce n'est pas non plus ce dont je me flatte, répondis-je: mais, enfin, si je vous aimois, que feriez-vous donc? Je ne crois pas, reprit-elle, que sur une supposition vous ayez attendu une réponse positive. Oserois-je donc, Madame, vous dire que je ne suppose rien?

A cette déclaration si précise de l'état de mon cœur, Madame de Lursay soupira, rougit, tourna languissamment les yeux sur moi, les y fixa quelque temps, les baissa sur son éventail, & se tut.

Pendant ce silence, mon cœur étoit agité de mille mouvements. L'effort que j'avois fait sur moi, m'avoit presque

accablé, & la crainte de ne pas recevoir une réponse favorable m'empêchoit de la presser. Cependant, j'avois parlé, & je ne voulois pas en perdre le fruit.

N'avez-vous plus rien à me conseiller, Madame ? lui dis-je à demi-mort de peur ; ne me direz-vous pas ce que je dois attendre de mon choix ? Serez-vous assez cruelle, après toutes les bontés que vous m'avez marquées, pour me refuser votre secours dans la chose la plus importante de ma vie ?

Si vous ne demandez qu'un conseil, repartit-elle, je puis vous le donner ; mais, si ce que vous venez de me dire, est vrai, peut-être ne vous satisfera-t-il pas. Doutez-vous, repris-je, de ma sincérité ? Pour vous-même, répondit-elle, je le voudrois ; plus vos sentimens seront vrais, plus ils vous rendront malheureux. Car enfin, Meilcour, vous devez sentir que je ne puis pas y répondre. Vous êtes jeune, & ce qui, pour beaucoup d'autres femmes, ne seroit en vous qu'une qualité de plus, sera pour moi une raison perpétuelle, quand vous m'inspireriez le goût le plus vif, de n'y céder jamais. Ou vous ne

m'aimeriez pas assez, ou vous m'aimeriez trop; l'un & l'autre seroient également funestes pour moi.

Dans la premiere de ces situations, j'aurois à essuyer vos bizarreries, vos caprices, vos hauteurs, vos infidélités, tous les tourmens enfin qu'un amour malheureux traîne à sa suite; & dans l'autre, je vous verrois vous livrer trop à votre ardeur, & sans ménagement, sans conduite, me perdre par votre amour même. Une passion est toujours un malheur pour une femme: mais pour moi, ce seroit un ridicule, & je ne me consolerois jamais de me l'être attiré. Pensez-vous, Madame, répondis-je, que je ne prisse pas tous les soins..... Je vous entends, interrompit-elle. Je sais que vous allez me promettre toute la circonspection possible: je suis même certaine que vous vous en croyez capable; mais, moins vous êtes accoutumé à aimer, moins vous aimeriez d'une façon convenable: jamais vous ne sauriez contraindre, ni vos yeux, ni vos discours; ou par votre contrainte même trop avant poussée, & jamais ménagée avec art, vous feriez connoître tout ce que vous voudriez cacher. Ainsi, Meilcour, ce que je vous conseille,

c'eſt de ne plus penſer à moi. Je ſens avec douleur que vous allez me haïr : mais, je me flatte que ce ne ſera pas long-temps, & qu'un jour vous me ſaurez gré de ma franchiſe. Ne voulez-vous pas reſter mon ami ? ajouta-t-elle, en me tendant la main. Ah ! Madame, lui dis-je, vous me déſeſpérez : jamais on n'a aimé avec plus d'ardeur ; il n'eſt rien que je ne fiſſe pour vous plaire, point d'épreuves auxquelles je ne me ſoumiſſe. Vous ne prévoyez tant de malheurs, que parce que vous ne m'aimez pas. Mais non, dit-elle, n'allez pas croire cela ; je vous dirai plus, car vous me trouverez toujous ſincere : vous moins jeune, ou moi moins raiſonnable, je ſens que je vous aimerois beaucoup ; mais je dis beaucoup : au reſte, ne m'en demandez pas davantage. Dans l'état tranquille où je ſuis, je ne ſais ce qu'eſt mon cœur ; le temps ſeul peut en décider, & peut-être après tout qu'il ne décidera rien. Madame de Lurſay, après ces paroles, me quitta bruſquement ; &, ſe rapprochant de la compagnie, m'ôta l'eſpérance de continuer l'entretien. J'avois ſi peu d'uſage du monde, que je crus l'avoir fâchée véritablement. Je ne ſavois pas qu'une femme

fuit rarement une converſation amoureuſe avec quelqu'un qu'elle veut engager ; & que celle, qui a le plus d'envie de ſe rendre, montre du moins dans le premier entretien quelque ſorte de vertu. On ne pouvoit pas réſiſter plus mollement qu'elle venoit de faire ; cependant, je crus que je ne la vaincrois jamais : je me repentis de lui avoir parlé, je lui voulus mal de m'y avoir engagé ; je la haïs quelques inſtans. Je formai même le projet de ne lui plus parler de mon amour, & d'agir avec elle ſi froidement, qu'elle ne pût plus me ſoupçonner d'en avoir.

Pendant que je me faiſois ces déſagréables idées, Madame de Lurſay ſe félicitoit d'avoir aſſez pris ſur elle pour me diſſimuler combien elle étoit contente : une joie douce éclatoit dans ſes yeux ; tout, à quelqu'un plus inſtruit que moi, lui auroit appris combien il étoit aimé ; mais, tous les regards tendres qu'elle m'adreſſoit, ſes ſouris, me paroiſſoient de nouvelles inſultes, & me confirmoient de plus en plus dans ma derniere réſolution.

J'étois toujours reſté à la même place : elle revint m'y chercher, & m'excita à parler ſur différents ſujets. L'air

ſombre avec lequel je lui répondois, & le ſoin que je prenois d'éviter ſes yeux, furent pour elle une aſſurance de plus que je ne l'avois pas trompée; mais, quelque choſe qu'elle en pût croire, elle vouloit établir ſon empire, & tourmenter mon cœur, avant de le rendre heureux.

Toute la ſoirée ſe paſſa de ſa part avec les mêmes attentions pour moi: elle ſembloit avoir oublié ce que je lui avois dit; & cet air détaché qu'elle affectoit, me plongeoit encore dans un plus violent chagrin. En me quittant, elle me railla ſur ma triſteſſe; &, quoiqu'elle le fît ſans aigreur, je m'offenſai ſérieuſement.

Le commencement de cette aventure plaiſoit autant à Madame de Lurſay, qu'il me cauſoit de peine. En s'attachant à un homme de mon âge, elle décidoit le ſien: mais, ce n'étoit rien pour elle, ſans doute, qu'un ridicule de plus; & ce ne lui étoit pas peu de choſe, qu'un amant qui ſur-tout n'avoit encore appartenu à perſonne. Elle n'étoit pas vieille encore, mais elle ſentoit qu'elle alloit vieillir; & pour des femmes dans cette ſituation, il n'eſt point de conquêtes à mépriſer.

Eh quoi de plus flatteur pour elles que la tendresse d'un jeune homme, dont les transports leur rendent leurs premiers plaisirs, & justifient l'estime qu'elles font encore de leurs charmes? Qui croit que la personne qui reçoit ses voeux, étoit en effet la seule qui pût ne les pas mépriser, qui ajoute la reconnoissance à la passion, tremble au moindre caprice, & ne voit pas les défauts les plus choquants de figure, & du caractere, soit parce qu'il est privé de la ressource de la comparaison, soit parce que son amour-propre perdroit à moins estimer sa conquête. Avec un homme déjà formé, une femme, telle qu'elle puisse être, a toujours moins de ressources: il a plus de desirs que de passion, plus de coquetterie que de sentiment, plus de finesse que de naturel, trop d'expérience pour être crédule, trop d'occasions de dissipation & d'inconstance pour être uniquement & vivement attaché: il fait, en un mot, l'amour avec plus de décence, mais il aime moins.

Quelques défauts que Madame de Lursay trouvât dans la façon d'aimer d'un jeune homme, il s'en falloit beaucoup qu'elle fût aussi effrayée qu'elle me

l'avoit dit. Quand en effet les inconvéniens qu'elle craignoit, auroient été réels, elle ne m'en auroit pas moins aimé, & si j'avois eu assez d'adresse pour lui faire craindre mon changement, il n'est pas douteux que son respect excessif pour les bienséances n'eût cédé à la crainte qu'elle auroit eue de me perdre.

Ce n'est pas, du moins j'ai eu lieu de le croire, qu'elle voulût retarder longtemps l'aveu de sa foiblesse; huit jours pour cet article seulement suffisoient à sa vertu, d'autant plus qu'elle étoit persuadée que mon peu d'expérience ne me laisseroit profiter de ses bontés que quand elle le jugeroit à propos. L'amour qu'elle avoit pour moi, l'engageoit à ce manege; elle vouloit, s'il étoit possible, que ma tendresse pour elle ne fût pas une affaire de peu de jours & moins aimé, j'aurois trouvé moins de résistance. Son cœur étoit alors tendre & délicat: selon ce que dans la suite j'en ai appris, il ne l'avoit pas toujours été; &, sans être prise pour moi d'une ardeur bien sincere, il ne me paroîtroit pas surprenant qu'elle eût changé de systême.

Une femme, quand elle est jeune, est plus sensible au plaisir d'inspirer des

passions ; qu'à celui d'en prendre : ce qu'elle appelle tendresse, n'est le plus souvent qu'un goût vif, qui la détermine plus promptement que l'amour même, l'amuse pendant quelque temps, & s'éteint sans qu'elle le sente, ou le regrette : le mérite de s'attacher un amant pour toujours, ne vaut pas à ses yeux celui d'en enchaîner plusieurs : plutôt suspendue que fixée, toujours livrée au caprice, elle songe moins à l'objet qui la posséde, qu'à celui qu'elle voudroit qui la possédât ; elle attend toujours le plaisir, & n'en donne jamais : elle se donne un amant, moins parce qu'elle se trouve aimable, que pour prouver qu'elle l'est ; souvent elle ne connoît pas mieux celui qu'elle quitte, que celui qui lui succede ; peut-être si elle avoit pu le garder plus long-temps, l'auroit-elle aimé ; mais est-ce sa faute si elle est infidelle ? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même, que des circonstances ; & par malheur il s'en trouve tant, de si peu prévues, de si pressantes, qu'il n'y a point à s'étonner si, après plusieurs aventures, elle n'a connu ni l'amour, ni son cœur.

Est-elle parvenue à cette âge où ses charmes commencent à décroître, où

les hommes indifférens pour elle lui annoncent par leur froideur que bientôt ils ne la verront qu'avec dégoût, elle songe à prévenir la solitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'amants, elle ne changeoit que de plaisirs ; trop heureuse alors de conserver le seul qu'elle posséde ; ce que lui a coûté sa conquête, la lui rend précieuse. Constante par la perte qu'elle feroit à ne l'être pas, son cœur peu à peu s'accoutume au sentiment. Forcée par la bienséance d'éviter tout ce qui aidoit à la dissiper, & à la corrompre, elle a besoin, pour ne pas tomber dans la langueur, de se livrer toute entiere à l'amour, qui, n'étant dans sa vie passée qu'une occupation momentanée & confondue avec mille autres, devient alors son unique ressource : elle s'y attache avec fureur ; & ce qu'on croit la derniere fantaisie d'une femme, est bien souvent sa premiere passion.

Telles étoient les dispositions de Madame de Lursay, lorsqu'elle forma le dessein de m'attacher à elle. Depuis son veuvage & sa réforme, le public qui, pour n'être pas toujours bien instruit, n'en parle pas moins, lui avoit donné des amans que peut-être elle n'avoit

pas eus : ma conquête flattoit son orgueil ; & il lui parut raisonnable, puisque sa sagesse ne la sauvoit de rien, de se dédommager, par le plaisir, de la mauvaise opinion qu'on avoit d'elle.

Tout ce que j'avois fait dans cette journée me fournissoit des sujets de réflexion pour ma nuit ; je l'employai presque toute entiere, tantôt à rêver aux moyens de rendre Madame de Lursay sensible, tantôt à m'encourager à ne plus penser à elle : sans doute, elle se fit des idées plus gaies. Elle comptoit me voir tendre, soumis, empressé, chercher à vaincre sa rigueur, il étoit naturel qu'elle s'y attendît ; mais elle avoit à faire à quelqu'un qui ne connoissoit pas les usages.

J'allai cependant chez elle le lendemain, mais tard, & à l'heure où je savois qu'elle n'y seroit pas, ou que j'y trouverois beaucoup de monde. Elle avoit apparemment compté plutôt sur ma présence, & elle me reçut d'un air froid & piqué : loin que j'en pénétrasse la cause, je l'attribuai à son indifférence pour moi.

J'avois changé de couleur en la voyant ; mais toujours résolu à lui cacher l'état de mon cœur, je me remis assez facile-

ment, & pris un air moins embarraſſé : j'eus même aſſez de pouvoir ſur moi, pour lui parler ſans ce trouble qui agite près de ce qu'on aime ; mais, quelque froideur que je tâchaſſe d'affecter, elle n'en fut pas long-temps la dupe ; &, pour s'éclaircir, elle n'eut beſoin que de me regarder fixement. Je ne pus ſupporter ſes yeux ; ce ſeul regard lui développa tout mon cœur. Elle me propoſa de jouer, & pendant qu'on arrangeoit les cartes : Vous êtes, me dit-elle en ſouriant, un amant ſingulier, & ſi vous voulez que je juge de votre amour par vos empreſſemens, vous ne prétendez pas ſans doute que j'en prenne bonne opinion. L'unique de tous mes vœux, repris je, ſeroit que vous cruſſiez que je vous aime ; & ce n'eſt pas vous en donner une mauvaiſe preuve, de m'offrir à vos yeux le plus tard qu'il m'eſt poſſible. Cette politique eſt ſinguliere, reprit-elle ; & ſi quelquefois vous péchez un peu par le jugement, on peut dire que l'imagination vous en dédommage. Mais qu'avez-vous donc ? Pourquoi cet air froid dont vous m'accablez ? Savez-vous bien que votre taciturnité me fait peur ? Mais, à propos, m'aimez-vous toujours bien ? Je crois que non.

Ce pauvre Meilcour ! N'allez pas au moins changer pour moi : vous me mettriez au désespoir. Je pense, à la mine que vous me faites, que vous n'en croyez rien : nous devrions cependant être assez joliment ensemble. En est-ce assez, Madame, répondis-je ; & devriez-vous ajouter, à la façon dont vous recevez mes soins, des discours qui me tuent ? Oui, reprit-elle, en me regardant le plus tendrement du monde, oui, Meilcour, vous avez raison de vous plaindre : je ne vous traite pas bien ; mais, ce reste de fierté doit-il vous déplaire ? Ne croyez-vous pas combien il m'en coûte pour le prendre ? Ah ! si je m'en croyois, combien ne vous dirois-je pas que je vous aime ! Que je suis fâchée de n'avoir pas su plutôt que vous vouliez qu'on vous prévînt ! Au hasard de tout ce qui auroit pu en arriver, vous ne m'auriez point parlé le premier ; vous n'auriez fait que me répondre.

J'ai, depuis, senti toute l'adresse de Madame de Lursay, & le plaisir que lui donnoit mon ignorance : tous ces discours, qu'elle n'auroit pu tenir à un autre, sans qu'ils eussent tiré pour elle à une extrême conséquence; ces aveux qu'elle faisoit de ses vrais sentimens, loin de les

comprendre, me jetterent dans le plus cruel embarras. Je ne lui répondis rien: & sûr qu'elle me faisoit la plus sanglante des railleries, je ne m'en déterminai que plus à rompre d'aussi cruelles chaînes. En vérité, continua-t-elle, en voyant mon air sombre, si vous refusez plus long-temps de me croire, je ne vous réponds pas que je ne vous donne demain un rendez-vous: n'en seriez-vous pas bien embarrassé? Au nom de vous-même, Madame, lui dis-je, épargnez moi: l'état où vous me mettez, est affreux..... Je ne vous dirai donc plus que je vous aime, interrompit-elle: vous me privez là cependant d'un grand plaisir.

Je me tins trop heureux que le monde qui étoit dans l'appartement, l'empêchât de pousser plus loin cette conversation. Nous nous mîmes au jeu.

Pendant toute la partie, Madame de Lursay, plus sensible qu'elle ne le croyoit sans doute, emportée par son amour, m'en donna toutes les marques les plus fortes. Il sembloit que sa prudence l'abandonnât, qu'il n'y eût plus rien pour elle que le plaisir de m'aimer & de me le dire, & qu'elle prévît combien, pour m'attacher à elle, j'avois besoin d'être

rassuré : mais tout ce qu'elle faisoit, n'étoit rien pour moi ; & elle ne pouvoit pas encore se résoudre à m'avouer sérieusement qu'elle répondoit à mes desirs. Peu sûre même dans ses démarches, c'étoit un mêlange perpétuel de tendresse & de sévérité. Elle paroissoit ne céder que pour s'opiniâtrer à combattre. Si elle croyoit m'avoir disposé par ses discours à quelque sorte d'espérance, attentive à me la faire perdre, elle reprenoit sur le champ cet air qui m'avoit fait trembler tant de fois, & m'ôtoit par-là jusqu'à la triste ressource de l'incertitude.

Toute la soirée se passa dans ce manege, & comme son dernier caprice ne me fut pas favorable, je me retirai chez moi persuadé que j'étois haï ; & préparé à me chercher un autre engagement. J'employai presque toute la nuit à repasser dans mon esprit les femmes auxquelles je pouvois m'attacher : ce soin me fut inutile, & je trouvai, après la plus exacte recherche, qu'aucune ne me plaisoit autant que Madame de Lursay. Moins j'avois d'usage de l'amour, plus je m'en croyois pénétré, & je me regardois comme destiné au rigoureux tourment d'aimer sans espoir de plaire, ni de pou-

voir jamais changer. A force de me perſuader que j'étois l'homme du monde le plus amoureux, je ſentois tous les mouvemens d'une paſſion avec autant de violence que ſi en effet je les éprouvois. Toutes les réſolutions que j'avois formées de ne plus voir Madame de Lurſay, s'étoient évanouies, & avoient fait place au retour le plus vif. De quoi puis-je me plaindre, diſois je à moi-même ? Ses rigueurs ont-elles droit de me ſurprendre ? M'étois-je attendu à me trouver aimé, & n'eſt-ce point à mes ſoins à me procurer cet avantage ? Quel bonheur pour moi, ſi je puis un jour la rendre ſenſible ! Plus elle m'oppoſe d'obſtacles, plus ma gloire ſera grande. Un cœur, du prix dont eſt le ſien, peut-il trop s'acheter ? Je finis par cette idée, & je la trouvai le lendemain. Il ſembloit qu'elle ſe fût accrûe par les illuſions de la nuit.

J'allai chez Madame de Lurſay le plutôt qu'il me fut poſſible l'après-dîner, & déterminé à lui jurer que je l'adorois, & à me ſoumettre à ce qu'il lui plairoit d'ordonner de mon ſort. Malheureuſement pour elle, je ne la trouvai pas : mon chagrin fut extrême ; &, ne ſachant que devenir, j'allai, en attendant

l'heure de l'opéra, faire quelques visites, où je portai tout l'ennui qui m'accabloit.

J'étois de si mauvaise humeur en arrivant à l'opéra, où d'ailleurs je trouvai assez peu de monde, que, pour n'être pas distrait de la rêverie dans laquelle j'étois plongé, je me fis ouvrir une loge, plutôt que de me mettre dans les balcons où je n'aurois pas été tranquille. J'attendois sans impatience & sans desirs que le spectacle commençât. Tout entier à Madame de Lursay, je ne m'occupois que du chagrin d'être privé de sa présence, lorsqu'une loge s'ouvrit à côté de la mienne. Curieux de voir les personnes qui l'alloient occuper, j'y portai mes regards; & l'objet qui s'y offrit les fixa. Qu'on se figure tout ce que la beauté la plus réguliere a de plus noble, tout ce que les graces ont de plus séduisant, en un mot, tout ce que la jeunesse peut répandre de fraîcheur & d'éclat, à peine pourra-t-on se faire une idée de la personne que je voudrois dépeindre. Je ne sais quel mouvement singulier & subit m'agita à cette vue: frappé de tant de beautés, je demeurai comme anéanti. Ma surprise alloit jusques au transport. Je sentis dans mon cœur un

désordre qui se répandit sur tous mes sens : loin qu'il se calmât, il redoubloit par l'examen secret que je faisois de ses charmes. Elle étoit mise simplement, mais avec noblesse. Elle n'avoit pas en effet besoin de parure ; en étoit-il de si brillante qu'elle ne l'eût embellie ? Sa physionomie étoit douce & réservée ; le sentiment & l'esprit paroissoient briller dans ses yeux. Cette personne me parut extrêmement jeune ; & je crus, à la surprise des spectateurs, qu'elle ne paroissoit en public que de ce jour-là : j'en eus involontairement un mouvement de joie, & j'aurois souhaité qu'elle n'eût jamais été connue que de moi. Deux dames, mises du plus grand air, étoient avec elle ; nouvelle surprise pour moi de ne les pas connoître, mais elle m'arrêta peu. Uniquement occupé de ma belle inconnue, je ne cessois de la regarder, que quand par hasard elle jettoit ses yeux sur quelqu'un. Les miens se portoient aussi-tôt sur l'objet qu'elle avoit paru vouloir chercher : si elle s'y arrêtoit un peu de temps, & que ce fût un jeune homme, je croyois qu'un amant seul pouvoit la rendre si attentive. Sans pénétrer le motif qui me faisoit agir, je conduisois, j'interprétois ses re-

gards ; je cherchois à lire dans ses moindres mouvemens. Tant d'opiniâtreté à ne la pas perdre de vue, me fit enfin remarquer d'elle ; elle me regarda à son tour ; je la fixois sans le savoir ; &, dans le charme qui m'entraînoit malgré moi-même, je ne sais ce que mes yeux lui dirent, mais elle détourna les siens en rougissant un peu. Quelque transporté que je fusse, je craignois de lui paroître trop hardi, &, sans croire encore que j'eusse formé le dessein de lui plaire, j'aimai mieux me contraindre que de lui donner mauvaise opinion de moi. Il y avoit une heure au moins que je l'admirois, lorsqu'un de mes amis entra dans ma loge. Les idées qui m'occupoient, m'étoient déjà si cheres, que ce fut avec douleur que je sentis qu'elles alloient être distraites ; & je doute que j'eusse répondu à mon ami, si ma belle inconnue n'eût fait d'abord le sujet de la conversation. Il ignoroit comme moi qui elle étoit : nous formâmes ensemble plusieurs conjectures, dont aucune ne nous éclaircit. C'étoit un de ces étourdis brillans, familiers avec insolence, il vantoit si haut les charmes de l'inconnue, & la regardoit avec si peu de ménagement & tant de fatuité, que j'en

rougis pour lui, & pour moi. Sans avoir démêlé mes ſentimens, ſans imaginer que j'euſſe de l'amour, je ne voulois pas déplaire ; je craignis que le dégoût, que l'inconnue pourroit prendre de ce jeune homme, ne me fît auſſi tort dans ſon eſprit ; & qu'en me voyant lié avec lui, elle ne me crût les mêmes ridicules. Je l'eſtimois déjà tant, que je ne pouvois, ſans une peine extrême, imaginer qu'elle pouvoit penſer de moi comme de lui ; & je m'efforçai de mettre entre nous deux la converſation ſur des choſes où l'inconnue ne fût pas intéreſſée. J'avois naturellement l'eſprit badin, & porté à manier agréablement ces petits riens qui ſont briller dans le monde. L'envie que j'avois que mon inconnue ne perdît rien de tout ce qui pourroit me faire valoir, me donna plus d'élégance dans mes expreſſions ; je n'en eus peut-être pas plus d'eſprit. Je remarquai, cependant, qu'elle étoit plus attachée à ce que je diſois, qu'elle ne l'étoit au ſpectacle ; quelquefois même, je la vis ſourire.

L'opéra étoit près de finir, lorſque le marquis de Germeuil, jeune homme d'une figure extrêmement aimable, & fort eſtimé, vint dans la loge de mon

inconnue. Nous étions amis, mais je ne sais quel mouvement à sa vue s'éleva dans mon ame. L'inconnue le reçut avec cette politesse libre, que l'on a pour les gens que l'on connoît beaucoup, & à qui l'on veut marquer de l'estime. Nous nous saluâmes sans nous parler ; &, quelque desir que j'eusse de connoître cet objet qui prenoit déjà tant sur mon cœur, persuadé que Germeuil pourroit satisfaire ma curiosité là-dessus, j'aimai mieux remporter ce desir, quelque tourmentant qu'il fût pour moi, que de m'en ouvrir à un homme qui causoit déjà toute ma jalousie. Mon inconnue lui parloit, &, quoiqu'ils ne s'entretinssent que de l'opéra, il me sembla qu'il lui parloit avec tendresse, & qu'elle lui répondoit de même. Je crus même avoir surpris entre eux des regards ; j'en ressentis une peine mortelle : elle me paroissoit si digne d'être aimée, que je ne pouvois penser que Germeuil, ni qui que ce fût au monde, pût la voir avec indifférence ; & lui même me sembloit si redoutable, que je ne pouvois me flatter qu'il l'eût attaquée sans succès.

Le peu d'attention qu'elle fit à moi, après l'avoir vu, me confirma dans

l'idée où j'étois qu'ils s'aimoient ; & ne pouvant supporter davantage le tourment qu'elle me causoit, je sortis brusquement. Malgré mon dépit, je n'allai pas loin ; le desir de la revoir, & l'espérance de m'éclaircir par moi-même de son rang, me retinrent sur l'escalier. Un instant après, elle passa. Germeuil lui donnoit la main : je les suivis ; un carrosse sans armes se présenta ; Germeuil y monta avec elle : je vis des domestiques sans livrée, & rien de tout cet équipage ne m'instruisit de ce que je voulois savoir. Il falloit donc attendre du hasard le bonheur de la revoir encore. La seule chose qui me consolât, c'étoit qu'une beauté si parfaite ne pourroit être long-temps ignorée. J'aurois pu, à la vérité, en allant voir Germeuil le lendemain, me tirer de cette inquiétude ; mais aussi, comment lui exposer le sujet d'une curiosité si forte ; quels motifs lui en donner ? Malgré tous les déguisemens que j'aurois pu employer, ne devois-je pas craindre qu'il n'en découvrît la source ? Et s'il étoit vrai, comme je le soupçonnois, qu'il aimât l'inconnue, pourquoi l'avertir de se précautionner contre mes sentiments ? Plein de trouble, je

retournai chez moi, d'autant plus persuadé que j'étois vivement amoureux, que cette passion naissoit dans mon cœur par un de ces coups de surprise qui caractérisent dans les romans les grandes aventures.

Loin de combattre ce premier mouvement, ce fut une raison de plus pour m'y laisser entraîner, que de commencer par quelque chose d'extraordinaire.

Au milieu de ce désordre, que je me plaisois à augmenter, Madame de Lursai me revint dans l'esprit, mais désagréablement, & comme un objet dont le souvenir même m'embarrassoit. Ce n'étoit pas que je ne lui trouvasse encore des charmes : mais je les mettois dans mon imagination fort au dessous de ceux de mon inconnue; & je résolus plus que jamais de ne lui plus parler de mon amour, & de me livrer tout entier au nouveau goût qui me dominoit. Je suis trop heureux, me disois je, qu'elle ne m'ait pas aimé; que ferois-je à présent de sa tendresse? Il auroit donc fallu la tromper, entendre ses reproches, la voir traverser ma passion : mais, d'un autre côté, reprenois-je, suis-je aimé de l'objet qui va me rendre infidele? je ne le connois pas; peut-être

ne le verrai-je plus. Germeuil est amoureux, & si moi-même je suis forcé de le trouver aimable, que ne doit-elle pas sentir pour lui ? Est-il fait pour m'être sacrifié ? Ces réflexions me ramenoient à Madame de Lursay : une affaire commencée, la liberté de la voir, un reste de goût que j'avois pour elle, & l'espérance de réussir, étoient autant de raisons pour ne la point quitter ; mais, ces raisons étoient foibles contre ma nouvelle passion. Je craignois, en arrivant chez ma mere, d'y trouver Madame de Lursay : je redoutois sa vue, autant que dans le jour même je l'avois souhaitée. La joie que j'eus de ne la point voir, ne fut pas longue ; elle arriva un instant après moi. Sa présence me troubla. Quelque prévenu que je fusse alors contre elle, quelque résolution que j'eusse prise de ne la plus aimer, je sentis qu'elle avoit encore plus de droits sur mon cœur que je ne le croyois moi-même. Mon inconnue m'occupoit d'une façon plus flatteuse ; je la trouvois plus belle : ce qu'elles m'inspiroient toutes deux, étoit différent ; mais, enfin, j'étois partagé ; & si Madame de Lursay l'eût voulu, dans ce moment même elle auroit remporté

la victoire. Je ne sais ce qui lui avoit donné de l'humeur; mais elle reçut, avec une hauteur ridicule, un compliment fort simple que je lui fis. Dans la disposition où j'étois, elle me choqua plus qu'elle n'auroit fait dans un autre tems; &, qui pis est, contre l'intention de Madame de Lursay sans doute, ne me donna point à rêver. Son caprice dura toute la soirée, & s'augmenta peut-être par le peu de soins que je lui rendis. Nous nous séparâmes également mécontens l'un de l'autre. Je ne la cherchai, ni ne la vis le lendemain: j'étois piqué de ses façons de la veille, & sa présence me fut d'autant moins nécessaire, que j'avois dans le cœur un sujet de distraction. Toute ma journée se passa à chercher mon inconnue; spectacles, promenades, je visitai tout, & je ne trouvai en aucun lieu, ni elle, ni Germeuil, à qui je voulois enfin demander qui elle étoit. Je continuai cette inutile recherche deux jours de suite; mon inconnue ne m'en occupoit que plus. Je me retraçois sans cesse ses charmes avec une volupté que je n'avois encore jamais éprouvée. Je ne doutois pas qu'elle ne fût d'une naissance qui ne feroit point honte à la mienne; &

pour former cette idée, je m'en rapportois moins à sa beauté, qu'à cet air de noblesse & d'éducation qui distingue toujours les femmes d'un certain rang, même dans leurs travers. Mais, aimer sans savoir qui, me sembloit un supplice insupportable. D'ailleurs, quel retour espérer de mes sentimens, si je ne me mettois pas à portée d'en instruire celle qui les avoit fait naître? Je ne voyois point de difficulté à la voir, & à lui parler, quand une fois je la connoîtrois. J'étois d'un rang qui m'ouvroit une entrée par-tout; & si l'inconnue étoit telle que mes vœux ne pussent l'honorer, j'étois sûr du moins qu'ils ne pouvoient jamais lui faire honte. Cette pensée me donnoit de l'audace, & m'affermissoit dans mon amour; il eût peut-être été plus prudent de le combattre; mais il m'étoit plus doux de le flatter.

Il y avoit trois jours que je n'avois vu Madame de Lursay: j'avois supporté cette absence aisément; non que quelquefois je ne desirasse de la voir, mais c'étoit un desir passager qui s'éteignoit presque dans l'instant même qu'il naissoit. Ce n'étoit pas un sentiment d'amour, dont je ne fusse point maître; & comme depuis mon inconnue, je la

voyois sans plaisir, je la perdois aussi sans regret. J'avois cependant pour elle ce goût que l'on nomme amour, que les hommes font valoir pour tel, & que les femmes prennent sur le même pied.

Je n'aurois pas été fâché de la trouver sensible ; mais je ne voulois plus que ce retour, qu'elle auroit pour moi, tînt de la passion, ni qu'il en exigeât. Sa conquête, à laquelle il y avoit si peu de tems, j'attachois mon bonheur, ne me paroissoit plus digne de me fixer. J'aurois voulu d'elle enfin ce commerce commode qu'on lie avec une coquette, assez vif pour amuser quelques jours, & qui se rompt aussi facilement qu'il s'est formé.

C'étoit ce que je ne croyois point devoir attendre de Madame de Lursay, qui, Platonicienne dans ses raisonnemens, répétoit sans cesse, que les sens n'entroient jamais pour rien en amour, lorsqu'il s'emparoit d'une personne bien née : que les désordres dans lesquels tomboient tous les jours ceux qui étoient atteints de cette passion, étoient moins causés par elle, que par le déréglement de leur cœur ; qu'elle pouvoit être une foiblesse, mais que dans une ame vertueuse elle ne devenoit jamais un vice.

Elle avouoit cependant qu'il y avoit pour la femme la plus ferme sur ses principes d'assez dangereuses occasions ; mais, que si elle se trouvoit obligée d'y céder, il falloit que ce fût après des combats si violents & si longs, qu'elle pût toujours, en songeant à sa défaite, avoir de quoi se la moins reprocher. Madame de Lursay pouvoit avoir raison : mais les Platoniciennes ne sont pas conséquentes ; & j'ai remarqué que les femmes les plus aisées à vaincre sont celles qui s'engagent avec la folle espérance de n'être jamais séduites, soit parce qu'en effet elles sont aussi foibles que les autres, soit parce que, n'ayant pas assez prévu le danger, elles se trouvent sans secours contre lui quand il arrive.

J'étois trop jeune pour sentir combien ce systême étoit absurde, & pour savoir combien il étoit peu suivi par celles mêmes qui le soutenoient avec le plus d'ardeur ; & ne connoissant pas la différence qu'il y a entre une femme vertueuse & une prude, il n'étoit point étonnant que je n'attendisse pas de Madame de Lursay plus de facilité qu'elle ne se disoit capable d'en avoir.

Encore attaché à elle par le desir,

tout rempli que j'étois d'une nouvelle passion, ou, pour mieux dire, amoureux pour la premiere fois, le peu d'espoir de réussir auprès de mon inconnue m'empêchoit de songer à perdre totalement Madame de Lursay. Je cherchois en moi-même comment je pourrois acquérir l'une, & me conserver l'autre ; cette vertu rigide de la derniere me désespéroit : & , ne croyant pas , après avoir beaucoup rêvé , pouvoir l'amener jamais au but que je me proposois, je me fixai enfin à l'objet qui me plaisoit le plus.

Il y avoit, comme je l'ai dit, trois jours que je n'avois vu Madame de Lursay, & que je m'étois assez peu ennuyé de son absence. Elle avoit toujours espéré qu'elle me reverroit ; mais, sûre enfin que je l'évitois, elle commença à craindre de me perdre, & se détermina à me faire essuyer moins de rigueurs. Sur le peu que je lui avois dit, elle avoit cru ma passion décidée : cependant, je n'en parlois plus ; quel parti prendre ? Le plus décent étoit d'attendre que l'amour, qui ne peut long-temps se contraindre, sur-tout dans un cœur aussi neuf que l'étoit le mien, me forçât encore à rompre le silence ;

mais, ce n'étoit pas le plus sûr. Il ne lui vint pas dans l'esprit que j'eusse renoncé à elle: elle pensa seulement, que certain de n'être jamais aimé, je combattois un amour qui me rendoit malheureux. Quoique cette disposition ne lui parût pas désavantageuse, il pouvoit cependant être dangereux de m'y laisser plus long-tems. On pouvoit m'offrir ailleurs un dédommagement que le dépit me feroit peut-être accepter; mais comment me faire comprendre son amour, sans blesser cette décence à laquelle elle étoit si scrupuleusement attachée? Elle avoit éprouvé que les discours équivoques ne prenoient pas sur moi, & elle ne pouvoit se résoudre, après l'idée qu'elle m'avoit donnée d'elle, à me parler d'une façon qui ne me laissât plus aucun doute. Indéterminée sur ce qu'elle avoit à faire, elle vint chez Madame de Meilcour. Je n'étois pas encore rentré; & quand, à mon arrivée, on me dit qu'elle y étoit, il s'en fallut peu que je ne m'en retournasse: cependant la réflexion me fit sentir que ce procédé seroit trop désobligeant pour Madame de Lursay, & qu'elle pourroit d'ailleurs attribuer ma fuite, & la crainte que je marquerois

de la voir ; à un sentiment dont je ne voulois plus qu'elle me soupçonnât. J'entrai donc. Je la trouvai qui, au milieu de beaucoup de monde, paroissoit rêver profondément : je la saluai sans froideur & sans embarras. J'avois cependant dans les yeux une impression de chagrin qui provenoit de ce que j'avois encore ce jour-là cherché inutilement mon inconnue. Je fus quelque temps auprès de Madame de Lursay, sans lui dire rien que des choses générales & rebattues. Elle me demanda où j'avois été, me fit, d'un air froid, mille questions différentes, & tant qu'elle se trouva en cercle, elle ne parut avoir ni dessein ni empressement de m'entretenir. Cette foule qui l'obsédoit, enfin se dissipa ; mais, gênée encore par la présence de Madame de Meilcour, & de quelques personnes qui étoient restées, & ne pouvant résister davantage à l'envie d'avoir avec moi une conversation particuliere : A propos, Monsieur, me dit-elle, d'un air fort sérieux ; j'ai à vous parler, suivez-moi : elle passa à ces mots dans une autre chambre.

Ce procédé qui, avec un autre que moi, auroit paru irrégulier, ne concluoit rien entre nous deux ; & elle s'en feroit

permis beaucoup davantage) que, de la façon dont elle étoit avec moi, on n'en auroit tiré aucune induction contre elle. Je la suivis, fort embarrassé de ce qu'elle pouvoit avoir à me dire, & plus encore de ce que je lui répondrois. Elle me regardoit avec des yeux séveres; enfin après m'avoir long-tems fixé: vous trouverez peut-être singulier, Monsieur, me dit-elle, que je vous demande une explication. A moi, Madame! m'écriai-je: Oui, Monsieur, repliqua-t-elle, à vous-même. Depuis quelques jours, vous avez avec moi des procédés peu convenables. Pour vous trouver innocent, j'ai eu la complaisance de me chercher des crimes; je ne m'en découvre pas: apprenez-moi ce que vous avez à me reprocher; justifiez vous, s'il est possible, sur le peu d'égards que vous avez pour moi. Madame, lui dis-je, vous me surprenez, je croyois ne vous avoir jamais manqué: & je serois au désespoir que vous eussiez à m'imputer rien qui pût blesser le respect que j'ai toujours eu pour vous, & l'amitié que vous m'avez permis de vous vouer. Voilà de grands termes, reprit-elle: si je n'exigeois de vous que des mots j'aurois lieu d'être contente; mais, vous n'êtes pas de bonne foi, &

depuis quatre jours vous êtes changé pour moi plus que vous ne dites. Vous faites mieux de désavouer vos procédés, que d'entreprendre de les justifier ; je veux cependant que vous m'éclaircissiez sur ce que je vous demande. Est ce un caprice qui vous fait renoncer à mon amitié ? Croyez-vous avoir sujet de vous plaindre de moi ? Vous voyez que je n'abuse pas de la distance que l'âge met entre nous deux ; mais, tout jeune que vous êtes, je vous ai cru de la solidité, & je traite avec vous, moins comme je le devrois avec un jeune homme, que comme avec un ami sur lequel j'ai cru devoir compter, & que je voudrois conserver. Je souhaite que vous sentiez le prix de cette confiance. Apprenez-moi, enfin, de quelle façon je dois me conduire avec vous ; & surtout dites-moi pourquoi depuis quelques jours vous me fuyez, ou pourquoi, quand nous nous trouvons ensemble, vous semblez ne me voir qu'à regret ? Comment voulez-vous, Madame, repris-je, que je convienne des torts que je ne me connois pas ? Si j'ai paru vous éviter, vous savez de reste quel en est la raison. Si, quand je vous ai vue, j'ai

moins osé qu'auparavant vous parler sur le ton que j'avois pris avec vous, c'est qu'il m'a semblé que vous ne m'entendiez pas avec plaisir. Sans doute, reprit-elle ; mais en oubliant ce nouveau ton que vous voyiez qui ne me plaisoit pas, pourquoi n'avoir pas repris le premier sur lequel je vous ai toujours répondu? Vous m'avez fâchée, il est vrai, & plus pour vous-même que pour moi, quand je vous ai vu vous mettre dans le cas de me dire des choses qui ne devroient que me déplaire. Je vous en ai même voulu mal. Je vois à présent, Madame, interrompis-je, pourquoi je me suis attiré votre colere ; mais je ne me serois jamais imaginé que vous m'eussiez fait un crime si grave de ce que je vous ai dit. Il ne doit pas vous être nouveau de paroître belle : je ne crois pas être le premier sur qui vous ayez fait une vive impression ; & vous auriez dû me pardonner les discours que je vous ai tenus, pour l'habitude où vous devez être de les entendre. Eh non, Monsieur, reprit-elle : ce n'est plus de vos discours que je me plains. Il m'a suffi d'y répondre, comme par toutes sortes de raisons je le devois ; & il n'a tenu qu'à vous de remarquer que depuis

j'en ai ri même avec vous. Il m'importoit peu que vous me dissiez que vous m'aimiez, & le danger n'étoit pas si pressant pour mon cœur que je dusse en cette occasion m'armer d'une grande sévérité. Il se peut que, sans avoir un dessein déterminé de me plaire, sans que moi-même je vous plusse, vous ayez voulu me faire croire que vous m'aimiez. Souvent on le dit à une femme, parce que sans cela on ne sçauroit que lui dire, qu'on est bien aise d'essayer son cœur, que l'on croit flatter son orgueil, ou que l'on veut soi-même s'accoutumer à ce langage, essayer à quel point & comment l'on peut plaire. En cela, vous n'avez suivi que l'usage; usage ridicule, si vous voulez, mais enfin qui est établi. Ce n'est donc pas dans ce que vous m'avez dit, que j'ai pu trouver des raisons pour me plaindre de vous. Quand en effet vous m'aimeriez, vous ne m'en paroîtriez pas plus coupable; mais pourquoi, depuis cette conversation, vos façons ont-elles changé? Etiez-vous en droit, parce que vous aviez dit que vous m'aimiez, d'exiger que je vous aimasse; ou croyez-vous que quand vous m'auriez inspiré la plus violente passion, mon cœur,

ardent à se livrer au caprice du vôtre ; eût dû, dès le premier instant, vous payer de tous ses transports ? Pouviez-vous attendre que je m'embarquasse aveuglément dans l'affaire la plus sérieuse de ma vie ? Mais, non : vous parlez ; & je dois me rendre. Trop heureuse encore, que vous m'adressiez vos soupirs : vous croyez que, brûlant d'impatience d'être vaincue, je n'attendois que l'aveu de votre passion pour vous faire celui de la mienne : & sur quoi donc vous êtes-vous flatté d'un triomphe si facile ? Quelle de mes actions a pu vous le faire présumer ? Mais, vous ne m'avez même jamais aimée. Vous m'auriez estimée davantage. Vous ne m'auriez pas cru capable d'un caprice honteux ; & s'il avoit été vrai que l'amour vous eût entraîné vers moi, vous n'auriez pas évité ma vue : tout malheureux que je vous aurois rendu, elle vous auroit été nécessaire. Vous n'auriez jamais eu sur vous le pouvoir de vous déterminer à une absence que je ne vous prescrivois pas. Je vous revois enfin : à peine daignez-vous me regarder. Ah ! Meilcour ! est-ce ainsi qu'on attaque un cœur ? Est-ce ainsi qu'on peut se faire aimer ? Vous

avez, me direz-vous, trop peu d'usage pour vous conduire bien dans un sentiment si nouveau pour votre ame : ce seroit encore une bien mauvaise excuse. L'amour a-t-il donc besoin de manege ? Ah ! croyez qu'il agit toujours en nous malgré nous-mêmes, que c'est lui qui nous conduit, & que nous ne le menons pas. On fait des fautes, je le veux, mais du moins ce sont des fautes qu'un sentiment trop vif fait commettre, & qui souvent n'en persuadent que mieux. Si je vous avois été chere, vous n'auriez été capable que de celles-là ; & je n'aurois pas à me plaindre aujourd'hui du peu d'égards que vous avez pour moi. Me voilà donc enfin, Madame, lui dis je, éclairci de mes torts. En vérité, vous êtes bien injuste. Après la façon dont vous m'avez traité, seroit-ce à vous à vous plaindre ? Eh bien, reprit-elle d'un ton plus doux, voyons lequel de nous deux à le plus de tort : je ne demande qu'un éclaircissement ; je consens même à vous pardonner : j'oublie dès cet instant que vous m'avez dit que vous m'aimez.... Ah, Madame ! lui dis je, emporté par le moment, qu'en pardonnant même vous êtes cruelle ! Vous croyez me faire une grace,

& vous achevez de m'accabler ! Vous oublierez, dites-vous, que je vous aime : faites-le moi donc oublier aussi ; que ne sçavez-vous, continuai-je, en me jettant à ses genoux, l'état horrible où vous réduisez mon cœur.... Juste ciel ! s'écria-t-elle en reculant, à mes genoux ! Levez vous : que voudriez-vous que l'on pensât, si l'on vous y surprenoit ? Que je vous jure, repartis-je, tout l'amour & le respect que vous inspirez. Eh ! pensez-vous, reprit-elle en m'obligeant de me lever, que j'en fusse plus satisfaite ! Voilà donc les effets de cette circonspection que vous m'avez promise ? Mais, enfin, que me demandez-vous ? Que vous croyiez que je vous aime, répondis-je, que vous me permettiez de vous le dire, & d'espérer qu'un jour je vous y verrai plus sensible. Vous m'aimez donc beaucoup, repartit-elle ; & c'est bien ardemment que vous souhaitez du retour ? Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit. Mon cœur est encore tranquille, & je crains d'en voir troubler le repos : cependant...... Mais non, je n'ai plus rien à vous dire : je vous défends même de me deviner.

Madame de Lursay, en finissant ces paroles,

paroles, m'échappa. Elle me jetta, en me quittant, le regard le plus tendre. Croyant avoir assez fait pour la bienséance, elle étoit sans doute déterminée à tout faire pour l'amour. Il n'y avoit assurément rien de si clair que ce qu'elle venoit de me dire; & elle m'avoit traité en homme, de la pénétration duquel on n'attend plus rien. Quelque peu que mon ignorance me laissât deviner; je compris qu'elle étoit moins éloignée de me répondre que la premiere fois que je lui avois parlé; mais, elle ne s'étoit pas encore expliquée au point qu'il ne me restât aucun doute: & d'ailleurs, je n'avois plus assez d'amour pour elle, pour méditer profondément sur ce qui pouvoit me flatter dans la fin de ses discours.

Emportée dans cette conversation par sa véhémence, & par une situation neuve pour moi, elle m'avoit étonné, sans m'en toucher davantage.

Je ne doute pas que si Madame de Lursay eût sçu la nouvelle ardeur qui m'occupoit, elle ne se fût moins ménagée, & que par-là même elle ne m'eût séduit. Retenu d'abord par le sentiment du plaisir, il m'auroit d'autant plus attaché que je l'aurois moins connu. Tout

paroît passion à qui n'en a point éprouvé. Celle qui sembloit écarter Madame de Lursay n'étoit point dans mon cœur encore assez formée, pour résister à ses empressemens ; & j'aurois sans doute préféré un amusement tranquille, au soin pénible d'inspirer de l'amour à un objet qui, d'abord au moins, ne m'auroit offert que des peines.

Loin que Madame de Lursay pût imaginer qu'il lui fût si important de me paroître aussi sensible qu'elle l'étoit en effet, elle ne fut pas plutôt rassurée sur mon cœur, qu'elle reprit, à peu de chose près, son ancien systême. Elle vouloit bien que je crusse, que je pourrois un jour triompher d'elle, & non pas que j'en eusse déja triomphé.

J'étois rentré avec elle dans le sallon, peu amoureux, mais croyant l'être. Revenu du premier mouvement, ma timidité m'avoit repris ; j'étois incertain de ce que je devois faire ; &, quelque ouvertement qu'elle se fût déclarée, je ne voyois encore dans ses discours rien qui m'assurât sa conquête. Son visage étoit redevenu austere ; & quoique ce dehors de sévérité fût plus pour les autres que pour moi, il me rendit toute ma crainte. Je n'osois approcher d'elle

ni la regarder. Tant de réserve de ma part n'entroit pas dans le plan qu'elle s'étoit formé : elle m'encouragea par les discours les plus obligeans à lui marquer plus de confiance ; elle me fit même entendre, pendant toute la soirée, que deux personnes qui s'aiment, peuvent s'expliquer difficilement ce qu'elles sentent, au milieu du tumulte d'une grande compagnie. C'étoit me dire assez que je devois lui demander un rendez-vous. Elle attendit long-temps que je le fisse ; mais voyant enfin que cela ne m'entroit pas dans l'esprit, elle eût la générosité de le prendre sur elle.

Avez-vous demain quelque affaire, me demanda-t-elle d'un air nonchalant ? Je ne m'en prévois pas, répondis-je. Eh bien, reprit-elle, vous verrai-je ? Je ne sortirai pas de chez moi ; je compte même voir peu de monde : venez amuser ma solitude, aussi bien ai-je quelque chose à vous dire. J'entends, repris-je, vous voulez achever de me gronder. On ne se souvient pas toujours avec vous de ce qu'on devroit faire, repartit-elle ; & je ne craindrois que d'avoir trop d'indulgence : viendrez-vous ? Je le lui promis. En lui donnant la main pour la remener à son carrosse,

je crus sentir qu'elle me la serroit : sans savoir les conséquences que cette action entraînoit avec Madame de Lursay, je le lui rendis : elle m'en remercia, en redoublant d'une façon expressive : pour ne pas manquer à la politesse je continuai sur le ton qu'elle avoit pris : elle me quitta en soupirant, & très-persuadée que nous commencions enfin à nous entendre, quoiqu'au fond il n'y eût qu'elle qui le comprit.

Je ne l'eus pas plutôt quittée, que ce rendez-vous, auquel d'abord je n'avois point fait d'attention, me revint dans l'esprit. Un rendez-vous ! Malgré mon peu d'expérience, cela me paroissoit grave. Elle devoit avoir peu de monde chez elle : en pareil cas, c'est dire honnêtement qu'on n'en aura point. Elle m'avoit serré la main : je ne savois pas toute la force de cette action ; mais, il me sembloit cependant, que c'est une marque d'amitié, qui, d'un sexe à l'autre, porte une expression singuliere ; & qui ne s'accorde que dans des situations marquées. Mais, cette vertueuse Madame de Lursay, qui venoit de me défendre seulement de la deviner, auroit-elle voulu ?... Non, cela n'étoit pas possible.

Quelque chose qu'il en pût arriver, je résolus de m'y trouver. J'imaginois que je ne pouvois qu'en être content : & Madame de Lursay étoit assez belle pour me le faire attendre avec impatience.

Au milieu des idées flatteuses que je me formois sur ce rendez-vous : ah ! m'écriai-je, si c'étoit mon inconnue qui me l'eut donné ; mais non, reprenois-je, elle est trop sage pour en accorder à quelqu'un, à moins cependant que ce ne fût à Germeuil. Mais, où sont-ils tous deux, me demandois-je ; & comment se peut-il que, depuis que je les cherche, l'un & l'autre me soient échappés ? Ne devrois je point renoncer à une poursuite si inutile jusqu'à ce jour ? Pourquoi près peut-être de me voir aimé, vais-je m'occuper d'une idée qui ne peut que me rendre malheureux, d'un objet que je n'ai vu qu'un instant, & que je ne reverrai sans doute que pour le trouver possédé par un autre ? N'importe, sachons qui est cette inconnue, pour moi-même, pour me guérir d'une passion qui prend déjà trop sur mon cœur ; pénétrons, s'il est possible, les secrets du sien : interrogeons Germeuil ; &, s'il est aimé, occupons-

nous moins à troubler ses plaisirs, qu'à jouir tranquillement des nôtres. La conversation que je venois d'avoir avec Madame de Lursay, me faisoit réfléchir sur mon inconnue avec plus de froideur qu'auparavant. Ce rendez-vous m'occupoit l'imagination. J'avois toujours envié les gens assez heureux pour en avoir; & je me trouvois si respectable d'être à mon âge dans le même cas, & sur-tout avec une personne telle que Madame de Lursay, qu'il s'en falloit peu que la nouveauté de la chose, & les idées que je m'en faisois, ne me tinssent lieu du plus violent amour.

Quelque vivement qu'elles m'occupassent, je n'en résolus pas moins d'aller voir Germeuil le lendemain; & je m'endormis en donnant des desirs à Madame de Lursay, & je ne sais quel sentiment plus délicat à mon inconnue.

Le premier soin que je retrouvai à mon réveil, fut celui d'aller chez Germeuil: je m'étois arrangé sur ce que j'avois à lui dire, & m'étois préparé à le tromper autant que si, sur une question aussi simple que celle que j'avois à lui faire, il eût dû deviner le trouble secret de mon cœur. Je croyois ne pouvoir jamais me déguiser assez bien à ses

yeux; &, par une sottise ordinaire aux jeunes gens, j'imaginois qu'en me regardant seulement, les personnes les plus indifférentes sur ma situation l'auroient pénétrée. A plus forte raison, je me défiois de Germeuil, que je croyois amoureux pour le moins autant que moi. Je me fis conduire chez lui avec empressement, & mon chagrin fut extrême, quand on me dit que depuis quelques jours il étoit à la campagne. Mon imagination déjà blessée s'offensa de ce départ, & m'y fit voir les plus cruelles choses. Depuis quelques jours ils avoient disparu l'un & l'autre; je ne doutai pas qu'il ne fût parti avec elle. Mon amour & ma jalousie se réveillerent. Je sentis par mon infortune quel devoit être son bonheur; &, sûr qu'il étoit aimé d'elle, je n'en fus que moins disposé à m'en guérir.

Nous étions alors dans le printemps; &, en sortant de chez Germeuil, j'allai aux Tuileries. Je me ressouvins en chemin du rendez-vous que m'avoit donné Madame de Lursay, mais, outre qu'il ne me paroissoit pas alors aussi charmant que la veille, je ne me sentois pas assez de tranquillité dans l'esprit pour le soutenir. La seule image

de l'inconnue m'occupoit fortement ; je la traitois de perfide, comme si elle m'eût, en effet, donné des droits sur son cœur, & qu'elle les eût violés. Je soupirois d'amour & de fureur : il n'étoit point de projets extravagants que je ne formasse pour l'enlever à Germeuil ; jamais enfin je ne m'étois trouvé dans un état si violent.

Quoique je ne dusse pas craindre, à l'heure qu'il étoit, de rencontrer beaucoup de monde, dans quelque endroit des Tuileries que je portasse mes pas, la situation de mon esprit me fit chercher les allées que je savois être solitaires en tout tems. Je tournai du côté du labyrinthe, & je m'y abandonnai à ma douleur & à ma jalousie. Deux voix de femmes que j'entendis assez près de moi, suspendirent un instant la rêverie dans laquelle j'étois plongé : occupé de moi même comme je l'étois, il me restoit peu de curiosité pour les autres. Quelque cruelle que fût ma mélancolie, elle m'étoit chere, & je craignois tout ce qui pouvoit y faire diversion. Je descendois pour aller l'entretenir ailleurs, lorsqu'une exclamation que fit une de ces deux femmes, m'obligea de me retourner. La palissade qui étoit en-

tre nous, me déroboit leur vue, & cet obstacle me détermina à voir qui ce pouvoit être. J'écartai la charmille le plus doucement que je pus; & ma surprise & ma joie furent sans égales, en reconnoissant mon inconnue.

Une émotion, plus forte encore que celle où elle m'avoit mis la premiere fois que je l'avois vue, s'empara de mes sens. Ma douleur, suspendue d'abord à l'aspect d'un objet si charmant, fit place enfin à la douceur extrême de la revoir. J'oubliai dans ce moment, le plus cher de ma vie, que je croyois qu'elle aimoit un autre que moi; je m'oubliai moi-même. Transporté, confondu, je pensai mille fois m'aller jetter à ses pieds, & lui jurer que je l'adorois. Ce mouvement si impétueux se calma, mais ne s'éteignit pas. Elle parloit assez haut, & le desir de découvrir quelque chose de ses sentimens dans un entretien dont elle croyoit n'avoir pas de témoin, me rendit plus tranquille, & me fit résoudre à me cacher, à faire le moins de bruit qu'il me seroit possible. Elle étoit avec une des dames que j'avois vues avec elle à l'Opéra. En me pénétrant du plaisir d'être si près d'une personne pour qui je sentois tant

d'amour, je ne me consolois point de ne pouvoir pas l'entretenir : son visage n'étoit pas tourné absolument de mon côté, mais j'en découvrois assez pour ne pas perdre tous ses charmes. La situation où elle étoit, l'empêchoit de me voir, & m'en faisoit par-là moins regretter ce que j'y perdois.

Je l'avouerai, disoit l'inconnue, je ne suis point insensible au plaisir de paroître belle : je ne hais pas même qu'on me dise que je la suis ; mais ce plaisir m'occupe moins que vous ne pensez : je le trouve aussi frivole qu'il l'est en effet ; & , si vous me connoissiez mieux, vous croiriez que le danger n'en est pas grand pour moi. Je ne prétendois pas vous dire, repartit la dame, qu'il y eût tant à craindre pour vous, mais seulement qu'il faut s'y livrer le moins qu'on peut. Je pense tout le contraire, reprit l'inconnue : Il faut d'abord s'y livrer beaucoup ; on en est plus sûr de s'en dégoûter. Vous tenez-là le discours d'une coquette, reprit la Dame ; & cependant vous ne l'êtes pas. S'il y a même, dans le cours de votre vie, quelque chose à redouter pour vous, c'est d'avoir le cœur trop sensible & trop attaché. Je n'en sais rien encore, re-

partit l'inconnue : de tous ceux qui jusqu'à présent m'ont dit que j'étois belle, & m'ont paru le sentir, aucun ne m'a touchée. Quoique jeune, je connois tout le danger d'un engagement : d'ailleurs, je vous avouerai que ce que j'entends dire des hommes, me tient en garde contre eux ; parmi tous ceux que je vois, je n'en ai pas trouvé un seul, si vous en excepté le marquis, qui fût digne de me plaire. Je ne rencontre par-tout que des ridicules, qui, pour être brillans, ne m'en déplaisent pas moins. Je ne me flatte pas cependant d'être née insensible ; mais je ne me vois rien encore qui puisse me faire cesser de l'être. Vous ne me parlez point de bonne foi, reprit la dame, & j'ai lieu de penser, que, malgré le peu de cas que vous faites des hommes, il y en a un qui a trouvé grace devant vos yeux : ce n'est pourtant pas le marquis. Il y a quelques jours, repartit l'inconnue, que je vous vois cette idée ; mais, comment, & sur quoi avez-vous pu la former ? Je ne suis à Paris que depuis fort peu de tems : je ne vous ai pas quittée, & vous connoissez tous ceux que je vois. Apprenez-moi enfin quel est l'objet qui m'a inspiré une ardeur si vive ? Je suis

ſincere, vous le ſavez; & ſi votre remarque eſt juſte, j'en conviendrai avec vous. Eh bien, répondit la dame, vous ſouvient-il de votre inconnu? De votre attention à le regarder? Du ſoin que vous prîtes de me le faire remarquer? Ajoutez à cela l'opinion avantageuſe que vous avez conçue de ſon eſprit, ſur quelques mots, jolis à la vérité, mais cependant aſſez frivoles pour ne devoir rien déterminer là-deſſus: Préoccupation que l'amour fait naître, ou qui y mene. Voulez-vous d'autres preuves moins équivoques encore, quoique peut-être elles vous ſoient inconnues à vous-même? Vous ſouvient-il de la précipitation avec laquelle vous demandâtes qui il étoit, & que lui ſeul vous fit naître cette curioſité dans un lieu où du moins elle pouvoit être partagée; du plaiſir que vous eûtes, quand vous apprîtes ſon nom & ſon rang? Combien vous en parlâtes le ſoir? Rappellez-vous la rêverie où vous avez été plongée pendant notre ſéjour à la campagne, vos diſtractions, vos ſoupirs, échappés même ſans cauſe apparente. Que puis-je penſer encore de cette langueur douce & tendre, qui paroît dans vos yeux & qui s'eſt emparée de tou-

tes vos actions, de l'inquiétude & de la rougeur que vous causent actuellement mes remarques ? Si ce ne sont pas pour vous des symptômes d'amour, c'est ainsi du moins qu'il commence dans les autres. En ce cas, répondit l'inconnue, je puis donc croire que je ne ressemble à personne. Je ne me défendrai sur rien de tout ce que vous venez de me dire ; & vous conviendrez cependant, que vous avez mal appliqué vos remarques. Il est vrai, j'ai demandé qui étoit cet inconnu : ôtez de cette curiosité l'empressement que vous y avez cru voir, je me flatte que vous n'y trouverez rien que de naturel. L'opiniâtreté fatigante avec laquelle il me regardoit, la produisit, & en même tems mon attention à le regarder moi-même. Je vous dirai plus : sa figure me parut noble, & son maintien décent : deux choses, que ce jour là je ne trouvai qu'à lui, & qui vous frapperent comme moi. Ce qu'il dit, & dont je me suis souvenue, vous parut aussi plaisant & bien tourné. Je ne dois pas même oublier que vous m'en rappellâtes des traits que je n'avois pas bien retenus : étoit ce l'amour qui les rendoit présens à votre mémoire ?

Si je parlai de lui, vous sçavez que ma mere en fut cause. J'ai été, dites vous, rêveuse & distraite à la campagne, j'ai soupiré, j'ai eû de la langueur : il me semble que tous ces mouvemens ne prouvent que l'ennui que la campagne m'inspire ; & qui peut être permis à une jeune personne qui, au sortir du couvent où elle s'est déplû, a passé un an dans une terre où elle a eu peu d'amusemens ; qui, pour ainsi dire, voit Paris pour la premiere fois, & n'est pas contente qu'on l'arrache à des plaisirs nouveaux pour elle. Eh bien, Madame, que devient à présent cet amour dont vous étiez si sûre ? Cependant, je suis sincere, & je vous avouerai naturellement que cet inconnu, qui n'en a pas été long-tems un pour moi, s'il ne m'a point touchée, du moins ne m'a pas déplû. Quand son idée s'offre à mon souvenir, c'est toujours d'une façon avantageuse pour lui; mais, c'est sans qu'elle m'intéresse: & si l'amour consiste dans ce que vous m'avez peint, je suis bien loin d'en ressentir. L'amour, dans un cœur vertueux, se masque long-tems, repartit la dame : sa premiere impression se fait même sans qu'on s'en apperçoive ; il

ne paroît d'abord qu'un goût simple, & qu'on peut se justifier aisément. Ce goût s'accroît-il, nous trouvons des raisons pour excuser ses progrès. Quand enfin nous en connoissons le désordre, ou il n'est plus tems de le combattre, ou nous ne le voulons pas. Notre ame, déja attachée à une si douce erreur, craint de s'en voir privée; loin de songer à la détruire, nous aidons nous-mêmes à l'augmenter. Il semble que nous craignions que ce sentiment n'agisse pas assez de lui-même. Nous cherchons sans cesse à soutenir le trouble de notre cœur, & à le nourrir des chimeres de notre imagination. Si quelquefois la raison veut nous éclairer, ce n'est qu'une lueur, éteinte dans le même instant, qui n'a fait que nous montrer le précipice, & n'a pas assez duré pour nous en sauver. En rougissant de notre foiblesse, elle nous tyrannise, elle se fortifie dans notre cœur par les efforts même que nous faisons pour l'en arracher, elle y éteint toutes les passions, ou en devient le principe. Pour nous étourdir davantage, nous avons la vanité de croire que nous ne céderons jamais, que le plaisir d'aimer peut être toujours innocent. En vain,

nous avons l'exemple contre nous, il ne nous garantit pas de notre chûte. Nous allons d'égaremens en égaremens, ſans les prévoir ni les ſentir ; nous périſſons vertueuſes encore, ſans être préſentes, pour ainſi dire, au fatal moment de notre défaite ; & nous nous retrouvons coupables ſans ſavoir, non-ſeulement comment nous l'avons été, mais ſouvent encore avant d'avoir penſé que nous puiſſions jamais l'être. Juſte ciel ! s'écria l'inconnue, quel portrait ! qu'il me cauſe d'horreur ! N'imaginez pas, repartit la dame, que je l'aie fait ſans raiſons : il ne convient pas à votre ſituation préſente ; mais, il me paroît important que vous ſachiez combien le cœur eſt foible, & que vous appreniez par-là qu'on ne peut être trop en garde contre lui. J'en conviens avec vous, Madame, dit l'inconnue, & d'autant plus, que je crois que l'amant le plus eſtimable ne vaut pas le moindre des ſoins qu'il nous coûte. Cette façon de penſer, repartit la dame, eſt un peu trop générale : mais je ne ſuis pas fâchée de vous la voir : &, ſi peu d'hommes ſont tendres & attachés ; ſi peu ſont capables d'une vraie paſſion, nous ſommes ſi ſouvent & ſi indigne-

ment victimes de notre crédulité & de leur mauvaiſe foi, qu'il y auroit, je crois, encore trop de danger à n'en excepter qu'un. Vous plus que toute autre, vous devez croire pour votre intérêt qu'aucun homme n'eſt digne de vous toucher : faite pour être immolée, peut-être à celui de tous que vous choiſiriez le moins, n'ajoutez pas au ſupplice, déja trop cruel de ne vivre que pour lui, le ſupplice épouvantable de vouloir vivre pour un autre. Si votre cœur n'eſt pas content, empêchez du moins qu'il ne ſoit déchiré.

Elles ſe leverent alors. Dans le mouvement qu'elles firent, mon inconnue ſe tourna de mon côté ; mais elle diſparut ſi promptement, qu'à peine jouis-je un inſtant de ſa vue. Malgré le trouble où ſes diſcours m'avoient plongé, je n'oubliai pas de la ſuivre ; mais, ne voulant pas qu'elle pût me ſoupçonner de l'avoir écoutée, je pris pour la joindre une autre route que celle que je lui vis choiſir.

Tout ce que je venois d'entendre, me jettoit dans une inquiétude mortelle, quoiqu'il ſemblât m'apprendre que Germeuil n'étoit point aimé. Je me trouvois débarraſſé de la crainte que

le rival le plus dangereux que je pusse avoir, ne l'eût touchée; mais, si ce n'étoit pas Germeuil, quel étoit donc celui qu'elle honoroit d'un souvenir si tendre! Quelquefois, je me flattois que c'étoit moi : je me rappellois que je l'avois regardée avec cette opiniâtreté dont elle se plaignoit; mille choses sembloient me convenir. Le desir d'être cet inconnu, plutôt encore que ma vanité, me faisoit adopter le portrait flatteur qu'elle en avoit fait. La joie que me donnoit cet idée, étoit détruite sur le champ par une autre qui pouvoit être aussi vraie. Je l'avois regardée avec attention : j'avois sans doute paru pénétré de ses charmes; mais, étois-je le seul qui eût été transporté à sa vue? Tous les spectateurs ne m'avoient-ils point paru dans le même délire? Je ne l'avois vue qu'à l'Opéra; & dans la conversation où je venois de surprendre ses secrets, il n'avoit été question, ni du jour, ni du lieu où cet inconnu l'avoit frappée : ce qui pouvoit se rapporter à moi, pouvoit aussi se rapporter à quelqu'autre. D'ailleurs, cet inconnu, selon ses discours, n'en étoit plus un pour elle; il falloit donc qu'elle l'eût revu? Pourquoi n'auroit-

ce pas été Germeuil ? Sçavois-je de qui, quand & comment il la connoissoit ? Hélas ! me disois-je, que m'importe l'objet de sa passion, puisque je ne le suis point ? Quand ce ne sera pas Germeuil ; en serai-je moins malheureux ? Pendant ces douloureuses réflexions, dont la justesse me désespéroit, j'avois marché assez vîte pour me trouver, malgré le tour que j'avois fait, assez près d'elle : sa vue me donna autant de joie que si j'eusse trouvé, dans le plaisir de la voir, quelque sujet d'espérer.

Elle se promenoit nonchalamment dans la grande allée, du côté de la piece d'eau qui la termine. J'admirai quelque tems la noblesse de sa taille, & cette grace infinie qui regnoit dans toutes ses actions : quelques transports, que, dans cette situation, elle me causât, je n'en voyois pas assez ; mais, timide comme je l'étois, je tremblois de me présenter à ses yeux : je desirois, je redoutois cet instant qui alloit me les rendre : il me surprit dans cette confusion d'idées. Mon émotion redoubla. Je profitai de l'espace qui étoit encore entre nous deux, pour la regarder avec toute la tendresse qu'elle m'inspiroit : à mesure qu'elle s'avançoit vers moi,

je sentois mon trouble s'augmenter, & ma timidité renaître. Un tremblement universel, qui s'empara de moi, me laissa à peine la force de marcher. Je perdis toute contenance : j'avois remarqué que, lorsque nous nous étions trouvés à quelques pas l'un de l'autre, elle avoit détourné ses regards de dessus moi ; que, les y portant encore, & trouvant toujours les miens fixés sur elle, elle avoit recommencé les mêmes mouvemens : je les avois attribués à l'embarras où ma trop grande hardiesse l'avoit mise, & peut-être à quelque sentiment d'aversion & de dégoût. Loin de me rassurer contre une idée si cruelle, & de me flatter que ma vue lui faisoit une plus douce impression, elle me frappa au point, qu'en passant auprès d'elle, je n'osai la regarder comme j'avois fait jusques-là. Je parus même porter mes yeux ailleurs. Je m'apperçus avec douleur, que cette précaution étoit inutile ; mon inconnue ne m'avoit seulement pas remarqué. Ce dédain me surprit & m'affligea. La vanité me fit croire, que je ne le méritois pas. Dès-lors, j'avois sans doute dans le cœur le germe de ce que j'ai été depuis. Je crus m'être trompé ;

&, ne pouvant penser mal long-tems de moi-même, je m'imaginai que la modestie seule l'avoit contrainte à ce qu'elle venoit de faire.

Elles marchoient toutes deux si lentement, que je me flattai que, sans marquer aucune affectation, je pourrois les rejoindre encore. Je continuai donc ma route, non sans me retourner souvent, autant pour m'instruire du chemin que prendroit mon inconnue, que pour tâcher de la surprendre dans le même soin. Le mien en partie me réussit mal; & je pus seulement reconnoître qu'elle se disposoit à prendre le chemin de la porte du Pont-Royal. Je revins brusquement sur mes pas; &, en coupant par différentes allées, je m'y trouvai presque dans l'instant qu'elle y arrivoit: je lui fis place respectueusement, & cette politesse m'attira de sa part une révérence, qu'elle me fit sechement, & les yeux baissés. Je me rappellai alors toutes les occasions que j'avois lues dans les romans de parler à sa maîtresse, & je fus surpris qu'il n'y en eût pas une dont je pusse faire usage. Je souhaitai mille fois qu'elle fît un faux pas, qu'elle se donnât même une entorse: je ne voyois

plus que ce moyen pour engager la conversation; mais il me manqua encore, & je la vis monter en carrosse sans qu'il lui arrivât d'accident dont je pusse tirer avantage.

Par malheur, je n'avois à cette porte, ni mon équipage, ni mes gens. Privé de la ressource de la faire suivre, je pensai l'entreprendre moi-même; mais, quand ce que j'étois, & la façon distinguée dont j'étois mis, ne me l'auroient pas défendu, je n'aurois pu me flatter de le faire long-tems. Je me repentis mille fois de n'être pas descendu à cette porte: j'aurois pris des mesures trop justes pour ne pas apprendre enfin qui étoit cette inconnue; mais il n'étoit plus tems, & je m'en fis autant de reproches que si j'eusse dû deviner, & qu'elle étoit aux Tuileries, & la porte par laquelle elle y étoit entrée.

Je retournai chez moi, plus amoureux que jamais, piqué de l'indifférence de mon inconnue, rempli de ce que je lui avois entendu dire, & détestant, sans le connoître, celui pour qui elle sembloit s'être déclarée, puisque je ne pouvois plus me flatter que ce fût moi. Pour combler mon ennui, il me restoit le

rendez-vous que m'avoit donné l'indulgente Madame de Lursay. Loin qu'alors il m'occupât agréablement l'imagination, il n'y avoit rien que je n'eusse fait pour m'en dispenser. Je venois d'éprouver, en voyant mon inconnue, que je n'aimois qu'elle, & que je n'avois pour Madame de Lursay que les sentimens passagers qu'on a dans le monde pour tout ce qu'on y appelle jolie femme; & qu'elle m'auroit peut-être inspiré moins que personne, sans le soin qu'elle prenoit de me les faire naître.

Ce que je venois d'entendre dire à mon inconnue m'avoit plus agité que guéri. Sa vue, l'amour même que je lui supposois pour un autre, avoient réveillé ma passion; &, quelques chagrins que j'en dusse prévoir, j'imaginois plus de plaisir à être malheureux par mon inconnue, qu'heureux auprès de Madame de Lursay. Qu'irai-je faire à ce rendez-vous, me disois-je? Pourquoi me le donner? Je ne le demandois pas: j'irai m'entendre dire, qu'on ne veut point m'aimer, qu'on a le cœur trop délicat. Ah! plût à Dieu qu'on ne m'y préparât que ces discours! Mais non: on étoit hier dans de plus douces dispositions; la vertu & l'amour

peuvent combattre encore ; mais je ferai affez malheureux pour ne pas voir triompher la premiere. Je fus tenté quelque tems de ne point aller chez Madame de Lurfay, & de lui écrire que des affaires importantes qui m'étoient furvenues, m'empêchoient de la voir. Après, j'y trouvois des difficultés, tant qu'à force de ne rien réfoudre, je paffai chez moi, & feul, la plus grande partie de la journée : enfin, je me déterminai à voir Madame de Lurfay ; mais ce fut fi tard, que ne m'attendant plus, elle avoit pris le parti de recevoir les vifites qui lui viendroient ; en effet, j'y trouvai grand monde. Elle me reçut avec froideur ; & fans prefque lever fes yeux de deffus un métier fur lequel elle faifoit de la tapifferie. De mon côté, les politeffes ne furent pas vives ; &, voyant qu'elle ne me difoit mot, j'allai m'amufer à regarder jouer : il n'y avoit affurément rien de moins honnête que mon procédé : auffi me parut-il la fâcher vivement ; mais il m'importoit peu qu'elle s'en offensât, pourvu que je ne la miffe point à portée de me le dire. Son intention cependant n'étoit point de garder là deffus le filence : l'infulte étoit trop vive. L'avoir

fait

fait attendre, arriver froidement sans m'excuser, sans paroître croire que j'en eusse besoin, n'avoir pas seulement remarqué qu'elle en étoit piquée, étoit-il des crimes dont je ne fusse coupable ? & encore étoient-ce tous crimes de sentiment. Elle attendit quelque tems que je revinsse à elle; mais voyant qu'il n'en étoit pas question, elle se leva, &, après quelques tours qu'elle fit dans l'appartement, elle vint enfin de mon côté. Elle s'étoit mise ce jour-là de façon à arrêter mes regards & mon cœur; le déshabillé le plus noble & le plus galant ornoit ses charmes; une coëffure négligée, peu de rouge, tout contribuoit à lui donner un air plus tendre : enfin, elle étoit dans cette parure où les femmes éblouissent moins les yeux, mais où elles surprennent plus les sens. Il falloit, puisqu'elle l'avoit prise dans une occasion qu'elle regardoit comme fort importante, que, par sa propre expérience, elle en connût tout le prix.

Sous prétexte de regarder le jeu, elle s'approcha de moi : je ne l'avois pas encore bien considérée ; je fus, malgré mes préjugés contre elle, surpris de sa beauté. Je ne sçais quoi de si

touchant & de si doux brilloit dans ses yeux ; ses graces animées par le desir, & peut-être par la certitude de me plaire, avoient quelque chose de si vif, que j'en fus ému. Je ne pus la regarder sans une sorte de complaisance, que je n'avois jamais eue pour elle : aussi ne l'avois-je jamais vue comme je la voyois alors. Ce n'étoit plus cette physionomie sévere & composée, avec laquelle elle m'avoit effrayé tant de fois ; c'étoit une femme sensible, qui consentoit à le paroître, qui vouloit toucher. Nos yeux se rencontrerent : la langueur, que je trouvai dans les siens, fit passer jusques dans mon cœur le mouvement que ses charmes avoient fait naître, & dont le trouble sembloit s'accroître à chaque instant. Quelques soupirs, qu'elle affectoit de ne pousser qu'à demi, acheverent de me confondre, & dans ce dangereux moment, elle profita de tout l'amour que j'avois pour mon inconnue.

Madame de Lursay avoit trop d'expérience pour se méprendre à son ouvrage, & n'en pas profiter ; & elle ne s'apperçut pas plutôt de l'impression qu'elle faisoit sur moi, qu'en me regardant avec plus de tendresse qu'elle

ne m'en avoit encore exprimée, elle retourna à sa place. Sans réfléchir sur ce que je faisois, sans même que je pusse former une idée distincte, je la suivis; elle s'étoit remise à sa tapisserie, & sembloit en être si occupée, que quand je m'assis vis à-vis elle, elle ne leva pas les yeux sur moi. J'attendis quelque tems qu'elle me parlât; mais, voyant enfin qu'elle ne vouloit pas rompre le silence : Ce travail vous occupe prodigieusement, Madame, lui dis-je. Elle reconnut, au ton de ma voix, combien j'étois ému, &, sans me répondre, elle me regarda en dessous: regard qui n'est pas le plus mal adroit dont une femme puisse se servir, & qui en effet, est décisif dans les occasions délicates. Vous n'êtes donc pas sortie aujourd'hui, continuai-je. Eh! mon Dieu non, reprit-elle d'un air fin; il me semble même que je l'avois dit. Comment se peut-il donc, repartis-je, que je l'aie oublié? La chose ne vaut pas, répondit-elle, que vous vous en fassiez des reproches, & elle est par elle-même si indifférente, que j'avois oublié aussi que vous m'aviez promis de venir. Tant que vous ne me manquerez pas plus essentiellement,

vous me trouverez toujours disposée à vous pardonner ; car, nous nous serions peut être trouvés seuls ; que nous serions-nous dit? Sçavez-vous bien qu'un tête-à-tête est quelquefois encore plus embarrassant que scandaleux? Je ne sçais, repris-je, mais, pour moi, je le souhaitois avec tant d'ardeur.... Ah! finissons cette caquetterie, interrompit-elle : ou ne me parlez plus sur ce ton, ou soyez du moins d'accord avec vous-même. Ne sentez vous pas que, de la chose du monde la plus simple, vous en faites actuellement la plus ridicule? Comment pouvez-vous vous imaginer que je croie ce que vous me dites? Si vous aviez desiré de me voir, qui vous en empêchoit? Moi-même, repris-je, qui crains de m'engager avec vous. Voyez, cependant, comme je réussis, continuai-je, en lui prenant la main qu'elle avoit sous son métier. Eh bien, me dit-elle, sans la retirer, & en souriant, que voulez-vous? Que vous me disiez que vous m'aimez. Mais, quand je vous l'aurai dit, reprit-elle, j'en serai plus malheureuse, & je vous en verrai moins amoureux. Je ne veux vous rien dire : devinez-moi ; si vous pouvez, ajouta-t-elle en me regardant fixement. Vous me

l'avez défendu, repris-je. Ah! s'écria-t-elle, je ne croyois pas vous en avoir tant dit; mais, aussi ne vous en dirai-je pas davantage. Je voulus alors la presser de parler; elle s'obstina au silence; nous fûmes quelque tems sans nous rien dire; mais nous ne cessions pas de nous regarder, & je retenois toujours sa main. Que je suis bonne, & que vous êtes fol! dit-elle enfin: le beau personnage que nous jouons ici tous deux! Ecoutez, ajouta-t-elle d'un air de réflexion, je crois vous avoir dit que j'étois sincere, & je suis bien aise de vous en donner des preuves. Naturellement je suis peu susceptible; &, pour me sauver des égaremens de la jeunesse, je n'ai pas eu besoin de réfléchir. Il me paroîtroit d'un extrême ridicule de donner aujourd'hui dans un travers qui, par mille raisons que vous ne sentez pas, pourroit m'être moins pardonné que jamais: cependant, j'ai du goût pour vous. Je ne dis plus qu'un mot. Rassurez-moi contre tout ce que j'ai à craindre de votre âge & de votre peu d'expérience: que votre conduite m'autorise à prendre de la confiance en vous, vous serez content de mon cœur. Cet aveu, que je vous fais, me coûte;

100576

il eſt, ſi vous voulez m'en croire, le premier de cette nature que j'aie fait de ma vie. Je pouvois, je devois même vous le faire attendre plus long-tems, mais je hais l'artifice, & perſonne au monde n'en eſt moins capable que moi. Soyez fidele & prudent, je vous épargne des peines en vous apprenant moi-même un ſecret que de long-téms vous n'auriez pénétré; méritez qu'un jour je vous en diſe davantage. Ah! Madame, m'écriai-je.... Je ne veux pas de remercimens, interrompit-elle, ils ne ſeroient à préſent qu'une imprudence; & c'eſt ſur-tout ce que je veux que vous évitiez. Ce ſoir, peut-être, nous pourrons nous parler. Non, Madame, répondis-je, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez dit que vous m'aimez. Pour me preſſer de vous faire cét aveu dans la ſituation où nous ſommes actuellement, il faut, repartit-elle, que vous en connoiſſiez bien peu le prix! Faites ce que je deſire, & ne pouſſons pas plus avant une converſation ſur laquelle peut-être on ne médite déjà que trop ici.

Je fis, non ſans peine, ce qu'elle vouloit. Mon bonheur m'avoit enivré; &, loin de retourner au jeu, j'allai

rêver aux plaisirs que me promettoit une si belle conquête. J'étois placé de façon que je pouvois voir Madame de Lursay ; mes yeux étoient sans cesse attachés sur elle ; & toujours aussi elle me lançoit des regards qu'elle chargeoit de tendresse & de volupté. Je voyois enfin cette fiere beauté, qui, ainsi qu'elle me le disoit elle-même, n'avoit jamais été sensible, soupirer pour moi, me le dire ! j'étois le seul qu'elle eût aimé ! Je triomphois de la vertu de Platon même. Je dis de Platon ; car, sans m'y connoître parfaitement, je ne laissois pas de voir, que si dans la suite on me parloit encore de son systême, du moins on le mitigeroit ; & le mitiger, c'est l'anéantir. Cependant, il restoit encore à Madame de Lursay bien des ressources contre moi, si elle eût voulu s'en servir. Ce caractere de sévérité qu'elle s'étoit donnée, & qui, tout faux qu'il étoit en lui-même, l'arrêtoit sur ses propres desirs, la honte de céder trop promptement, sur-tout avec quelqu'un, qui ne devinant jamais rien, lui laisseroit tout le désagrément des démarches ; la crainte que je ne fusse indiscret, & que mon amour découvert ne la chargeât d'un ridicule d'autant

plus grand, qu'elle avoit affiché plus d'éloignement pour ces ſortes de foibleſſes; ſa coquetterie même, qui lui faiſoit trouver plus de plaiſir à s'amuſer de mon ardeur, qu'à la ſatisfaire, & qui avoit vraiſemblablement cauſé ſes inégalités, plus encore que tout le reſte.

Car, que l'on vienne à ſurprendre le cœur d'une femme vertueuſe, quand une fois elle eſt convenue qu'elle l'a donné, il ne reſte plus rien à combattre. La vérité de ſon caractere ne peut s'accommoder de ce manege dont ſe ſervent les coquettes, ni de ces dehors affectés qui rendent les prudes d'une accès ſi difficile. Vraie dans la réſiſtance qu'elle a oppoſée aux deſirs, elle ne l'eſt pas moins dans la façon de ſe rendre. Elle ſuccombe, parce qu'elle ne peut plus combattre. Les conquêtes les plus mépriſables ſont quelquefois celles qui coûtent le plus de ſoin; & l'hypocriſie montre ſouvent plus de ſcrupules que la vertu même.

Quoique Madame de Lurſay me parût enfin s'être arrangée ſur les ſiens, je ne laiſſois pas de craindre un de ces retours auxquels elle étoit ſujette; & j'aurois bien voulu ne lui pas donner

le tems de la réflexion. J'imaginois qu'une personne aussi sévere devoit être en proie à de terribles remords. Plus mon triomphe me paroissoit brillant, plus je redoutois qu'il ne fût traversé. Soumettre un cœur inaccessible, pouvois-je jouir jamais d'une plus grande gloire ? Cette idée agissoit plus sur mon cœur, que tous les charmes de Madame de Lursay ; & j'ai compris depuis, par l'impression qu'elle me faisoit alors, qu'il est bien plus important pour les femmes de flatter notre vanité, que de toucher notre cœur.

Plus, cependant, je réfléchissois sur ce que Madame de Lursay m'avoit dit, plus j'y trouvois de quoi me convaincre qu'elle vouloit me rendre heureux. Elle me rejoignit bientôt ; &, dans la conversation qui devint générale, elle glissa mille choses fines & passionnées ; elle y déploya tous les agrémens de son esprit, & toute la tendresse de son cœur. J'admirois en secret combien l'amour embellit les femmes, & je ne pouvois pas bien comprendre le changement extrême que je trouvois dans toute la personne de Madame de Lursay : transports à demi-étouffés, & par-là peut être plus flatteurs ; regards dé-

robés ; soupirs que moi seul j'entendois : il n'y avoit rien qu'elle ne me donnât, ou rien qu'elle ne voulût me laisser prévoir. Pendant le souper, où je fus à côté d'elle, elle ne diminua rien de ses empressemens : & , malgré toutes les personnes qui nous obsédoient, elle trouva le moyen de me faire sentir qu'elle étoit sans cesse occupée de moi. La situation où je me trouvois, avoit augmenté mon embarras naturel.

Je ne répondois à tout ce qu'elle me disoit, que par un sourire niais, ou par des discours mal arrangés, qui ne valoient pas mieux, & ne disoient pas davantage. J'aurois fait cent fois pis, que je n'en aurois pas perdu plus auprès d'elle. Ma rêverie, mes distractions, & ma stupidité, n'étoient pour elle que des preuves plus incontestables que j'étois fortement épris ; & je ne voyois jamais plus de tendresse dans ses yeux, que quand je lui avois répondu quelque chose de bien absurde. Elle n'est pas la seule que j'aie vue dans ce cas-là. Les femmes adorent souvent en nous nos plus grands ridicules, quand elles peuvent se flatter que c'est notre amour pour elles qui nous les donne.

Quelque passion que je me sentisse pour Madame de Lursay, dans quelque désordre que m'eût plongé tout ce qui venoit de se passer, mon inconnue m'étoit plus d'une fois revenue dans l'esprit. Mais loin de me laisser occuper de son souvenir, je cherchois à l'anéantir dans mon cœur; il me sembloit pour peu que je l'y laissasse subsister, qu'il prenoit trop d'empire sur moi. Je me reprochois comme une perfidie tout ce que je faisois pour Madame de Lursay; &, pour vouloir continuer à lui plaire, j'avois besoin d'oublier à quel point j'aimois mon inconnue. Je cherchois à me distraire de son idée par celle des plaisirs qui m'attendoient. J'eusse mieux aimé, à la vérité, que tout ce que je desirois de Madame de Lursay, m'eût été donné par elle; mais je ne m'en sentois pas moins disposé à profiter des bontés de la premiere.

Le souper finit. Meilcour, me dit Madame de Lursay pendant que tout le monde se levoit, vous voyez que nous ne pouvons nous entretenir ce soir; & je vous avouerai qu'au fond je n'en suis pas fâchée; vous m'auriez peut-être donné lieu de me plaindre de

vous. Moi, Madame ! répondis-je, douteriez-vous de mon respect ? Mais oui, reprit-elle ; je n'ai pas sur cela trop bonne opinion de vous : ce n'est pas que je ne sçusse bien vous imposer ; mais après tout, je crois qu'il vaut mieux que vous veniez demain.

Je souris à ces mots ; il me paroissoit plaisant que pour éviter que je lui manquasse de respect, elle me redonnât un rendez-vous. Je vous entends, continua-t-elle, vous pensez bien que nous ne serons pas seuls. Je fus si interdit de me voir déchu de toutes mes espérances, que je pensai lui répondre comme vous voudrez : mais, Madame, lui dis-je, après m'être un peu remis, pourquoi ne voulez-vous pas que nous nous entretenions ce soir ? Parce que, répondit-elle, il y a trop de monde ici, & que la bienséance seroit choquée si l'on vous y voyoit rester. Mais aussi, c'est votre faute. Il n'a tenu qu'à vous de n'avoir pas à vous plaindre d'une compagnie si nombreuse. Vous me désespérez, Madame, répondis-je, d'autant plus qu'il ne se présente rien à mon esprit qui puisse me tirer d'un état aussi désagréable. Je ne sçais pas, repartit-elle, ce qui vous fait desirer

à ce point là une chose aussi indifférente par elle-même; mais puisqu'elle vous paroît si essentielle, examinez ce que nous pourrions faire.

Il est naturel qu'en pareil cas le plus expérimenté se charge de la conduite des affaires, & elle crut pouvoir, sans trop prendre sur elle, me fournir l'expédient qui devoit tous deux nous tirer d'embarras; mais elle devoit, pour son honneur, paroître étourdie de sa situation, aussi rêva-t-elle long-tems; elle me proposa même, les uns après les autres, vingt moyens qu'elle condamnoit sur le champ, & finit par me dire, comme quelqu'un qui a épuisé toutes ses vues, qu'elle ne voyoit rien de plus court ni de plus sûr que de ne pas rester avec elle. Je combattis son dernier avis, mais foiblement. Je n'en sçavois pas assez pour nous tirer d'un état si pénible, & je trouvai qu'elle avoit raison. Elle ne s'attendoit pas à une décision si précise, & elle prit dans l'instant son parti.

Il n'est pas douteux, dit-elle, que je n'aie raison; cela est sensible. En effet, je ne vois rien, mais rien du tout qui puisse servir à notre idée. Ce n'est pas que dans le fonds on dût imaginer sa

vous restiez ici, qu'il y a quelque chose de particulier entre nous deux. Rien n'est si simple; mais le monde est méchant, vous êtes jeune. On ne voudroit jamais penser ce qui en est, & d'une chose qui n'est assurément ni cherchée, ni prévue, & qui n'auroit pas même besoin d'être cachée, on en feroit un affaire, un rendez-vous déterminé. Pourtant cela est cruel; car il est certain que je m'exposerois, mais de la façon du monde la plus funeste. Ce sacrifice que je vous ferois seroit peu pour vous, & j'y perdrois tout. Je vois que ce contre-tems vous afflige, & je m'afflige aussi moi de discuter si long-tems cette matiere avec vous. Il y a mille femmes assurément, à qui ceci ne causeroit pas le moindre embarras; mais j'ai si peu d'usage de ces sortes de choses, que vous ne devez pas paroître surpris du trouble où celle-ci me met. Si cependant l'on pouvoit se rassurer par la pureté de ses intentions, je n'aurois, à coup sûr, rien du tout à me reprocher; car je vous le répete, rien n'est si simple que nous soyons seuls. Je ne doute pas que vous n'employiez ces moments à me dire que vous m'aimez; mais vous m'en di-

riez autant devant tout le monde : &, puisque je ne puis là-dessus vous imposer silence, il me semble qu'il vaut mieux qu'il n'y ait que moi qui vous entende. Mais, ajouta-t-elle, toutes ces réflexions ne sont pas des expédiens. Avez-vous quelqu'un de vos gens ici ? Oui, répondis-je : voudriez-vous que je les renvoyasse ? Eh, mon Dieu, non ! reprit-elle, ce n'est pas de cela qu'il est question ; gardez vous en bien : mais... pour quelle heure avez vous demandé votre équipage ? Pour minuit ? Oui, repris-je. Tans pis, repartit elle, c'est l'heure à laquelle on sortira de chez-moi. Si je ne le faisois revenir qu'à... deux heures, par exemple, interrompit-elle : puisque vous pensiez cela, pourquoi ne me le pas dire ? Cet expédient leve toutes les difficultés, & je vous sçais gré de l'avoir imaginé. En effet, le prétexte d'attendre vos gens est suffisant pour rester ; &, supposé que quelqu'un vous offrît de vous remener, vous sauriez vous en dispenser apparemment ? Je ne répondis à Madame de Lursay, qu'en lui serrant la main avec passion, & je sortis pour donner mes ordres, riant en moi-même de ce qu'elle me faisoit honneur

du ſtratagême qui aſſuroit notre entretien, pendant qu'elle auroit pu à ſi juſte titre s'en attribuer l'invention.

Je trouvai en rentrant, que tout le monde s'étoit remis au jeu, & que Madame de Lurſay ſe plaignoit de la migraine : tout imbécile que j'étois, je ne laiſſai pas de comprendre qu'elle ne feignoit cette indiſpoſition, que pour être plutôt en liberté de me parler ; & je ne concevois pas comment on pouvoit commettre l'incivilité de ne point abandonner le jeu, & de ne la pas laiſſer jouir de ce repos dont elle ſembloit avoir beſoin. Malgré toutes les réflexions que je faiſois là-deſſus, & mon impatience, on acheva les parties commencées. Je me ſentois une ardeur inquiette, qui me tourmentoit. Je regardois triſtement Madame de Lurſay, comme pour lui demander raiſon du chagrin qu'on nous cauſoit : & elle, par les plus tendres ſouris, me faiſoit entendre qu'elle partageoit mon inquiétude.

Ce moment ſi ardemment ſouhaité vint enfin ; on ſe leva, on ſe diſpoſa à partir : je ſortis avec tout le monde, & je feignis d'être étonné de ne trouver perſonne à moi dans l'antichám-

bre. Ce que Madame de Lursay avoit prévu ne manqua pas de m'arriver. On me proposa de me remener : je remerciai ; mais avec un air décontenancé. L'on me pressoit d'accepter, mon embarras augmentoit ; & je crois que, faute de sçavoir que répondre, je me serois laissé reconduire si Madame de Lursay, fertile en expédiens, & dont l'esprit ne se troubloit pas aussi aisément que le mien, ne fût venue à mon secours. Ne croyez-vous pas, dit-elle en souriant, à ceux qui me tourmentoient le plus poliment du monde, que vous le gêneriez, & qu'il ne veut pas apparemment que l'on sçache où il veut aller : il a sans doute quelque rendez-vous. Mais vos gens ne peuvent pas tarder à venir, continua-t-elle en se tournant vers moi ; & quoique j'aie un mal de tête affreux, je veux bien vous permettre de les attendre ici. Ce discours fut tenu d'un air si naturel, qu'il étoit impossible de n'y être point trompé. Je la remerciai en bégayant. On attribua mon trouble à la plaisanterie qu'elle m'avoit faite ; &, après m'avoir raillé bien ou mal sur ma bonne fortune prétendue, enfin on nous laissa ensemble.

Je ne me vis pas plutôt ſeul avec elle, que je fus ſaiſi de la plus horrible peur que j'aie eue de ma vie. Je ne ſçaurois exprimer la révolution qui ſe fit dans tous mes ſens. Je tremblois, j'étois interdit. Je n'oſois regarder Madame de Lurſay : elle s'apperçut aiſément de mon embarras, & me dit, mais du ton le plus doux, de m'aſſeoir auprès d'elle ſur un ſopha où elle s'étoit miſe ; elle y étoit à demi-couchée, ſa tête étoit appuyée ſur des couſſins, & elle s'amuſoit nonchalamment, & d'un air diſtrait, à faire des nœuds. De tems en tems elle jettoit les yeux ſur moi d'une façon languiſſante, & je ne manquois pas dans l'inſtant de baiſſer reſpectueuſement les miens. Je crois qu'elle voulut attendre, par méchanceté, que je rompiſſe le ſilence ; enfin, je m'y déterminai. Vous faites donc des nœuds ? Madame, lui demandai-je d'une voix tremblante. A cette intéreſſante & ſpirituelle queſtion, Madame de Lurſay me regarda avec étonnement. Quelque idée qu'elle ſe fût faite de ma timidité, & du peu d'uſage que j'avois du monde, il lui parut inconcevable que je ne trouvaſſe que cela à lui dire. Elle ne voulut pas cependant achever de

me décourager ; & , sans y répondre , je suis, me dit-elle, fâchée, quand j'y songe, que vous soyez resté ici : & je ne sçais à présent si ce stratagême que nous avons d'abord trouvé si heureux, fera l'effet que nous avons imaginé. Je n'y vois point d'inconvéniens, répondis-je. Pour moi, répondit-elle, je n'en vois qu'un ; mais il est terrible. Vous m'avez trop parlé tantôt, & je crains qu'on n'aie deviné ce que vous me disiez. Je voudrois qu'en public vous fussiez plus circonspect. Mais, Madame, repartis-je, il est impossible qu'on m'ait entendu. Ce ne seroit pas une raison, répondit-elle ; on commence toujours par médire, sauf après à examiner si l'on a eu de quoi le faire. Je me souviens que nous nous sommes entretenus long-tems sur une matiere qui ne vous laissoit point un air indifférent. Quand on dit à quelqu'un qu'on l'aime, on cherche à le lui persuader ; & le discours ne partît-il pas du cœur, il anime toujours les yeux. Moi, qui vous examinois, par exemple, il me sembloit que vous aviez plus de feu, plus de tendresse que vous ne croyiez peut-être vous-même : c'étoit sans que vous le voulussiez, même sans que la chose

nous touchât assez pour qu'elle altérât votre physionomie ; cependant, je la trouvois changée. Je crains qu'un jour vous ne soyez trompeur ; & je plains d'avance celles à qui vous voudrez plaire. Vous avez un air vrai, votre expression est passionnée, elle peint le sentiment avec une impétuosité qui entraîne, & je vous avouerai.... Mais non ; ajouta-t-elle, en s'interrompant, & avec un air confus, il ne me serviroit de rien de vous dire ce que je pense. Parlez, Madame, lui dis-je tendrement ; rendez-moi, s'il se peut, digne de vous plaire ? De me plaire, reprit-elle. Ah ! Meilcour, c'est ce que je ne veux pas ; &, supposé que vous en ayez eu le dessein, n'y pensez plus, je vous en conjure : quelques raisons que j'aie de fuir l'amour, quelque peu même qu'il semble être fait pour moi, peut-être m'y rendriez-vous sensible. Ciel ! ajouta-t-elle tristement, serois-je réservée à ce malheur, & ne l'aurois-je évité jusqu'ici que pour tomber plus cruellement !

Ces paroles de Madame de Lursay, & le ton dont elle les prononçoit, me jetterent dans un attendrissement où je ne m'étois jamais trouvé, & qui me pénétra au point que je ne pus d'abord

lui répondre. Pendant le silence mutuel où nous restâmes quelque tems, elle paroissoit plongée dans la rêverie la plus accablante : elle me jettoit des regards confus, levoit les yeux au ciel, les laissoit retomber tendrement sur moi, sembloit les en arracher avec peine : elle soupiroit avec violence ; & ce désordre avoit quelque chose de si naturel & de si touchant ! elle étoit si belle dans cet état, elle me pénétroit de tant de respect, que quand je n'aurois pas eu déja le desir de lui plaire, elle me l'auroit sûrement fait naître.

Eh ! pourquoi, lui dis-je d'une voix étouffée, seroit-ce un malheur pour vous ? Pouvez-vous me le demander, reprit-elle ? Croyez-vous que je m'aveugle sur le peu de rapport qu'il y a entre nous ? A présent que vous me dites que vous m'aimez, vous êtes peut-être sincere ; mais, combien de tems le seriez-vous, & combien ne me puniriez-vous pas d'avoir été trop crédule ? je vous amuserois : vous me fixeriez. Trop jeune pour vous attacher long-tems, vous vous en prendriez à moi des caprices de votre âge. Moins je vous fournirois de prétextes d'inconstance, plus je vous devien-

drois indifférente. Dans les soins que je prendrois de vous ramener, vous verriez moins une amante sensible, qu'une personne insupportable : vous iriez même jusqu'à vous reprocher l'amour que vous auriez eu pour moi ; & si je ne me voyois pas indignement sacrifiée ; si vous n'instruisiez pas le public de ma foiblesse, je le devrois moins à votre probité qu'au ridicule dont vous croiriez vous couvrir en avouant que vous m'auriez aimée.

Madame de Lursay auroit sans doute parlé plus long-temps sur ce ton tragique ; mais elle m'en vit si abattu, si près d'en verser des larmes, si déconcerté de la façon dont elle avoit traité ce sujet, qu'elle crut nécessaire pour me remettre l'esprit, de me parler avec moins de majesté.

Au reste, ajouta-t-elle doucement, ce n'est pas que je vous croie capable d'aucun des mauvais procédés que je viens de vous dépeindre ; non, assurément : mais, je vous le répete, je crains votre âge plus encore que le mien ; d'ailleurs, vous ne voudriez pas aimer à ma fantaisie. Non, Madame, lui dis-je, je ne me conduirai jamais que par vos volontés. Je ne sais pas, reprit

elle en souriant, si je dois vous en croire. On imagine quelquefois que c'est une preuve d'amour que de perdre le respect; & c'est la plus mauvaise façon de penser qu'il y ait au monde: je ne dis pas qu'on ne doive naturellement attendre une récompense de ses soins; quelque répugnance que sente une femme à s'engager trop avant, quand elle est une fois persuadée, elle laisse peu de chose à combattre. Quand serai-je donc assez heureux pour vous persuader, Madame, lui demandai-je? Quand, répondit-elle en riant; mais, vous voyez que je le suis à demi. Je vous laisse dire que vous m'aimez, & je vous dis presque que je vous aime. Vous voyez quelle est ma confiance; je n'ai pas craint de rester seule avec vous, je vous ai même aidé à y parvenir. Cela fait, à ce qu'il me semble, des preuves de tendresse assez fortes; &, si vous les voyiez telles qu'elles sont, je crois que vous ne vous plaindriez pas. Il est vrai, Madame, repris-je d'un air embarrassé, mais.... Mais, Meilcour, interrompit-elle, sçavez-vous bien que ma démarche de ce soir est très hasardée, & qu'il faut que je pense aussi bien de vous que je le

fais pour m'y être déterminée. Hasardée ! repris-je. Oui, dit-elle, & je le répete, très-hasardée, Au fonds, si l'on sçavoit que vous êtes ici de mon consentement, que j'en ai lié volontairement la partie avec vous, en un mot, que ce n'est pas un coup imprévu, que ne seroit-on pas en droit d'en dire ? Voyez pourtant le tort qu'on auroit ; car personne ne peut être assurément plus respectueux que vous ; & voilà, ce qu'on ne croit pas, le moyen de tout obtenir. Meilcour, ajouta-t-elle pressamment, que vous voulez vous faire aimer ! que cet air d'embarras & d'ingénuité, qui me découvre toute la candeur de votre ame, est flatteur pour moi !

Ces paroles me sembloient alors trop obligeantes pour n'en devoir pas remercier Madame de Lursay ; &, dans le transport qu'elles me faisoient, je pris sur moi au point que j'osai me jetter à ses genoux. Ah ciel ! m'écriai-je, quoi vous m'aimerez, vous me le direz ! Oui, Meilcour, reprit-elle en souriant, & en me tendant la main : oui, je vous le dirai, & le plus tendrement du monde ; serez-vous content ? Je ne lui répondis qu'en ser-

tant avec ardeur la main que je lui avois saisie.

Cette action téméraire fit rougir Madame de Lursay, & parut la troubler : elle soupira ; je soupirois aussi. Nous fûmes quelque tems sans nous parler. Je cessois un instant de baiser sa main pour la regarder. Je trouvois dans ses yeux une expression dont j'étois saisi sans la bien connoître, ils étoient si vifs, si touchans ! j'y lisois tant d'amour que, sûr qu'elle me pardonneroit mon audace, j'osai encore lui baiser la main. Eh bien, me dit-elle enfin, ne voulez-vous donc pas vous lever ? quelles sont donc ces folies ? Levez-vous, je le veux. Ah, Madame ! m'écriai-je, aurois-je le malheur de vous avoir déplu ? Eh ! vous fais-je des reproches, répondit-elle languissamment ? Non, vous ne me déplaisez pas ; mais, reprenez votre place, ou, pour mieux dire, partez ; je viens d'entendre votre carrosse, & je ne veux pas qu'on vous attende. Demain, si vous voulez, on vous verra ; si je sors, ce ne sera que tard. Adieu, ajouta-t-elle en riant, de ce que je retenois éternellement sa main ; je veux absolument que vous partiez. Vous devenez d'une témérité qui m'ef-

fraie, & je ne voudrois point du tout qu'elle continuât. Je cherchois à me justifier. Je ne voulois point me rendre aux ordres de Madame de Lursay. En me pressant de la quitter, elle n'avoit point l'air d'une femme qui veut être obéie : je lui soutins qu'elle n'avoit point entendu rentrer mon carrosse. Mais, quand cela seroit, me dit-elle, il ne me plaît pas que vous restiez ici davantage. Ne nous sommes-nous pas tout dit? Il me semble que non, repris-je en soupirant; & si je garde quelquefois le silence auprès de vous, c'est bien moins parce que je n'ai rien à vous dire, que par la difficulté que je trouve à vous exprimer tout ce que je pense. Voilà, me dit-elle, en se remettant sur le sopha, une timidité dont je veux vous corriger : il faut toujours la distinguer du respect, l'un est convenable, & l'autre est ridicule. Par exemple, nous sommes seuls, vous me dites que vous m'aimez, je vous réponds que je vous aime, rien ne nous gêne : plus la liberté que je semble donner à vos desirs est grande, plus vous êtes estimable de ne point chercher à en abuser. Vous êtes peut-être le seul au monde que je connoisse capable

de ce procédé. Aussi la répugnance que je me suis toujours sentie pour ce que je fais aujourd'hui, cesse-t-elle. Je puis me flatter enfin d'avoir trouvé un cœur dans les principes du mien. Cette retenue, dont je vous loue, vient du respect; car, si vous n'étiez pas timide, j'en aurois assez fait pour que vous ne le fussiez plus. Vous ne me répondez rien? C'est que je sens, Madame, repris-je, que vous avez raison, & que je voudrois que vous eussiez tort.

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer, que quand elle s'étoit remise sur le sopha, je m'étois rejetté à ses pieds; qu'alors, elle m'avoit laissé appuyer les coudes sur ses genoux; que d'une main elle badinoit avec mes cheveux, & qu'elle permettoit que je lui serrasse ou baisasse l'autre, car cette importante faveur étoit à mon choix.

Ah! si j'étois sûre, s'écria-t-elle, que vous ne fussiez pas inconstant, ou indiscret, ajouta-t-elle en baissant la voix!

Loin de répondre comme je l'aurois dû, je sentis si peu la force de cette exclamation, je connoissois si peu le prix de ce que Madame de Lursay faisoit pour moi, que je m'amusai à lui jurer une fidélité éternelle. Le feu que je

voyois dans ses yeux, & qui auroit été pour tout autre un coup de lumiere; son trouble, l'altération de sa voix, ses soupirs doux & fréquens, tout ajoutoit à l'occasion & rien ne me la fit comprendre. Je crus même qu'elle ne se livroit tant à moi, que parce qu'elle étoit sûre de mon respect, & qu'un moment d'audace ne me seroit jamais pardonné; qu'elle étoit une de ces femmes avec lesquelles il faut tout attendre, & pour qui le moment n'est redoutable que quand elles le veulent: je me fis, enfin, tant & de si fortes illusions, qu'elles prévalurent sur mes desirs, & sur l'envie que la délicate Madame de Lursay avoit de m'obliger. Moins elle avoit à se reprocher de ne s'être pas assez fait entendre, plus elle devoit être indignée contre moi. Je la vis tomber dans une sombre rêverie, & je l'aurois tourmentée jusqu'au jour de mes protestations d'amour, & sur-tout de respect, si, ennuyée enfin de la situation ridicule où je la mettois, elle ne m'eût réitéré, & très-fortement, qu'il étoit temps que je me retirasse: elle jugea en personne sensée, qu'il ne lui restoit plus rien dans cet instant à espérer de moi. Quelque répugnance que je montrasse pour lui

obéir, je ne pus rien gagner sur elle, & nous nous séparâmes; elle étonnée sans doute qu'on pût pousser aussi loin la stupidité; & moi persuadé qu'il me faudroit au moins six rendez-vous, avant que de sçavoir encore à quoi m'en tenir. Il me sembla même, qu'en me quittant, elle m'avoit regardé avec froideur; & je crus qu'elle n'étoit causée que par les licences où je m'étois laissé emporter avec elle.

Je ne me vis pas plutôt rendu à moi-même, que ma confusion se dissipant, je jugeai de ce qui venoit de se passer, différemment que je n'avois fait dans le temps de l'action même. Plus je me rappellois les discours & les façons de Madame de Lursay, plus j'y trouvois de quoi douter que mon respect eût été si bien placé que je l'avois cru, & que si le second rendez-vous se passoit comme le premier, elle eût la complaisance de m'en accorder un troisieme, toute dame à sentiment qu'elle étoit. Je n'imaginois pas, à la vérité, qu'en la pressant davantage, j'eusse remporté la victoire, mais que du moins je me la serois préparée. Mais aussi, c'étoit sa faute. Sçavois-je moi, que toute femme qui, en pareille occasion, parle de sa vertu,

s'en pare moins pour vous ôter l'espoir du triomphe, que pour vous le faire paroître plus grand ? A quoi bon toutes ces finesses de Madame de Lursay ? Il devoit être décidé que je les prendrois pour bonnes, fussent-elles cent fois plus grossieres ; & il n'est avantageux aux femmes de s'en servir, qu'avec ceux à qui elles n'en imposent point. Ma vertu ! votre respect ? mots bien choisis pour un tête-à-tête ! sur-tout, quand on ne s'apperçoit pas à quel point ils y sont déplacés, & qu'on ne sait point que jamais la vertu n'a donné de rendez-vous. Au milieu du chagrin où me plongeoit le peu de réussite de celui-ci, & la fermeté que je me proposois d'avoir dans les autres, mon inconnue revint m'occuper : mais les idées de plaisir que Madame de Lursay m'avoit offertes ; les chaînes même dont je venois de me lier avec elle ; l'impossibilité que je prévoyois à me faire aimer de cette inconnue ; impossibilité dont, pour me justifier à moi-même mes inégalités, je m'effrayois encore plus dans ce moment ; & l'indifférence que ce jour-là même elle m'avoit témoignée, me la rendirent moins chere. Je sentois que, sûr d'être aimé d'elle, j'aurois aisément

sacrifié Madame de Lursay, mais que je ne le pouvois plus qu'au prix de cette certitude. Je ne pouvois me dissimuler, qu'en me voyant, elle avoit détourné les yeux ; qu'elle avoit eu même cet air dédaigneux que l'on prend à l'aspect d'un objet qui choque : &, après un examen réitéré de mes charmes, de profondes réflexions sur ce que j'avois lieu d'en attendre, & le fâcheux effet que cependant ils avoient produit, je conclus qu'il falloit, si, comme cela me paroissoit visible, mon inconnue ne m'aimoit pas, que Germeuil l'eût prévenue contre moi, ou qu'elle eût une antipathie secrette pour les jolies figures. J'aurois peut-être présumé de la mienne un peu moins dans un autre tems ; mais Madame de Lursay, éprise pour moi de l'ardeur la plus vive, me donnoit de l'estime pour ma personne. Je ne pouvois penser qu'une femme aussi peu susceptible me trouvât dangereux, si en effet je ne l'étois pas ; & que l'on fît une si violente impression, sans avoir un extrême mérite. Malgré le peu de goût que je supposois à l'inconnue pour moi, je sentois qu'elle m'intéressoit encore : mais j'attribuois le trouble dont mon cœur étoit tourmenté, à un reste

d'impreſſion trop vive d'abord, pour être ſi promptement effacée; & je le combattois de tout ce que les charmes de Madame de Lurſay, & l'idée de mon bonheur prochain, avoient de plus puiſſant & de plus doux.

Je me diſpoſois le lendemain à aller chez elle, & j'étois auprès de Madame de Meilcour, lorſqu'on lui annonça le comte de Verſac: elle me parut fâchée de cette viſite; il étoit en effet l'homme du monde qu'elle aimoit le moins, & que pour moi elle craignoit le plus; auſſi venoit-il très-rarement chez elle. La même raiſon, qui faiſoit qu'il ne convenoit pas à ma mere, faiſoit en même tems qu'elle ne pouvoit lui convenir. Elle m'avoit même défendu de le voir. Ne nous trouvant point tous deux dans les mêmes maiſons, & moi allant peu à la cour où Verſac étoit preſque toujours, nous nous connoiſſions fort peu.

Verſac, de qui j'aurai beaucoup à parler dans la ſuite de ces mémoires, joignoit à la plus haute naiſſance l'eſprit le plus agréable, & la figure la plus ſéduiſante. Adoré de toutes les femmes, qu'il trompoit & déchiroit ſans ceſſe; vain, impérieux, étourdi, le plus audacieux petit-maître qu'on eût jamais

vu ; & plus cher peut-être à leurs yeux par ces mêmes défauts, quelque contraires qu'ils leur ſoient : quoi qu'il en puiſſe être, elles l'avoient mis à la mode, dès l'inſtant qu'il étoit entré dans le monde, & il étoit depuis dix ans en poſſeſſion de vaincre les plus inſenſibles, de fixer les plus coquettes, & de déplacer les amans les plus accrédités, ou s'il lui étoit arrivé de ne pas réuſſir, il avoit toujours ſçu tourner les choſes ſi bien à ſon avantage, que la dame n'en paſſoit pas moins pour lui avoir appartenu. Il s'étoit fait un jargon extraordinaire qui, tout apprêté qu'il étoit, avoit cependant l'air naturel. Plaiſant de ſang froid, & toujours agréable, ſoit par le fonds des choſes, ſoit par la tournure neuve dont il les décoroit, il donnoit un charme nouveau à ce qu'il rendoit d'après les autres, & perſonne ne rediſoit comme lui ce dont il étoit l'inventeur. Il avoit composé les graces de ſa perſonne comme celles de ſon eſprit, & ſçavoit ſe donner de ces agrémens ſinguliers qu'on ne peut, ni attraper, ni définir. Il y avoit cependant peu de gens qui ne vouluſſent l'imiter ; &, parmi ceux là, aucun qui n'en devînt plus déſagréable ; il ſembloit

que cette heureuse impertinence fût un don de la nature, & qu'elle n'avoit pu faire qu'à lui. Personne ne pouvoit lui ressembler; & moi-même, qui ai depuis marché si avantageusement sur ses traces, & qui parvins enfin à mettre la cour & Paris entre nous deux, je me suis vu long-tems au nombre de ces copies gauches & contraintes qui, sans posséder aucune de ses graces, ne faisoient que défigurer ses défauts, & les ajouter aux leurs. Vêtu superbement, il l'étoit toujours avec goût & avec noblesse; & il avoit l'air seigneur, même lorsqu'il l'affectoit le plus.

Versac, tel qu'il étoit, m'avoit toujours plû beaucoup. Je ne le voyois jamais sans l'étudier, & sans chercher à me rendre propres ces airs fastueux que j'admirois tant en lui. Madame de Meilcour, qui, simple & sans art, trouvoit ridicule tout ce qui n'étoit pas naturel, avoit reconnu le goût que j'avois pour Versac, & en avoit frémi. Par cette raison, plus encore que par l'éloignement qu'elle avoit pour les gens du caractere de Versac, elle ne le souffroit qu'impatiemment; mais, les égards qu'on se doit dans le monde, & qui, entre personnes d'un rang distingué,

s'observent avec un extrême exactitude, l'obligeoit de se contraindre.

Il entra avec fracas, fit à Madame de Meilcour une révérence distraite ; à moi, une moins ménagée encore, parla un peu de choses indifférentes, & se mit après à médire de tant de monde, que ma mere ne put s'empêcher de lui demander ce que lui avoit fait toute la terre, pour la déchirer perpétuellement ? Eh ! parbleu, Madame, répondit-il, que ne me demandez-vous plutôt ce que j'ai fait à toute la terre, pour en être perpétuellement déchiré ? On m'accable, continua-t-il, on me vexe ; que c'est une chose étrange, on m'excede de calomnies, on me trouve des ridicules comme si l'on n'en avoit pas, & que moi je ne dusse point les voir ! Mais, à propos, y a-t-il long-tems que vous n'avez vu la bonne comtesse ? Madame de Meilcour répondit qu'oui. Mais c'est qu'on ne la voit plus, reprit-il : j'en suis dans une douleur amere, dans la plus terrible affliction ! Se seroit-elle jettée dans la dévotion ? repartit ma mere. Vraisemblablement, reprit-il, elle en viendra là : elle est pénétrée de la plus auguste douleur ; elle vient de perdre le petit marquis, qui lui a fait la plus

condamnable infidélité que de mémoire d'homme on ait imaginée. Comme ce n'est pas la premiere fois qu'elle est quittée, on pourroit croire qu'elle se consoleroit de celle-ci comme des autres ; car l'habitude au malheur le fait moins vif, sans un accident qui rend cet abandon-ci extraordinaire : & c'est ? demanda Madame de Meilcour. C'est, repartit-il, mais comment le croiriez vous, de la personne de la cour la plus prévoyante, la mieux rangée ? C'est, qu'elle n'avoit que celui-là. Pour rétablir sa réputation, elle s'étoit fait une affaire de sentiment ; mais, il n'y a pas de femmes que ceci n'en dégoûte : & ce qu'il y a de pis, c'est que l'infidele a voulu se réserver le plaisir noir, barbare, de n'avoir pas de successeur, & qu'il la peint si bien de façon à glacer les plus intrépides, que depuis huit jours qu'elle est si fatalement délaissée, il ne s'est pas présenté à elle la plus mince consolation. Vous conviendrez que cela est douloureux ; mais au plus douloureux ? Je ne crois pas, répondit ma mere, un mot de toute cette aventure. Comment ! dit Versac, c'est un fait public. Pourriez-vous me soupçonner de le prêter à la comtesse, qui est une des femmes du

monde pour qui j'ai la plus grande considération, & que je tiens en estime particuliere ? Ce que je vous dis est aussi prouvé, qu'il l'est, qu'elle ; & la divine Lursay, ont mis du blanc toute leur vie. Je pensai frémir en entendant Versac parler si injurieusement d'une personne pour qui j'avois le plus grand respect, & à qui je croyois le devoir. Autre genre de calomnie, répondit Madame de Meilcourt, jamais Madame de Lursay n'a mis de blanc. Oui, reprit-il, comme elle n'a jamais eu d'amans. Des amans ! Madame de Lursay ! pensai-je m'écrier. Ne diroit-on pas, poursuivit Versac, qu'on ne la connoît point ? Ne sait-on pas qu'il y a cinquante ans au moins qu'elle a le cœur fort tendre ? Cela n'étoit-il pas décidé avant même qu'elle épousât cet infortuné Lursay, qui, par parenthese, étoit bien le plus sot marquis de France ? Ignore-t-on qu'il la surprit un jour avec D .... le lendemain avec un autre, & deux jours après avec un troisieme ; & qu'enfin, ennuyé de toutes ces surprises qui ne finissoient pas, il mourut, pour ne pas avoir le déplaisir de retomber dans cet inconvénient ? N'a-t-on pas vu commencer cette haute pruderie dans la-

quelle elle eſt aujourd'hui? Cela empê-che-t-il que tels & tels (il en nomma cinq ou ſix) ne lui doivent leur éducation, que moi, qui vous parle, je ne lui aie refuſé la mienne; & que peut-être elle ne poſtule actuellement celle de Monſieur, ajouta-t-il, en me montrant? Cette apoſtrophe me fit rougir au point, que, pour peu qu'il m'eût regardé, il ſe ſeroit ſûrement mis au fait de l'intérêt que je prenois à ſes diſcours.

Penſe-t-elle, continua-t-il, avec ſon Platon, qu'elle n'entend, ni ne ſuit, nous en impoſer ſur les rendez-vous obſcurs qu'elle donne, & que nous ſoyons là-deſſus auſſi dupes que les jeunes-gens qui, ne connoiſſant, ni la nature, ni le nombre de ſes aventures, croient adorer en elle la plus reſpectable des déeſſes, & ſoumettre un cœur qu'avant eux perſonne n'avoit ſurpris?

Ce portrait ſi vrai de ma ſituation diſſipa entiérement le doute où j'avois été juſques-là ſur les diſcours de Verſac. Je reconnus, en rougiſſant, combien j'avois été trompé: &, ſans imaginer encore comment je pourrois punir Madame de Lurſay de l'eſtime qu'elle m'avoit donnée pour elle, je réſolus fermement

de le faire. Si je m'étois rendu justice, j'aurois senti que je ne devois qu'à moi-même le piege dans lequel j'étois tombé; que le manege de Madame de Lursay étoit celui de toutes les femmes; &, qu'en un mot, il y avoit moins de fausseté dans son procédé, que de sottise dans le mien. Mais cette réflexion étoit, ou trop mortifiante, ou trop au-dessus de moi, pour que je la fisse. Comment! me disois-je à moi-même, m'assurer que jamais elle n'a aimé que moi! abuser aussi indignement de ma crédulité! Pendant que je m'occupois si désagréablement, Madame de Meilcour, en niant que tout ce que Versac attribuoit à Madame de Lursay, fût vrai, lui demanda pourquoi, paroissant de ses amis, il se déchaînoit contre elle à ce point-là? C'est, répondit-il, par esprit de justice: c'est que je ne sçaurois supporter ces femmes hypocrites qui, plongées dans les déréglemens qu'elles blâment dans les autres, parlent sans cesse de leur vertu, & veulent en imposer au public. J'estime cent fois plus une femme galante, qui l'est de bonne foi; je lui trouve un vice de moins: d'ailleurs, puisqu'il faut tout vous dire, cette Lursay vient de me

jouer le tour le plus ſanglant, de me faire la plus abominable tracaſſerie que l'on puiſſe imaginer. Vous connoiſſez Madame de..... Cela fait le plus joli ſujet à former. Je m'étois préſenté; on m'avoit reçu, j'étois écouté convenablement, enfin je perſuadois : n'eſt-elle pas venu mettre des ſcrupules, des craintes, dans l'eſprit de cette jeune perſonne, lui dire qu'elle ſe perdoit de me voir; que j'étois inconſtant, indiſcret ? Enfin, elle lui a fait une ſi étrange peur de moi, que nous en avons été brouillés trois jours, & que je n'ai mon râppel que de ce matin. Penſez vous de bonne foi que cela ſe pardonne ?

Verſac, après quelques autres propos, qui tous m'animoient de plus en plus contre Madame de Lurſay, ſortit. Madame de Meilcour, qui, ſans deviner la ſorte d'intérêt que j'y pouvois prendre, avoit rémarqué que ce que j'avois entendu m'avoit fait impreſſion, chercha à me diſſuader; mais elle ne gagna rien ſur moi, & je courus chez Madame de Lurſay, dans l'intention de me venger, par ce que le mépris a de plus outrageant, du ridicule reſpect qu'elle m'avoit forcé d'avoir pour elle.

Fin de la premiere Partie.

LES

EGAREMENS
DU CŒUR
ET DE L'ESPRIT,
OU
MÉMOIRES
DE
M. DE MEILCOUR.

SECONDE PARTIE.

J'ÉTOIS sorti de chez moi, résolu de ne rien épargner à Madame de Lursay du mépris qu'à mon sens elle méritoit. Je ne voulois pas même m'en tenir à une explication par-

ticuliere, qui ne l'auroit mortifiée que pour le moment, & je croyois ne pouvoir me bien venger d'elle, qu'en lui faisant une de ces scénes éclatantes qui perdent une femme à jamais.

Extrêmement touché de la beauté d'un projet qui puniroit une hypocrite, & me feroit débuter dans le monde d'une façon brillante, je ne laissois pas de sentir que je l'exécuterois difficilement; je n'étois pas d'ailleurs assez mal né pour qu'il me restât long-tems dans l'esprit. Je considérai encore que pour faire réussir une aussi cruelle impertinence, il me falloit un mérite supérieur, ou du moins une réputation établie comme celle de Versac.

J'en revins donc à prendre avec moi d'autres arrangemens plus faciles, & en même-tems plus flatteurs. Je résolus de ne rien témoigner à Madame de Lursay du ressentiment que j'avois contre elle, de profiter de sa tendresse pour moi, & de lui marquer après, par l'inconstance la plus prompte, & par tout ce que les hommes à bonne fortune ont imaginé de plus mauvais en procédés, tout le mépris qu'elle m'inspiroit. Cette scélérate idée me parut la plus agréable & la plus sûre, & je m'y fixai. J'entrai

chez elle, comblé de joie d'avoir pu trouver une si belle vengeance, & déterminé à la remplir à l'instant même.

Je comptois, & avec quelque raison, ce me semble, que Madame de Lursay seroit seule; mais, soit que ma façon de me comporter dans les rendez-vous lui eût déplu, soit qu'elle eût voulu me les faire desirer, elle avoit décidé que je serois en proie à tous les importuns que mon destin pourroit amener chez elle ce jour-là. Ce ne fut pas sans une extrême surprise que je vis dans la cour le carrosse de Versac. Je devois si peu m'attendre à cet événement, que je ne pus d'abord me persuader ce que je voyois; la chose cependant étoit réelle. En entrant dans l'appartement, je découvris M. le Comte qui, plutôt étendu dans un grand fauteuil qu'il n'y étoit assis, étaloit fastueusement devant Madame de Lursay sa magnificence & ses graces, & lui parloit du ton le plus insolent & de l'air le plus familier.

Pour mieux en imposer à Versac, elle me reçut avec une extrême froideur; mais je dus m'appercevoir, au souris malin que ma présence lui arracha, qu'il pénétroit le motif de ma visite. Je

m'assis avec cet air décontenancé qui me quittoit rarement, & qu'alors sa vue augmentoit; pour lui, il se dérangea peu, & continuant son discours:

Vous avez raison, marquise, dit-il; de l'amour, il n'y en a plus, & je ne sçais après tout s'il en faut tant regretter la perte. Une grande passion est sans doute quelque chose de fort respectable; mais à quoi cela mene-t-il? qu'à s'ennuyer long-tems l'un avec l'autre. Je tiens qu'il ne faut jamais gêner le cœur. Je n'ai, moi qui vous parle, jamais tant de besoin de changer, que lorsque je vois qu'on prend des mesures pour me retenir. Oh! je le crois, répondit Madame de Lursay; mais quel parti prendriez-vous, si vous voyiez qu'on voulût vous être infidelle? J'en changerois beaucoup plus vîte. C'est assurément, reprit-elle, un aimable cœur que le vôtre! Eh Madame, répondit-il, je n'ai là-dessus rien de singulier; comme moi, tous les hommes ne cherchent que le plaisir; fixez-le toujours auprès du même objet, nous y serons fixés aussi. Voyez-vous, Marquise, il n'y a personne qui voulût s'engager, même avec l'objet le plus charmant, s'il étoit question de lui être

éternellement attaché. Loin de se le proposer l'un à l'autre, c'est une idée qu'on écarte le plus qu'on peut [du moins quand on est sage;] on se dit bien qu'on s'aimera toujours, mais il est tant d'exemples du contraire, que cela n'effraie pas; ce n'est qu'un propos galant qui n'a que force de madrigal, & qui est compté pour rien quand on veut se donner le plaisir de l'inconstance. Une chose qui me surprendra toujours, repliqua-t-elle, c'est qu'avec ces sentimens que vous dissimulez fort peu, vos perpétuelles trahisons, l'indécence avec laquelle vous conduisez & rompez une intrigue, il y ait des femmes assez insensées pour vous trouver aimable. Eh bien! dit froidement Versac, ce ne seroit pas de cela que je serois surpris, moi; mais je le serois beaucoup si elles ne nous aimoient pas par des défauts que nous n'avons presque toujours que par égard pour elles: nous sommes inconstans, dites-vous; sont-elles fidelles? Vous prétendez que nous rompons indécemment, c'est ce dont je ne me suis pas encore apperçu; il me semble que l'on se quitte aussi décemment qu'on s'est pris; si les choses font du bruit, ce n'est pas toujours notre faute. Ce sera celle

des femmes apparemment, reprit Madame de Lurſay. Sans doute, Madame, répondit-il ; s'il y a quelques femmes qui ſouhaitent que les foibleſſes de leur cœur ſoient à jamais ignorées, combien n'en eſt-il pas qui n'aiment que pour qu'on le ſçache, & qui prennent ſoin elles-mêmes d'en inſtruire le public ? Mais, reprit-elle, Madame de *** qui vous aimoit ſi tendrement, & qui deſiroit avec tant d'ardeur qu'on n'en ſût rien, fût-ce elle qui ſe perdit ? Lequel de vous deux en parla le plus ? Ni elle, ni moi, reprit-il, & tous deux enſemble ; elle craignoit l'éclat, & je m'étois prêté fort ſenſément aux raiſons qu'elle avoit de le craindre ; mais voulez-vous que je vous diſe ? il eſt des yeux qu'on ne trompe pas ; le public vit, malgré nous, que nous nous aimions ; auſſi indiſcret que nous l'étions peu, il jugea à propos de parler de ce qu'il avoit vu ; j'eus beau vouloir ſauver les bienſéances, me ſacrifier, on me crut amoureux, parce qu'en effet je l'étois ; & il en arrive ainſi des engagemens qu'on diſſimule le mieux. Je crois toujours que vous vous trompez, repliqua-t-elle ; j'ai des exemples contre ce que vous avancez. Idée fauſſe !

reprit Verſac ; une femme croit ſouvent qu'on ignore ce qu'elle fait, parce qu'on a la politeſſe de ne pas marquer devant elle qu'on a pénetré ſes ſentimens ; mais Dieu ſait combien de propos ſe tiennent ſur ces petits commerces tendres, ſi ſcrupuleuſement voilés, & ſi parfaitement connus ; je ne me pique pas d'être plus fin qu'un autre, & cependant rien ne m'échappe. Eh oui ! dit Madame de Lurſay, d'un ton moqueur, je le croirois bien ! Eh, mon Dieu ! marquiſe, répondit-il, ſi vous ſçaviez tout ce que je vois, vous penſeriez mieux de ma pénétration. Par exemple, j'étois, il n'y a pas long-temps, avec une de ces femmes raiſonnables, de ces femmes adroites dont les penchans ſont enſevelis ſous l'air le plus réſervé, qui ſemblent avoir ſubſtitué aux déréglemens de leur jeuneſſe, de la ſageſſe & de la vertu ; vous concevez, ajouta-t-il, qu'il y a de ces femmes-là ; eh bien ! j'étois ſeul avec une prude de cette eſpèce ; l'amant arriva ; on le reçut froidement, à peine voulut-on le traiter comme connoiſſance ; mais pourtant les yeux parlerent, malgré qu'on en eût : la voix s'adoucit : le petit homme, fort neuf encore, fut em-

barrassé de sa situation ; & moi, à qui rien n'échappa, je sortis le plutôt que je pus, pour l'aller dire à tout le monde.

En achevant ces paroles, qui me jetterent dans le dernier embarras, & qui malgré la grande présence d'esprit de Madame de Lursay, ne laissoient pas aussi de l'inquiéter, il se leva en effet & voulut sortir. Ah, comte ! s'écria Madame de Lursay, quelle cruauté ! Quoi vous partez ! il y a mille ans que je ne vous ai vu ; vous resterez. Ah ! pour à présent je ne puis, dit Versac ; vous ne sauriez imaginer tout ce que j'ai à faire ; cela ne se comprend pas, la tête m'en tourne ; mais si vous restez chez vous ce soir, & que vous vouliez de moi, fût-ce au préjudice de toute la terre, je suis à vous. Madame de Lursay y consentit avec autant de joie que si elle ne l'eût pas détesté, & il sortit.

Voilà bien, me dit-elle, dès que nous fûmes seuls, le fat le plus dangereux, l'esprit le plus mal tourné, & l'espece le plus incommode qu'il y ait à la cour ! Pourquoi, si vous le connoissez sur ce ton-là, repris-je, le voyez-vous ? Ah ! pourquoi répondit-elle ? C'est que si l'on ne voyoit que

des

des gens qu'on estime, on ne verroit personne; que moins ceux du caractere de Versac sont aimables dans la société, plus il faut les y ménager. Quelqu'amitié que vous leur marquiez, ils vous déchirent; mais si vous rompiez brusquement avec eux, ils vous déchireroient bien davantage. Celui-ci n'a bonne opinion que de lui, calomnie toute la terre sans pudeur & sans ménagement. Vingt femmes, plus étourdies, plus décriées, plus méprisables encore qu'il ne l'est peut-être, l'ont mis seules à la mode. Il parle un jargon qui éblouit: il a sçu joindre au frivole du petit-maître, le ton décisif du pédant: il ne se connoît à rien, & juge de tout; mais il porte un grand nom. A force de dire qu'il a de l'esprit, il a persuadé qu'il en avoit: sa méchanceté le fait craindre; & parce que tout le monde l'abhorre, tout le monde le voit. Quelque vivacité que Madame de Lursay employât à me peindre Versac si désavantageusement, elle ne me persuada pas que ce portrait pût lui ressembler. Versac étoit pour moi le premier des hommes; & je n'attribuai qu'au dépit de l'avoir manqué tout le

mal qu'elle m'en disoit, & la haine qu'elle marquoit pour lui.

Je croyois en sentir redoubler mon mépris pour elle; cependant nous étions seuls, elle étoit belle, & je la sçavois sensible. Elle ne m'inspiroit plus ni passion ni respect : je ne la craignois plus; mais je ne l'en desirai que davantage. Je me redis, pour m'animer, tout ce que Versac m'avoit appris; je me remis devant les yeux tout ce qu'elle avoit fait pour moi: & plus je rougissois du personnage que j'avois fait auprès d'elle, moins je pouvois lui pardonner le ridicule que je m'étois donné pour moi-même. En achevant le panégyrique de Versac, elle se mit à me regarder d'un air si particulier; elle avoit quelque chose de si tendre dans les yeux que, quand je n'aurois pas brûlé du desir de me venger, je crois qu'elle n'y auroit rien perdu. J'oubliai bientôt combien peu sa conquête étoit flatteuse; j'étois trop jeune pour m'occuper long-tems de cette idée; à l'âge que j'avois alors le préjugé ne tient pas contre l'occasion; & d'ailleurs, pour ce que je souhaitois d'elle, il importoit assez peu que je l'estimasse.

Je m'approchai d'elle sans lui rien

dire, & lui baisai la main; mais d'un air à lui donner d'abord les plus grandes espérances. Eh bien? me demanda-t-elle en souriant, serez-vous aujourd'hui plus sage que vous n'étiez hier? Je le crois, lui répondis-je d'un ton ferme; les momens que vous voulez bien m'accorder sont trop précieux pour n'en pas faire usage, & je sens que vous ne devez pas être contente de celui que j'en ai fait jusqu'à présent. Que signifie donc ce discours, dit-elle en affectant de la surprise? Que je prétends, repris-je; que vous m'aimiez; que vous me le disiez; que vous me le prouviez enfin.

Je prononçai ces paroles avec une intrépidité dont la veille elle ne m'auroit pas soupçonné, & qui lui parut si peu dans mon caractere, qu'elle ne songea seulement pas à s'en choquer. Elle ne me répondit que par un souris méprisant, qui me fit sentir le peu de cas qu'elle faisoit de mes prétentions, & combien elle me croyoit incapable de les soûtenir; on se pique à moins. Je devins tout d'un coup si familier, que Madame de Lursay en fut étourdie, & au point que je n'eus d'abord à combattre qu'une assez foible résistance. Elle s'apperçut avec étonnement qu'elle ne

m'imposoit plus ; & peut-être, si j'avois aidé au moment, ne l'auroit-elle pas reculé : mais, au milieu de ces emportemens, que l'amour seul peut autoriser, j'étois si sûr de vaincre, j'apportois si peu de tendresse, qu'elle fut forcée d'en paroître mécontente. Cette façon trop déterminée me nuisit ; ses yeux s'armerent d'un courroux véritable ; mais rien ne me contenoit : & persuadé qu'intérieurement elle souhaitoit d'être vaincue, en demandant pardon, je continuois d'offenser. Cependant je ne pus rien obtenir, soit que Madame de Lursay ne voulût pas m'accorder un triomphe que je ne rendois pas assez décent pour elle, soit que le peu d'usage que j'avois des femmes, ne me rendît pas aussi dangereux qu'il auroit fallu l'être.

Honteux d'une entreprise qui m'avoit si mal réussi, je laissai Madame de Lursay, fort embarrassé de ce que je prévoyois qu'elle alloit me dire ; je crois qu'elle étoit en peine aussi de la façon dont elle devoit agir dans une circonstance si délicate. Me montrer trop d'indulgence, que n'en penserois-je pas ? affecter trop de colere, je pouvois en être découragé, & il étoit à craindre que pour les suites cela ne tirât à consé-

quence. Elle demeura quelque tems rêveuse & sans parler; je l'imitois. Un homme un peu au fait du monde auroit dit, sur ce qui venoit de se passer, mille jolies choses qui aident une femme en pareil cas; mais je n'en sçavois aucune, & il falloit que Madame de Lursay tirât tout de son propre fonds, ou qu'elle se résolût à ne me parler jamais. Elle prit enfin son parti; ce fut de me témoigner avec tendresse & dignité, qu'elle trouvoit mes procédés extrêmement ridicules. Je m'excusai sur l'amour; elle me soutint qu'il ne conduit pas à perdre le respect; très-respectueusement je l'assurai du contraire: elle poussa la dispute là-dessus. A force de disserter, nous perdîmes le fond de la question, & je la terminai en lui baisant la main qu'elle me tendit, en m'assurant pourtant qu'elle prendroit à l'avenir des précautions contre moi.

Cette menace m'effrayoit peu; jusques dans sa colere même j'avois vu l'excès de sa facilité: ma vengeance n'étoit que différée; & assez mal-à-propos je ne crus pas devoir trop en presser les instans. Nous étions retombés dans le silence; Madame de Lursay, qui s'étoit conduite, sur mon premier emporte-

ment, en personne sensée, étoit en droit d'en espérer un second, & sembloit s'y attendre. Elle ne savoit qui m'avoit fourni les lumieres qui l'avoient étonnée; & en se flattant peut-être que je ne les devois qu'à l'amour, elle dut sans doute être surprise de les trouver aussi bornées. Elle crut, toutes réflexions faites, qu'il seroit convenable de m'aider des siennes; & reprenant la conversation que nous venions de finir, elle me demanda, mais avec une douceur extrême, pourquoi j'avois passé de beaucoup de respect, même d'un respect trop timide, à une familiarité désobligeante; car enfin, ajouta-t-elle, je conçois qu'il y a des femmes auprès desquelles l'homme du monde le moins aimable n'a besoin que de leurs propres desirs, & pour qui tout est moment & danger: qu'on leur manque, je n'en suis point étonnée; mais j'ose dire que je ne suis point dans ce cas-là: je dois me croire, par ma façon de penser & de vivre, à l'abri de certaines entreprises; cependant vous voyez ce qui m'arrive.

Outré d'une aussi imprudente hypocrisie, (car je ne voulus jamais croire que Versac eût pu me tromper) d'abord je ne répondis rien: je ne pouvois

marquer à Madame de Lurſay tout le mépris qu'elle m'inſpiroit, & lui répéter les diſcours ſur leſquels il étoit fondé, ſans l'obliger de me rendre toute la bonne opinion que j'avois eue d'elle; & je me mettois par-là, peut-être, dans l'impoſſibilité d'en triompher jamais.

Vous ne répondez rien, reprit-elle; craignez-vous de vous excuſer trop, ou ne daigneriez-vous pas le faire? Je ne ſçavois que lui dire, & je rejettai tout encore une fois ſur l'amour que j'avois pour elle & ſur les bontés qu'elle m'avoit témoignées. A l'égard de l'amour, reprit-elle, je vous ai, je penſe, dejà répondu que ce n'étoit pas une excuſe légitime: pour les bontés dont vous me parlez, je conviens que j'en ai pour vous, mais il en eſt de plus d'une eſpece, & je crois que les miennes ne vous mettent en droit de rien. Quand je me ſerois même oubliée au point que vous le ſuppoſez, un amant délicat, ou ne s'en ſeroit pas ſervi, ou n'en auroit pas abuſé comme vous venez de le faire. Elle ajouta à cela mille choſes finement penſées, & me fit enfin entrevoir de quelle néceſſité étoient les gradations. Ce mot, & l'idée qu'il renfermoit, m'étoient totalement inconnus; je pris la

liberté de le dire à Madame de Lurfay, qui, en fouriant de ma fimplicité, voulut bien prendre la peine de m'inftruire : je mettois chaque précepte en pratique à mefure qu'elle me le donnoit; & l'étude importante des gradations auroit pu nous mener fort loin, fi nous n'euffions entendu dans l'antichambre, un bruit qui nous força de l'interrompre.

Un laquais vint annoncer Madame & Mademoifelle de Théville; je connoiffois parfaitement ce nom. Madame de Théville & ma mere étoient affez proches parentes, mais affez mal enfemble depuis long-tems; & Madame de Théville ayant depuis demeuré prefque toujours en province, je ne l'avois jamais vue. Elles entrerent, & ma furprife fut fans égale quand je trouvai dans Mademoifelle de Théville cette inconnue que j'adorois, & à qui je croyois tant d'averfion pour moi. Je ne pourrois exprimer que foiblement le défordre que cette vue me caufa, combien d'amour, de tranfports & de craintes elle renouvella dans mon cœur. Madame de Lurfay l'accabloit de careffes, & je jugeai, par le ton qu'elle prit avec Madame de Théville, qu'il y avoit entr'elles une intime amitié; cela me furprenoit d'au-

tant plus, que non-seulement je ne l'avois jamais vue chez Madame de Lursay, mais encore que je ne lui en avois jamais entendu parler. Elle fit des reproches à son amie de ce qu'elle avoit été long-tems sans la voir. Vous devez croire, répondit Madame de Théville, qu'il faut que des affaires très-importantes m'en aient empêchée ; je ne suis restée à Paris que peu de tems, pendant lequel je vous ai vue; obligée d'aller à la campagne, je n'en suis revenue que depuis deux jours, & j'y aurois même été plus long-tems, si elle avoit moins ennuyé Hortense.

Que ne devins-je pas, quand j'appris, par les discours de Madame de Théville, que le seul lieu où je n'eusse pas cherché mon inconnue, étoit celui où je l'aurois rencontrée, & qu'en fuyant opiniâtrement Madame de Lursay, j'aurois perdu toutes les occasions de m'approcher d'Hortense ! En faisant ces tristes réflexions, je ne cessois pas de la regarder, & d'achever de me perdre auprès d'elle. Madame de Lursay me présenta, en me nommant à Madame de Théville, qui me parla obligeamment, quoique d'un air fort sérieux, qu'elle prit peut-être à propos du froid qui étoit

entr'elle & ma mere. Si je ne parus pas lui plaire beaucoup, elle ne fit pas sur moi non plus une impression fort agréable. C'étoit une femme assez belle encore, mais dont la physionomie étoit haute & n'annonçoit pas beaucoup de douceur dans le caractere. Elle étoit, disoit-on, fort vertueuse, & d'autant plus respectable, qu'elle étoit sans faste, qu'elle l'avoit toujours été, & ne croyoit pas pour cela qu'il lui fût permis de médire de personne ; mais peu faite pour le monde, & le méprisant, elle ne songeoit pas assez à plaire ; on étoit forcé de la respecter, on l'admiroit, mais on ne l'aimoit pas.

Pour Mademoiselle de Théville, elle me regarda, à ce que je crus, avec une extrême froideur, & répondit à peine au compliment que je lui fis. Il est vrai que j'ai pensé depuis qu'il n'étoit pas impossible qu'elle n'y eût rien compris ; le trouble de mes sens avoit passé jusqu'à mon esprit, & la confusion de mes idées m'empêchoit d'en exprimer bien aucune. L'air froid d'Hortense me piqua plus que celui de sa mere. Rêveuse, & comme embarrassée de ma présence, elle ne jettoit sur moi que des regards tristes ou distraits. Sa mere & Madame

de Lurſay qui ſe parloient, nous laiſſoient en liberté d'en faire autant ; mais je ſentois trop vivement le plaiſir d'être auprès d'elle, pour pouvoir lui parler d'autre choſe que de mon amour, & rien dans cet inſtant n'en pouvoit autoriſer l'aveu. D'ailleurs ce qui s'étoit paſſé aux Tuileries entr'elle & moi, l'indifférence avec laquelle elle avoit paru me recevoir ; cette paſſion ſecrette dont par ſes propres diſcours je la ſoupçonnois, tout contribuoit à me gêner auprès d'elle. Je cherchois vainement à commencer la converſation ; la ſombre rêverie dans laquelle je la voyois plongée augmentoit la timidité. Quoi ! me diſois-je, j'ai pu penſer que c'étoit moi qui l'avois frappée ! j'ai oſé croire que cet inconnu ſi dangereux pour ſon cœur, n'étoit autre choſe que moi ! Quelle erreur ! Avec quelle indifférence, quel odieux mépris ne ſuis-je pas reçu d'elle ! Ah ! cet inconnu ; quel qu'il ſoit, n'ignore plus ſon bonheur ; il dit qu'il aime, il s'entend dire qu'il eſt aimé ; leurs cœurs unis par les plus tendres plaiſirs, les goûtent ſans contrainte ; & moi je nourris dans la douleur une funeſte paſſion privée à jamais de la douceur de l'eſpérance. Par quelle cruelle bizarre-

rie faut-il que ce moment où elle m'inspire le plus violent amour, soit celui où naisse sa haine !

Ces affreuses idées m'accabloient, & ne me guérissoient pas ; je m'en laissois pénétrer, lorsqu'on annonça Madame de Sénanges ; tout entier à ma tristesse, à peine la remarquai-je quand elle entra ; il n'en fut pas d'elle ainsi ; elle me saisit d'abord, & ses yeux s'étoient promenés sur toute ma personne, avant que j'eusse seulement entrevu la sienne.

Versac que je quitte, dit-elle à Madame de Lursay, vient de m'apprendre que vous restiez chez vous ce soir ; c'est un tems dont je veux profiter ; vous le voulez bien, n'est-il pas vrai ? Ne vous a-t-il pas dit, lui demanda Madame de Lursay, que je vous faisois bien des reproches de ce que je ne vous vois jamais ? C'est un étourdi, reprit-elle, il ne m'a rien dit de votre part ; mais dites-moi donc, reine, ce que vous devenez, qu'il n'est plus possible de vous trouver nulle part ?

Pendant ces complimens aussi faux que fades, Madame de Sénanges me regardoit avec complaisance ; elle embrassa Madame de Théville, qu'elle étoit, disoit-elle, charmée de revoir,

& qu'elle gronda de s'être enterrée si long-temps dans la province; elle loua les charmes d'Hortense, mais en femme qu'ils ne satisfaisoient pas : l'éloge fut court & sec, & fait avec un air distrait & orgueilleux. Elle ne me dit rien sur ma figure, mais elle la regardoit sans cesse, & je crois que si elle avoit cru honnête de m'en faire compliment, il auroit été plus sincere & plus étendu que celui qu'elle fit à Mademoiselle de Théville. En me parlant, elle ne me perdoit pas de vue; & l'expression qu'elle mettoit dans ses regards étoit si marquée, que tout ignorant que j'étois encore, il ne me fut pas possible de m'y tromper.

Madame de Sénanges à qui, comme on le verra dans la suite, j'ai eu le malheur de devoir mon éducation, étoit une de ces femmes philosophes pour qui le public n'a jamais rien été; toujours au dessous de tout, plus encore dans le monde par leurs vices que par leur rang, qui n'estiment le nom qu'elles portent que parce qu'il semble leur permettre les caprices les plus fous & les fantaisies les plus basses, s'excusant toujours sur un premier moment dont elles n'ont jamais senti la puissance, &

qu'elles veulent trouver par-tout, sans caractere comme sans passions; foibles sans être sensibles, cédant sans cesse à l'idée d'un plaisir qui les fuit toujours; telles, en un mot, qu'on ne peut jamais ni les excuser ni les plaindre.

Madame de Sénanges avoit été jolie, mais ses traits étoient effacés; ses yeux languissans & abattus n'avoient plus ni feu ni brillant. Le fard qui achevoit de flétrir les tristes restes de sa beauté, sa parure outrée, son maintien immodeste ne la rendoient que moins supportable. C'étoit enfin une femme à qui de toutes ses anciennes graces il ne restoit plus que cette indécence que la jeunesse & les agrémens font pardonner, quoiqu'elle déshonore l'un & l'autre; mais qui, dans un âge plus avancé, ne présente plus aux yeux qu'un tableau de corruption qu'on ne peut regarder sans horreur.

A l'égard de l'esprit, elle en avoit; j'entends de celui qu'on trouve si communément dans le monde; ce n'étoit rien que ce qu'elle disoit, mais elle ne s'épargnoit rien, médisoit toujours: & ne pensant jamais bien, ne craignoit jamais de dire ce qu'elle pensoit. Elle avoit de ces tournures de cour bizar-

res, négligées & nouvelles, ou renouvellées; elle les aidoit d'un ton nonchalant & traîné; paresse affectée qu'on prend quelquefois pour du naturel, & qui n'est, à mon sens, qu'une façon d'ennuyer plus lentement: malgré ses rares talens pour le frivole, elle en sortoit quelquefois, dissertoit opiniâtrement; &, sans justesse & sans connoissance, ne laissoit pas de juger: paîtrie au reste de sentiment & de probité, & toujours étonnée à l'excès des déréglemens de son siecle sur lesquels elle gémissoit volontiers.

La respectable Sénanges, telle que je viens de la dépeindre, fut frappée à ma vue. Ce moment qui décidoit chez elle les grandes passions, ce moment malheureux dont elle ne pouvoit jamais se sauver, parce que, comme elle le disoit elle-même, il étoit impossible d'y résister, l'entraîna & me la soumit. Ce n'est pas, elle me l'a avoué depuis, que j'eusse bien précisément tout ce qu'il falloit pour lui plaire, j'étois trop uni dans mes façons, je n'avois ni tons extravagans, ni manieres ridicules; je paroissois ignorer ce que je valois; mais en sentant tout ce qui me manquoit, elle fut flattée de la gloire de me le faire

acquérir ; elle se mit enfin en tête de me former. Terme à la mode, qui couvre bien des idées qu'il seroit difficile de rendre.

Pour moi, quand je l'eus bien examinée, il ne me vint pas dans l'esprit que ce seroit elle qui me formeroit ; & malgré ses mines obligeantes, je ne vis d'abord en elle qu'une coquette délabrée, dont l'imprudenc me gênoit. J'avois encore ces principes de pudeur, ce goût pour la modestie, que l'on appelle dans le monde sottise & mauvaise honte ; parce que s'ils y étoient encore des vertus ou des agrémens, trop de personnes auroient à rougir de ne les point posséder.

Je ne sçais si Madame de Sénanges s'apperçut que ces regards avides qu'elle jettoit sur moi, m'embarrassoient, mais elle ne s'en contraignit pas davantage. Pour que je connusse bien tout le prix de ma conquête, elle m'étala toute sa nonchalance & toutes ses graces, & joignit, pour m'achever, tous les ridicules de sa personne à ceux de sa conversation. Je me reprochai enfin de donner tant d'attention à quelqu'un qui se définissoit au premier coup d'œil ; & quelque froideur que je trouvasse dans

Mademoiselle de Théville, je cherchai sa vue comme le contrepoison à celle de Madame de Sénanges. Elle l'écoutoit, & je crus remarquer à sa rougeur & à son air dédaigneux, qu'elle en jugeoit comme moi : cela ne me surprit pas. Je réfléchissois avec étonnement sur la distance prodigieuse qui étoit entre elle & Madame de Sénanges ; sur ces graces si touchantes ; ce maintien si noble, réservé sans contrainte, & qui seul l'auroit fait respecter, sur cet esprit juste & précis, sage dans l'enjouement, libre dans le sérieux, placé par-tout. Je voyois de l'autre côté ce que la nature la plus perverse, & l'art le plus condamnable, peuvent offrir de plus bas & de plus corrompu.

Madame de Sénanges qui, pour se prouver son mérite, pensoit plutôt au nombre de ses amans qu'au tems qu'ils avoient voulu demeurer dans ses chaînes, étoit très-persuadée que ses charmes agissoient sur moi comme il lui convenoit, & qu'elle ne s'en retourneroit pas sans une déclaration en bonne forme.

Cette idée la rendoit d'une gaieté détestable, lorsque Versac, que son fracas annonçoit de loin, entra, suivi du mar-

quis de Pranzi, homme à la mode, éleve & copie éternelle de Verſac. Madame de Lurſay rougit en le voyant, & le reçut d'un air embarraſſé. Verſac, qui avoit prévu cette réception, ne fit pas ſemblant d'appercevoir le trouble où la préſence de Pranzi jettoit Madame de Lurſay; il ne remarqua d'abord que Madame de Sénanges, & affectant un air étonné : elle ici; s'écria-t-il, en regardant Madame de Lurſay ; elle ici ! mais eſt-ce que je me ſerois trompé ? Que voulez-vous donc dire, demanda-t-elle ? Ah ! rien, répondit Verſac, en baiſſant un peu la voix ; c'eſt ſeulement que j'ai cru que quand on avoit quelqu'un à qui l'on prenoit intérêt, on n'imaginoit pas de le laiſſer voir à Madame de Sénanges. Je ne la crois redoutable ici pour perſonne, repliqua-t-elle. Eh oui, reprit-il ; c'eſt ce qui fait que je me ſuis trompé.

Il auroit ſans doute pouſſé vivement Madame de Lurſay qu'il n'aimoit pas, ſi Mademoiſelle de Théville, qu'alors il enviſagea, ne lui eût donné d'autres idées ; il demeura un inſtant comme ébloui. Surpris de ce qu'une béauté ſi rare avoit été ſi long-tems cachée pour

lui, il la regardoit avec un air d'étonnement & d'admiration ; il salua Madame de Théville & elle, avec un respect qui ne lui étoit pas ordinaire ; & après les premieres politesses : quel ange ! quelle divinité est donc descendue chez vous, Madame, demanda-t-il tout bas à Madame de Lursay ! quels yeux ! que de noblesse ! que de graces ! & comment avons-nous pu jusques à présent ignorer ce que Paris a vu de plus beau & de plus parfait ? Madame de Lursay lui dit tout bas qui elle étoit ; admirez la, si vous voulez, ajouta-t-elle ; mais je ne vous conseille pas de l'aimer : Eh ! pourquoi, s'il vous plaît, repliqua-t-il ? c'est que vous pourriez n'y pas réussir. Ah ! parbleu, reprit-il, c'est ce que je suis curieux de voir : & puis, reprenant haut la conversation : Madame, lui dit-il, je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je vous aie amené M. de Pranzi, c'est une ancienne connoissance pour vous, un vieil ami ; l'on revoit ces gens-là avec plaisir, n'est-il pas vrai ? Quand on a, pour ainsi dire, vu naître les gens, qu'on les a mis dans le monde, on a beau les perdre de vue, on s'intéresse à eux, on est toujours charmé de les retrouver. Il me fait honneur, ré-

pondit Madame de Lursay d'un air contraint. Eh bien! reprit Versac, vous n'imagineriez pas la peine que j'ai eue à le déterminer; il ne vouloit pas venir, parce que, dit-il, il y a quelques années qu'il ne vous a rendu ses respects; mauvais scrupules, car quand on s'est une fois bien connu, l'on se met au-dessus de ces frivoles bienséances.

L'air ricaneur & malin de Versac, & l'embarras de Madame de Lursay, me surprirent d'abord, moi qui n'étois au fait de rien. J'ignorois qu'il y avoit dix ans que le public avoit donné Pranzi à Madame de Lursay, & qu'il y avoit apparence qu'elle l'avoit pris. Elle auroit eu raison de se défendre d'avoir jamais pu faire un pareil choix; & si l'on peut juger le cœur d'une femme sur les objets de ses passions, rien n'étoit plus capable d'avilir Madame de Lursay, & de la rendre à jamais méprisable, que son goût pour M. de Pranzi.

C'étoit un homme qui, noble à peine, avoit sur sa naissance cette fatuité insupportable même dans les personnes du plus haut rang, & qui fatiguoit sans cesse de la généalogie la moins longue que l'on connût à la cour. Il faisoit avec cela semblant de se croire brave;

ce n'étoit pas cependant ce sur quoi il étoit le plus incommode : quelques affaires qui lui avoient mal tourné, l'avoient corrigé de parler de son courage à tout le monde. Né sans espoir, comme sans agrémens, sans figure, sans biens, le caprice des femmes & la protection de Versac en avoient fait un homme à bonnes fortunes, quoiqu'il joignît à ses autres défauts le vice bas de dépouiller celles à qui il inspiroit du goût. Sot, présomptueux, impudent ; aussi incapable de bien penser, que de rougir de penser mal ; s'il n'avoit pas été un fat (ce qui est beaucoup à la vérité) on n'auroit jamais su ce qui pouvoit lui donner le droit de plaire.

Quand Madame de Lursay n'auroit pas cherché à ensevelir ses foiblesses ; auroit-elle pu, sans horreur, se souvenir que M. de Pranzi lui avoit été cher ? Ce n'étoit peut-être pas ce motif qui lui faisoit supporter si impatiemment sa présence ; mais la méchanceté que Versac lui faisoit, les discours qu'il lui avoit tenus l'après-dînée, & les sujets qu'elle lui avoit donné de se plaindre d'elle, la faisoient frémir pour le reste de la journée. Elle ne pouvoit pas douter qu'il n'eût pénétré son amour pour moi, & qu'il ne fût tout occupé du soin d'en

instruire le public, & de la perdre peut-être dans mon esprit. Versac étoit un de ces hommes à qui l'on ne peut pas plus imposer silence, que leur confier un secret. Qu'elle s'observât ou non sur sa conduite avec moi, elle sentoit qu'il n'en seroit ni plus trompé, ni plus sage. Cette cruelle situation la plongeoit dans un chagrin que l'on remarquoit visiblement; & le discours de Versac sur elle & sur Pranzi, l'avoit jettée dans la derniere confusion. Je l'en vis rougir sans y répondre, & je conclus sur le champ, de son silence, & de son air humilié, que Pranzi étoit infailliblement un de mes prédécesseurs.

Versac ne s'apperçut pas plutôt du succès des coups qu'il portoit à Madame de Lursay, qu'il résolut de les redoubler; & continua son discours: devineriez-vous bien, Madame, dit-il à Madame de Lursay, d'où j'ai tiré Pranzi aujourdhui? où cet infortuné alloit passer sa soirée? Eh paix! interrompit Pranzi; Madame connoît, ajouta-t-il d'un air railleur, mon respect, &, si j'ose le dire, mon tendre attachement pour elle. Je me souviens de ses bontés, & je n'aurois point résisté à Versac, si j'avois pu croire qu'elle me les eût conservées.

Discours poli, dit Versac, & qui ne détruit rien de ce que je voulois dire: en honneur, il alloit souper tête-à-tête avec la vielle Madame de ***. Ah, mon Dieu! s'écria Madame de Sénanges, est-il vrai, Pranzi? qu'elle horreur! Mde. de ***! Mais cela à cent ans! Il est vrai, Madame, reprit Versac, mais cela ne lui fait rien; peut-être même la trouve-t-il trop jeune; quoi qu'il en soit, ce que je sais & quelques autres aussi, c'est que vers cinquante ans on ne lui déplaît pas.

Pendant cette impertinente conversation, Versac ne cessoit de regarder Mademoiselle de Théville; mais avec une attention si particuliere, que je ne pus m'empêcher d'en frémir. L'idée que je m'étois faite de ce grand homme autorisoit mes craintes. Je croyois qu'il n'y avoit ni vertu, ni engagement qui pût tenir contre lui, & il le croyoit lui-même; il ne douta donc pas un moment, malgré le pronostic de Madame de Lursay, qu'il ne séduisit promptement Mademoiselle de Théville; mais elle en avoit entendu dire tant de mal que, sans compter sur sa vertu, il la trouva prévenue contre lui. Il s'apperçut bientôt qu'elle étoit insensible aux

agaceries des yeux, & qu'elle n'avoit pas été étonnée de sa figure; cela le surprit. Vainqueur né des femmes, honoré de tant de triomphes, & dans son genre le premier des conquérans, il ne pouvoit pas croire qu'il pût manquer un cœur; mais quand ce cœur, qu'il vouloit attaquer, n'eût pas alors été rempli de la passion la plus vive, il étoit vertueux : chose que Versac avoit trouvée si rarement, qu'à peine pouvoit-il imaginer qu'elle existât.

L'indifférence de Mademoiselle de Théville ne le découragea cependant pas; il savoit qu'elle étoit fille : titre gênant, qui oblige celles qui le portent à mieux dissimuler leurs desirs, que les femmes, à qui l'usage du monde, l'habitude & l'exemple donnent moins de timidité. D'ailleurs elle étoit devant sa mere; & cette mere, dont l'air étoit févere & réservé, devoit lui imposer & la contraindre. Ces réflexions, que vraisemblablement il fit, le calmerent: il compta, comme Madame de Sénanges avoit fait, qu'il ne sortiroit pas sans avoir, à peu de chose près, arrangé cette affaire à sa satisfaction; encore rougissoit-il en lui-même du répit qu'il se voyoit forcé d'accorder. Pour tâcher

de sçavoir plutôt encore à qui s'en tenir, il étala ses charmes : il avoit la jambe belle, il la fit valoir ; il rit le plus souvent qu'il put, pour montrer ses dents ; il prit enfin les contenances les plus décisives, celles qui montrent le mieux la taille, & en développent le plus les graces.

Alarmé des desseins d'un homme à qui l'on croyoit qu'il étoit ridicule de résister ; & commençant à avoir mauvaise opinion des femmes aussi sottement que je l'avois eue bonne, j'examinois Mademoiselle de Théville. Elle regardoit Versac avec une froideur singuliere & une sorte de mépris qui ne laisserent pas de me rassurer. Pour M. de Pranzi, qui s'avisa aussi de lui donner des marques d'attention, elle ne daigna seulement pas témoigner qu'elle s'apperçut de sa présence.

A peine Versac s'étoit assis, que Madame de Sénanges, toujours ne sçachant que dire, & n'en parlant que plus, se mit à l'interroger. Peut-on sçavoir, lui demanda-t-elle, d'où vient Versac ? A quels divins amusemens il avoit destiné sa journée ? Quelle heureuse belle a tout aujourd'hui possédé ce héros ? Vous demandez tant de choses, reprit-il, que

je doute que je vous satisfasse sur aucune. Il devient discret, s'écria spirituellement Madame de Sénanges ; mais, Madame, ne vouloir pas nous dire ce qu'il a fait aujourd'hui, cela est admirable ! pour moi j'en suis confondue au possible. Dites-nous donc, petit comte, nous vous garderons le secret. Voilà, dit Madame de Lursay, une belle façon de l'encourager ! Laissez-la parler, comte, & soyez sûr que tout Paris sçaura demain ce que vous aurez conté ce soir.

En vérité ! s'écria Versac, vous parlez de ma discrétion comme si elle devoit vous être indifférente à toutes deux ; vous savez cependant qu'il y a des choses dont je n'ai jamais parlé, & l'on pourroit, avec un peu de politesse, me remercier....... Eh ! de quoi, répondit l'intrépide Madame de Sénanges ? Poursuivez, Madame, reprit Versac avec un ris moqueur, ce courage-là vous sied bien.

Madame de Sénanges, tout étourdie qu'elle étoit, connoissoit Versac ; & n'osant pas le défier sur l'indiscrétion, elle lui demanda où il en étoit avec une femme qu'elle lui nomma. Moi, dit-il, je ne la connois pas. Beau mystere, reprit-elle, pendant que tout Paris sçait que vous en êtes passionnément amou-

reux ! Rien n'est plus faux, répondit-il, & Paris, qui sçait tout, ne sçait pourtant pas cela si bien que moi. Le vrai de l'aventure est que cette femme, qu'à peine je connois de vue, s'est coëffée de l'idée que je l'aimerois un jour, & qu'en attendant que cela arrive, elle dit à tout le monde que nous sommes bien ensemble. Cette impertinence a même pris de façon que, pour peu que cela continue, je ferai prier cette femme, mais très-sérieusement, de ne me plus donner de ridicules. Mais il me semble, dit Madame de Lursay, que c'est sur elle, & non-pas sur vous que tombe ce ridicule. Mon Dieu ! Madame, dit-il, on voit bien que vous ne sentez pas toutes les conséquences qu'un discours pareil entraîne. Mais elle est jolie, reprit Madame de Sénanges. Oui, elle est jolie, dit Pranzi, cela est vrai; mais cela est obscur, c'est une femme de fortune, cela n'a point de naissance, elle ne convient pas à un homme d'un certain nom, & il faut sur-tout dans le monde garder les convenances. L'homme de la cour le plus désœuvré, le plus obéré même, seroit encore blâmé, & à juste titre, de faire un pareil choix. J'aime Pranzi, dit Versac en raillant, il a des façons de

penſer tout-à-fait nobles. En effet ces femmes-là ne ſont bonnes qu'à ruiner, & lorſque, comme lui, par exemple, ce n'eſt pas cette idée qui détermine, il ne faut pas permettre qu'elles ſe faſſent une réputation à nos dépens. Aſſurément, reprit Madame de Lurſay, elles ont grand tort, & vous m'ouvrez les yeux. Parbleu ! s'écria Verſac avec un air de dépit, c'eſt une choſe ſinguliere, oui, que la perſécution de ces petites eſpeces ; encore avec elles n'eſt-on pas ſûr du ſecret ; comme ce n'eſt que par vanité qu'elles vous recherchent, vous en êtes à peine aux pourparlers, que votre affaire eſt auſſi publique que ſi vous aviez de quoi vous en faire honneur. Je ſuis ſurpriſe, reprit Madame de Lurſay, que vous, qui n'avez jamais ſu rien taire, vous vous plaigniez d'une indiſcrétion que vous auriez, ſi on ne l'avoit pas. Vous ſçavez le contraire, marquiſe, répondit-il ; vous m'avez connu certaine affaire dont je ne diſois rien, & ſur laquelle j'aurois bien voulu que vous n'euſſiez point parlé plus que moi. Réellement vous m'aviez déjà fait tant de tracaſſeries, que vous auriez fort bien pu vous diſpenſer de me faire celle-là.

Versac, qui n'étoit venu chez Madame de Lursay que pour se donner le plaisir de la mortifier, n'auroit pas manqué une occasion où elle s'enferroit d'elle-même, si l'on ne fût venu dire qu'on avoit servi. Résolu de la poursuivre, il commença par avertir en secret Madame de Sénanges, de qui il avoit pénétré les intentions, que Madame de Lursay faisoit tout ce qui étoit convenable pour que nous fussions bien ensemble; il ne doutoit pas de l'usage qu'elle feroit de cet avis, & qu'au moins elle en redoubleroit ses agaceries. Ce ne fut pas tout, il pria Pranzi de vouloir bien traiter familiérement avec elle, & de faire tout ce qui feroit possible honnêtement, pour que je ne pusse pas douter qu'elle l'avoit autrefois bien traité.

Nous nous mîmes à table; je fis vainement ce que je pus pour être auprès de Mademoiselle de Théville, ou pour éviter du moins Madame de Sénanges, rien de tout cela ne me fut possible. Madame de Sénanges, dont la résolution étoit prise, me mit d'autorité entr'elle & Versac, qui de son côté ne put parvenir à s'approcher de Mademoiselle de Théville, que sa mere & Madame de Lursay gardoient soigneusement contre lui.

L'esprit qu'on emploie ordinairement dans le monde est borné, quoi qu'on en dise ; & ce ton charmant, qu'on appelle le ton de la bonne compagnie, n'est le plus souvent que le ton de l'ignorance, du précieux & de l'affectation. Ce fut le ton de notre souper ; Madame de Sénanges & M. de Pranzi parlant toujours, & laissant rarement à la raison de quelques-uns d'entre nous, & à l'enjouement de Versac, le tems de paroître & de briller.

Tout occupée qu'étoit Madame de Sénanges de son esprit, elle me faisoit des agaceries sans ménagement ; soit que ce fût sa coutume de ne se contraindre jamais davantage, ou qu'elle le fît à dessein de tourmenter Madame de Lursay, à qui je m'appercevois qu'elles ne plaisoient pas, d'autant moins que j'avois en effet la fatuité de m'y prêter un peu. Ce n'étoit pas que je ne fusse extrêmement prévenu contre Madame de Sénanges ; mais j'étois comme tous les hommes du monde, qu'une conquête de plus, quelque méprisable qu'elle puisse être, ne laisse pas de flatter : d'ailleurs j'imaginois par-là me venger de Mademoiselle de Théville, que j'affectois alors de regarder avec autant d'indiffé-

rence que j'avois cru lui en remarquer pour moi.

Pendant que je me livrois aux ridicules propos de Madame de Sénanges, Mademoiselle de Théville tomba dans une rêverie profonde. De tems en tems elle me regardoit, & quelquefois avec une sorte de mépris que je n'interprétois pas en bien, & dont de moment en moment je lui voulois plus de mal; la seule chose qui pût m'en consoler, étoit le peu de cas qu'elle s'obstinoit toujours à faire de Versac, qu'un accident si extraordinaire mettoit presque hors de lui. Madame de Lursay, tourmentée par la jalousie que lui causoit Madame de Sénanges & par les propos indécens, équivoques & familiers que lui tenoit M. de Pranzi, étoit, malgré son attention sur elle-même, d'une tristesse mortelle. La perte de mon cœur qu'elle craignoit de faire, sa réputation cruellement compromise, & entre les mains de deux étourdis, qu'elle voyoit conjurés contr'elle, qu'elle étoit forcée de ménager: pouvoit-il être pour elle de situation plus affreuse?

Jamais la conversation ne tournoit vers la médisance, que craignant d'en devenir l'objet, elle ne fît son possible

pour la déranger ; mais la chose étoit difficile avec Versac ; le malheur de ne pas plaire à Mademoiselle de Théville lui donna de l'humeur, & toutes les femmes en souffrirent.

Avez-vous oui parler, demanda-t-il, de la conduite de Madame de *** ,& en concevez - vous une plus singuliere ? avoir pris à son âge, après avoir été dévote deux fois, le petit de *** ! Cela est plaisant, dit Madame de Sénanges, & en même tems très-ridicule, très-absurde ; car enfin, après s'être retirée du monde avec tant d'éclat, il y falloit du moins rentrer par une aventure plus sérieuse. Qui que ce fût qu'elle prît, dit Madame de Théville, je ne vois pas qu'au fond elle en eût été moins blâmable. Oh ! pardonnez-moi, Madame, répondit Versac ; sur ces sortes de choses, le choix ne laisse pas d'être important. L'on est quelquefois moins blâmée d'un magistrat que d'un colonel, & pour une prude, par exemple, l'un est plus convenable que l'autre : car à cinquante ans prendre un jeune homme, c'est ajouter au ridicule de la passion, celui de l'objet. C'est qu'il y a, reprit Madame de Sénanges, des femmes qui ne sçavent ce que c'est que se respecter.

Oui, répondit Versac d'un ton ironique & en la regardant, cela est vrai, il y en a ; & en vérité les femmes.... Oh ! point de theses générales, interrompit-elle, elles sont toujours en droit de déplaire. Et moi je soutiens le contraire, reprit-il, ce sont celles qui ne doivent jamais fâcher. Quoi ! repliqua-t-elle, si vous dites, par exemple, que toutes les femmes sont faciles à vaincre, si vous imputez à toutes les déréglemens dont quelques-unes seulement sont capables, vous croyez que toutes ne doivent pas s'en offenser ? Sans doute, reprit-il, je le crois ; plus encore, c'est qu'il n'y a précisément que celles qui sont dans le cas de se rendre promptement, qui n'aiment pas à l'entendre dire, & qui s'en plaignent. Je pense comme vous, dit Madame de Théville ; une femme raisonnable ne doit point s'attribuer ce qui n'est dit que pour celle qui ne l'est pas ; & pourvu que je ne me rende pas, moi, il m'est fort indifférent qu'on dise qu'aucune femme ne sçait résister. Mais comptez-vous pour rien, Madame, dit Madame de Lursay, l'opinion que de pareils discours peuvent donner de nous ? Eh oui ! ajouta Madame de Sénanges, & que, sur un aussi

faux principe, un homme, en nous regardant seulement, croie que nous sommes subjuguées. Hélas! Madame, dit Versac, c'est qu'il en est malheureusement tant d'exemples; qu'il y a plus de sottise à ne le pas penser, que de fatuité à le croire. Eh! que vous importe qu'on vous croie subjuguée, lorsque vous ne l'êtes pas, répondit Madame de Théville; que fait à vôtre vertu l'opinion d'un fat; croyez-moi, Madame, pour peu qu'un homme vive dans le monde, il sçait bientôt que les femmes ne sont ni toutes vicieuses, ni toutes vertueuses, & l'expérience lui apprend aisément quelles sont les exceptions qu'il doit faire. Quand cela seroit vrai, Madame, lui dit Madame de Lursay, cela nous expose-t-il moins aux sottes idées d'un jeune homme qui, en attendant l'usage du monde & l'expérience, commence toujours par mal penser de nous; & qui quelquefois, reprit Versac, avec l'expérience & l'usage, ne trouve pas de quoi changer d'avis. En vérité, Monsieur, dit Madame de Sénanges, vous parlez comme quelqu'un qui n'auroit jamais vu que *mauvaise compagnie.* Avant que de vous répondre là-dessus, je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que

vous me dissiez ce que c'est que *mauvaise compagnie?* Eh mais! répondit-elle, ce sont des femmes d'une certaine façon. Vous conviendrez aisément, reprit-il, que votre définition n'est pas juste, puisqu'en me servant du même terme, je puis rendre l'idée contraire, & vous dire que des femmes d'une certaine façon, sont des femmes de *bonne compagnie*; mais expliquons votre idée: par femmes de *bonne compagnie*, qu'entendez-vous? sont-ce les femmes vertueuses, ces femmes qui n'ont jamais eu la moindre foiblesse à se reprocher? Sans doute! reprit-elle. Sans doute! s'écria Versac; quoi! vous mettez au même rang une femme notée par des aventures infâmes, & celle qui n'aura eu qu'une foiblesse, que, par sa façon de penser, elle aura rendu respectable! Ah! Madame, je suis moins cruel: ce ne sont pas ces femmes-là que j'appellerois *mauvaise compagnie*; & si vous les trouvez telles, je conviendrai avec vous que je ne vois pas *bonne compagnie*, puisque, de toutes les femmes que je vois, je n'en connois pas une qui n'ait été sensible, ou qui ne le soit encore. Quand cela ne seroit pas, Monsieur, vous ne le croiriez point, reprit Madame de

Lurſay, & vous penſez ſi mal de nous...
Il eſt vrai, Madame, interrompit-il, il eſt des femmes dont je penſe on ne peut pas plus mal, dont je regarde le manege avec mépris, & auxquelles enfin je ne connois nulle ſorte de vertu, qui n'ont pas des foibleſſes, mais des vices; toujours les premieres à crier ſur ce que l'on dit de leur ſexe, parce qu'elles ont toujours à couvrir leur intérêt particulier de l'intérêt général. Pour celles-là, ſans doute, le moindre trait eſt cruel: elles perdent tant à être connues, & dans le fond de leur cœur le ſçavent ſi bien qu'elles ne peuvent ſupporter rien de ce qui les démaſque ou les définit. Ainſi quand je dirai: *les femmes ſe rendent promptement, à peine attendent-elles qu'on les en prie;* ſi je fais un portrait déſavantageux de quelques-unes, il me ſera permis de croire que celles qui s'élevent contre, penſent qu'il leur reſſemble. Sans doute, Monſieur, dit Madame de Théville; & la colere ſur ces ſortes de choſes, prouve ſeulement qu'on penſe mal de ſoi-même. Eh bien! Madame, dit Verſac, en s'adreſſant à Madame de Sénanges, qui me faiſoit des mines, concevez-vous à préſent pourquoi tant de femmes ſont fâchées,

& pourquoi Madame de Théville ne l'est point ? Tout ce que je conçois, répondit-elle, c'est qu'il vous sied moins qu'à un autre de parler mal des femmes, & que le plus grand de leurs ridicules est de vous traiter comme elles font. C'est peut-être à cause de cela, reprit-il en riant, que j'en ai si mauvaise opinion. Ce qui m'outre de fureur, dit elle, c'est que ce ton de mépriser les femmes devient à la mode, & qu'il n'y a pas jusqu'aux *auteurs* qui ne l'aient pris. Il me tomba entre les mains il y a quelque tems, une brochure détestable où nous étions traitées à faire horreur : aussi ne l'achevai-je pas : en vérité, dit Madame de Lursay, ces mauvais petits livres-là devroient bien être défendus. Pourquoi donc, Madame, repliqua Versac ? les femmes font ce qu'il leur plaît ; l'auteur en écrit ce qu'il veut : il en dit du mal, elles en disent de son livre ; elles ne se corrigent pas, ni lui non plus peut-être ; jusqu'ici je les trouve quitte à quitte.

En achevant ces paroles, on leva la table ; Versac commençant à douter de la réussite de ses projets, Madame de Sénanges occupée à pousser les siens, & Madame de Lursay désespérée

des façons mal-honnêtes de M. de Pranzi, qui la pressoit assez haut de lui rendre des bontés qui, disoit-il, lui devenoient plus nécessaires que jamais. Quelque chagrin que de pareils discours lui causassent, il n'égaloit pas celui de m'avoir vu répondre à Madame de Sénanges, sur qui, malgré sa contrainte qu'elle s'imposoit, elle jettoit de tems en tems des yeux d'indignation & de mépris. Elle l'avoit entendue me parler sentiment pendant tout le souper, & se plaindre de ce que tout ce qu'il y avoit de mieux en France allant chez elle, je n'avois pas encore songé à m'y faire présenter. Elle la connoissoit trop pour ne pas sçavoir que les complimens les plus simples avoient toujours chez elle un objet marqué : on m'avoit trop interrogé sur l'état de mon cœur, pour que cette curiosité ne fût qu'indifférente. Madame de Sénanges étoit vive, ne ménageoit rien quand il s'agissoit d'une conquête nouvelle, cherchoit moins à toucher qu'à plaire, & dispensoit volontiers de l'amour & de l'estime, pourvu qu'elle inspirât des desirs. Madame de Lursay n'ignoroit pas à quel point nous en sommes susceptibles ; & même, en me supposant extrêmement amoureux, elle

ne doutoit pas que je ne me livrasse pour le moment, du moins à une femme qui sçauroit malgré moi-même me le faire trouver, & m'y ramener plus d'une fois. La froideur que j'avois marquée pour elle depuis mon manque de respect, le peu de soin que j'avois pris de lui plaire, la complaisance que j'avois eue pour Madame de Sénanges, tout lui faisoit craindre que je ne fusse près de changer. Impatiente de connoître mes sentimens, elle n'osoit cependant s'en instruire. Au milieu de tant de monde, & qui lui étoit si suspect, le moyen d'arranger un rendez-vous ? D'ailleurs, comment, après ce qui s'étoit passé entre nous, me le proposer sans me donner d'elle les plus affreuses idées ? Heureusement pour moi, la décence l'emporta. Madame de Sénanges, qui en étoit un peu moins susceptible, & qui avoit vu que je ne m'aidois presque pas, que les regards les plus marqués ne m'instruisoient point, & qu'aux prieres pressantes qu'elle m'avoit faites de la voir, je n'avois répondu que par des révérences, qui ne décidoient pas son état, ne sçavoit plus comment me faire comprendre ce qu'elle exprimoit si bien. Il ne lui restoit plus pour me mettre au

fait, qu'un mot ; mais toute irréguliere qu'elle étoit, elle n'osa pas le prononcer, soit parce qu'elle ignoroit que je ne l'en pressai point, ou ce qui est aussi vraisemblable, parce qu'elle ignoroit que j'avois besoin de l'explication la plus claire.

Nous avions épuisé à souper ce qu'il y avoit de plus nouveau en médisance : sans cette ressource, on soutient difficilement la conversation ; & devant Versac & Madame de Sénanges la raison ne pouvoit point paroître long-tems. Bientôt nous ne sçûmes plus que dire. Madame de Lursay, que M. de Pranzi continuoit à impatienter, proposa de jouer ; nous y consentîmes, & moi sur-tout qui espérois que le jeu me mettroit auprès de Mademoiselle de Théville. Le sort ne me servit cependant pas aussi-bien que je le desirois. Madame de Lursay, qui connoissoit toute la mauvaise volonté de Versac, & qui vouloit se donner en spectacle devant lui le moins qu'il lui seroit possible, me mit avec Madame de Théville, contre Madame de Sénanges & contre lui, & fit une reprise d'hombre avec Hortense & M. de Pranzi. Dans le chagrin que j'en eus, je pensai rompre la partie que je venois

d'accèpter. Pour m'en dédommager du moins, je me plaçai de façon que j'avois Mademoiſelle de Théville en face : pénétré du plaiſir de la regarder, je ne ſçus pas un inſtant ce que je faiſois. Occupé d'elle ſans relâche, je ne m'attachois qu'à ſes mouvemens. Nous nous ſurprenions quelquefois à nous regarder; il ſembloit que nous euſſions le même intérêt à démêler ce qui ſe paſſoit dans nos cœurs. La triſteſſe où je la voyois plongée, m'en cauſoit à moi-même, & les réflexions qu'elle me faiſoit faire, me donnerent des diſtractions ſi fréquentes, que Verſac, qui crut qu'elles avoient Madame de Lurſay pour principe, ne put s'empêcher d'en rire, & de les faire remarquer à Madame de Sénanges, qui en hauſſa les épaules de pitié, ſans cependant en rien diminuer des eſpérances qu'elle avoit fondées ſur ma perſonne.

Le jeu ne nous intéreſſoit pas aſſez pour nous tenir dans le ſilence. Verſac & Madame de Sénanges donnoient de tems en tems carriere à leur humeur médiſante; ce qui, joint à mon peu d'application, impatientoit Madame de Théville qui aimoit le jeu, comme une femme qui n'aime point autre choſe. Ver-

ſac chantoit entre ſes dents des couplets nouveaux & fort méchans. Madame de Sénanges que la calomnie amuſoit, ſous quelque forme qu'elle ſe préſentât, les demanda à Verſac, qui répondit qu'il ne les avoit pas, & qu'il étoit aſſez malheureux pour ne les ſçavoir que par fragmens. Je les ai, Madame, lui dis-je, & ſur le champ je les lui offris. Elle s'opiniâtra poliment à les refuſer, & me pria ſeulement de vouloir bien les lui faire copier. Je lui promis de les lui envoyer le lendemain matin. Les envoyer ! dit Verſac, d'un air d'étonnement, vous n'y penſez pas ! Ne voyez-vous pas bien, ajouta-t-il tout bas, qu'on ne vous les auroit point demandés ſi l'on n'avoit pas cru que vous les porteriez vous-même ? C'eſt la regle. N'eſt-il pas vrai, demanda-t-il à Madame de Sénanges, on porte ſoi-même ces ſortes de bagatelles ? Cela eſt plus poli, répondit-elle en ſouriant ; mais je ne veux pourtant pas le gêner. Je ſentis bien que par cette démarche, Madame de Sénanges vouloit me faire entrer en commerce avec elle ; mais ne pouvant l'éviter ſans une impoliteſſe impardonnable, je pris le parti de me ſoumettre à la déciſion de Verſac, & de

dire à Madame de Sénanges que je lui porterois le lendemain les vers qu'elle souhaitoit, puisqu'elle vouloit bien me le permettre. Elle parut contente de l'assurance que je lui en donnois ; & Versac, qui mettoit si bien les affaires en train pour tourmenter Madame de Lursay, en fut, je crois, encore plus charmé que Madame de Sénanges.

Nos parties finirent peu de tems après, à l'extrême satisfaction de Madame de Lursay qui, pour tâcher de détourner Versac, s'étoit sacrifiée, non-seulement en jouant avec un homme qu'elle détestoit, mais encore en me laissant exposé aux empressemens d'une femme qui devenoit ouvertement sa rivale.

Cependant le tems de sortir de chez Madame de Lursay approchoit. J'allois perdre Mademoiselle de Théville ; & près de la quitter, je sentis combien je desirois de la revoir. Ce bien, alors l'unique de ma vie, je ne voulois plus, s'il se pouvoit, attendre que le hasard m'en fît jouir. Sans l'éloignement qui étoit entre Madame de Théville & ma mere, il m'auroit paru facile de me procurer un accès chez elle ; mais retenu par cette considération, & craignant que Madame de Théville ne reçût pas convena-

blement pour moi la priere que je lui ferois de me permettre de la voir, je n'osois la hasarder. Je m'étois approché de Mademoiselle de Théville; & prenant pour texte de la conversation, la reprise qu'elle venoit de faire, je lui demandai comment le jeu l'avoit traitée? Assez mal, me répondit-elle froidement. Je n'y ai pas été, repris-je, plus heureux que vous. A la façon dont vous jouyez; repliqua-t-elle, il auroit été difficile que vous eussiez fixé la fortune; & si je ne me trompe, je vous ai entendu reprocher vos distractions. Vous n'avez pas été plus attentive, lui dit alors Madame de Lursay, & je ne crois pas que vous ayez été un moment à votre jeu. C'est, répondit-elle en rougissant, que l'hombre m'ennuie. Je ne sçais, dit Madame de Théville, mais je lui trouve depuis quelque tems un fond de tristesse qui m'alarme, & que rien ne peut dissiper. Elle aime trop la solitude, dit Madame de Lursay, & je veux que demain nous prenions ensemble des mesures pour la distraire. Les plaisirs de ma cousine m'intéressent aussi, dis-je à demi-bas à Madame de Théville; s'il me vient quelques idées, voudrez-vous me permettre d'aller

vous en faire part chez vous ? Je ne vous crois pas excellent pour le conseil, répondit-elle en riant ; mais il n'importe, Monsieur, vous me ferez plaisir. En ce cas, me dit Madame de Lursay, mais d'un ton fort bas, si vous voulez vous rendre ici demain l'après-dînée, nous irons ensemble chez Madame. J'acceptai avec transport cette proposition, si charmé de l'espérance de voir le lendemain ce que j'adorois, que je ne fis aucune réflexion, ni sur le lieu du rendez-vous, ni sur le véritable objet qu'il pouvoit avoir.

Pendant que je me félicitois de m'être procuré un bonheur qui m'étoit si nécessaire, Versac tout indisposé qu'il étoit contre Mademoiselle de Théville, lui parloit de sa mélancolie, & sur les moyens de la détruire. Quoiqu'il traitât assez sagement cette matiere avec elle, il ne put en obtenir que des réponses froides, & qui marquoient positivement le peu de cas qu'elle faisoit de lui. Trop vain pour témoigner tout le dépit qu'il en ressentoit, il fut cependant assez sensible pour n'y paroître pas indifférent, & je le voyois rougir malgré lui du peu d'attention que l'on marquoit pour ses charmes. Cette conquête

étoit en effet trop flatteuse pour en perdre l'espérance sans regret.

Plaire à une femme ordinaire, la voir passer des bras d'un autre dans les siens, c'étoit un triomphe auquel il étoit accoutumé, & qu'il partageoit avec trop de gens, pour que sa vanité en fût contente. Dans ce grand nombre de femmes, qui toutes briguoient le bonheur de fixer un moment ses regards, peut-être n'en avoit-il pas trouvé une qui pût flatter son orgueil, femmes perdues depuis long-tems de réputation, & qui vouloient finir par lui; femmes insensées dont un homme à la mode, quel qu'il soit, mérite les hommages, & qui se rendent à ses agrémens moins encore qu'au plaisir d'entendre dire quelque tems qu'elles lui appartiennent; plus touchées de s'être procuré une aventure qui les déshonore à jamais, que des plaisirs d'un commerce secret qui ne feroit point parler d'elles; voilà ce qu'il trouvoit tous les jours. Objet de la fantaisie de toutes les femmes, ne régnant sur le cœur d'aucune, & lui-même indifférent pour toutes; il cédoit à leurs desirs sans les aimer, vivoit avec elles sans goût, & les quittoit sans les connoître plus que quand il les avoit prises,

pour se donner à d'autres qu'il ne connoîtroit ni n'estimeroit davantage.

Ce n'étoit pas que de quelques attraits que Mademoiselle de Théville fût pourvue, elle pût inspirer de l'amour à Versac ; il n'étoit point fait pour connoître ces mouvemens tendres qui font le bonheur d'un cœur sensible : mais celui de Mademoiselle de Théville étoit aussi neuf que ses charmes ; & sans chercher à le rendre heureux, il auroit voulu se le soumettre. Comme on ne lui avoit jamais résisté que par coquetterie, il vouloit, une fois du moins, s'amuser du spectacle d'une jeune personne vaincue sans le sçavoir, étonnée de ses premiers soupirs, toute entiere à l'amour quand elle croit le combattre encore ; qui ne respire, ne pense, n'agit que pour son amant, & pour qui rien n'est plaisir, peine & devoir que tout ce qui tient à sa passion.

La conquête de Mademoiselle de Théville n'auroit, sans doute, toute brillante qu'elle étoit, satisfait que l'orgueil de Versac qui, quoiqu'il n'aimât rien, imaginoit pourtant du plaisir à être tendrement aimé ; plaisir qu'il n'étoit pas assez dupe pour chercher chez les femmes qu'il honoroit de ses faveurs.

Il avoit compté sur les bontés de Mademoiselle de Théville, & ne pouvoit concevoir ce qui lui procuroit un désagrément qu'il n'avoit jamais éprouvé.

Las du personnage qu'il jouoit, il se détermina à prendre congé de Madame de Lursay. Il étoit tard, & nous en fîmes tous autant. Je ne doute pas qu'elle ne souhaitât que je restasse; mais il n'étoit pas question d'imaginer des expédiens devant Versac, qui joignoit alors à sa finesse naturelle, le desir de lui donner des travers. Madame de Sénanges me supplia, en me quittant, de songer aux couplets que je lui avois promis; & Versac, qui lui donnoit la main, la pria ironiquement de n'être pas inquiete sur une affaire dont il faisoit la sienne. M. de Pranzi donnoit la main à Madame de Théville, & je ne voyois que moi pour conduire Hortense. Je lui présentai la main; mais je n'eus pas si-tôt touché la sienne, que je sentois tout mon corps trembler; mon émotion devint si violente, qu'à peine pouvois-je me soutenir. Je n'osai ni lui parler, ni la regarder, & nous arrivâmes tous deux à son carrosse, en gardant le plus profond silence. Versac l'y attendoit pour lui faire la plus froide révérence qu'il pût imaginer

imaginer : ce qu'il fit, je crois, pour lui marquer combien il étoit mécontent de sa conduite, ou pour lui prouver de l'indifférence. Madame de Sénanges m'accabla encore de ses cruelles agaceries, comme Mademoiselle de Théville de sa froideur ; elles partirent, & je me hâtai d'autant plus de les suivre, que je craignois qu'il ne prît un remords à Madame de Lursay.

Je passe sur les sentimens qui m'occuperent cette nuit là. Il n'y a pas d'homme sur la terre assez malheureux pour n'avoir jamais aimé, & aucun qui ne soit par conséquent en état de se les peindre. Si la vanité seule avoit pû satisfaire mon cœur, il auroit sans doute été moins agité. Madame de Sénanges, toute occupée du soin de me plaire ; Madame de Lursay, de qui je n'avois plus de délais à craindre, me mettoient dans une situation brillante ; la premiere surtout qui, si elle ne s'attiroit plus par ses charmes l'attention publique, se la conservoit toujours par de nouvelles aventures. Peu flatté de me voir en même tems l'objet des vœux d'une prude & d'une femme galante, le cœur qui sembloit se refuser à mes desirs, étoit le seul qui pût remplir le mien. Témoin de la

tristesse d'Hortense, & de sa froideur pour moi, à quoi pouvois-je mieux les attribuer qu'à une passion secrete ? Les premiers soupçons que j'avois portés sur Germeuil, se réveillerent dans mon esprit ; à force de m'y arrêter, ils s'accrûrent. Je crus avoir vu mille choses qui d'abord m'avoient moins frappé, & qui toutes me convainquoient de leur ardeur mutuelle.

Je fus incertain le lendemain si je dirois à Madame de Meilcour que j'avois vu Madame de Théville. Je craignois que l'antipathie qui les désunissoit, ne la portât à me défendre de la voir. J'étois si sûr en ce cas de lui désobéir, que j'aurois voulu ne m'y pas exposer. Il pouvoit être plus dangereux de lui dérober mes démarches, elle n'auroit pu les ignorer long-tems, & le mystere que je lui en ferois, ne serviroit peut-être qu'à les lui faire observer avec plus de soin. Je crus donc que le parti le plus sage, non-seulement pour mon amour, mais encore pour rendre à Madame de Meilcour ce que je lui devois, étoit de ne lui rien cacher. J'entrai chez elle, & en lui racontant, comme une chose indifférente, ce que j'avois fait la veille, je lui dis que j'avois vu Ma-

dame de Théville. Ce nom, que j'osois à peine lui prononcer, ne lui causa pas le mouvement que je craignois; elle me répondit froidement qu'elle ne croyoit pas que Madame de Théville fut à Paris. Madame de Lurſay, qui ſçait que vous ne l'aimez pas, repris-je, a craint, ſans doute, de vous en parler. Ce n'étoit rien de fâcheux à m'apprendre que ſon retour, repliqua-t-elle; l'éloignement que nous avons l'une pour l'autre ne nous rend pas ennemies. Vous ne déſapprouverez donc pas, lui dis-je, que je la voie? Au contraire, répondit-elle, elle a trop de vertus pour que ſon commerce ne vous ſoit pas infiniment utile. Mais, ajouta-t-elle, on m'a dit que ſa fille étoit belle; l'avez-vous vue? comment la trouvez-vous?

Je fus ſi embarraſſé de cette queſtion, toute ſimple qu'elle étoit, que je penſai lui répondre que je n'en ſçavois rien. Je ne me remis de mon trouble que pour m'en préparer un autre. Obligé de dire ce que je penſois de Mademoiſelle de Théville, l'amour me dicta ſon éloge.

Si je l'ai vue! & comment je la trouve, m'écriai-je! Ah! Madame, vous en feriez enchantée! Sa figure, ſon maintien, ſon eſprit, tout plaît en elle, tout

y attache. Ce sont les plus beaux yeux! les plus tendres! les plus touchans! si vous l'aviez seulement vu sourire....!

Vous la louez vivement, interrompit-elle, & vous aimeriez mieux, à ce que je crois, vivre avec elle, que moi avec sa mere. Je ne m'apperçus que dans cet instant que j'en avois trop dit. Madame, lui répondis-je avec une émotion qu'en vain je voulois contraindre, je vous l'ai peinte telle que je l'ai vue, & peut-être encore moins bien qu'elle n'est; je vous avouerai cependant que je ne me suis pas trouvé de disposition à la haïr. Je ne souhaite pas, dit-elle, que vous la haïssiez; mais je voudrois que ses charmes vous fissent moins d'impression qu'ils ne me paroissent vous en faire. Eh! que vous importeroit, Madame, quand je l'aimerois, répondis-je, avec un soupir qui m'échappa malgré moi? Eh! si vous ne l'aimiez déja, repliqua-t-elle, ses sentimens vous occuperoient-ils? Quoi! Madame, repris-je, pourriez-vous penser qu'en un moment que je l'ai vue, elle eût pu m'inspirer de l'amour? Elle est belle; & vous êtes jeune, répondit ma mere; à votre âge, les coups de foudre sont à craindre, & moins on a d'expérience, plus on s'en-

gage facilement. Mais, Madame, lui demandai-je, seroit-ce un si grand mal que je l'aimasse ? Oui, répondit-elle froidement, ç'en seroit un, puisque cette passion ne vous rendroit pas heureux. Peut-être, répondis-je, mes craintes sur son indifférence pour moi sont-elles sans fondement ? Je serois bien fâchée que cela fût, dit-elle ; & sa sensibilité pour vous ne vous rendroit que plus à plaindre. Je suis bien aise de vous apprendre, que j'ai des vues sur vous, & qu'elles n'ont pas Mademoiselle de Théville pour objet; elle n'est pas faite pour occuper votre caprice, & je ne vous conseille pas, encore un coup, de lui rendre des soins bien sérieux. Je me flatte, ajouta-t-elle, que je puis encore vous parler là-dessus, & que vous n'avez pas assez engagé votre cœur pour vous faire une peine des avis que je vous donne. Madame, repris-je (en prenant tout sur moi pour ne lui pas montrer ma douleur), je ne vous ai parlé de Mademoiselle de Théville que par la nécessité où vous m'avez mis de répondre à vos questions. Je l'ai trouvée belle, il est vrai; mais on ne devient pas, du moins je le crois, amoureux de tout ce qu'on admire. Je

l'ai vue ſans émotion, & je la reverrai ſans péril pour mon cœur. Vous êtes cependant, Madame, ajoutai-je, maîtreſſe d'ordonner de mes démarches, & je renonce à la voir jamais, ſi vous croyez que je le doive.

Mon air tranquille en impoſa à Madame de Meilcour, qui d'ailleurs m'aimoit trop pour qu'il me fût difficile de la tromper. Non, mon fils, répondit-elle, voyez-la, quel que ſoit le but du commerce que vous vouliez lier avec elle; qu'il ait l'amour pour objet, qu'il n'en ait point du tout, dans aucun de ces cas je ne dois ni ne veux vous contraindre. Mes ordres, ſi vous l'aimez, ne détruiront pas votre paſſion; & ſi vous ne l'aimez point, je ne ſuis pas aſſez ridicule pour vous en faire naître le deſir en vous interdiſant ſa vue. Cette converſation tourmentoit trop mon cœur pour chercher à la continuer, & je pris congé de ma mere pour aller chez Madame de Lurſay, qui devoit me conduire chez Hortenſe.

Je réfléchiſſois ſur tout ce qui s'oppoſoit à mon amour, & moins je lui voyois d'eſpérance d'être heureux, plus je le ſentois s'affermir dans mon cœur. Un rival à qui je ne croyois plus rien à

desirer; une mere qui, sur un simple soupçon, venoit de se déclarer contre moi; une femme dont j'allois blesser la passion ou la vanité, chose également dangereuse, rien ne m'arrêta. J'entrai chez Madame de Lursay, rempli d'Hortense, & peu disposé à me souvenir de ce qui s'étoit passé la veille avec la premiere, que, depuis mes soupçons sur M. de Pranzi, je méprisois plus que jamais.

Malgré toutes les menaces qu'elle m'avoit faites de prendre des précautions contre moi, je la trouvai seule; elle me reçut comme on reçoit quelqu'un avec qui l'on croit avoir tout terminé, avec tendresse & familiarité. Ma froideur, car je ne me prêtai à rien, l'embarrassa : des révérences, du respect, un air morne; quel prix, & de ce qu'elle avoit fait pour moi, & des bontés qu'elle me préparoit encore! Comment accorder aussi peu d'amour & d'empressement avec les transports que je lui avois montrés? Elle se croyoit en droit de s'en plaindre, & ne l'osoit cependant pas faire. Elle me regardoit avec des yeux étonnés, & cherchoit vainement dans les miens l'ardeur que je semblois lui avoir promise. Interdit & plus contraint que jamais, j'étois au-

près d'elle, moins comme un amant qui est encore à favoriser, que comme un qui se lasse de l'être. Je ne lui avois dit en entrant que des choses communes : jargon d'usage, proscrit entre deux personnes qui s'aiment. Outrée d'un procédé si peu convenable, & ne l'ayant pas mérité de ma part elle se rappella Madame de Sénanges, & ne douta point qu'une indifférence si subite ne fût causée par un nouveau goût qui me déroboit à sa tendresse. Cette idée, qui n'étoit pas sans fondement, la pénétra de douleur ; elle voyoit une femme sans mœurs, sans jeunesse, sans beauté, lui enlever en un jour le fruit de trois mois de soins : & dans quel tems encore, & après quelles espérances ! lorsqu'elle pouvoit se croire sûre de mon cœur ; qu'elle avoit vaincu ses scrupules, & qu'enfin j'avois surmonté mes préjugés.

Je m'apperçus aisément, quoiqu'elle gardât le silence, de son mécontentement & de sa douleur ; mais je ne sçavois que lui dire. L'idée d'Hortense & les discours de ma mere me remplissoient tout entier, & me laissoient peu de pitié pour les maux que je faisois souffrir à Madame de Lursay. Ennuyé

cependant d'être si long temps seul avec elle, je pris mon parti. Madame, lui demandai-je, ne devions-nous pas aller chez Madame de Théville ? Oui, Monsieur, répondit-elle séchement, je vous attendois; je commençois même à croire que vous aviez oublié que je devois vous y conduire. Je n'ai pas, repris-je, d'aussi ridicules distractions. Vous avez cependant, répondit-elle, un assez beau sujet d'en avoir, & je crois qu'il n'y a que Madame de Sénanges que vous ne pussiez plus oublier.

Cette Madame de Sénanges, qu'on m'accusoit de ne pouvoir plus oublier, existoit pourtant si peu dans ma mémoire, que je ne me souvins que dans cet instant de la visite qu'elle m'avoit engagé à lui faire. La jalousie de Madame de Lursay ne me déplut point, il m'importoit qu'elle ne découvrît pas quel étoit le véritable objet de ma passion, & je vis avec joie Madame de Sénanges devenue celui de ses craintes. Le plaisir de la voir se tromper, me fit sourire malgré moi. L'indifférence avec laquelle je recevois l'espece de reproche qu'elle me faisoit, la piqua sensiblement: vous avez assurément fait un beau choix, continua-t-elle, voyant que je ne lui

répondois rien, vous ne pouviez pas débuter mieux ; cela est respectable & doit vous faire honneur. Je ne sçais, Madame, répondis-je froidement, de quoi vous me parlez. Vous ne savez ! interrompit-elle d'un air railleur ; cela est singulier. J'aurois cru, quoique votre défaut ne soit pas de deviner aisément, que vous ne vous tromperiez pas à ce que je veux vous dire, & vous ne vous y trompez pas non plus. Mais si vous aviez résolu d'être discret aujourd'hui, il falloit hier vous y préparer mieux, & ne pas découvrir à tout le monde l'important secret de votre cœur. Après tout Madame de Sénanges n'exige pas tant de mystere, sa vanité veut un triomphe public, & vous la servirez bien mal si vous lui gardez le secret. Vous me mettez mieux avec Madame de Sénanges que ne je souhaite d'y être, Madame, répondis-je, & je doute aussi qu'elle m'honore d'un sentiment particulier. Vous en doutez, reprit-elle ; j'aime votre modestie ; vous n'en paroissiez pas hier si rempli, & vous lui répondîtes comme quelqu'un qui avoit pénétré ses intentions & qui ne s'éloignoit pas de s'y conformer. Je ne sçais, repliquai-je, quelles sont sur mon

compte ses intentions; mais j'ai cru pouvoir répondre à ses politesses sans que ce fût pour vous matiere à reproches. A l'égard des reproches, reprit-elle vivement, je ne me crois point en droit de vous en faire; l'amour ici pourroit seul les autoriser; mais l'amitié peut donner des avis; & si vous imaginez davantage, vous m'entendez mal; au surplus, vous me permettrez de vous dire que la politesse n'exige point qu'on fasse des mines à quelqu'un. En vérité, Madame, m'écriai-je, j'ignore ce que c'est qu'une mine, & vous le sçavez bien. Madame de Sénanges a eu sans doute des attentions pour moi; mais je n'y ai dû remarquer rien de ce desir de me plaire que vous lui attribuez: si en effet il existe, c'est un secret qu'elle s'est réservé & qui n'a point passé jusques à moi. J'ai répondu à ce qu'elle m'a dit, mais elle ne m'a parlé que de choses générales, dont, quand je l'aurois voulu, je n'aurois pu, sans être un fat, à ce qu'il me semble, tirer de conséquence particuliere. Vous sçavez vous-même que nous ne nous sommes pas parlé en secret. Sans se parler en secret, interrompit-elle, il y a bien des choses sur lesquelles on peut s'arranger; & vous

ne vous en êtes pas moins donné un rendez-vous. J'ai promis simplement, repliquai-je, de lui porter des couplets qu'elle avoit envie d'avoir, & je ne crois pas qu'en aucun sens cela puisse s'appeller un rendez-vous. S'il ne l'est pas, reprit-elle brusquement, il le deviendra; mais ne pouviez-vous pas lui laisser chercher ces vers? étoit-il nécessaire de vous vanter de les avoir? Je n'ai fait pour elle, répondis-je, que ce que j'aurois fait pour tout autre; & sans M. de Versac, qui m'a engagé à les lui porter chez elle malgré moi, je serois quitte aujourd'hui de cette visite, qui me procure une querelle de votre part. Une querelle, dit-elle en haussant les épaules! cette expression me paroît singuliere. Eh! non, Monsieur, je ne vous fais point de querelle; je vous l'ai dit, je vous le répete, ayez donc la bonté de m'en croire: je mets fort peu de vivacité dans ce que je vous dis. En effet que m'importe à moi que vous aimiez Madame de Sénanges? n'êtes-vous pas le maître de vous donner tous les ridicules qu'il vous plaira? Des ridicules! repris-je; & à propos de quoi? A propos de Madame de Sénanges seulement, répondit-elle; on partage tou-

jours le déshonneur des personnes à qui l'on s'attache ; un mauvais choix marque un mauvais fonds, & prendre du goût pour une femme comme Madame de Sénanges, c'est avouer publiquement qu'on ne vaut pas mieux qu'elle; c'est se dégrader pour toute la vie. Oui, Monsieur, ne vous y trompez pas, une fantaisie passe; mais la honte en est éternelle, quand l'objet en a été méprisable. Nous sortirons à présent quand vous voudrez, ajouta-t-elle en se levant, je n'ai plus rien à vous dire.

Je lui donnai la main; elle marchoit sans me regarder, & je m'apperçus qu'elle avoit sur le visage des marques du plus tendre dépit. En effet, quoi de plus mortifiant pour elle, que ce qui venoit de se passer entre nous deux! pouvois-je me défendre avec plus de froideur, & d'une façon plus insultante? est-ce ainsi qu'un amant se justifie? Elle avoit trop d'esprit, trop d'usage, & en même tems trop d'amour pour ne pas sentir vivement ce qu'il y avoit d'affreux pour elle dans mon procédé. Jamais elle ne m'avoit mieux montré sa tendresse, & jamais je n'y avois aussi mal répondu. J'avois connu qu'elle me faisoit des reproches; nous étions seuls,

& je n'étois pas tombé à ses genoux ; je n'avois pas fait de ce moment le plus heureux des miens ; je la laissois sortir enfin : ignorois-je donc le prix d'une querelle ?

Je ne sçais si elle fit ces réflexions, mais elle monta en carrosse d'un air qui m'assura qu'elle étoit infiniment mécontente, & que rien de gracieux ne lui remplissoit l'esprit. Je me plaçai auprès d'elle avec autant d'assurance que si elle eût eu tous les sujets du monde de se loüer de moi. Je vis pourtant bien qu'elle étoit fâchée ; mais loin de lui faire là-dessus la moindre politesse, je ne m'occupai que de mon objet. J'avois résolu de la faire servir à la réunion de Madame de Théville & de ma mere ; & sans examiner si ce moment étoit favorable, je ne voulus point perdre l'occasion de lui en parler. Ma mere, lui dis-je, sçait que Madame de Théville est à Paris, que je l'ai vue chez vous, Madame, & que vous voulez bien m'y présenter aujourd'hui. Elle ne me répondit rien. Madame, continuai-je, intime amie d'elles deux comme vous l'êtes, je suis surpris que vous n'ayez pas encore pû gagner sur elles de se revoir, & d'autant plus que Madame de Meilcour ne me paroît pas s'en écarter. Je ne

crois pas, répondit-elle, sans me regarder, que Madame de Théville refusât de se prêter à ce que je lui proposerois là-dessus; j'en ai même eu l'idée plus d'une fois, & je me flatterois d'autant plus aisément d'y réussir, que je sçais qu'elles s'estiment mutuellement. Je puis répondre pour ma mere, repris-je, qu'elle ne se sent aucune aversion pour Madame de Théville, & je ne puis concevoir ce qui les éloigne l'une de l'autre. Des goûts différents forment assez souvent cet éloignement, répondit-elle; nous vivons ordinairement plus avec les gens qui nous plaisent, qu'avec ceux que nous estimons. Madame de Théville, avec beaucoup de vertus, n'est point douce; l'inflexibilité de son caractere se retrouve par-tout dans la société; il faut la connoître extrêmement pour l'aimer, parce que les qualités de son ame ne se dévelöppent pas d'abord, & qu'elles sont cachées sous une dureté apparente qui révolte assez, pour qu'on ne cherche pas si l'on peut en être dédommagé. Madame de Meilcour, douce, prévenante, polie, née avec autant de vertus, mais avec des dehors plus agréables, n'a pu s'accommoder de l'air impérieux de sa cousine, & sans se haïr, elles ont des

puis long-tems cessé de se voir. Je sens ce que vous me dites, repris-je, & je conçois que sans le long séjour de Madame de Théville en province, cette antipathie auroit moins duré. Mais répondit-elle, on ne peut pas appeller cela de l'antipathie. Ce qui les éloigne l'une de l'autre, est sans doute moins fort & plus facile à détruire. Oserois-je, Madame, lui dis-je, vous prier d'employer vos soins pour les rapprocher ? cela me paroît d'autant plus convenable, qu'étant vos amies, elles peuvent se rencontrer chez vous, & s'y voir peut-être avec chagrin. Quand cela seroit, repliqua-t-elle, elles ont du monde & de l'esprit, & ne se livreroient pas avec indécence à leurs mouvemens, quelque violens qu'ils pussent être. C'est au contraire chez moi que je veux qu'elles se voient. Les préparer avec éclat à un raccommodement, ce seroit peut-être les y faire renoncer, & il me suffit de les connoître toutes deux pour ne pas craindre de faire une fausse démarche, en les mettant à portée de se revoir.

Comme elle finissoit ces paroles, nous arrivâmes chez Madame de Théville. Le plaisir de penser que j'allois revoir Hortense, me donna cette émotion que je

sentois auprès d'elle, & j'en négligeai plus encore Madame de Lursay, que mes rigueurs mal placées avoient jettée dans un abattement inconcevable. Je l'avois entendu soupirer dans le carrosse ; chaque mot qu'elle m'avoit dit, elle l'avoit prononcé d'une voix tremblante, & comme étouffée par la colere, ou par la douleur; toutes choses dont elle avoit bien voulu que je m'apperçusse, que je vis en effet, mais sans paroître y prendre plus de part que si je ne les eusse pas causées. L'état où je la mettois flattoit cependant ma vanité; c'étoit un spectacle nouveau pour moi, mais qui m'amusoit sans m'attendrir, & qui cessoit même de me paroître agréable, quand je me souvenois qu'elle l'avoit donné à M. de Pranzi; sans compter encore ceux que je ne connoissois pas, & que je croyois innombrables; car la mauvaise opinion que j'avois d'elle étoit sans bornes. Nous entrâmes ensemble chez Madame de Théville; Hortense étoit seule avec elle. Malgré sa grande parure, je lui trouvai l'air abattu; mais cette langueur ajoutoit encore à ses charmes. Elle tenoit un livre qu'elle quitta en nous voyant. Madame de Théville me reçut aussi bien que je pou-

vois le desirer ; mais je ne trouvai dans Hortense, ni plus de gaieté, ni moins de contrainte avec moi que je ne lui en avois vu la veille. C'étoit une chose assez simple, qu'elle fût réservée avec quelqu'un qu'elle connoissoit aussi peu que moi ; & si je ne l'avois point aimée, je n'en aurois point pris d'alarmes ; mais dans l'état où je me trouvois, tout étoit pour moi matiere à soupçon ; tout augmentoit mon inquiétude. Je voulois qu'elle me tînt compte d'un amour qu'elle n'avoit pas dû pénétrer : il me sembloit qu'elle ne pouvoit pas se tromper aux mouvemens qu'elle me faisoit éprouver ; que mon embarras & mes regards lui disoient assez combien elle m'avoit rendu sensible, & qu'enfin j'aurois été entendu, si j'avois dû être aimé.

La conversation ne fut pas long-tems générale entre nous, & j'eus bientôt le tems d'entretenir Mademoiselle de Théville ; le livre qu'elle avoit quitté étoit encore auprès d'elle. Nous avons, lui dis-je, interrompu votre lecture, & nous devons d'autant plus nous le reprocher, qu'il me semble qu'elle vous intéressoit. C'étoit, répondit-elle, l'histoire d'un amant malheureux. Il

n'est pas aimé sans doute, repris-je; il l'est, répondit-elle. Comment peut-il donc être à plaindre, lui dis-je? Pensez-vous donc, me demanda-t-elle, qu'il suffise d'être aimé pour être heureux, & qu'une passion mutuelle ne soit pas le comble du malheur, lorsque tout s'oppose à sa félicité? Je crois, répondis-je, qu'on souffre des tourmens affreux, mais que la certitude d'être aimé, aide à les soutenir. Que de maux un regard de ce qu'on aime ne fait-il pas oublier! quelles douces espérances ne fait-il pas naître dans le cœur! de combien de plaisirs n'est-il pas la source? Mais considerez donc, reprit-elle, quel est l'état de deux amans dont tout contrarie les desirs? Ils souffrent sans doute, répondis-je, mais ils s'aiment: ces obstacles qu'on leur oppose, ne font qu'augmenter dans leur cœur un sentiment qui leur est déjà si cher; & n'est-ce pas travailler pour eux que de leur donner les moyens d'accroître leur passion? Se voient-ils un moment, que ce moment a de charmes! Peuvent-ils se parler, avec quel plaisir ne se rendent-ils pas compte de leurs plus secretes pensées! Sont-ils gênés par des jaloux, ou des surveillans, ils sçavent encore se dire

qu'ils s'aiment, ſe le prouver même; mettre de l'amour dans les actions qui paroiſſent les plus indifférentes, ou dans les diſcours qui ſemblent le moins animés. Ce que vous dites peut être vrai, répondit-elle; mais pour un moment tel que celui dont vous parlez, que de jours d'inquiétude & de douleur! ſouvent encore la crainte de l'infidélité ſe joint aux tourmens de l'abſence. Le moyen qu'on ſe croie ſûre d'un amant qu'on ne voit pas? ne peut-il pas ſe laſſer, chercher d'abord des diſtractions, & finir par un autre attachement qui ne lui laiſſe pas même le ſouvenir du premier? Le malheur de perdre ce qu'on aime, ne dépend pas toujours d'une paſſion contrainte, & je crois, repris-je, que des amans qui jouiſſent en liberté du plaiſir d'aimer, peuvent plus aiſément encore ſe porter à l'inconſtance. Je ſuis toujours ſurpriſe, répondit-elle, quand je ſonge combien il eſt difficile de conſerver un amant, que l'on puiſſe jamais être tentée d'en prendre. Nous pourrions dire la même choſe d'une maîtreſſe, lui dis-je, & je n'imagine pas que le cœur des femmes ſe fixe plus facilement que le nôtre. J'aurois, reprit-elle en ſouriant, de quoi vous

prouver le contraire; mais je vous laisse volontiers cette idée; je ne trouve pas que nous y perdions assez pour la combattre. Je ne pense pas de même, lui répondis-je, & si je pouvois vous ôter la vôtre, je me croirois le plus heureux des hommes. Cela seroit difficile, répondit-elle, en rougissant. Ah! je ne le sçais que trop, m'écriai-je, & c'est un bonheur dont je ne me flatte pas. Celui de me faire changer d'opinion, reprit-elle avec un extrême embarras, seroit si peu pour vous, que je ne sçais pourquoi vous le souhaitez; je suis fort attachée à la mienne, & je doute que l'on puisse jamais la détruire. Vous ne la garderez cependant pas toujours, lui dis-je. Cette prédiction, reprit-elle en riant, ne me fait pas trembler. Je suis plus opiniâtre que vous ne croyez, & si sûre d'ailleurs que le bonheur de ma vie dépend de ce que je pense là-dessus, que rien au monde ne peut me faire changer. Avec autant de raison de craindre, que vous en pouvez avoir vous-même, je ne me sens pas, répondis-je, autant de fermeté que vous, & j'en aurois, s'il se pouvoit, davantage, qu'un seul de vos regards suffiroit pour m'en priver à jamais.

Emporté par ma passion, j'allois sans doute la découvrir toute entiere à Mademoiselle de Théville, si Madame de Lursay, qui venoit de finir une lettre que Madame de Théville lui avoit donnée à lire, ne se fût pas rapprochée de nous. Privé de la douceur de dire à Hortense combien je l'aimois, j'avois du moins celle de croire qu'elle l'avoit pu deviner, & que le peu que je lui avois montré de mes sentimens ne lui avoit pas déplu. Nous avions été tous deux émus en nous parlant; mais je n'avois pas trouvé de colere dans ses yeux; & quoiqu'elle ne m'eût répondu rien dont je pusse tirer avantage, je n'avois pas non plus lieu de penser qu'elle eût pour moi cette aversion dont jusques-là je l'avois soupçonnée. Il me semble, lui dit Madame de Lursay, que vous vous querelliez? Pas tout-à-fait, répondit-elle en riant; mais pourtant nous n'étions pas d'accord : c'est votre faute, lui dis-je, & je vous ai offert le moyen de terminer la dispute. De quoi s'agit-il donc, demanda Madame de Lursay? De presque rien, Madame, reprit-elle. M. de Meilcour vouloit me faire prendre une opinion que je lui promettois de n'avoir jamais. Si c'est une des sien-

nes qu'il veut vous donner, je ne trouve pas que vous ayez tort de ne vouloir pas la prendre, dit Madame de Lursay d'un ton aigre, car il n'en a que de singulieres, qui ne peuvent aller qu'à lui, & qu'il ne conserve qu'avec plus de plaisir. Quelqu'entêté que vous puissiez me croire, Madame, lui répondis-je, je cédois à ma cousine, & elle peut vous dire que c'étoit sans regret & de bonne foi. Ce n'est pas, reprit Hortense, ce dont je suis persuadée. Et vous avez raison, ajouta Madame de Lursay; car avec l'air simple que vous lui voyez, il ne laisse pas d'avoir de la fausseté.

Je m'apperçus aisément que Madame de Lursay vouloit se servir de cette occasion pour me faire une querelle particuliere; mais quelque sensible qu'il me fût d'être accusé de fausseté devant Hortense, j'aimai mieux ne pas lui répondre que de lui donner le plaisir d'une explication: sûr d'ailleurs que si je pouvois accoutumer Hortense à m'entendre, je la persuaderois bientôt de ma sincérité. Mon silence acheva de piquer Madame de Lursay; un regard qu'elle lança sur moi, m'avertit de sa fureur; mais je ne m'occupois plus de

ce qu'elle pouvoit penſer. Rempli dès commencemens de ma paſſion, je ne ſongeois qu'à ce qui pouvoit la faire réuſſir. Auſſi prompt à me flatter du ſuccès que je l'avois été à en déſeſpérer, je n'oſois plus douter qu'Hortenſe ne devînt ſenſible. Que dis-je! à peine doutois-je qu'elle ne le fût pas déjà. J'oubliois dans les douces illuſions dont je repaiſſois mon amour, & cette antipathie dont j'avois cru ne pouvoir jamais triompher, & ce rival qui la veille même m'avoit cauſé les plus grandes alarmes; à peine enfin avois-je parlé, qu'il me ſembloit qu'elle m'avoit répondu. Je la regardois, & il paroiſſoit qu'elle ne fuyoit pas mes regards. Cette triſteſſe, que tant de fois en moi-même je lui avois reprochée, que j'avois attribuée à l'abſence de quelqu'un qu'elle aimoit, n'étoit plus à mes yeux que cette voluptueuſe mélancolie où ſe plonge un cœur tout occupé de ſon objet, celle enfin que je ſentois depuis que je l'avois vue.

Ces charmantes idées ne me ſéduiſirent pas long-tems; on annonça Germeuil. Je frémis en le voyant entrer, & l'étonnement que parut lui cauſer ma préſence, augmenta la jalouſie que me

me donnoit la sienne. L'air familier qu'il prit, l'extrême amitié que Madame de Théville lui marqua, la joie qui se répandit sur le visage d'Hortense, tout réveilla mes soupçons, tout me déchira le cœur. Ciel ! me dis-je, avec fureur ; j'ai pu croire que je serois aimé : j'ai pu oublier que Germeuil seul pouvoit lui plaire ! Comment, avec cette certitude qu'ils m'ont donnée de leur amour, s'est-il effacé de ma mémoire ?

Plus je m'étois flatté, plus le coup que me portoit Germeuil étoit affreux. Je me sentois, en le regardant, des transports de rage que j'avois une peine extrême à contraindre ; je n'en eus pas moins à le saluer ; mais je ne pus prendre assez sur moi, pour répondre convenablement aux choses obligeantes qu'il me dit. Il alla avec empressement auprès de Mademoiselle de Théville, & l'aborda avec cette politesse animée qu'on a pour les femmes à qui l'on veut plaire. Une douce satisfaction éclatoit dans ses yeux ; je crus même y lire de l'amour, mais un amour paisible, & tel qu'il est quand on l'a rendu certain du retour. Il lui dit mille choses fines & galantes, qui me firent fré-

mir pour ce qu'il pouvoit lui dire quand ils étoient sans témoins ; c'étoit des expressions tendres & vives, qu'il me sembloit qu'on ne devoit trouver que pour ce qu'on aime éperdûment, & que je n'imaginois moi-même que pour Hortense. Il lui lançoit de ces regards que j'aurois desiré d'elle ; de son côté, elle lui sourioit, l'écoutoit avec complaisance, se pressoit de lui répondre, & ne daignoit pas contraindre le plaisir que lui donnoit sa vue. Un spectacle aussi cruel pour moi acheva de me percer le cœur. Cent fois je me dis que je n'aimois plus Mademoiselle de Théville, & je sentois augmenter mon amour à chaque protestation d'indifférence que je lui faisois. Chaque fois que je voyois ses beaux yeux, pleins de douceur & de feu, s'arrêter sur Germeuil, que ses levres charmantes s'entr'ouvroient pour lui sourire, enivré de plaisir, en frémissant je m'y laissois entraîner ; à peine pouvois-je me souvenir qu'un autre regnoit sur ce cœur pour qui j'aurois tout sacrifié, & que je ne devois qu'à mon rival la satisfaction de la voir si belle. Je me trouvois cependant trop à plaindre, quand ces mouvemens se ralentissoient, pour

que mon malheur ne me pénétrât pas de rage, & ce sentiment douloureux me faisoit jetter sur eux, de tems en tems, les regards les plus sombres. Errant dans la chambre où nous étions, plein de mon désespoir & de mon amour, je ne pouvois ni m'approcher d'eux, ni prendre part à leur conversation. Germeuil m'adressa la parole plus d'une fois : je ne lui répondois qu'à peine, & toujours si peu de chose, qu'il prit enfin le parti de ne me plus rien dire. On auroit cru, à voir la conduite de Mademoiselle de Théville, qu'elle n'avoit déviné mes sentimens que pour avoir sans cesse la barbare joie de les mortifier. De moment en moment elle parloit bas à Germeuil, se penchoit familiérement vers lui; & ces choses, qui, toutes simples qu'elles sont en elles-mêmes, ne me le paroissoient pas alors, achevoient de me désespérer.

Tant de mouvemens différens, & que je n'étois pas dans l'habitude d'éprouver, m'accablerent : la tristesse où je me plongeois, devint si forte, que je ne pus plus la dissimuler. Madame de Lursay, qui s'apperçut de l'altération de mes yeux, & de la pâleur subite qui se répandit sur mon visage, me deman-

da si je me trouvois mal. A cette question, Mademoiselle de Théville s'avança vers moi précipitamment, dans le tems que je répondois à Madame de Lursay, qu'en effet je ne me trouvois pas bien, & m'offrit d'une eau dont elle me vanta la vertu. Ah! Mademoiselle, lui dis-je en soupirant, je crains qu'elle ne me soit inutile, & ce dont je me plains n'est pas ce que vous pensez. Elle ne me répondit rien; je crus seulement remarquer qu'elle étoit touchée de mon état. Cette idée, & son empressement à voler vers moi, me causerent un instant de plaisir. Je la regardai fixement; mais mon attention la gênant sans doute, elle baissa les yeux en rougissant, & me quitta. Je retombai dans ma premiere douleur: j'eus du dépit de lui avoir parlé; je craignis d'en avoir trop dit, ou que mes yeux, qui se portoient sur elle trop tendrement, ne lui eussent donné le sens de mes paroles.

Madame de Lursay, qui ne connoissoit pas les intérêts secrets de mon cœur, & qui s'occupoit uniquement des torts que j'avois avec elle, prit pour l'ennui d'être éloigné de Madame de Sénanges, le chagrin que je lui marquois. Cette passion, qui lui paroissoit aussi promp-

te que ridicule, ne laissoit pas de l'inquiéter extrêmement. Elle jugeoit par son progrès de sa vivacité, & cette affaire, à ce qui lui sembloit, se poussoit trop rapidement des deux côtés, pour qu'elle y pût apporter des obstacles. Elle ne doutoit pas que je ne revisse le soir même Madame de Sénanges, & que je ne fusse à jamais perdu pour elle. Surtout elle craignoit Versac, qui se feroit un point d'honneur de conduire une intrigue dans laquelle il m'avoit embarqué, moins par amitié pour Madame de Sénanges & pour moi, que dans le dessein de lui enlever mon cœur. Le mal étoit certain, & le remede difficile à trouver; elle avoit perdu par sa lenteur le droit d'acquérir de l'empire sur moi, & ne croyoit pas pouvoir me retenir, en me faisant espérer des faveurs que je ne sollicitois plus. Incertaine de la façon dont je prendrois le ton sur lequel elle me parleroit, elle n'osoit en hasarder aucun; celui de l'amour ne séduit qu'autant qu'il est employé sur quelqu'un qui aime, & devient ridicule partout où il n'attendrit pas. Elle jugea cependant que ce seroit le seul qui pût me ramener, puisque les airs ironiques & méprisans n'avoient point paru seulement me donner à penser.

Elle vint donc s'asseoir auprès de moi. Madame de Théville, qui écrivoit, lui laissoit le loisir de me parler. Elle me regarda quelque tems, & me voyant toujours plongé dans la rêverie la plus profonde : y songez-vous, me dit-elle fort bas ? que voulez-vous qu'on pense ici de la mine que vous faites ? Ce qu'on voudra, Madame, répondis-je d'un ton chagrin. Il semble à vous voir, reprit-elle doucement, que vous y soyiez malgré vous ; quelque chose vous a-t-il déplu ? mais non, ajouta-t-elle en soupirant, j'ai tort de vous interroger sur ce que je ne sçais que trop bien ; ma présence seule vous afflige, & l'intérêt que je prends à vous, commence à vous devenir insupportable ; vous ne répondez rien ; voudriez-vous donc que je le crusse ? Vous vous impatientez aisément, repliquai-je, & je crains que la querelle que vous me faites à présent, ne soit pas mieux fondée que celle que vous m'avez faite tantôt. Mais quand il seroit vrai que toutes deux fussent injustes, devriez-vous, répondit-elle, vous en offenser ? Peut-être fais-je mal de vous le dire ? Mais, Meilcour, si jamais vous aviez pensé à ce que vous m'avez répété tant de fois, loin de vous plain-

dre de moi, vous me remercierez sans doute. Eh! quel est donc mon crime? Je vous ai dit que je vous soupçonnois, non d'aimer Madame de Sénanges, vous pensez trop bien pour être capable d'un goût aussi peu fait pour un honnête homme; mais de vous être livré trop étourdiment à des agaceries dont vous ne sentez pas la conséquence. Je sais mieux que vous-même ce qu'une femme de cette espece peut prendre sur vous; ce ne seroit point le sentiment qui vous conduiroit auprès d'elle; mais en la méprisant, vous lui céderiez. Qui pourroit vous répondre que ce même caprice, dont d'abord vous auriez eu honte en le satisfaisant, ne devînt pas pour vous une passion violente? Malheureusement les objets les plus méprisables sont presque toujours ceux qui les inspirent; on se repose sur le peu de goût que d'abord on prend pour eux, on n'imagine pas qu'ils puissent jamais être à craindre; mais sans qu'on s'en apperçoive l'imagination s'échauffe, la tête se frappe, on se trouve amoureux de ce qu'on croyoit détester, & le cœur partage enfin le désordre de l'esprit. Que me restera-t-il donc, je ne dis pas des sentimens que, si je vous en crois,

je vous ai inſpirés; mais de l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, ſi je ne puis vous donner des conſeils ſans vous révolter? Quand il feroit vrai que, plus ſenſible en effet que je n'ai voulu vous le paroître, je craigniſſe en ſecret de vous perdre, qu'enfin je fuſſe jalouſe, ſeroit-ce pour vous une raiſon de me haïr? Mais je ne vous haïs pas, Madame, répondis-je. Vous ne me haïſſez pas, repliqua-t-elle: ah! la plus cruelle indifférence pourroit-elle s'exprimer avec plus de froideur? vous ne me haïſſez point; vous me le dites, & vous ne rougiſſez point de me le dire. Que voulez-vous que je vous réponde, Madame, lui dis-je? rien de ma part ne vous ſatisfait; tout vous irrite, tout eſt crime à vos yeux. Je vois chez vous une femme que je ne cherchois pas, pour qui je n'ai rien marqué; vous trouvez cependant que je l'aime. Je ſuis rêveur ici, parce que je me ſens un mal de tête affreux, c'eſt l'ennui que vous me cauſez qui me tourmente. Si chacune de mes actions vous fait faire de pareils commentaires, nous ſerons, à ce que je prévois, ſouvent mal enſemble. Non, Monſieur, répondit-elle, indignée de mes diſcours, vous prévoyez

mal ; je ne ſuis pas aſſez bien payée de mes ſoins pour daigner les prendre davantage. Je connois votre cœur, & l'eſtime ce qu'il vaut, peut-être ſerez-vous quelque jour fâché d'avoir perdu le mien.

En achevant ces paroles elle ſe leva brusquement, & moi, impatienté de ſes reproches & de la préſence de Germeuil, & ne pouvant plus ſoutenir l'un & l'autre, je pris congé de Madame de Théville, qui fit, mais vainement, tous ſes efforts pour me retenir. J'étois trop piqué des procédés d'Hortenſe pour vouloir lui paroître content d'elle, & je lui témoignai en la quittant une extrême froideur, que, de ſon côté, elle me rendit ſans ménagement.

J'avois ordonné, malgré Madame de Lurſay, que mon carroſſe ſuivît le ſien, & j'y montai, déſeſpéré d'avoir laiſſé Hortenſe avec mon rival, & ſur le point de rentrer chez elle ; ce que j'aurois fait ſans doute, ſi j'avois imaginé quelque choſe qui eût pu juſtifier cette démarche. Livré à moi-même, & l'eſprit dans la ſituation du monde la moins tranquille, je ne ſçus d'abord de quel côté tourner mes pas. On me demanda deux

fois inutilement où je voulois aller. Je craignois la solitude & ne me sentois pas en état de voir du monde. Enfin, irrésolu encore sur ce que je voulois faire, je dis, à tout hasard, & pour gagner du tems, qu'on me menât chez Madame de Sénanges. Mon dessein cependant n'étoit point du tout de la voir. Il étoit déjà assez tard pour que je pusse espérer de ne la pas trouver, & je comptois, en me faisant écrire, & laissant les couplets qu'elle m'avoit demandés, être débarrassé d'elle pour long-tems. J'arrivai; mais je n'étois pas fait ce jour-là pour être heureux. Madame de Sénanges étoit chez elle. Son carrosse que je vis dans la cour, me fit connoître qu'elle étoit près de sortir, & qu'heureusement ma visite ne seroit pas longue. Je montai fort inquiet du tête-à-tête que j'allois avoir avec elle: je ne sçavois pas encore l'art de les rendre courts quand ils ennuient, & de les remplir quand ils doivent amuser. L'idée que j'allois voir une femme qui étoit prévenue de goût pour moi, me donna cependant plus d'audace qu'à mon ordinaire. J'aurois en effet été le seul homme à qui Madame de Sénanges eût pu ins-

pirer de la crainte ; si ce n'est pourtant qu'on eût celle de lui plaire un peu plus qu'on n'auroit voulu, ce qui auroit été très-pardonnable. Je ne connoissois pas assez le péril où je m'exposois, pour le craindre beaucoup ; je sçavois bien que naturellement elle étoit fort tendre, mais j'avois trop peu d'expérience pour porter là-dessus mes idées bien loin. J'entrai : quoique la journée fût déjà fort avancée, Madame de Sénanges étoit encore à sa toilette ; cela n'étoit pas bien surprenant : plus les agrémens diminuent chez les femmes, plus elles doivent employer de tems à tâcher d'en réparer la perte ; & Madame de Sénanges avoit beaucoup à réparer. Elle me parut comme la veille à peu près, si ce n'est qu'au grand jour je lui trouvai quelques années de plus & quelques beautés de moins. Comme elle pensoit aussi bien d'elle, que tout le monde en pensoit mal, elle ne s'apperçut pas de l'impression désavantageuse qu'elle faisoit sur moi ; elle croyoit d'ailleurs m'avoir conquis le soir précédent, & se flattoit que ma visite n'avoit pour objet que de régler entre nous certains préliminaires qui, avec la disposition

qu'elle apportoit à finir, devoient vraisemblablement être peu disputés.

Elle fit un cri de joie en me voyant : ah ! c'est vous, me dit-elle familiérement ; vous êtes charmant d'être régulier. Je craignois qu'on ne vous retînt ; je n'osois presque plus vous espérer ; je vous attendois pourtant. Je suis au désespoir, Madame, lui dis-je, d'être venu si tard ; mais des affaires indispensables m'ont arrêté plus long-tems que je n'aurois voulu. Des affaires ! vous, interrompit-elle ? à votre âge, en connoît-on d'autres que celles de cœur ? En seroit-ce par hasard une de cette espece qui vous auroit retenu ? Non, je vous jure, Madame, repliquai-je ; on laisse mon cœur assez tranquille. Vous me surprenez ; reprit-elle, & ce n'est pas ce que j'aurois imaginé. Mais le croyez-vous fait pour cet abandon-là ? Madame, demanda-t-elle à une femme qui étoit chez elle, & que, jusques-là, j'avois à peine remarquée : ce qu'il dit ne vous étonne-t-il pas comme moi ? L'autre ne répondit que par un geste d'approbation. Mais vous n'êtes pas sincere, continua Mad. de Sénanges, où l'on ne vous dit pas tout ce qu'on pense de vous ;

Ah! Madame, repartis-je : eh ! qu'en pourroit-on penser qui me fût si favorable ? Je n'aime point, répondit-elle, les gens qui pensent trop bien d'eux-mêmes. Mais, en vérité, il y a une justice qu'il faut se rendre. Quand on est fait d'une certaine façon, il me semble qu'il est ridicule de l'ignorer à un certain point, & vous êtes au mieux. N'est-il pas vrai, Madame ? mais c'est qu'on voit fort peu de figures comme la sienne. On en admire toute la journée qui n'en approchent pas. Je vois les femmes s'entêter sans qu'elles sçachent pourquoi, mettre à la mode de petits riens qui ne sont point faits seulement pour être regardés : ne diriez-vous pas que c'est quelquefois le regne des atômes ? Avec le plus beau visage du monde, il est fait merveilleusement : je l'ai dit, & cela est vrai, ajouta-elle affirmativement, on n'est pas mieux.

Pendant qu'elle me louoit avec cette mausſade indécence, ses regards aussi peu mesurés que ses discours, m'assuroient qu'elle étoit pénétrée de ce qu'elle me disoit. Elle me regardoit, je ne dirai pas avec tendresse, ce n'étoit pas là l'expression de ses yeux ; mais qui

pourroit peindre ce qu'ils étoient ! Ennuyé de mon panégyrique, & plus encore de celle qui le faisoit ; voilà, Madame, lui dis-je, les chansons que vous me demandâtes hier. Ah ! oui, je vous en remercie ; elles sont charmantes. Puis me tirant à part : sçavez-vous bien, me dit elle, que si Madame de Mongennes n'étoit pas ici, je vous gronderois fort sérieusement d'être venu si tard ; & que le plaisir que j'ai à vous voir ne m'empêche pas de sentir que si vous l'aviez voulu, je vous aurois vu plutôt ? Mais, pour m'en dédommager, je veux que vous veniez avec nous aux Tuileries. Cette proposition ne m'agréant pas, je fis ce que je pus pour m'en défendre ; mais elle m'en pressa tant, que je fus obligé de lui céder. En descendant je lui donnai le bras ; elle s'appuya familiérement dessus, me sourit & me donna enfin toutes les marques d'attention & de bonté que le tems & le lieu lui permettoient. Plus embarrassé que flatté de ce qu'elle faisoit pour moi, chaque moment augmentoit l'aversion qu'elle m'avoit inspirée. Quelque prévenu que je fusse contre Madame de Lursay, je ne laissois pas de sen-

tir toute la distance qu'il y avoit de l'une à l'autre. Si Madame de Lursay n'avoit pas toutes les vertus de son sexe, elle en avoit du moins ; ses foiblesses étoient cachées sous des dehors imposans : elle pensoit & s'exprimoit avec noblesse ; & rien ne dédommageoit en Madame de Sénanges des vices de son cœur. Faite pour le mépris, il sembloit qu'elle craignît qu'on ne vît pas assez tôt combien on lui en devoit : ses idées étoient puériles, & ses discours rebutans. Jamais elle n'avoit sçu masquer ses vues, & l'on ne sçauroit dire ce qu'elle paroissoit dans les cas où presque toutes les femmes de son espece ont l'art de ne passer que pour galantes. Quelquefois cependant elle prenoit des tons de dignité ; mais qui la rendoient si ridicule : elle soutenoit si mal l'air d'une personne respectable, que l'on ne voyoit jamais mieux à quel point la vertu lui étoit étrangere, que quand elle feignoit de la connoître. L'air sérieux avec lequel je recevois ses attentions, ne lui donna pas d'inquiétude ; & ma tristesse ne lui paroissant causée que par l'incertitude où je pouvois être encore de lui plaire, elle ne s'en crut que

plus obligée à me remettre l'eſprit ſur des craintes qui ne lui ſembloient pas naître à propos. A tout ce qu'elles employa pour me raſſurer, je dus croire qu'elle ne jugeoit pas ma peur médiocre, & je deſcendis aux Tuileries avec elle, comblé de ſes faveurs, & accablé d'ennui.

Fin de la ſeconde Partie.

LES ÉGAREMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT, OU MÉMOIRES DE M. DE MEILCOUR.

TROISIEME PARTIE.

L'HEURE du cours étoit passée quand nous entrâmes dans les Tuileries; le jardin étoit rempli de monde. Madame de Sénanges qui ne m'y menoit que pour me montrer, en fut

charmée, & résolut de se comporter si bien, qu'on ne pût pas douter que je ne lui appartinsse. Je n'étois pas en état de m'opposer à ses projets ; & quoique fâché de lui plaire, je ne sçavois ni comment recevoir les soins qu'elle marquoit pour moi, ni le moyen de m'y dérober. Ce que j'avois vu chez Mademoiselle de Théville, m'avoit rempli le cœur d'une tristesse, que les objets les plus agréables n'auroient pas dissipée, & que les deux femmes avec qui je me trouvois, augmentoient à chaque instant.

Madame de Mongennes, sur-tout, me déplaisoit ; elle avoit une de ces figures qui, sans avoir rien de décidé, forment cependant un tout désagréable, & auxquelles le desir immodéré de plaire ajoute des nouvelles disgraces. Avec beaucoup trop d'embonpoint, & une taille qui n'avoit jamais été faite pour être aisée, elle cherchoit les airs légers. A force de vouloir se faire un maintien libre, elle étoit parvenue à une impudence si déterminée & si ignoble, qu'il étoit impossible, à moins que de penser comme elle, de n'en être pas révolté. Jeune, elle n'avoit aucun des charmes de la jeunesse, & paroissoit si

fatiguée & si flétrie, qu'elle en faisoit compassion. Telle qu'elle étoit cependant, elle plaisoit, & ses vices lui tenoient lieu d'agrémens dans un siecle où, pour être de mode, une femme ne pouvoit trop marquer jusques où elle portoit l'extravagance & le déréglement.

Loin qu'elle me touchât, le sot orgueil que je lisois dans ses yeux, & ses graces forcées, m'indignoient contre elle. Je ne lui faisois pas injustice dans le fond, mais je doute que sans ses airs dédaigneux, j'en eusse d'abord aussi mal pensé. Témoin de tout ce que Madame de Séranges m'avoit dit de tendre, elle n'avoit pas semblé m'en estimer davantage. Cette inattention me déplut, & me la fit examiner moi-même avec une sévérité qui ne lui pardonna rien, & me la montra même un peu plus mal qu'elle n'étoit. J'ignorois qu'on n'en étoit pas moins bien avec elle pour paroître ne la pas séduire au premier coup-d'œil, & que souvent elle affectoit cette méprisante indifférence, uniquement pour qu'on fût tenté d'en triompher : car, ainsi que je le lui ai depuis entendu dire, une facilité continuelle & une vertu qui ne relâche jamais rien

de ſa ſévérité, ſont deux choſes également à craindre pour une femme. Ce fut apparemment pour ſe conformer à cette ſage maxime, qu'elle ne commença à m'être favorable qu'une heure environ après m'avoir vu.

Tant que nous fûmes dans un endroit où les ſpectateurs lui manquoient, elle ne daigna pas m'adreſſer la parole; mais en approchant de la grande allée, je vis changer ſa phyſionomie. Ses façons devinrent vives; elle me parla ſans ceſſe, & avec une familiarité déplacée, & que, ſans de grands deſſeins, on n'a jamais à la premiere vue. Peu touché d'un changement dont j'ignorois l'objet, & qui, quand je l'aurois deviné, ne m'en auroit pas intéreſſé davantage, je continuois avec elle ſur le ton que d'abord elle ſembloit m'avoir marqué. Madame de Sénanges ne s'apperçut pas plutôt des nouvelles idées de Madame de Mongennes, qu'elle en conçut des alarmes: elle jugea, & je crois avec raiſon, que ſi elle ne vouloit pas me plaire, elle vouloit du moins qu'on pût penſer qu'elle me plaiſoit. L'inſulte étoit la même pour Madame de Sénanges, qui, peut-être, auſſi étoit moins flattée de ma

conquête, que du bruit qu'elle pourroit faire. Les entreprises de Madame de Mongennes, allant directement contre ses intentions, elle prit avec elle un air sérieux & sec. L'autre y répondit un peu plus séchement encore; & j'eus la gloire, en commençant ma carriere, de désunir deux femmes auxquelles je ne pensois pas.

Sans comprendre alors ce qui causoit entr'elles le froid que j'y remarquois depuis un instant, leurs regards me firent juger qu'elles se tenoient pour brouillées. Elles s'examinoient mutuellement avec un œil railleur & critique; & après quelques momens d'une extrême attention, Madame de Sénanges dit à Madame de Mongennes, qu'elle se coëffoit trop en arriere pour son visage. Cela se peut, Madame, répondit l'autre; le soin de ma parure ne m'occupe pas assez pour sçavoir jamais comme je suis. En vérité! Madame, repliqua Madame de Sénanges, c'est que cela ne vous sied pas du tout, & je ne sçais comment j'ai jusques ici négligé de vous le dire. Pranzi même, qui, comme vous savez, vous trouve aimable, le remarquoit aussi la derniere fois. M. de Pranzi, répondit-elle, peut

faire des remarques ſur ma perſonne; mais je ne lui conſeillerois pas de me les confier. Mais pourquoi donc? Madame, reprit Madame de Sénanges. Qui voulez-vous, ſi ce n'eſt pas votre ami, qui vous diſe ces ſortes de choſes? Ce n'eſt point que vous ne ſoyez fort bien, mais c'eſt que fort peu de perſonnes pourroient ſoutenir cette coëffure-là; c'eſt vouloir de gaieté de cœur gâter ſa figure, que de ne pas conſulter quelquefois comme elle doit être, ou plutôt, ajouta-t-elle avec un ris malin, c'eſt vouloir faire penſer qu'on la croit faite pour aller avec tout, & cela ne ſeroit pas une prétention modeſte. Eh! mon Dieu! Madame, répondit-elle, qui eſt-ce qui n'en a pas des prétentions, qui ne ſe croit point toujours jeune, toujours aimable, & qui ne ſe coëffe pas à cinquante ans comme je le fais à vingt-deux?

Ce diſcours tomboit ſi viſiblement ſur Madame de Sénanges, qu'elle en rougit de colere, mais la diſcuſſion là-deſſus lui pouvoit être ſi déſavantageuſe, qu'elle crut à propos de n'y pas entrer: ce n'étoit d'ailleurs, ni le lieu, ni le tems de ſe livrer à de petits intérêts; auſſi ne s'occupa-t-elle que de

l'objet qui seul alors la remuoit vivement. Il s'agissoit de prouver que je n'étois pas à Madame de Mongennes, & tout le reste ne lui paroissoit rien.

Nous ne nous étions pas plutôt montrés dans la grande allée, que tous les regards s'étoient réunis sur nous. Les deux dames avec qui je me promenois, n'étoient pas assurément un objet nouveau pour le public, mais j'en devenois un digne de son attention & de sa curiosité. On les connoissoit trop pour croire que je ne fusse-là pour aucune d'elles, & le soin que toutes deux prenoient de me plaire, empêchoit qu'on ne pût bien sçavoir à laquelle j'appartenois. Madame de Sénanges, que cette irrésolution impatientoit, n'épargnoit rien pour faire décider la chose en sa faveur : chaque fois que sa rivale vouloit me regarder, un coup d'évantail donné à propos, interceptoit le regard & le rendoit inutile : elle ajoutoit à cela toutes les minauderies qui lui avoient autrefois réussi, me parloit bas, avoit des airs si tendres, si languissans, si abandonnés qu'à cette indécence si supérieurement employée, il fût impossible au public de ne pas croire ce qu'elle vouloit qu'il crût. Cette vic-

toire lui fut d'autant plus douce, qu'elle avoit entendu louer extrêmement ma figure ; cependant ce n'étoit encore rien pour elle de triompher de Madame de Mongennes, si je ne me prêtois pas mieux aux graces dont elle me combloit. Inattentif & rêveur, à peine daignois-je répondre aux interrogations fréquentes dont elle ne cessoit de me fatiguer. Versac l'avoit si positivement assurée qu'elle m'avoit vivement touché, qu'elle ne concevoit pas ce qui m'empêchoit de le lui dire. Elle sentoit que, sans s'exposer aux railleries de Madame de Mongennes, elle ne pouvoit point paroître douter de mon amour ; cependant elle desiroit de me faire parler. Elle se souvint en ce moment que Versac lui avoit dit que Madame de Lursay avoit des vues sur moi, & qu'il lui avoit semblé que je ne m'éloignois pas d'y répondre. Elle imagina que, sans se compromettre, il lui seroit aisé d'éclaircir ses doutes, & me demanda, d'un air négligent, s'il y avoit longtems que je connoissois Madame de Lursay. Je lui répondis que depuis fort long-tems elle étoit amie de ma mere.

Je la croyois pour vous plus nouvelle connoissance, dit-elle ; on m'a-

yoit même assurée qu'elle avoit eu l'envie du monde la plus forte de vous plaire. A moi ! Madame, m'écriai-je, je vous jure qu'elle n'y a jamais pensé. Peut-être, répondit-elle, n'avez-vous pas voulu le voir, n'est-il pas vrai ? Cela vous aura échappé ? Peut-être aussi l'avez-vous aimée : il est un âge où tout plaît, c'est un malheur. On prend quelqu'un sans sçavoir pourquoi, parce qu'il le veut, parce qu'on est trop jeune aussi pour sçavoir dire qu'on ne le veut pas, qu'on est pressé d'avoir une affaire, & que la plus promptement décidée paroît toujours la meilleure. On est amoureux quelque tems, les yeux s'ouvrent à la fin, on voit ce qu'on a pris, on s'ennuie de l'avoir, on en rougit, l'on quitte ; & voilà comme vous aurez eu Madame de Lursay. Elle a, je crois, répondis-je, beaucoup d'amitié pour moi ; mais ..... Eh ! oui, interrompit-elle, vous allez être discret, & ce ne sera que par vanité. Je ne crois pas, dit alors Madame de Mongennes, que ce soit là sa raison. Il feroit trop d'injustice à Madame de Lursay s'il pensoit d'elle aussi mal, & je la trouve assez aimable pour n'être pas surprise qu'elle eût pu lui plaire.

Vous le trouvez, Madame, reprit-elle d'un ton de pitié, c'eſt un goût qui vous eſt particulier : elle a peut-être plû jadis ; mais perſonne d'aujourd'hui n'étoit de ce tems-là. Il n'eſt pourtant pas ſi éloigné que vous ne puiſſiez vous en ſouvenir, repliqua Madame de Mongennes ; moi qui vous parle, je l'ai vu ce tems. Eh bien ! Madame, répondit-elle, vous ne voulez pas apparemment qu'on vous croie jeune.

Comme elles en étoient-là, & qu'une aigreur polie ſe mettoit dans leurs diſcours, nous apperçûmes Verſac. Madame de Sénanges l'appella, il vint à nous ; mais ſans cet air libre que j'admirois en lui, & que je cherchois vainement à prendre. Il ſembloit que la vue de Madame de Mongennes le gênât, & qu'elle eût ſur lui cette ſupériorité qu'il avoit ſur toutes les autres femmes.

Ah ! venez, comte, lui dit Madame de Sénanges, j'ai beſoin de vous contre Madame, qui me ſoutient depuis deux heures des choſes inouies. Je croirois bien, répondit-il ſérieuſement, avec un eſprit ſupérieur, il n'y a rien de bizarre & même d'abſurde, qu'on ne puiſſe ſoutenir avec ſuccès : eh bien ! quel

étoit l'objet de la dispute? Vous connoissez Madame de Lursay, lui demanda-t-elle? Excessivement, Madame, répondit-il; c'est assurément une personne respectable, & dont tout le monde connoît les agrémens & la vertu. Madame soutient, reprit-elle, qu'on peut encore aimer Madame de Lursay avec décence. J'y trouverois pour moi, dit-il, plus de générosité & de grandeur d'ame. C'est ce que je dis, repartit-elle, & qu'on ne peut s'attacher à quelqu'un de l'âge de Madame de Lursay, sans se faire un tort considérable. Cela est exactement vrai, repartit-il, mais du premier vrai. Il y a milles belles actions comme celles-là qu'on ne sçauroit faire sans se commettre, & qui ne prennent jamais en bien dans le monde. Eh! que dites-vous, dit Madame de Mongennes? On excuse tous les jours des goûts extraordinaires : plus ils sont bizarres, plus on s'en fait honneur, & vous voudriez..... Oui, Madame, interrompit-il, non seulement on les tolere, on fait pis, on les approuve & vous n'ignorez pas que j'en ai des preuves; mais le public n'est pas toujours aussi complaisant que je l'ai trouvé : il est des goûts qu'il s'obstine à proscrire.

Il feroit, comme vous le dites, peu complaifant, reprit-elle, & j'ajoute qu'il feroit fort injufte fi l'on ne pouvoit aimer Madame de Lurfay fans qu'il y trouvât à redire : je conviens qu'elle n'eft plus de la premiere jeuneffe; mais combien ne voit-on pas de femmes beaucoup moins jeunes qu'elle, infpirer encore des fentimens, ou du moins chercher à les faire naître ? Cela n'eft pas douteux, dit Verfac, mais auffi ne le fouffre-t-on pas tranquillement. Ah ! pour cela, dit Madame de Sénanges, on en voit fort peu : il eft un âge où l'on fçait qu'il faut fe rendre juftice. Oui, reprit Verfac, mais il me femble qu'il n'arrive pour perfonne, & que communément on meurt de vieilleffe en l'attendant encore. Moi, par exemple, je connois des femmes qui ont vieilli beaucoup, extrêmement, qui par conféquent font devenues laides, & ne s'en doutent feulement pas & qui croient de la meilleure foi du monde, avoir encore tous les charmes de leur jeuneffe, parce qu'elles en ont confervé foigneufement tous les travers. Ah ! que c'eft bien Madame de Lurfay, s'écria-t-elle, des travers qu'on prend pour des charmes ! il eft inconcevable combien

cela est frappant ! cela est d'un lumineux particulier ! & combien de gens cela ne peint-il pas ? Pour moi, j'y reconnois mille personnes. Pas encore toutes celles à qui cela ressemble, dit Madame de Mongennes, & vous l'attribuez à beaucoup d'autres pour qui il n'est point fait : car en vérité, Madame de Lursay n'est ni vieille ni ridicule. Je ne conçois rien à votre entêtement, Madame, repliqua Madame de Sénanges ; il me pique : laissons là ses ridicules, ils sont prouvés ; mais enfin quel âge a-t-elle donc ? Eh bien ! Madame, dit Versac, elle n'a véritablement que quarante ans : mais je soutiens qu'elle en a plus, parce que je ne l'aime pas assez pour permettre qu'elle n'ait que son âge. Assurément vous vous trompez, repliqua-t-elle aigrement ; quarante ans ! il est impossible qu'elle n'ait que cela. Je me souviens...., Madame, interrompit-il, en poussant cela jusques à la calomnie, elle en a quarante-cinq, mais je ne sçaurois aller plus loin. Au reste, voudriez-vous bien me dire à propos de quoi cette obligeante dissertation sur Madame de Lursay ?

Vous le voyez bien, dit-elle, ce ne peut être qu'à propos de l'amour qu'elle

avoit inſpiré, l'on ne ſçait comment, à M. de Meilcour. Ah! Madame, répondit il d'un air myſtérieux, pour peu qu'on eſtime les gens, on ne dit point ces choſes-là tout haut, on ne devroit pas même les penſer; mais la foibleſſe humaine ne permet pas une ſi grande perfection. Je ne connois perſonne qu'un fait pareil, s'il étoit avéré, ne perdît à jamais dans le monde. M. de Meilcour a ſans doute pour Mad. de Lurſay de l'eſtime, du reſpect, de la vénération même, ſi vous voulez; mais il ſeroit trop dangereux pour lui qu'on le ſoupçonnât ſeulement du reſte. Vous le défendez mieux que lui-même, reprit-elle; vous voyez qu'il s'en laiſſe accuſer ſans répondre, & que ce propos l'embarraſſe. Peut-être auſſi, dit-il, ne fait-il que l'ennuyer, & j'en ſerois peu ſurpris. A l'égard de ſon embarras, je ne vois pas ce que vous en pouvez conclure. Etre embarraſſé de l'accuſation, n'eſt pas être convaincu du crime. Il eſt bien vrai que Madame de Lurſay a pour lui d'aſſez tendres ſentimens; mais qui, dans le monde, eſt à l'abri de ces accidens-là? répond-on de toutes les paſſions qu'on inſpire, & pourvu qu'on les mépriſe, qu'on les rende bien infortunées, quand il n'eſt pas de la

dignité de s'y prêter, que reste-t-il au public à dire ? Je suis, pour moi, très-certain que M. de Meilcour a fait de même, & qu'il n'a pas là-dessus la moindre complaisance à se reprocher. Tant pis si cela est vrai, dit Madame de Mongennes; je ne vois pas qu'il puisse mieux faire, ou du moins, je vois qu'il pourroit faire beaucoup plus mal.

Malgré l'extrême & malheureuse déférence que j'ai pour tout ce que vous pensez, Madame, répondit Versac, je ne sçaurois être de votre avis. Pour vous, Madame, continua-t-il, en parlant à Madame de Sénanges, je suis surpris que vous soyez assez mal instruite de son choix, pour avoir encore Madame de Lursay à lui reprocher. Moi! lui dit-elle, je suis, je vous jure, dans la bonne foi; il ne m'a point encore fait de confidences. Qu'importe, Madame, vous à qui j'ai vu deviner tant de choses plus obscures que ne l'est le secret de son coeur, ne pourriez-vous pas vous servir encore de votre pénétration; par pitié, Madame, devinez-nous. Non, dit-elle, cela ne feroit pas convenable; quand il m'aura confié ses tourmens, je verrai ce qu'il sera à propos de lui répondre. Allons, Monsieur, me dit Ver-

ſac, confiez, vous êtes trop heureux : mais, ajouta-t-il, en me voyant interdit, ces ſortes de confidences ſe font rarement devant témoins. Enfin, demanda-t-elle, qu'eſt-ce donc que ce ſecret ? Je ne l'imagine pas. J'en ſuis fâché, Madame, répondit-il, car ſi vous ne paroiſſez pas avoir deviné quelque choſe, on n'aura rien du tout à vous dire. Vous concevez bien, Madame, dit alors Madame de Mongennes, que ce ſecret ſi merveilleux ne peut vous échapper. Et cependant, reprit-elle, on me le cache encore.

Je crois voir à préſent, dit Verſac, que nous ne riſquons plus rien à vous l'apprendre. Mais où ſoupez-vous aujourd'hui ? Au fauxbourg ? Oui, répondit-elle, mais ce n'eſt pas chez moi : nous allons toutes deux chez la maréchale de***, vous devriez bien y venir. Je ne ſçaurois, dit-il, il y a auſſi un fauxbourg où je ſoupe, mais ce n'eſt pas le vôtre. Quelque tendre engagement vous y retient ſans doute ? Tendre, reprit-il, non. Eſt-ce toujours la petite de*** ? Il ſeroit un peu difficile, repartit-il, que ce fût toujours elle, je ne l'ai jamais eue. Ah ! quelle folie, s'écria Madame de Mon-

gennes, de nier une affaire aussi publique, & dont tout le monde se tue de parler depuis deux mois? Je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que vous fussiez quelquefois persuadée que je ne prends pas toujours, ni toutes les femmes, ni tous les travers qu'on me donne. Est-ce, dit Madame de Sénanges, une vieille affaire? Non, dit-il, j'en ai fini une ce matin. Pourroit-on sçavoir qui vous attache à présent? Qui? la plus nouvelle? Oui, la plus nouvelle.

Vous l'ignorez! reprit-il, il est singulier que vous ne sçachiez pas qui c'est; on se tuera d'en parler, vous l'apprendrez de reste: j'imaginois pourtant que le fait étoit déja public. Cela s'est commencé très-vivement à l'opéra; continué ailleurs; & cela s'acheve aujourd'hui dans ma petite maison. Elle est charmante! ajouta-t-il, ma petite maison, je prétends au premier jour vous y donner une fête. Cela est galant au possible, dit Madame de Mongennes; est-ce.... ? Oui, Madame, interrompit il, c'est toujours la même. Eh bien! acceptez vous ma proposition? Une fête dans une petite maison! dit Madame de Sénanges, vous

n'y pensez pas ; voilà de ces parties qui ne sont pas décentes, & qu'on a raison de blâmer.

Mais quel conte ! reprit Versac ; & quand il seroit vrai qu'on les blâmât, seroit-il juste de s'en contraindre ? Cachez-vous ; le public vous devine-t-il moins ? Quelques égards que vous vouliez avoir pour lui, il est sûr qu'il parle ; & d'ailleurs, je ne connois, moi, rien de plus décent qu'une petite maison, rien qui vous expose moins à ces discours qu'il semble que vous craigniez. Je commence même à croire que l'amour des bienséances, plus encore que la nécessité, les a mises à la mode. N'est-ce pas dans une petite maison qu'on soupe sans scandale tête-à-tête ? Et peut-on, sans cette ressource, former aujourd'hui un engagement ? N'en fait-elle pas même un des premiers articles ? Une femme qui se respecte, c'est-à-dire, qui, avec le cœur tendre, ou l'esprit libertin, veut cacher sa foiblesse, ou ses sottises, peut-elle en imposer sans le secours d'une petite maison ? Eh ! quoi de plus pur, de moins interrompu, de plus ignoré, que les plaisirs qu'on y goûte ? Tous deux soustraits à une pompe embarrassante, arrachés de ces ap-

partemens somptueux où l'amour querelle, ou languit sans cesse; c'est dans une petite maison qu'on le réveille, ou qu'on le retrouve : c'est sous son humble toît que l'on sent renaître ces desirs étouffés dans le monde par la dissipation, & qu'on les satisfait sans les perdre.

Ah ! comte, dit Madame de Sénanges en riant, s'il étoit vrai qu'une petite maison eût cette derniere vertu, qui voudroit en habiter une grande ? Je ne vous dirai pas bien positivement qu'on ne les y perde pas, reprit Versac, mais il est sûr qu'on les y amuse davantage. C'est toujours y gagner, répondit-elle, mais en attendant qu'on accepte la fête que vous proposez, vous feriez bien de souper tous deux chez moi à mon retour de Versailles, qui sera dans fort peu de jours ; je vous le manderai, Versac : A moi ! s'écria-t-il, vous connoissez mes distractions, j'oublierai peut-être de le faire avertir : écrivez-lui, cela sera plus sûr & plus honnête, & il voudra bien m'instruire du jour que vous aurez choisi. Je le veux bien, dit-elle, c'est un billet sans conséquence. Oh ! vous êtes insoutenable aussi avec vos ménage-

mens ſur les bienſéances ; je ne vois perſonne les pouſſer auſſi loin que vous ; vous en deviendrez ridicule à la fin, reprit-il. Il eſt bon de s'obſerver ; mais une trop grande exactitude eſt gênante, je meurs de peur que vous ne deveniez prude. Non, répondit-elle, pour prude, je ne crois pas que je la devienne, cela n'eſt pas de mon caractere ; mais je vous avouerai que je hais l'indécence. Etre indécente, eſt une choſe qui me révolte, & que je ne pardonne pas. On ne ſçauroit penſer autrement quand on eſt auſſi bien née que vous l'êtes, répondit-il d'un air ſérieux ; mais raſſurez-vous ſur ce billet, tous les jours on en écrit de pareils. Viendrez vous, Monſieur, me demanda-t elle ? Je deſire aſſurément de le pouvoir, Madame, répondis-je ; mais je ne ſçais ſi je ne vais pas à la campagne avec ma mere, avant votre retour. Non Monſieur, me dit Verſac, non, vous n'irez pas à la campagne, ou vous en reviendrez : ce n'eſt pas dans une ſituation auſſi charmante que la vôtre, qu'on s'embarque dans de ſemblables parties.

Quelque choſe que pût dire Verſac, mon air mécontent lui prouvoit qu'il

ne me persuadoit pas, & je m'apperçus que Madame de Sénanges s'alarmoit de l'obstacle que j'apportois à ce souper. Versac, qui avoit résolu de m'enlever à Madame de Lursay, m'engagea si positivement, qu'il me fut impossible de songer davantage à me défendre, & je promis, très-décidé à manquer à une parole que je donnois aussi forcément.

Je rêvois avec un extrême chagrin à la violence qu'on me faisoit, & je me confirmois plus que jamais dans l'idée que Madame de Sénanges, malgré ses discours contre l'indécence, n'étoit que ce qu'au premier coup-d'œil elle m'avoit paru; elle ne s'en flatta pas moins, que je ne m'occupois que de mon bonheur prochain.

Que je suis satisfaite de votre complaisance! me dit-elle tendrement, vous êtes charmant! cela est vrai, vous êtes charmant! Mais, dites moi donc, que vous serez bien aise de me revoir. Oui, Madame, répondis-je froidement. Je ne sçais, continua-t-elle, si je devrois vous dire que je penserai à vous avec plaisir: je crains que vous ne vous intéressiez que médiocrement à ce que je pourrois vous apprendre là-dessus.

Pourquoi, Madame, répondis-je ? Ah ! pourquoi, reprit-elle ? Voilà ce que je ne dois pas encore vous apprendre. Cependant..... ; mais quel usage ferez-vous de ce que je vous dirai ?

Excédé d'impatience & d'ennui, j'allois, je crois, la prier de vouloir bien ne me rien confier, lorsqu'au détour de l'allée, je vis Madame de Lursay, Hortense & sa mere, qui venoient vers nous. Le désordre où cette vue inopinée me plongea fut extrême. Sans croire que je fusse aimé d'Hortense, j'étois déséspéré, qu'après l'avoir quittée si brusquement, elle me trouvât avec Madame de Sénanges. Quoique la crainte de déplaire à Madame de Lursay ne m'occupât plus, sa présence ne laissoit pas de m'embarrasser. Le reproche de fausseté qu'elle m'avoit fait devant Hortense, & la derniere querelle que nous avions eue ensemble, m'avoient aigri contre elle au dernier point, & m'éloignoient d'un raccommodement dont je craignois les suites ; mais je redoutois ses discours. Sans découvrir l'intérêt qui la feroit parler sur mes liaisons avec Madame de Sénanges, sçachant même à cet égard, se couvrir du masque le plus noble, elle pouvoit faire penser

à Hortense qu'elles n'étoient pas innocentes, & si elle n'avoit pas à me détruire dans son cœur, contribuer du moins à m'en fermer l'accès pour toujours. Je m'efforçois vainement de cacher mon trouble ; il étoit peint dans toutes mes actions & dans mes yeux : je n'osois les lever sur Hortense, & ne pouvois pas en même tems les porter ailleurs ; un charme secret & invincible les arrêtoit sur elle malgré moi.

Madame de Lursay me parut pénétrée de douleur ; mais accoutumée à prendre sur elle, son visage changeoit à mesure qu'elle approchoit de nous ; & elle répondit en souriant, & de l'air du monde le plus libre & le plus ouvert, à la révérence décontenancée que je leur fis. Pour Hortense, que j'examinois avec soin, elle ne marqua en me voyant ni trouble, ni plaisir. J'entendois cependant de tous côtés se récrier sur ses charmes, & j'en sentois augmenter mon amour & ma douleur. Nous passâmes sans nous parler.

Voilà donc, dit Madame de Mongennes, en regardant Madame de Lursay, cette femme qu'on ne pourroit plus aimer que par générosité ? Il seroit singulier assurément qu'avec autant d'a-

grémens, elle ne pût pas faire une passion. Hélas! oui, Madame, répondit Madame de Sénanges, elle a précisément ce malheur-là, & votre étonnement ne le fera pas cesser. Eh bien! Monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, rien ne pourra-t-il vous tirer de votre rêverie? Est-ce Madame de Lursay qui la cause? Je vous ai déjà dit, Madame, interrompis-je, qu'elle ne prend rien sur mon cœur; une autre idée que la sienne l'occupe trop vivement pour qu'il puisse être partagé; & dût cette passion causer tous les tourmens de ma vie, je sens avec plaisir qu'elle n'en peut jamais être effacée.

L'amour dont j'étois pénétré, me donnoit une expression de sentiment à laquelle Madame de Sénanges se méprit. Je vis ses yeux s'animer. Vous, malheureux! me dit-elle; eh! pourquoi le seriez-vous? Devez vous seulement imaginer que vous puissiez l'être; & fait-on quelque chose qui doive vous le faire craindre? soyez constant, mais que ce ne soit que pour être toujours heureux! Je reconnus sa méprise, & la lui laissai. Il m'importoit assez peu qu'elle me crût amoureux d'elle & j'étois sûr qu'elle ne pourroit pas le croire long-tems.

Verſac qui s'amuſoit à contredire Madame de Mongennes, repaſſa dans cet inſtant de notre côté. N'eſt-il rien arrivé d'extraordinaire à Madame de Mongennes, qui ait bouleverſé ſes idées, demanda-t-il ? Elle veut que Madame de Lurſay ſoit belle, & n'imagine ſeulement pas que Mademoiſelle de Théville puiſſe l'être. Mais ſur la dernière partie de ce qu'elle penſe, je ſerois aſſez de ſon avis, répondit Madame de Sénanges, Mademoiſelle de Théville a plus d'éclat que de beauté, plus d'air que de taille, c'eſt en tout une perſonne à paſſer fort vîte. Pour moi, qui m'y connois, dit Verſac, je ne lui trouve qu'un défaut, c'eſt d'avoir l'air trop modeſte : elle s'en défera dans le monde vraiſemblablement ; & plût au ciel que je fuſſe le premier à l'en corriger ! Donnez-lui, ſi vous pouvez auſſi, l'air ſpirituel, dit Madame de Mongennes ; défaites-la de ces grands yeux inanimés, dont il paroît qu'elle ne ſçait que faire ; jettez-y de l'intention & du feu, ce ſera un d'autant plus bel ouvrage, que ſûrement il n'eſt pas facile. Si vous le trouviez plus aiſé, repartit-il, il le feroit bien moins, & la façon dont vous par-

lez d'elle, m'assure qu'elle n'a rien à acquérir.

Indigné de la basse jalousie qui regnoit dans les discours de ces deux femmes, & du peu de cas qu'elles faisoient de la beauté de Mademoiselle de Théville, je ne pus me contenir. En effet, dis-je à Versac, elle est trop belle pour qu'on ne veuille pas lui trouver des défauts; il est plus sûr de louer Madame de Lursay, elle peut enlever moins de conquêtes.

L'air méprisant avec lequel je parlois ne devoit pas plaire à Madame de Mongennes; mais je lui aurois dit des choses plus désobligeantes qu'elle ne s'en seroit pas offensée: ses desseins sur moi étoient moins détruits que dissimulés; & quoiqu'elle n'affectât plus cette grande vivacité qui avoit allarmé Madame de Sénanges, & que le desir qu'elle avoit de m'engager fut extérieurement modéré, il n'en étoit pas dans le fond moins ardent. Elle jugeoit, aux façons froides que j'avois pour Madame de Sénanges, que je ne l'aimois point, & trop sotte pour n'être pas excessivement vaine, elle ne doutoit point que je ne lui cédasse aussi-tôt qu'elle le voudroit. Je jugeois de ses espérances par

ses attentions, & de certains regards dont je commençois à comprendre la valeur, quoiqu'ils ne m'en trouvassent pas plus sensible.

Depuis que j'avois rencontré Mademoiselle de Théville, j'avois senti redoubler l'ennui que m'inspiroit Madame de Sénanges; mais la crainte de lui faire penser que j'étois impatient de retrouver Madame de Lursay, m'avoit retenu auprès d'elle. Heureusement, ma contrainte ne fut pas longue, & elle partit peu d'instans après, en me priant de songer à elle, & en m'assurant qu'elle n'oublieroit pas de m'écrire à son retour de Versailles. Je me séparai d'elle & de Versac, résolu de chercher l'un avec autant de soin, que je me promettois d'en mettre à éviter l'autre.

Je ne fus pas plutôt libre, que je cherchai Mademoiselle de Théville. Quelque chose que je souffrisse de sa froideur, je souffrois encore plus de son absence; il sembloit, quand je ne la voyois pas, que ma jalousie me tourmentât plus violemment; j'imagnois qu'elle pensoit sans distraction à Germeuil, & que son cœur jouissoit trop tranquillement d'une idée que je lui croyois si chere; j'espérois que du

moins ma présence l'empêcheroit de s'en occuper autant que je le craignois; enfin, & sans tous ces motifs, je voulois la revoir, dussai-je encore être témoin de son amour pour mon rival.

Enfin je la retrouvai. Elles venoient de mon côté. Madame de Lursay rougit à ma vue; mais peu inquiet de ses mouvemens, ce fut dans les yeux d'Hortense que je cherchai ma destinée. Il me parut qu'elle me voyoit arriver comme quelqu'un à qui l'on prend peu d'intérêt. J'eus lieu de penser qu'il lui étoit égal que je fusse auprès de Madame de Sénanges, ou auprès d'elle; & les nouvelles preuves que je recevois de son indifférence, acheverent de me percer le cœur.

Madame de Lursay, pendant le tems que j'employois à examiner Hortense, me regardoit fixement, & d'un air railleur, dont enfin je m'apperçus, & qui redoubla l'aversion que je commençois à sentir pour elle. Je sçavois tout ce qu'elle avoit à me dire, & les idées qu'elle s'étoit faites sur Madame de Sénanges. Ce qui s'étoit passé entr'elle & moi, étoit encore trop secret pour que ce lui fût une raison de se contraindre. Elle pouvoit, sans se sacrifier, parler

librement du nouvel amour dont elle me croyoit occupé, & j'étois presque certain qu'elle l'avoit fait : si nous avions été seuls, j'aurois été moins embarrassé d'une explication, où j'aurois pu lui montrer qu'il ne me restoit pour elle pas plus d'estime que d'amour; mais la présence de Madame de Théville & d'Hortense, lui donnoit sur moi un avantage, que, sans renoncer à toutes bienséances, je ne lui pouvois ôter.

Eh bien! Monsieur, me demanda-t-elle d'un ton railleur, ce mal de tête si violent n'a pas, ce me semble, été de longue durée? En effet, répondis-je, la promenade l'a dissipé. Seroit-ce seulement à la promenade qu'il faudroit, repliqua-t-elle, attribuer une guérison si prompte; & Madame de Sénanges y sera-t-elle comptée pour rien? Je n'avois pas encore imaginé, répondis-je, que ce fût elle que j'en dusse remercier. Instruit par vos bontés de tout ce que je lui dois, je n'oublierai pas de lui en marquer ma reconnoissance. Elle vous en donnera sans doute des sujets plus importans, répondit-elle, & je la crois personne à ne pas borner ses bienfaits à si peu de chose. Elle est fort noble, Madame de Sénanges; mais comment

êtes-vous resté ici sans elle ? Apparemment, repartis-je avec un aigreur qui commençoit à me surmonter, qu'il ne m'a pas été possible de la suivre : mais la certitude de la revoir bientôt adoucit extrêmement le regret que j'ai de son absence.

Madame de Lursay ne me répondit que par un regard d'indignation qui redoubla la mienne, & sans rien dire, nous nous exprimâmes avec force toute la colere que nous ressentions. Elle ne s'en tint pas aux regards, & croyant me mortifier d'avilir Madame de Sénanges, elle employa tout son esprit à peindre avec les traits les plus marqués, ses vices & ses ridicules. Elle ne pouvoit pas en penser plus mal que moi-même, mais loin de l'en laisser médire à son gré, je me crus obligé de la défendre, & je le fis avec tant d'ardeur, & si peu de ménagement, qu'il ne fut plus possible à Madame de Lursay de douter de la nouvelle passion, dont auparavant elle ne faisoit que me soupçonner. Aveuglé par ma colére, je ne crus pas que ce fût assez que je parusse estimer Madame de Sénanges, & j'en parlai comme si je l'eusse trouvée jeune, jolie & spirituelle, & avec cet enchantement où

nous met un objet qui commence à nous plaire.

Je m'apperçus, à la douleur de Madame de Lursay, que je venois de la convaincre qu'elle m'avoit perdu, & je goûtai pendant quelques instans le plaisir de la vengeance. Ce fut trop tard que je sentis ce qu'il m'alloit coûter. Occupé du desir de la tourmenter, j'avois oublié qu'Hortense m'écoutoit, & que je ne pouvois persuader l'une de mon amour pour Madame de Sénanges, sans donner à l'autre la même idée. Cette réflexion que je fis enfin, m'accabla. Avant une si cruelle étourderie que celle que je venois de faire, je n'avois à combattre que la froideur d'Hortense; mais comment lui oser parler de ma tendresse, après avoir avoué que Madame de Sénanges avoit fait sur moi la plus vive des impressions? Devois-je lui confier les raisons qui m'avoient porté à louer avec opiniâtreté une femme si digne de mépris? Pouvois-je moi-même, sans mériter le sien, me justifier aux dépens de Madame de Lursay, & sacrifier le secret de son cœur? Moi! à qui l'honneur imposoit si sévérement la loi de ne le laisser même jamais pénétrer?

Plus je me voyois condamné à gar-

der le silence, moins j'espérois pouvoir sortir de l'embarrassante situation où je m'étois mis, quelque peu d'intérêt qu'Hortense eût paru prendre à mes discours, je ne sçais quelle idée, que je trouvois sans fondement, mais qui ne m'en occupoit pas moins, ranimoit mes espérances. Presque certain que je serois un jour obligé de me justifier auprès d'elle, je préparois déjà tout ce qui pouvoit détruire dans son esprit une prévention qu'elle auroit prise avec d'autant plus de justice, que j'avois travaillé moi-même à la lui donner. Sa tristesse augmentoit encore mon trouble & mon inquiétude. Un état aussi singulier que le sien, ne pouvoit guere être attribué qu'à une passion secrete & malheureuse; mais s'il étoit vrai, comme ce jour même je l'avois cru, qu'elle aimât Germeuil, quelle pouvoit être la cause de sa mélancolie? Quand je les avois quittés, aucun nuage ne paroissoit devoir s'élever entr'eux; son absence avoit-elle pu faire naître un si violent chagrin? On s'attriste quand on perd pour long-tems ce qu'on aime: ne fait-on que le quitter pour quelques instans, on pense à lui, l'on s'en occupe, mais cette rêverie est plus tendre que douloureuse

loureuse ; Germeuil n'étoit donc pas l'objet de ses peines dans le fond ; je ne pouvois le croire mon rival, que parce qu'il est assez naturel que quand on en craint un auprès d'une femme, ce soit l'ami qu'elle paroît aimer le plus tendrement, & qui nous cause le plus d'inquiétude.

Le moyen le plus simple de me délivrer des miennes, étoit sans doute de m'expliquer avec Hortense, & je le sentois bien ; mais convenir que cette explication m'étoit nécessaire, n'étoit pas me la rendre plus facile. Je n'entrevoyois rien qui pût me conduire sûrement à l'éclaircissement que je souhaitois, & m'aider à découvrir si Germeuil étoit cet inconnu que je sçavois aimé, ou si je n'avois pas à craindre quelqu'autre que lui.

Absorbé dans cette confusion d'idées & de sentimens, les parcourant toutes, les éprouvant tous, sans m'arrêter sur aucun, je marchois auprès d'Hortense dans un état peu différent du sien. Je voulois interrompre sa rêverie, & je ne trouvois rien à lui dire. Ce fut aussi vainement que je cherchai à fixer ses yeux sur moi, & nous arrivâmes à la porte sans qu'il lui fût rien échappé de tout ce qui pouvoit m'instruire, ou me satisfaire.

Madame de Lurſay qui, depuis le panégyrique qu'elle m'avoit entendu faire de Madame de Sénanges, ne m'avoit point parlé, après avoir vu partir Madame de Théville & Hortenſe, me demanda, mais avec une douceur extrême, ſi je voulois qu'elle me remenât chez moi, ou qu'elle me conduisît chez elle. Le chagrin que ce jour même elle m'avoit cauſé, & l'état où m'avoit mis l'opiniâtre froideur d'Hortenſe, m'éloignoient également de ce qu'elle me propoſoit, & je lui répondis ſéchement que je ne pouvois faire ni l'un, ni l'autre. Il me parut qu'elle étoit conſternée de ma réponſe, & de la profonde & ſérieuſe révérence dont je l'avois accompagnée; cependant elle inſiſta. Je lui ſoutins avec moins de ménagement encore, que des raiſons invincibles s'oppoſoient à ce qu'elle deſiroit, & nous nous ſéparâmes enfin tous deux, triſtes & mécontens l'un de l'autre.

Je rentrai chez moi l'eſprit & le cœur trop tourmentés pour vouloir y voir perſonne, je paſſai toute la nuit à faire ſur mon aventure les plus cruelles, & les plus inutiles réflexions.

On connoît aſſez les ſonges des amans, leurs incertitudes, leurs diffé-

rentes résolutions, pour concevoir tous les mouvemens dont je fus agité tour-à-tour ; & j'ai trop parlé de mon peu d'expérience ; on voit trop par ce récit combien je lui devois d'idéees fausses, pour avoir besoin de m'arrêter sur ce sujet plus long-tems.

Je ne sçavois encore à quel projet je devois m'arrêter, lorsqu'on entra chez moi. Je reçus en même tems ce billet de la part de Madame de Lursay.

Si je ne consultois que votre cœur, je ne prendrois pas la peine de vous écrire ; mon silence sans doute m'épargneroit de nouveaux affronts ; plus tendre que je ne suis vaine, je ne crains pas de m'y exposer encore. Je vais aujourd'hui à la campagne pour deux jours, vous ne mériteriez pas que je vous en avertisse ; beaucoup moins que je vous priasse de m'y accompagner, cependant je fais l'un & l'autre. Tant d'indulgence de ma part, ne vous rendra peut-être que plus ingrat ; mais il me sera doux de vous confondre par mes bontés, si je ne puis vous y rendre sensible. Je suis d'ailleurs curieuse de sçavoir si vous trouvez à Madame de Sénanges autant de charmes que vous lui en trouviez hier. Je veux bien encore m'inquiéter de ce que vous

penſez ſur ce ſujet. Songez que je puis ne le pas vouloir long-tems. Adieu, je vous attends à quatre heures.

Ce billet ne m'ôta rien de ma colere contre Madame de Lurſay, avec qui je ne voulois point d'explication ; ainſi, ſans réfléchir ſur cette partie de campagne ſi ſubitement formée, & dont la veille je n'avois pas entendu parler, je lui écrivis avec la derniere froideur, qu'il m'étoit impoſſible de faire ce qu'elle deſiroit ; & que j'avois pris la veille des engagemens que je ne pouvois rompre. Dans la ſituation où nous étions enſemble, cette réponſe étoit impertinente ; mais plus je le ſentis, plus je fus content de la lui avoir faite. J'étois déterminé à rompre avec elle. C'étoit, de tous mes projets, le ſeul qui me fût reſté conſtamment dans l'eſprit, & je ne pouvois me blâmer d'un refus qui, ſelon toutes les apparences, aſſuroit & avançoit notre rupture.

La haine que je reſſentois alors pour Madame de Lurſay, ne me l'avoit pas ſeule dictée. J'avois craint encore moins d'ennui pour moi, à être auprès d'elle, que de chagrin à être éloigné d'Hortenſe, que je ne voulois pas quitter, dans

des circonstances où il m'étoit important de lui dire que je l'aimois, ou de veiller du moins sur mes rivaux. Je passai à m'occuper de son idée, tous les momens où il ne m'étoit pas encore permis de la voir, & il étoit à peine cinq heures, que je volai chez elle.

J'arrivai bientôt, on ouvrit. Entre quelques équipages que je vis dans la cour, je reconnus celui de Madame de Lursay. Il ne m'en fallut pas davantage pour me faire connoître la faute que j'avois faite, & l'impossibilité de la réparer me désespéra. Je ne pouvois plus douter qu'Hortense ne fût de cette partie que j'avois refusée. La hauteur avec laquelle j'avois écrit à Madame de Lursay que je ne pouvois en être, ne me permettoit pas de songer à la renouer avec elle, & ne la dispensoit que trop de vouloir bien m'en prier encore.

Plein de fureur contre moi-même, j'entrai, mais décontenancé & tremblant. Madame de Lursay pâlit à ma vue, & il me parut qu'elle lui causoit autant de colere que d'étonnement. Quoique je méritasse toute sa haine, je ne laissai pas de m'offenser autant de ce qu'elle m'en marquoit, que si elle m'eût fait

injuſtice. Je ne m'arrêtai pas long-tems à cette idée. Hortenſe qui parloit à Germeuil, l'air familier que je lui trouvois avec lui, la ſurpriſe qu'elle marqua en me voyant, & ſa rougeur ſubite, étoient pour moi des objets qui anéantiſſoient tous les autres dans mon eſprit, & me donnoient ſeuls à rêver.

Vous venez ſans doute avec nous, Monſieur, me demanda Madame de Théville ? Non, Madame, répondit vivement Madame de Lurſay, je l'en avois prié, mais il a des engagemens qu'il ne ſçauroit rompre ; je crois que vous les devinez. Quelle folie ! s'écria Germeuil, je vous jure, Madame, qu'il n'a rien à faire. Je ſçais le contraire poſitivement, reprit-elle d'un air ſec ; mais l'heure nous preſſe, & il voudroit, ſans doute, d'autant moins retarder notre départ, que ſûrement nous retardons ſes plaiſirs. Adieu, Monſieur, me dit-elle en ſouriant, je ſerai peut-être plus heureuſe une autre fois, où vous ſerez moins occupé.

En achevant ces paroles, elle me préſenta la main d'un air auſſi libre que s'il n'eût été queſtion de rien entre nous : & mourant de rage, je fus obligé de la conduire juſques à ſon carroſſe.

Il feroit cependant fingulier, me dit-elle tous bas, en défcendant, que vous fuffiez fâché de la réponfe que vous m'avez faite; mais non, vous ne fçavez qu'offenfer, & j'aurois tort de vous croire capable de repentir. Ah! de grace, Madame, répondis-je, ceffons de pareils difcours, le tems en eft paffé pour vous & pour moi. Je connois, reprit-elle votre obligeante façon de répondre, mais je veux bien ne m'y pas arrêter, vous m'avez accoutumée à être indulgente. Que je fçache feulement fi, comme vous ne penfez pas long-tems à la même chofe, il ne vous auroit pas pris un remords? Ne craignez pas de me l'avouer, feroit-il vrai que vous vouluffiez venir? C'eft, Madame, repartis-je, une queftion à laquelle j'ai répondu dès ce matin. Il fuffit, reprit-elle, & je vous fupplie de vouloir bien oublier que j'ai ofé vous la faire deux fois.

Elle me fit alors une de ces révérences choquantes, que je fçavois fi bien lui faire quelquefois. Je voulois en vain déguifer mon chagrin. Voir Germeuil auprès d'Hortenfe, & penfer que, dans la folitude de la campagne, il trouveroit mille momens pour lui dire

les choſes les plus tendres, étoit un ſupplice que je ne pouvois ſupporter, ſur-tout quand je me ſouvenois qu'il avoit dépendu de moi de me l'épargner. Je me repentis, en les voyant près de partir, de cette fauſſe honte à laquelle je venois de ſacrifier l'intérêt le plus vif de mon cœur. Je tenois encore la main de Madame de Lurſay, & je crus qu'il ne me feroit pas difficile d'obtenir d'elle une choſe qu'elle m'avoit paru deſirer vivement. Je pris enfin aſſez ſur ma ſotte vanité pour eſſayer de me faire parler encore de cette partie, que je ne voyois faire ſans moi, qu'avec la plus vive douleur. Si vous m'aviez averti plutôt, Madame, dis-je à Madame de Lurſay, vous ne m'auriez pas trouvé engagé. Oh! je le crois, répondit-elle ſans me regarder. Si vous le vouliez même, continuai-je... Non, aſſurément, interrompit-elle, je ne veux rien. Je ne mérite pas le moindre des ſacrifices que vous voudriez me faire, & n'en accepterai aucun. Vous penſiez différemment tout à l'heure, repris-je, & j'ai cru pouvoir.... Eh bien! interrompit-elle encore, je penſois fort mal, & je m'en ſuis corrigée. A ces mots, elle me quitta, & me laiſſa

d'autant plus piqué que je croyois m'être compromis, en la priant d'une chose qu'un moment auparavant j'avois refusé d'elle, & que j'avois vainement abaissé mon orgueil.

Quelque intérêt que j'eusse à ne point quitter Hortense, j'imaginai qu'il falloit le faire céder à ce que je croyois me devoir à moi-même, & que mon amour m'avoit même engagé trop loin; ainsi ne pouvant me pardonner d'avoir donné à Madame de Lursay lieu de penser qu'elle me mortifioit, je les laissai partir, désespéré qu'Hortense, qui n'avoit seulement pas daigné me parler, n'eût pas été témoin de mes dernieres démarches auprès de Madame de Lursay, & qu'elle pût attribuer mes refus à mon amour pour Madame de Sénanges. Ils étoient déjà loin, que je n'étois pas encore sorti du trouble où cette situation m'avoit plongé. Revenu enfin à moi-même, je retournai chez moi, méditer profondément sur des minuties, penser faux sur tout ce qui m'arrivoit, & m'affliger jusques au retour d'Hortense.

Quoique je sçusse qu'elle devoit être deux jours à la campagne, j'envoyai le lendemain sçavoir si elle n'étoit

pas revenue. Tourmenté par mon impatience & ma jalousie, le jour d'après j'y allai moi-même, & ne la trouvant pas, je fus cent fois tenté d'aller la joindre ; mais plus vain encore que je n'étois amoureux, la crainte de faire croire à Madame de Lursay que je ne pouvois supporter son absence, l'emporta, & malgré mes terreurs, me fit rester.

J'étois à peine rentré qu'on m'annonça Versac. Quelque occupé que je fusse de mon amour, la solitude à laquelle je m'étois condamné, m'ennuyoit, & je fus charmé de le revoir. Je viens sçavoir, me dit-il, ce que vous faites depuis deux jours. Il n'y a pas d'endroit dans Paris que je n'aie parcouru sans vous y rencontrer. Je suis, répondis-je, de la plus mauvaise humeur du monde. Les amans heureux ont-ils du chagrin, me demanda-t-il ? je ne suis pas fâché de vous voir sensible à l'absence de Madame de Sénanges, mais vous devez être si sûr d'être aimé.... Ah ! Ciel, m'écriai-je. Cette exclamation tragique me confond, interrompit-il à son tour, est-ce qu'on ne vous auroit pas encore écrit ? Non, assurément, répondis-je, il n'y a que deux jours qu'elle

est partie, & vous sçavez qu'elle ne doit m'écrire qu'à son retour ici. Cela est vrai, repartit-il, mais je n'en suis pas moins surpris que vous n'ayez encore entendu parler de rien. Avant hier on vous demanda la permission de vous écrire, & dans toutes les regles, vous auriez déjà dû recevoir quelques billets. C'est une femme charmante que Madame de Sénanges ! on n'a jamais avec elle, ni sottes réflexions, ni lenteurs affectées à craindre. En un instant, son esprit a tout apperçu, son cœur à tout senti. Ce ne seroit pas, repris-je, ce qui me la feroit aimer davantage. Un peu d'indécision, quand il s'agit du choix d'un amant, sied, je crois, mieux à une femme que cette précipitation dont vous sçavez si bon gré à Madame de Sénanges. Autrefois, dit-il, on pensoit comme vous, mais les tems sont changés. Nous parlerons là-dessus plus à loisir; revenons à Madame de Sénanges. Après les espérances que vous lui avez données, & les soins que vous lui avez rendus, votre indifférence m'étonne. Moi! m'écriai-je, je lui ai donné des espérances? Mais, sans doute, répondit-il froidement, quand un homme de votre âge va chez

une femme comme Madame de Sénanges, paroît en public avec elle, & laisse établir un commerce de lettres, il faut bien qu'il ait ses raisons. Communément on ne fait point ces choses-là sans idées. Elle doit croire que vous l'adorez. Ce qu'elle croit m'importe peu, repris-je, je sçaurai la détromper. Cela ne sera pas honnête, repartit-il, & vous la mettrez en droit de se plaindre de vos procédés.

Il me semble, répondis-je, que je suis plus en droit de me plaindre des siens. A propos de quoi peut-elle croire que je lui dois mon cœur? Votre cœur! dit il; jargon de roman. Sur quoi supposez vous qu'elle vous le demande? Elle est incapable d'une prétention si ridicule. Que demande-t elle donc? répondis-je. Une sorte de commerce intime, reprit il, une amitié vive qui ressemble à l'amour par les plaisirs, sans en avoir les sottes délicatesses. C'est, en un mot, du goût qu'elle a pour vous, & ce n'est que du goût que vous lui devez. Je crois, repliquai je, que je le lui devrai long-tems. Peut-être, dit-il. La raison vous éclairera sur une répugnance si mal fondée; Madame de Sénanges ne vous inspire rien à pré-

sent; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'incessamment elle ne vous paroisse plus aimable. Ce sera malgré vous, mais cela sera, ou vous renoncerez à toutes sortes de bienséances & d'usages.

Je suis, quoi que vous en disiez, répondis-je, très-certain que cela ne sçauroit être. On pensera de moi ce qu'on voudra, il est décidé que je n'en veux point. Je le vois avec une extrême douleur, reprit-il, il ne nous reste seulement qu'à examiner si vous avez raison de n'en pas vouloir. Mais, vous, lui demandai-je, la prendriez-vous? Si j'étois, dit-il, assez infortuné pour qu'elle le voulût, je ne vois pas que je pusse faire autrement, & par mille raisons cependant je pourrois m'en dispenser. Eh! pourquoi pourrois-je m'en dispenser moins que vous?

Vous êtes trop jeune, me répondit-il, pour ne pas avoir Madame de Sénanges. Pour vous, c'est un devoir; si je la prenois, moi, ce ne seroit que par politesse. Vous avez actuellement besoin d'une femme qui vous mette dans le monde, & c'est moi qui y mets toutes celles qui veulent y être célebres. Cela seul doit faire la différence de votre choix & du mien.

Permettez moi une question, lui dis-je, ne soyez même pas surpris si dans le cours de cette conversation, je vous en fais quelques-unes. Vous me dites des choses qui me sont trop nouvelles, pour que je les saisisse d'abord comme vous le voudriez. Vous devez d'ailleurs vous attendre à me trouver incrédule, aussi souvent que vous m'étonnerez.

Comme je n'ai d'autre but que celui de vous instruire, je me ferai toujours un vrai plaisir d'éclaircir vos doutes, repartit-il, & de vous montrer le monde tel que vous devez le voir. Mais pour nous livrer plus librement à des objets qui, par leur étendue & leur variété pourront nous mener loin, je voudrois que nous allassions chercher quelque promenade solitaire, où nous puissions n'être pas interrompus, & je crois que l'Etoile pourroit convenir à notre dessein. J'approuvai son idée, & nous partîmes.

Nous ne nous entretînmes en chemin que de choses indifférentes, & ce ne fut qu'en arrivant à l'Etoile que nous commençâmes une conversation, qui n'a que trop influé sur les actions de ma vie.

Vous avez piqué ma curiosité, lui

dis-je, voudriez-vous la satisfaire? N'en doutez pas, répondit-il., je serai charmé de vous instruire. Il y a des choses qu'on ne peut ignorer long-tems sans une sorte de honte, parce qu'elles renferment la science du monde, & que sans elle, les avantages que nous avons reçus de la nature, loin de nous tirer de l'obscurité, tournent souvent contre nous. Je sçais que cette science n'est, à proprement parler, qu'un amas de minuties, & que beaucoup de ses principes blessent l'honneur & la raison; mais en la méprisant, il faut l'apprendre, & s'y attacher plus qu'à des connoissances moins frivoles, puisqu'à notre honte, il est moins dangereux de manquer par le cœur que par les manieres.

Vous rêvez déjà, continua-t-il. Ce n'est pas, repartis-je, que je ne vous prête une extrême attention, mais ce ton sérieux me paroît si peu fait pour vous, que je ne puis revenir de la surprise qu'il me cause. Je vous trouve philosophe, vous...! Cessez de vous en étonner, interrompit-il; mon amitié pour vous ne m'a pas permis de vous tromper long-tems, & le besoin que vous avez d'être instruit, m'a contraint

de vous montrer que je sçais penser & réflechir. Je me flatte, au reste, que vous sçaurez me garder le secret le plus inviolable sur ce que je vous dis, & sur ce que je vais vous dire. Quoi! lui dis-je en riant, vous pourriez être fâché que je disse, *Versac sçait penser*? Sans doute, repliqua-t-il fort sérieusement, & vous sçaurez bientôt pourquoi il m'est important que vous ne le disiez pas. Revenons à vous.

Je me suis apperçu avec surprise en mille occasions, que le monde vous étoit absolument inconnu. Quoique vous soyez fort jeune, vous êtes d'un rang à n'avoir pas dû conserver jusques à présent les préjugés que je vous trouve. Je ne puis sur-tout m'étonner assez que vous connoissiez si peu les femmes. Les réflexions que j'ai faites sur elles, pourront vous être utiles. Ce n'est pas cependant que je me flatte que vous puissiez marcher sûrement d'après mes seuls préceptes ; mais du moins ils affoibliront en vous des idées qui retarderoient long-tems vos lumieres, ou vous empêcheroient peut-être à jamais d'en acquérir.

Quelque nécessaire que vous soit la connoissance des femmes, elle n'est ce-

pendant pas la seule à laquelle vous deviez vous borner. Celle des usages, des goûts & des erreurs de votre siecle, doit partager vos soins, avec cette différence, qu'il vous sera facile de vous former des femmes l'idée que vous en devez avoir, & qu'après l'étude la plus opiniâtre, vous ne connoîtrez peut-être jamais le reste parfaitement.

C'est une erreur de croire que l'on puisse conserver dans le monde cette innocence de mœurs, que l'on a communément quand on y entre, & que l'on y puisse être toujours vertueux, & toujours naturel, sans risquer sa réputation ou sa fortune. Le cœur & l'esprit sont forcés de s'y gâter, tout y est mode & affectation. Les vertus, les agrémens, & les talens y sont purement arbitraires, & l'on n'y peut réussir qu'en se défigurant sans cesse. Voilà des principes que vous ne devez jamais perdre de vue; mais ce n'est pas assez de savoir que pour réussir il faut être ridicule, il faut étudier avec soin le ton du monde où notre rang nous a placés, les ridicules qui conviennent le plus à notre état, ceux, en un mot, qui sont en crédit; & cette étude exige plus de finesse & d'attention qu'on ne peut l'imaginer.

Qu'entendez-vous, lui demandai-je, par des ridicules en crédit ? J'entends, reprit-il, ceux qui, dépendant du caprice, sont sujets à varier, n'ont comme toutes les modes, qu'un certain tems pour plaire, & qui, pendant qu'ils sont en regne, effacent tous les autres. C'est dans le tems de leur vogue qu'il faut les saisir ; souvent il y a aussi peu de fruit à les prendre, lorsqu'on commence à s'en dégoûter, que de risque à les garder, lorsqu'ils sont absolument proscrits. Mais quand on sçait, lui dis-je, que ce qui regne est un ridicule, comment peut-on se résoudre à le prendre ?

Bien peu de gens, répondit-il, sont assez en état de réflechir, pour sçavoir ce qui en est ; & ceux qui pensent, se livrent souvent, même par réflexion, aux erreurs qu'intérieurement ils condamnent le plus. Vous dirai-je davantage ? C'est presque toujours à ceux d'entre nous qui raisonnent le plus profondément, que l'on doit ces opinions absurdes qui font honte à l'esprit, & ce maintien affecté qui gâte & contraint la figure. Moi, par exemple, qui suis l'inventeur de presque tous les travers qui réussissent, ou qui, du moins, les per-

fectionne, pensez-vous que je les choisisse, les entretienne, & les varie, uniquement par caprice, & sans que la connoissance que j'ai du monde, regle & conduise mes idées là-dessus ? Sans sçavoir, répondis-je, toutes les raisons qui peuvent vous déterminer, je conçois que vous n'imaginez des ridicules que parce que vous les croyez des moyens de plaire dans la société.

Oui, je le crois, repliqua-t-il : la façon dont j'ai pris dans le monde est, je pense, une assez bonne preuve que je ne me trompe pas, & que ce n'est qu'en suivant mes traces qu'on peut parvenir à une aussi grande réputation. Ne soyez point, au reste, arrêté par le nom que je donne aux choses qui sont en possession de séduire : tant qu'un ridicule plaît, il est grace, agrément, esprit, & ce n'est que quand, pour l'avoir usé, on s'en lasse, qu'on lui donne le nom qu'en effet il mérite.

Mais, lui dis-je, à quoi s'apperçoit-on qu'un ridicule commence à veiller ? Au peu de cas que les femmes en font, repliqua-t-il. C'est, je crois, une étude bien pénible, que celle que vous me prescrivez, répondis-je. Non, reprit-il, l'on peut réduire l'art de plaire aujour-

d'hui à quelques préceptes aſſez peu étendus, & dont la pratique ne ſouffre aucunes difficultés. Je ſuppoſe d'abord, & avec aſſez de raiſon, ce me ſemble, qu'un homme de notre rang, & de votre âge, ne doit avoir pour objet que de rendre ſon nom célebre. Le moyen le plus ſimple, & en même tems le plus agréable pour y parvenir, eſt de paroître n'avoir dans tout ce qu'on fait que les femmes en vue, de croire qu'il n'y a d'agrémens que ce qui les ſéduit, & que le genre d'eſprit qui leur plaît, quel qu'il ſoit, eſt en effet le ſeul qui doive plaire. Ce n'eſt qu'en paroiſſant ſoumis à tout ce qu'elles veulent qu'on parvient à les dominer. Je puis aiſément vous faire convenir de cette vérité; mais avant que de vous parler des femmes, j'ai quelques conſeils à vous donner ſur le chemin que vous devez prendre pour plaire dans le monde. Conſeils fondés, au reſte, ſur ma propre expérience.

Il faut d'abord ſe perſuader, qu'en ſuivant les principes connus, on n'eſt jamais qu'un homme ordinaire, que l'on ne paroît neuf qu'en s'en écartant: que les hommes n'admirent que ce qui les frappe; & que la ſingularité ſeule pro-

duit cet effet sur eux. On ne peut donc être trop singulier, c'est-à dire, qu'on ne peut trop affecter de ne ressembler à personne soit par les idées, soit par les façons. Un travers que l'on possede seul fait plus d'honneur qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un.

Ce n'est pas tout; vous devez apprendre à déguiser si parfaitement votre caractere, que ce soit en vain qu'on s'étudie à le démêler. Il faut encore que vous joigniez à l'art de tromper les autres, celui de les pénétrer, que vous cherchiez toujours sous ce qu'ils veulent vous paroître, ce qu'ils sont en effet. C'est aussi un grand défaut pour le monde que de vouloir ramener tout à son propre caractere. Ne paroissez point offensé des vices que l'on vous montre, & ne vous vantez jamais d'avoir découvert ceux que l'on croit vous avoir dérobés. Il vaut souvent mieux donner mauvaise opinion de son esprit, que de montrer tout ce qu'on en a, cacher sous un air inappliqué & étourdi le penchant qui vous porte à la réflexion, & sacrifier votre vanité à vos intérêts. Nous ne nous déguisons jamais avec plus de soin que devant ceux à qui nous croyons l'esprit d'examen. Leurs lumie-

res nous gênent. En nous moquant de leur raiſon, nous voulons cependant leur montrer qu'ils n'en ont pas plus que nous. Sans nous corriger, ils nous forcent à diſſimuler ce que nous ſommes, & nos travers ſont perdus pour eux. Si nous étudions les hommes, que ce ſoit moins pour prétendre à les inſtruire que pour parvenir à les bien connoître. Renonçons à la gloire de leur donner des leçons. Paroiſſons quelquefois leurs imitateurs pour être plus ſûrement leurs juges ; aidons-les par notre exemple, par nos éloges mêmes, à ſe développer devant nous, & que notre eſprit ne nous ſerve qu'à nous plier à toutes les opinions. Ce n'eſt qu'en paroiſſant ſe livrer ſoi-même à l'impertinence, qu'il n'échappe rien de celle d'autrui.

Vous me ſemblez vous contredire, interrompis-je, ce dernier précepte détruit l'autre ; ſi je deviens imitateur, je ceſſe d'être ſingulier.

Non, reprit-il, cette ſoupleſſe d'eſprit que je vous conſeille n'exclut pas la ſingularité que je vous ai recommandée. L'une ne vous eſt pas moins néceſſaire que l'autre ; ſans la premiere, vous ne frapperiez perſonne ; ſans la ſecon-

de, vous déplairiez à tout le monde, ou du moins, vous perdriez le fruit de toutes les observations que vous feriez. D'ailleurs, on n'est jamais moins à portée de devenir ce que vous êtes, que lorsque vous paroissez être tout; & un génie supérieur sçait embellir ce que les autres lui fournissent, & le rendre neuf à leurs yeux mêmes.

Une chose encore extrêmement nécessaire, c'est de ne s'occuper jamais que du soin de se faire valoir. On vous aura dit, peut-être même aurez-vous lu, que celui de faire valoir les autres est plus convenable; mais il me semble qu'on peut s'en reposer sur eux; & pour moi, je n'ai encore vu personne, quelque modestie qu'il affectât, qui ne trouvât toujours en fort peu de tems le secret de m'apprendre à quel point il s'estimoit, & combien je devois l'estimer moi-même.

De toutes les vertus, celle qui, dans le monde, m'a toujours paru réussir le moins à celui qui la pratique, c'est la modestie. Ne soyons pas intérieurement prévenus de notre mérite; je le veux: mais paroissons l'être: qu'une certaine confiance soit peinte dans nos yeux, dans nos tons, dans nos gestes,

& jusques dans les égards que nous avons pour les autres. Sur-tout, parlons toujours, & en bien de nous-mêmes : ne craignons point de dire & de répéter, que nous avons un mérite supérieur. Il y a mille gens à qui l'on n'en croit, que parce qu'ils ne cessent pas de dire qu'ils en ont. Ne vous arrêtez point à l'air de froideur & de dégoût avec lequel on vous écoutera, au reproche même qu'on vous fera de ne vous perdre jamais de vue. Tout homme qui vous blâme de trop parler de vous, ne le fait que parce que vous ne lui laissez pas toujours le tems de parler de lui : plus modeste, vous seriez martyr de sa vanité. Je ne sçais d'ailleurs, si quelqu'un qui entretient les autres de ce qu'il croit valoir, est plus blâmable que celui qui, en se taisant sur lui-même, pense qu'il fait un sacrifice à la société, & s'il n'y a pas bien de l'orgueil à se croire obligé d'être modeste.

Quoi qu'il en soit, il est plus sûr de subjuguer les autres, que de leur immoler sans cesse les intérêts de notre amour-propre. Le trop grand desir de leur plaire, suppose le besoin qu'on en a. Ils ne sont jamais plus portés à

nous juger avec févérité que lorfqu'ils nous voient chercher fervilement à nous les rendre favorables. C'eft avouer que nous croyons qu'un homme nous eft fupérieur, que d'être timide devant lui. Cette crainte de lui déplaire, même en le flattant, ne nous le gagne pas. L'hommage que nous lui rendons l'enhardit à nous trouver des défauts, fur lefquels, fans nos ménagemens pour lui, il n'auroit peut-être jamais ofé porter fes yeux : il eft vrai qu'il veut bien s'y prêter, mais la bonté avec laquelle il les excufe, eft une injure pour nous, que plus de confiance en nous-mêmes nous auroit épargnée. Cet orgueilleux qui pouffe la facilité jufques à vouloir bien nous raffurer, qui en blâmant nos vices, nous eftime affez peu pour ne plus nous diffimuler les fiens, fe feroit cru trop heureux d'obtenir de nous l'indulgence qu'il nous accorde, fi nous n'avions pas cru avoir befoin de la fienne.

Ce n'eft pas là le feul inconvénient où nous jette la timidité : je ne prétends pas vous parler ici de celle qui ne vient que du peu d'ufage que l'on a du monde, & qui ne gêne l'efprit, & la figure, que pour peu d'inftans ;

mais de cette timidité, qui naissant, ou du peu de connoissance que nous avons de nos avantages, ou du trop de cas que nous faisons de ceux des autres, nous jette dans le découragement, nous rend fort inférieurs à nous-mêmes, & nous donne pour maîtres, ou nous rend égaux du moins des gens que la nature a placés au dessous de nous.

Vous ne sçauriez donc trop présumer de vos forces, ni affoiblir assez celles des autres. Gardez-vous sur-tout de vous faire du monde une trop haute idée : n'imaginez pas que pour y briller il faille être doué d'un mérite supérieur : si vous le croyez encore, examinez-moi, voyez (car je vais me donner pour exemple, & cela m'arrivera encore quelquefois) voyez ce que je deviens quand je veux plaire : que d'affectations, de graces forcées, d'idées frivoles ! dans quels travers enfin ne donnai-je pas ?

Pensez-vous que je me sois condamné sans réflexion au tourment de me déguiser sans cesse ? Entré de bonne heure dans le monde, j'en saisis aisément le faux. J'y vis les qualités solides proscrites, ou du moins ridiculi-

sées; & les femmes, seuls juges de notre mérite, ne nous en trouver qu'autant que nous nous formions sur leurs idées. Sûr que je ne pourrois, sans me perdre, vouloir résister au torrent, je le suivis. Je sacrifiai tout au frivole; je devins étourdi, pour paroître plus brillant; enfin, je me créai les vices dont j'avois besoin pour plaire: une conduite si ménagée me réussit.

Je suis né si différent de ce que je parois, que ce ne fut pas sans une peine extrême, que je parvins à me gâter l'esprit. Je rougissois quelquefois de mon impertinence: je ne médisois qu'avec timidité. J'étois fat, à la vérité, mais sans graces, sans brillant, tel que beaucoup d'autres, & bien loin encore de cette supériorité qu'en ce genre, depuis je me suis acquise.

Il est sans doute aisé d'être fat, puisque quelqu'un qui craint de le devenir, a besoin de veiller sans cesse sur lui-même, & que cependant il n'y a personne qui n'ait sa sorte de fatuité; mais il n'est pas si facile d'acquérir celle qu'il me falloit: cette fatuité audacieuse & singuliere qui, n'ayant point de modele, soit seule digne d'en servir.

Car quels que soient les avantages de

la fatuité, il ne faut pas croire qu'elle seule réussisse, & qu'un homme qui est fat de bonne foi, & sans principes, aille aussi loin que celui qui sçait raisonner sur sa fatuité, & qui occupé du soin de séduire, & en poussant l'impertinence aussi loin qu'elle peut aller, ne s'enivre point dans ses succès, & n'oublie point ce qu'il doit penser de lui-même. Un fat dont l'esprit est borné, & qui se croit véritablement tout le mérite qu'il se dit, ne va jamais au grand. Vous ne sçauriez imaginer combien il faut avoir d'esprit pour se procurer un succès brillant & durable, dans un genre où vous avez tant de rivaux à combattre, & où le caprice d'une seule femme suffit souvent pour faire un nom à l'homme du monde le moins fait pour être connu. Combien de pénétration ne faut-il pas avoir, pour saisir le caractere d'une femme que vous voulez attaquer, ou (ce qui est infiniment plus flatteur, & ne laisse pas d'arriver quelquefois) que vous voulez réduire à vous parler la premiere! de quelle justesse ne faut-il pas être doué, pour ne pas se tromper à la sorte de ridicule que vous devez exposer à ses

yeux, pour la rendre plus promptement sensible! de quelle finesse n'avez-vous pas besoin pour conduire tout à la fois plusieurs intrigues, que pour votre honneur vous ne devez pas cacher au public, & qu'il faut cependant que vous dérobiez à chacune des femmes avec qui vous êtes lié! Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir dans l'esprit bien de la variété, bien de l'étendue, pour être toujours, & sans contrainte, du caractere que l'instant où vous vous trouvez exige de vous; tendre avec la délicate; sensuel avec la voluptueuse, galant avec la coquette. Etre passionné sans sentiment; pleurer sans être attendri, tourmenter sans être jaloux; voilà tous les rôles que vous devez jouer; voilà ce que vous devez être. Sans compter encore que vous ne pouvez avoir trop d'usage du monde, pour voir une femme telle qu'elle est, malgré le soin extrême qu'elle apporte à se déguiser, & ne croire pas plus à la fausse vertu que souvent elle oppose, qu'à l'envie qu'elle témoigne de vous garder, lorsqu'elle s'est rendue.

Ce détail est étonnant, lui dis-je, il m'effraie, je sens que je ne pourrai jamais en porter le poids. J'avoue, re-

prit-il, qu'il n'eſt pas fait pour tout le monde, mais j'ai meilleure opinion de vous que vous-même, & je ne doute pas que je ne vous voie bientôt partager avec moi l'attention publique. Mais continuons.

Je vous ai dit que vous ne pouviez point trop parler de vous : à ce précepte, j'en ajoute un que je ne crois pas moins néceſſaire ; c'eſt qu'en général, vous ne pouvez aſſez vous emparer de la converſation. L'eſſentiel dans le monde n'eſt pas d'attendre pour parler que l'imagination fourniſſe des idées. Pour briller toujours, on n'a qu'à le vouloir.

L'arrangement, ou plutôt l'abus des mots, tient lieu de penſées. J'ai vû beaucoup de gens ſtériles, qui ne penſoient, ni ne raiſonnoient jamais, à qui la juſteſſe & les graces ſont interdites, mais qui parlent avec un air de capacité, des choſes mêmes qu'ils connoiſſent le moins, joignent la volubilité à l'imprudence, & mentent auſſi ſouvent qu'ils racontent, l'emporter ſur des gens de beaucoup d'eſprit ; & qui modeſtes, naturels & vrais, mépriſoient également le menſonge & le jargon. Souvenez-vous donc que la modeſtie anéantit les graces & les talens ; qu'en ſongeant à

ce que l'on a à dire, on perd le tems de parler, & que pour perſuader il faut étourdir.

Je me ſouviens, lui dis-je, d'avoir vu quelquefois de ces gens que vous venez de me dépeindre; mais loin qu'ils pluſſent, il me ſemble qu'on les accabloit de tout le mépris qu'on leur doit, & qu'on les trouvoit auſſi inſupportables qu'ils le ſont.

Dites, répondit-il, qu'on blâmoit leurs travers, qu'on en rioit même; mais que malgré cela, ils ne pluſſent pas, l'expérience y eſt totalement contraire. Voilà l'avantage des ridicules, c'eſt de ſéduire, & d'entraîner les perſonnes mêmes qui les blâment le plus.

De tous ceux qui regnent aujourd'hui, le fracas eſt celui qui en impoſe plus généralement, & ſur-tout aux femmes. Elles ne regardent jamais comme vraies paſſions que celles qui commencent par les enlever à elles-mêmes. Ces attachemens que l'habitude de ſe voir forme quelquefois, ne leur paroiſſent preſque toujours que des affaires de convenance, dont elles ne croient devoir s'occuper que médiocrement. L'impreſſion qu'on ne leur fait qu'avec lenteur, n'agit jamais ſur elles avec viva-

cité. Il faut pour qu'elles aiment vivement, qu'elles ne sçachent pas ce qui les a déterminées à la tendresse. On leur a dit qu'une passion, pour être forte, devoit commencer par un trouble extrême, & il y a trop long-tems qu'elles le croient, pour pouvoir imaginer qu'elles reviennent jamais de cette idée. Rien n'est plus propre à faire naître dans leur ame ce trouble enchanteur, que cette ivresse de vous-même, qui vous faisant tout hasarder, anime les graces de votre personne, ou en couvre les défauts. Une femme admire, s'étonne, s'enchante, & parce qu'elle se refuse à la réflexion, croit que ce sont vos charmes qui ne lui en laissent pas le tems. Si par hasard elle songe à la résistance qu'elle pourroit vous faire, ce n'est que pour mieux se persuader qu'elle seroit inutile, & qu'on n'en doit point employer contre quelque chose d'aussi fort, d'aussi imprévu, d'aussi extraordinaire, enfin, qu'un coup de sympathie. Prétexte assez bien imaginé dans le fond, pour se rendre promptement, sans donner mauvaise opinion d'elles ; puisqu'il n'y a point d'homme qui ne soit plus flatté d'inspirer tout d'un coup un amour violent, que de le faire naître par degrés.

Quels que soient, lui dis-je, les avantages que l'on peut retirer d'une impudence sans bornes, je doute que je puisse jamais adopter un systême qui m'obligeroit à cacher les vertus que je puis avoir, pour me parer des vices que je n'aurois pas. Ce que vous venez de dire, est parfaitement beau quant à la morale, reprit il; mais le monde & elle ne s'accordent pas toujours, & vous éprouverez que le plus souvent, on ne réussit dans l'un qu'aux dépens de l'autre. Il vaut mieux, encore un coup, prendre les erreurs de son siecle, ou du moins s'y plier, que d'y montrer des vertus qui y paroîtroient étrangeres, ou ne feroient pas du bon ton.

Du bon ton! repris-je. Vous ne sçavez peut-être pas encore ce que c'est? repartit-il d'un air railleur. Je vous avouerai, lui dis-je, qu'on m'a souvent ennuyé de ce terme, & d'autant plus, qu'on n'a pas encore pu me le définir. Ce ton de la bonne compagnie, si célebre, en quoi consiste-t-il? Les gens qui le veulent par-tout, & le trouvent à si peu de personnes, & dans si peu de choses, l'ont-ils eux-mêmes? Qu'est ce enfin que ce ton?

Cette question m'embarrasse, répon-

dit-il. C'eſt un terme, une façon de parler dont tout le monde ſe ſert, & que perſonne ne comprend. Ce que nous appellons le ton de la bonne compagnie, nous, c'eſt le nôtre, & nous ſommes bien déterminés à ne le trouver qu'à ceux qui penſent, parlent, & agiſſent comme nous. Pour moi, en attendant qu'on le déſiniſſe mieux, je le fais conſiſter dans la nobleſſe & l'aiſance des ridicules, & je vais, en vous diſant tout ce qu'il faut pour avoir le ton de la bonne compagnie, vous mettre en état de juger ſi ma définition eſt juſte.

Une négligence dans le maintien, qui, chez les femmes, aille juſques à l'indécence, & paſſe chez nous, ce qu'on appelle aiſance & liberté. Tons & manieres affectés, ſoit dans la vivacité, ſoit dans la langueur. L'eſprit frivole, & méchant, un diſcours entortillé, voilà ce qui, ou je me trompe fort, compoſe aujourd'hui le ton de la bonne compagnie ; mais ces idées ſont trop générales pour vous, étendons-les.

Quelqu'un qui veut avoir le ton de la bonne compagnie, doit éviter de dire ſouvent des choſes penſées : quelque naturellement qu'il les exprime, quel-

que peu de vanité qu'il en tire, on y trouve une affectation marquée de parler autrement que tout le monde, & l'on dit d'un homme qui a le malheur de tomber dans cet inconvénient, non qu'il a de l'esprit, mais qu'il s'en croit.

Comme c'est à la médisance uniquement que se rapporte aujourd'hui l'esprit du monde, on s'est appliqué à lui donner un tour particulier, & c'est plus à la façon de médire qu'à toute autre chose, que l'on reconnoît ceux qui possedent le bon ton. Elle ne sçauroit être ni trop cruelle, ni trop précieuse. En général, & même lorsqu'on songe le moins à railler, ou qu'on en a le moins de sujet on ne peut avoir l'air trop ricaneur, ni le ton trop malin. Rien n'embarrasse les autres davantage, ni ne donne une plus haute opinion de votre enjouement & de votre esprit. Que votre sourire soit méprisant, qu'une fade causticité regne dans tous vos propos. Avec de pareils secours, quelque peu de mérite qu'on ait d'ailleurs, on se distingue, parce qu'on se fait craindre, & que, dans le monde, un sot qui se tourne vers la méchanceté, est plus respecté qu'un homme d'esprit, qui, trop supérieur à ce vil objet pour dés-

cendre jusqu'à eux, rit en secret des travers de son siecle, & les méprise assez pour ne pas même les blâmer tout haut.

La noble négligence qu'on veut dans les manieres, quelque recommandable qu'elle soit, est peu de chose sans celle de l'esprit. Les gens du bon ton laissent au vulgaire, & le soin de penser, & la crainte de penser faux. Persuadé, d'ailleurs, que plus l'esprit est cultivé, moins il conserve de naturel, ils se sont volontairement bornés à quelques idées frivoles, sur lesquelles ils voltigent sans cesse; ou si, par hasard, ils sçavent quelque chose, c'est d'une façon si superficielle, ils en font eux-mêmes si peu de cas, qu'il seroit impossible de leur donner des ridicules là-dessus. Comme rien n'est plus ignoble à une femme que d'être vertueuse, rien n'est plus indécent à un homme du bon ton, que de passer pour sçavant. L'extrême ignorance à laquelle l'usage semble le condamner, est cependant d'autant plus singuliere, qu'il est en même tems établi qu'il ne doit hésiter sur aucune décision.

En effet, repris-je, cela ne laisse pas d'être embarrassant. Moins que vous ne

croyez, répondit-il. Une profonde ignorance avec beaucoup de modestie, seroit à la vérité fort incommode, mais avec une extrême présomption, je puis vous assurer qu'elle n'a rien de gênant. D'ailleurs, devant qui parlez-vous ordinairement, pour être si inquiet sur ce que vous dites? S'il est du ton de la bonne compagnie de décider toujours, il n'en est point de justifier jamais sa décision, & la bonne opinion que l'on a de soi-même. Ignorer tout, & croire n'ignorer rien. Ne rien voir, quelque chose que ce puisse être, qu'on ne méprise, ou ne loue à l'excés. Se croire également capable du sérieux & de la plaisanterie; ne craindre jamais d'être ridicule, & l'être sans cesse; mettre de la finesse dans ses tours, & du puérile dans ses idées; prononcer des absurdités, les soutenir, les recommencer; voilà le bon ton de l'extrêmement bonne compagnie.

Une chose m'embarrasse, interrompis-je. Comment des personnes qui n'ont rien appris, ou se sont crues dans l'obligation de tout oublier, peuvent-elles se parler sans cesse? Il faut nécessairement avoir l'esprit bien fécond pour soutenir, sans les ressources que four-

nissent les diverses connoissances, une conversation perpétuelle. Car enfin, je vois que dans le monde on ne tarit pas.

C'est qu'on n'y a pas de fonds à épuiser, repliqua-t-il. Vous avez remarqué qu'on ne tarissoit point dans le monde, ne vous seriez-vous pas apperçu aussi qu'on s'y parle toujours sans se rien dire; que quelques mots favoris, quelques tours précieux, quelques exclamations, des fades souris, de petits airs fins, y tiennent lieu de tout? Mais on y disserte sans cesse! repris-je. Eh bien! oui, répondit-il, on y disserte sans raisonner, & voilà ce qui fait le sublime du bon ton. Est-ce que l'on peut, sans s'appesantir, suivre une idée? On peut la proposer, mais a-t-on jamais le tems de l'établir? N'est-ce pas même blesser la bienséance que d'y songer? Oui. La conversation, pour être vive, ne sçauroit être assez peu suivie. Il faut que quelqu'un qui parle guerre, se laisse interrompre par une femme qui veut parler sentiment. Que celle-ci, au milieu de toutes les idées que lui fait naître un sujet si noble, & qu'elle posséde si bien, se taise pour écouter un couplet galamment obscene: que celui, ou celle qui le chante,

cede, au grand regret de tout le monde, la place à un fragment de morale qu'on se hâte d'interrompre pour ne rien perdre d'une histoire médisante, qui, quoiqu'écoutée avec une extrême plaisir, bien ou mal contée, est coupée par des réflexions usées ou fausses sur la musique ou la poésie qui disparoissent peu-à-peu, & sont suivies par des idées politiques sur le gouvernement; que le récit de quelques coups singuliers arrivés au jeu, abrégent dans le tems qu'on y compte le moins, & qu'enfin un petit-maître, après avoir long-tems rêvé, traverse le cercle, dérange tout pour aller dire à une femme qui est loin de lui, qu'elle n'a pas assez de rouge, ou qu'il la trouve belle comme un ange.

Voilà un portrait bien bizarre, lui dis-je. Il n'en est pasmoins ressemblant, repliqua-t il. Au reste il peut vous prouver qu'il n'y a personne qui ne puisse trouver dans sa vanité, ou dans la stérilité d'autrui, de quoi sentir moins le peu qu'il vaut, & se faire, en dépit de la nature même, une sorte de mérite qui le met au niveau de tout le monde. Mais, vous, lui demandai-je, avez-vous le ton de la bonne compagnie?

Assurément, reprit-il, je le méprise; mais je l'ai pris. Vous avez dû vous appercevoir que je n'ose parler devant personne comme je viens de le faire avec vous; & quand je vous ai prié de me garder, sur tout ce que je vous dirois, un secret inviolable, c'est qu'il m'est d'une extrême conséquence qu'on ne sçache pas ce que je suis, & à quel point je me déguise. Je vous conseille, encore un coup, de m'imiter. Sans cette condescendance, vous n'acquerrez que la réputation d'un esprit dur, & peu fait pour la société. Plus vous refuserez de vous prêter aux travers, plus on s'empressera à vous en donner. Je ne suis pas le seul qui ai senti, que pour ne point passer pour ridicule, il faut le devenir, ou le paroître du moins. Le bon ton a moins d'admirateurs qu'on ne croit, & quelques-uns de ceux qui semblent s'y livrer le plus, ne laissent pas d'être persuadés avec moi, que pour avoir le ton de la vraiment bonne compagnie, il faut avoir l'esprit orné sans pédanterie, & de l'élégance sans affectation, être enjoué sans bassesse, & libre sans indécence.

A présent, ajouta-t-il, nous pourrions en venir aux femmes; mais la con-

versation que nous venons d'avoir ensemble, a été d'une longueur si énorme, qu'avec plus d'ordre, & des idées plus approfondies, elle pourroit presque passer pour un traité de morale. Remettons-en le reste à un autre jour. Si vous avez autant d'envie d'apprendre que j'en ai de vous instruire, nous sçaurons aisément nous retrouver.

Au moins, lui dis-je, répondez à la question que je voulois vous faire. Pourquoi avons-nous besoin qu'une femme nous mette dans le monde? Quelque simple que cette question vous paroisse, elle tient à tant de choses, que je ne sçaurois y répondre sans m'engager dans des détails immenses, repliqua-t-il; je me suis plû à l'étude des femmes, je crois à présent les connoître; je vous en parlerois trop long-tems. Eh bien! lui dis-je, effleurons la matiere, quelqu'autre jour nous l'approfondirons. Non, reprit-il, il m'en coûteroit tout autant, & vous ne seriez pas bien instruit. C'est un sujet qu'il faut traiter de suite, & qui mérite une attention particuliere.

Pour moi, lui dis-je, il me semble que ce n'est pas travailler pour ses plaisirs, que de chercher tant à connoître

les femmes. Cette étude, quand on ne la perd pas de vue, occupe l'esprit dans les tems mêmes où le sentiment seul devroit agir. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux compter trop sur ce qu'on aime, que de l'examiner avec tant de sévérité. Vous supposez apparemment, repliqua-t-il, que ce que l'on aime doit perdre à l'examen. Je connois si peu les femmes, répondis-je, qu'il seroit peu convenable de me décider sur ce que j'en dois penser; mais je crois en même tems qu'il y en a, dont je puis, en attendant que vous m'instruisiez, penser aussi mal que je voudrai. Ne me laissez-vous point, par exemple, le champ libre sur Madame de Sénanges? Oh! oui, répondit-il, mais vous serez un jour bien honteux du mal que vous m'en aurez dit, & bien plus encore, quelque tems après, des éloges que vous m'en aurez faits. Je prévois tout ce qui arrivera du dégoût que vous avez conçu pour elle, quoique fort injustement. Vous rendrez, malgré vous, justice à ses charmes, & qui sçait si ce n'est point par amour-propre que vous dissimulez actuellement l'impression qu'elle vous a faite? Qui sçait enfin, si dans le tems que vous

paroissez si content de son absence, & du silence qu'elle garde avec vous, vous ne soupirez pas après son retour, ou ne mourez pas de douleur de sa négligence ? Si cela est ainsi, repris-je, il faut avouer que les tourmens de l'amour sont bien aisés à soutenir, car on ne peut pas être moins occupé de quelque chose, que je ne le suis de Madame de Sénanges. Je vous avouerai cependant que je suis surpris qu'entre deux femmes, qui me paroissent d'un égal mérite, vous ne cherchiez pas à me déterminer pour la plus jeune, & après tout, la plus aimable. Madame de Mongennes.... Je ne m'y oppose assurément pas, interrompit-il, mais je ne puis en honneur vous conseiller de la prendre ; & sans entrer dans les raisons que j'ai pour cela, & qui, à présent, nous meneroient trop loin, je vous dirai simplement, que Madame de Sénanges vous convient mieux que Madame de Mongennes : celle-ci compteroit pour rien, même en vous ayant, le bonheur de vous plaire ; l'autre ne croiroit jamais pouvoir assez s'en faire honneur, & à l'âge où vous êtes, c'est à la plus reconnoissante, & non à la plus aimable, que vous devez donner la préférence.

Nous remontâmes alors en carrosse ; & nous employâmes le tems que nous avions encore à être ensemble, lui, à tâcher de me convaincre du besoin que j'avois de prendre Madame de Sénanges, & moi à lui persuader que cela ne pourroit jamais être.

Je ne fus pas plutôt rentré, que sans faire beaucoup de réflexions à tout ce que Versac m'avoit dit, je repris mon emploi ordinaire. Rêver à Hortense, m'affliger de son départ, & soupirer après son retour, étoient alors les seules choses dont je pusse m'occuper.

Ce jour si vivement desiré, vint enfin. J'allai chez Hortense, & j'appris qu'elle & Madame de Théville étoient revenues & sorties. Je crus, je ne sçais pourquoi, qu'elles ne pouvoient être que chez Madame de Lursay, & j'y volai. Un intérêt trop vif m'y conduisoit, pour qu'il pût être balancé par la crainte de la revoir, & d'ailleurs ma colere s'étoit affoiblie, & par le tems, & par les réflexions que, malgré moi-même, j'avois faites sur mon injustice.

Il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Lursay, mais je n'y trouvai pas Hortense. L'espérance de l'y voir arriver & la certitude qu'au mi-

lieu d'un cercle si nombreux, Madame de Lursay ne trouveroit pas un moment pour me parler, modérerent mon chagrin, & me firent rester. Elle jouoit quand j'arrivai, & sans paroître ni troublée, ni émue de ma présence, elle ne prit avec moi que les façons que je lui avois vues, lorsqu'il n'étoit encore question de rien entre nous deux.

Après les premieres politesses qu'elle me fit dans toutes les regles, sans embarras & sans affectation, elle se rendit à son jeu. J'étois auprès d'elle, & quelquefois elle me parloit sur les coups singuliers qui lui arrivoient, mais d'un air détaché : elle avoit tant de gaieté dans les yeux, je lui trouvois l'esprit si libre, que je ne pus pas douter qu'elle ne m'eût oublié.

Les raisons que j'avois de souhaiter son indifférence me firent recevoir avec une extrême joie tout ce qui pouvoit me la prouver. Tout déterminé que j'étois à rompre avec elle, je ne sçavois pas comment lui dire que je ne l'aimois plus. Le respect qu'elle m'avoit inspiré, étoit en moi comme ces préjugés d'enfance, contre lesquels on se révolte long-tems, avant que de pouvoir les détruire.

Quelque chose que j'en pensasse dans ce moment, l'estime que j'avois eue pour elle, me tyrannisoit encore, & me forçoit à lui déguiser mes sentimens. Je redoutois sur-tout une explication qui ne pouvoit m'être jamais que désavantageuse, puisqu'il n'y avoit eu dans ses procédés, rien qui pût justifier mon changement, & que j'avois à me reprocher tous les miens. Le parti que je lui voyois prendre, étoit donc le seul qui pût me convenir; il nous faisoit rompre sans éclat, sans altercation, sans lenteurs, & nous délivroit, l'un & l'autre, de ces conversations funestes qui brouillent souvent les amans qui se quittent, plus encore que leurs torts mêmes.

Au milieu de tant de sujet de joie, je ne sçais quel mouvement s'éleva dans mon cœur. Charmé qu'elle m'eût quitté, je ne concevois pas qu'elle l'eût pu faire aussi promptement. Je craignis, à ce qu'il me sembla, que sa froideur ne fût affectée, & que je ne la dusse qu'à la contrainte, que le monde qui étoit chez elle lui imposoit. Sans connoître beaucoup l'amour, j'imaginois qu'il ne s'éteint pas tout d'un coup; qu'on peut, dans un violent accès de jalousie, for-

mer le projet de ne plus aimer, mais qu'on ne l'exécute pas ; que souvent on se déguise ses sentimens, qu'on veut même les cacher à l'objet qui les fait naître : mais que cette dissimulation coûte trop pour durer long-tems, & qu'on ne sort souvent de cette feinte tranquillité, que pour éclater avec moins de ménagement. De ce raisonnement je concluois que Madame de Lursay pouvoit bien n'être pas aussi libre qu'elle me le paroissoit, & que j'étois peut-être assez malheureux pour en être plus aimé que jamais.

Pour m'en éclaircir, je l'étudiois avec soin, & plus par l'examen que j'en faisois, je trouvois de quoi m'assurer que son changement étoit réel; plus je sentois diminuer la joie que d'abord il m'avoit causée. Sans pénétrer la cause du trouble qui se répandoit dans mon ame, je m'y plongeai tout entier : je devins rêveur ; & me croyant toujours charmé d'avoir perdu Madame de Lursay, je cessai cependant de lui savoir si bon gré de son inconstance.

Je me demandai enfin, quelle étoit la sorte d'intérêt qui m'attachoit aux mouvemens d'une femme que je n'aimois plus, & que je n'avois même ja-

mais aimée. En effet, que m'importoit-il qu'elle m'eût ôté son cœur, & que pouvois-je avoir à craindre, que le malheur d'en être encore aimé?

Ce que je me disois là-dessus étoit sensé, & à force de me le dire, je crus avoir triomphé de ma vanité. Ce n'étoit pas sans dessein que Madame de Lursay cherchoit à la mortifier, & ce ne fut pas non plus sans succès.

Sa partie finit : elle me proposa de jouer avec elle ; je l'acceptai. Mon oisiveté m'ennuyoit, & je me flattai que l'occupation du jeu m'enleveroit à des idées qui commençoient à m'être importunes. Je jouai donc, mais avec une distraction extrême, & n'osant presque jamais regarder Madame de Lursay, dont l'air assuré & tranquille ne se démentoit pas, & qui se livroit avec intrépidité aux remarques qu'elle voyoit que je faisois sur elle.

Jusques-là, je pouvois croire simplement que je n'étois plus aimé, & elle ne m'avoit pas encore donné lieu de penser qu'elle en aimât un autre.

Le marquis de*** qui jouoit avec nous, & qu'elle avoit ramené de la campagne, lui parut apparemment propre à me donner de l'inquiétude, elle commença

commença à lui sourire, à le regarder fixement, & à lui faire enfin de ces agaceries qui, quoique peu fortes en elles-mêmes, répétées, deviennent décisives.

Sans se compromettre au point de lui donner des espérances, & de s'attirer une déclaration dont elle auroit été embarrassée, elle en fit assez pour me faire croire que, non contente de rompre avec moi, elle cherchoit à se consoler de ma perte, & que c'étoit assurément un commencement d'aventure. Je ne la regardois jamais que je ne trouvasse ses yeux attachés sur le marquis; & elle ne s'appercevoit pas plutôt de l'attention avec laquelle je l'examinois; qu'elle ne les ramenât précipitamment sur ses cartes, comme si ç'eût été à moi sur-tout qu'elle eût voulu cacher ses sentimens.

Ce manege à la fin m'impatienta: ce n'étoit pas qu'il interressât mon cœur; mais il me sembloit que je jouois-là un rôle désagréable, & qu'au moins elle auroit dû me l'épargner. Je me sentois pour elle un mépris! Elle m'inspiroit une indignation qu'à peine je pouvois dissimuler.

Versac ne m'a pas trompé, me disois-

je, & je ne sçais pas comment on ne donne que le nom de coquette à une femme de cette espece. Jamais on n'a agi avec moins de ménagement. Qu'elle ait cessé de m'aimer, cela est simple, son changement m'oblige, & à Dieu ne plaise que je veuille le lui reprocher! Mais que rien ne l'arrête, & qu'avec plus d'indécence qu'elle n'en peut trouver à Madame de Sénanges, que sans m'avoir dit du moins qu'elle vouloit rompre avec moi, sans que ma présence la contraigne, sans être sûre même que je ne l'aime plus, elle se livre avec tant de fureur à un nouveau goût, c'est, je l'avoue, ce que je n'aurois jamais osé imaginer. Mais elle ne m'a pas aimé, reprenois-je, je n'ai été, comme Pranzi, & mille autres, que l'objet de son caprice. L'homme qui lui plaît aujourd'hui, lui sera inconnu demain, & j'aurai bientôt le plaisir de lui voir un successeur.

Pendant que je m'entretenois d'une façon si peu flatteuse pour elle, je ne songeois point à m'observer, & mon air froid & brusque ne lui permettoit pas d'ignorer ce qui se passoit dans mon cœur. Il m'échappoit des mouvemens d'impatience qu'elle sçavoit bien qu'or-

dinairement le jeu ne me donnoit pas, & que je ne pouvois pas même alors rejetter sur lui. Je regardois ma montre à chaque instant, & comme si ce n'eût pas été assez d'elle pour m'apprendre l'heure qu'il étoit, je consultois encore celles des autres. Madame de Lursay m'interrogea deux fois, sans pouvoir tirer de moi rien qui répondît à ce qu'elle m'avoit demandé. J'étois devenu stupide, & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que tout cela se passoit dans mon cœur pour une femme à qui le moment d'auparavant j'aurois dit avec joie, rompons, ne nous soyions plus rien l'un à l'autre; dont le changement m'étoit nécessaire, & dont la seule idée m'étoit importune; & qu'enfin ce cœur, que son inconstance déchiroit, étoit tout entier à une autre.

Quelle bizarrerie! & nous osons reprocher aux femmes leur vanité! Nous qui sommes sans cesse le jouet de la nôtre, qu'elle fait passer à son gré de la haine à l'amour, & de l'amour à la haine & qui nous fait sacrifier la maîtresse la plus tendrement aimée, & la plus digne de l'être, à la femme du monde que nous aimons le moins, & que souvent nous méprisons le plus.

Telle étoit à peu près ma situation. Je cédois insensiblement à Madame de Lursay sans le sçavoir. J'étois outré qu'elle eût pu si-tôt songer à un autre engagement, & ce qui, si j'avois sçu penser, auroit dû me détacher d'elle pour toujours, étoit ce qui la rendoit pour mon cœur plus redoutable que jamais.

Je ne pouvois cependant pas dire que ce qu'elle m'inspiroit fût de l'amour: j'étois entraîné par des mouvemens que je ne connoissois point, & que je n'aurois pas pu me définir: ils étoient violens sans être tendres, aucun desir ne s'y mêloit, & j'étois piqué, sans être amoureux. Qu'elle eût paru sensible un instant, que je l'eusse revu jalouse, emportée, qu'elle eût fait des efforts pour me ramener, le charme se seroit dissipé: ma vanité contente de l'humiliation où je l'aurois vue, mon cœur n'auroit plus retrouvé en elle qu'un objet indifférent, & peut-être méprisé.

Ce fut ce qui n'arriva pas. Madame de Lursay sçavoit combien il seroit dangereux pour elle de me détromper: elle n'avoit pas besoin de m'étudier pour démêler ce qui se passoit dans mon ame. J'aurois été le premier sur qui son stratagême, tout usé qu'il étoit, auroit été

ſans puiſſance ; mais pour qu'il fît tout ce qu'elle en attendoit, il falloit le pouſſer juſques où il pouvoit aller. Je n'étois encore qu'ébranlé, & elle me vouloit vaincu.

La partie où elle m'avoit engagé, ne fut pas ſi-tôt finie, que dans mon premier mouvement de dépit, je m'approchai pour prendre congé d'elle ; mais d'un air ſi contraint, qu'elle ſentit bien qu'elle n'auroit pas de peine à me faire reſter.

Où voulez-vous aller ? me dit-elle gaiement. Quelle folie ! Il eſt ſi tard ! J'ai compté ſur vous. Vous me déſobligerez de ne pas demeurer ici. Je vous déſobligerois bien plus d'y reſter, répondis-je d'un ton ému, & je ne pars que pour ne vous pas déplaire. C'eſt, reprit-elle, ſans me contraindre en aucune façon, que je cherche à vous retenir. J'ai toujours beaucoup de plaiſir à vous voir. Je ne conçois pas ſur quoi vous pouvez jamais vous croire de trop chez moi. On eſt accoutumé à vous y voir vivre avec une extrême liberté, & l'on doit être ſurpris, je dois l'être toute la premiere, de vous voir aujourd'hui faire des façons depuis ſi longtems bannies d'entre nous. Je les crois

à présent ; Madame, repartis-je, plus nécessaires que jamais.

Quelle idée ! répondit-elle en haussant les épaules ; que vous êtes déraisonnable ! Ah, que je le suis peu, Madame ! repliquai-je, & que vous sçavez bien.... Enfin, (interrompit-elle en se levant comme si elle eût craint d'entrer dans le moindre détail) vous êtes le maître ; je ne prétends pas vous gêner. Restez, vous me ferez plaisir. Partez, si ce que je vous propose ne vous en fait pas.

Je crus voir, à son air froid, qu'elle avoit dans le fond envie que je partisse, & qu'elle destinoit, sans doute, l'après-souper au marquis. Je me fis un plaisir secret de les gêner par ma présence, & de me donner d'ailleurs la douce satisfaction de voir Madame de Lursay se dégrader de plus en plus à mes yeux, & justifier tout le mépris que je croyois avoir pour elle.

Peu de tems après on servit. Sans y penser, à ce que je croyois, & uniquement par habitude, je voulus me mettre auprès de Madame de Lursay. Elle s'en apperçut ; & loin de paroître m'en sçavoir gré, elle arrangea les choses de façon que ce fut le marquis, que je re-

gardois toujours comme mon successeur, qui se mit à la place où je desirois d'être. Quoique cette préférence qu'elle lui donnoit sur moi, eût été habilement conduite, elle ne m'échappa pas, & j'en ressentis un dépit extrême. Si elle m'avoit offert cette place, il est constant que je ne l'aurois pas prise: mais je ne pus, sans colere, la voir remplir par un autre.

Bientôt le souper s'anima. Madame de Lursay, qui après avoir mortifié ma vanité, vouloit me plaire, n'épargna rien pour y réussir. Cette séduisante coquetterie, plus puissante sur nous que la beauté même, ces airs agaçans que nous méprisons quelquefois, & auxquels nous cédons toujours, les souris les plus tendres, les regards les plus vifs, tout fut, & inutilement employé. Persuadé que le seul desir d'engager mon rival, lui donnoit tous ces charmes, je me révoltai contre eux. Son enjouement me parut contraint, son esprit apprêté, & les graces dont elle venoit de s'embellir, me semblerent peu faites pour son âge. Je regardois tout avec des yeux jaloux. Mon cœur étoit troublé par la colere, mais tranquille du côté de l'amour. Du moins tout entier

à la haine que m'inſpiroit Madame de Lurſay, n'eus-je pas lieu de me douter que je la trouvois belle.

Nous marquons trop nos deſirs, ils agiſſent trop ſenſiblement ſur nous, pour qu'ils puiſſent échapper à la femme même la moins habile. Madame de Lurſay, qui n'étoit point dans le cas de pouvoir ſe méprendre à mes mouvemens, connut, à la froideur de mes regards, qu'elle ne faiſoit pas ſur moi une auſſi vive impreſſion qu'elle l'auroit deſiré. Il eſt à croire qu'elle craignit de m'avoir trop laiſſé penſer qu'elle ne ſongeoit plus à moi, puiſque ſans quitter abſolument ſon premier projet, elle commença à me regarder avec moins de tiédeur que je ne lui en avois vu juſques-là.

Elle en faiſoit trop peu pour me tirer de l'état où elle m'avoit mis, & elle fit cependant bien de n'en pas riſquer davantage. Quand elle m'auroit ſéduit alors au point où elle le vouloit, que pouvoit pour elle une ſéduction momentanée que mes réflexions auroient détruite, ou qui ſe ſeroit diſſipée d'elle-même, avant qu'elle pût la ſaiſir, & qui peut être, pour avoir été précipitée, m'auroit uſé l'imagination inutile-

ment, & moins disposé à être sensible, quand il lui importeroit le plus que je le fusse ?

Elle étoit assez sage pour faire ces réflexions, & sans doute elle le fit. Le souper continua, sans qu'elle parût avoir pour moi, plus que ces soins d'usage dans la société, & que les femmes ont pour les hommes qui leur sont le plus indifférens, quand elles vivent avec eux. Ses discours furent aussi mesurés que ses regards, & elle se conduisit avec tant d'adresse, qu'après m'avoir d'abord donné lieu de croire qu'elle avoit sérieusement rompu avec moi, & qu'elle songeoit même à s'engager avec un autre ; je dus, en sortant de table, espérer seulement qu'il ne seroit pas impossible de la faire ressouvenir qu'elle m'avoit aimé, & de la retrouver plus tendre qu'elle ne l'avoit jamais été pour moi.

Quoique vain, comme je l'étois, il fut naturel que je songeasse à la rengager, & que les desirs dussent être la suite de mes mouvemens ; ce ne fut pas ce qui m'occupa. J'étois piqué de n'être point regretté de Madame de Lursay, & je ne la regrettois pas. Peu de tems même après le souper ayant presque perdu de vue l'objet qui m'avoit détermi-

né à rester chez elle, je fus prêt à suivre quelques personnes qui en sortoient.

Qu'elle reste, me dis-je, avec cet heureux amant qui me succede. Qu'ils passent ensemble la plus charmante des nuits. Que m'importent leurs plaisirs, pour vouloir les troubler ? Je n'aime pas, pourquoi serois-je jaloux ?

En conséquence de ce raisonnement, je me levois, lorsque le marquis, à qui je supposois une si grande impatience de se trouver seul avec Madame de Lursay, lui dit qu'il alloit prendre congé d'elle. Ce discours me surprit. Je crus qu'elle feroit des efforts pour le retenir ; mais après lui avoir représenté froidement, qu'il pourroit la quitter plus tard, elle le laissa partir, sans prendre seulement avec lui jour pour le revoir

Une si grande indifférence, après ce qui s'étoit passé, ne me parut pas naturelle. Loin d'imaginer qu'ils ne pensoient pas l'un à l'autre, & que mes soupçons étoient mal fondés, je crus au contraire, comme ils s'étoient longtems parlé bas, & que pendant cette conversation, elle avoit eu un air mystérieux & embarrassé, que leurs arrangemens étoient pris, que cette prompte retraite du marquis n'étoit que simulée,

& qu'à peine le peu de monde qui étoit encore chez Madame de Lursay, l'auroit quittée, qu'il y reparoîtroit.

Cette idée n'étoit rien moins que romanesque, & je pouvois l'avoir, sans blesser la vraisemblance & nos usages. Je pensai aussi, qu'il y auroit autant de finesse à troubler Madame de Lursay dans son rendez-vous, qu'il y en avoit eu à le deviner. Je me fis une joie maligne de rester si long-tems chez elle, que le marquis s'en impatientât & pût même penser que, sans avoir été heureux, ou sans l'être encore, je ne pouvois pas avoir le droit d'être importun, au point où je me promettois de le lui paroître...

A tant de raisons, il s'en joignit une à laquelle je ne fus pas insensible & qui, plus que toutes les autres, me porta à desirer une conversation particuliere avec Madame de Lursay. J'étois persuadé qu'elle m'avoit trompé, & que je ne devois jamais lui pardonner la fausseté d'avoir voulu me paroître respectable. Il me sembloit, que ne voulant plus la revoir sur le pied où nous avions été ensemble, il y alloit de ma gloire à lui apprendre combien j'étois instruit; & à lui ôter le plaisir de croire que je

conservois pour elle toute l'estime qu'elle se flattoit de m'avoir inspirée ; que je ne pouvois pas, pour exécuter ce projet, saisir un meilleur tems que celui, où malgré cette rigide vertu, dont par trois mois de soins, je n'avois pas pu triompher, elle donnoit des rendez-vous à quelqu'un qui peut-être, n'avoit eu ni le tems, ni le desir de lui en demander. Je me faisois enfin un tableau si touchant de la confusion où je ne doutois pas qu'elle ne tombât, & de l'impatience où je la mettrois, qu'il me fut impossible de m'en refuser le spectacle.

Occupé de ces agréables idées, j'attendois le moment où je pourrois les voir remplies ; il vint enfin. Je fis semblant de sortir avec tous les autres ; & je dis adieu à Madame de Lursay d'un air si naturel, qu'elle m'en parut choquée. Je restai quelque tems dans l'antichambre à parler bas à un de mes gens, à qui je n'avois rien de particulier à dire ; & tous les équipages sortis, je rentrai.

Je trouvai Madame de Lursay sur un canapé où elle rêvoit. De quelque courage que je me fusse armé, je ne me vis pas plutôt seul avec elle, que je fus fâché de m'y être renfermé, & que

j'eusse bien voulu n'avoir pas imaginé que j'avois tant de choses à lui dire. Toutefois, la nécessité de me tirer heureusement d'une aventure où je m'étois embarqué moi-même, le dépit que sa vue m'inspiroit, & le plaisir de la mortifier, me rendirent ma fermeté.

Quoi ! c'est vous, me dit-elle avec étonnement ? Oserois-je vous demander pourquoi vous revenez ? Que voulez-vous qu'on pense de vous voir rester ici ? Je crois, Madame, répondis-je, d'un air railleur que ce n'est pas de ce qu'on en peut penser que vous êtes inquiete, & qu'un soin plus important vous tourmente. Je n'ai jamais répondu à ce que je n'entendois pas, repliqua-t-elle, ni demandé ce que je ne me souciois pas d'apprendre ; ainsi, sans vous interroger sur le sens de ce que vous venez de me dire, je vous prierai simplement de vouloir bien ne pas rester chez moi à l'heure qu'il est. Je sçais, repris-je, combien je vous obligerois de partir, mais il n'est qu'une heure, & je voudrois bien que vous me permissiez d'en passer encore quelques-unes auprès de vous. La proposition est sans doute fort honnête, répondit-elle, en contrefaisant le ton poli

dont je lui parlois, & je suis sincérement fâchée de ne pouvoir pas l'accepter. Vous le pouvez, Madame, reprisje, & j'ai peut-être assez de choses à vous dire pour vous faire passer sans ennui, le tems que je vous supplie de vouloir bien m'accorder.

Quand je voudrois bien n'en pas douter, repartit-elle, les instans que vous prenez pour cela, n'en seroient pas mieux choisis; & d'ailleurs, vous pouvez avoir beaucoup de choses à me dire, sans qu'elles aient de quoi me plaire; car, entre nous, & sans vouloir vous rien reprocher, je ne vois pas que jusques ici vous m'ayez amusée beaucoup. Vous serez ce soir plus contente de moi, Madame, répondis-je, & la certitude que j'en ai, m'a fait hasarder une demande que je ne suis pas surpris que vous trouviez indiscrete. Je n'ignore aucune des raisons qui vous la font paroître telle. Je sçais que je remplis des momens que vous aviez destinés à des plaisirs plus doux que celui de m'entendre, & que sans compter l'impatience que je vous cause, vous avez à partager celle de quelqu'un qui, peut-être en gémissant, de l'obstacle que j'apporte à ses plaisirs, ne vous

croit pas absolument innocente du chagrin que je lui fais.

Voilà sans contredit, s'écria-t-elle, une belle phrase ! elle est d'une élégance, d'une obscurité, & d'une longueur admirables ! Il faut, pour se rendre intelligible, furieusement travailler d'esprit. Si vous me le permettez, lui dis-je, je serai plus clair. Oh ! je vous le permets, reprit-elle vivement, j'ose même vous en prier. Je ne serai pas fâchée de connoître toutes les petites idées qui vous occupent ; elles doivent être rares. Mais, pardonnez-moi, Madame, ces idées que vous croyez rares, sont assez généralement répandues. Le préambule m'excede, Mr, reprit-elle brusquement, venons au fait : venons-y donc, répondis-je, en rougissant de colere.

Vous avez cru long-tems, Madame, continuai-je, que vous pourriez m'en imposer toujours, & que, sur la belle résistance qu'il vous a plû de me faire, j'estimerois votre conquête assez, pour croire que j'aurois été le seul qui l'eût faite, & pour vous en tenir compte sur ce pied-là. Vous l'avez cru, & vous aviez raison..... Asseyez-vous, Mr., interrompit-elle tranquillement ; ce début m'annonce quelque chose de long, & je serai

charmée que vous soyez à votre aise.

Je m'assis vis-à-vis d'elle, & quoiqu'un peu déconcerté par par son air ironique, je poursuivis ainsi :

Je vous disois, Madame, que vous aviez raison de croire que je me trouverois infiniment heureux de vous plaire. Ma jeunesse, & le peu d'usage que j'avois du monde, vous répondoient de ma crédulité, & si j'avois été plus instruit, vous auriez dû compter moins sur elle. Vous n'avez pas eu besoin de beaucoup d'artifice ; vous pouviez même en employer moins que vous n'avez fait, & c'étoit penser de moi trop avantageusement, que de croire qu'il fallût, pour me tromper, tout le manege dont vous vous êtes servi. Oui, Madame, je l'avouerai, je vous respectois trop aveuglément pour oser douter un instant que vous ne fussiez telle que vous vouliez me le paroître, que vous n'eussiez toujours vécu loin de l'amour, que ce ne fût en vain qu'on avoit attaqué votre cœur, & que je ne fusse le premier qui eût pu le rendre sensible.

Vous l'avez cru, interrompit-elle ; mais il me semble qu'en pensant avantageusement de moi, vous n'aviez pas

mauvaise opinion de vous-même. Ce n'étoit assurément pas vous estimer peu, que de vous croire fait pour séduire une femme, qui, jusqu'à vous, avoit si bien résisté. Eh bien! ensuite d'une idée aussi modeste, que pensâtes-vous?

Ne me la reprochez pas, Madame, repris-je avec émotion, vous y gagniez plus que moi. Si je ne vous avois regardée que comme une femme ordinaire, je vous aurois peut-être moins aimée, & j'ose douter que vous eussiez été satisfaite de ne m'avoir inspiré qu'un goût foible, peu digne de vos charmes, & qu'il n'auroit pas été décent à vous de récompenser.

Mon extrême timidité, & les peines que j'eus à vous parler de mon amour, dûrent vous apprendre que j'avois peu d'espérance de vous plaire, & vous prouver tout le respect que vous m'aviez fait naître.

A votre âge, dit-elle, qu'on respecte ou non une femme, on est de même auprès d'elle, & je ne vois pas à propos de quoi vous voudriez que je vous tinsse compte d'un mouvement de crainte que je devois plus à votre imbécillité, qu'au respect que vous aviez pour moi.

Quelle qu'en fût la cause, repris-je,

mon trouble ne vous en étoit pas moins agréable, & vous deviez être flattée de me voir des craintes, que peut-être vous ne deviez pas m'inspirer.

Mais non, repliqua-t-elle, le plaisir qu'elles m'ont donné, a été médiocre. Les choses ridicules n'amusent pas longtems. Poursuivez. Eh bien! Vous ne deviez pas m'estimer autant que vous avez fait, & vous vous en repentez, n'est-il pas vrai? Après.

On m'a détrompé, Madame, j'ai appris combien mes craintes étoient déplacées, & je ne me consolerois jamais du ridicule qu'elles m'ont donné, si le plaisir de me les voir, ne vous en avoit pas coûté d'autres.

Oui, repartit-elle, avec une extrême sang-froid, je ne disconviens pas qu'elles ne m'aient fait jouer plus d'une fois un assez mauvais personnage; mais c'étoit précisément par cette raison qu'elles ne pouvoient pas m'amuser.

Je ne les aurois pas aujourd'hui, repris-je, d'un ton menaçant.

Ce seroit peut-être un peu tard que vous voudriez vous en défaire, repliqua-t-elle, & vous ferez tout aussi-bien de les garder. Mais, dites-moi, j'ai donc eu le cœur extrêmement tendre? Vous

sçavez sans doute toutes mes aventures, pourrois-je espérer de vous, la complaisance de les raconter ?

Je craindrois d'abuser de votre patience, répondis-je, fort embarrassé des impertinences que je lui disois, & du peu de cas qu'elle sembloit en faire.

Ce n'est là qu'un mot, repartit-elle, & un mot aussi mauvais qu'il est impoli; mais je vous le pardonne. Vous ignorez avec les femmes jusques à la façon dont on doit leur parler. Ce que vous venez de me dire, par exemple, n'est mal que par votre faute. Mieux dit, il auroit été plaisant. Passons.

Sans vouloir, repris-je, outré de fureur, entrer dans un détail qui seroit fort inutile; je puis vous dire simplement, qu'on m'en a assez appris pour me faire sentir votre fausseté avec moi, & me faire regretter toute ma vie d'en avoir été la dupe.

A votre tour, ne me reprochez pas cela, répondit-elle en riant. Ce n'est pas de ma finesse que vous avez été la dupe, c'est de votre peu d'expérience. Pourquoi voulez-vous m'imputer vos bévues ? Devois-je vous apprendre à quel point vous me plaisiez, & vous dire, moment à moment, l'impression

que vous faisiez sur moi ? Ce soin, de ma part, eût sans doute été fort obligeant : mais m'auriez-vous pardonné de le prendre ? N'étoit-ce pas à vous à connoître, & saisir mes mouvemens ? Est-ce ma faute enfin, s'ils vous ont tous échappé ? & quelqu'un avant vous, s'est-il jamais avisé de faire des reproches aussi ridicules que ceux que vous me faites ? Est-ce ici du moins qu'ils finissent ?

Il ne me reste plus, repliquai-je, confondu de sa façon de me répondre, qu'à vous féliciter sur le prétexte que vous avez pris pour rompre avec moi : sur le secret avec lequel vous avez formé cette partie de campagne, dont vous ne m'avez averti que lorsqu'il ne me restoit pas le tems de m'arranger pour vous y suivre, & enfin sur l'amour prompt que vous avez pris pour le marquis, que je retiens caché dans un recoin de votre cabinet, & qui, sans doute, attend avec impatience que vous vouliez bien me congédier. Je crois, en effet, ajoutai-je, que j'ai retardé les instans de son bonheur, assez pour ne devoir plus y mettre d'obstacle, & je vais... Non, Monsieur, interrompit-elle, je vous ai si patiemment écouté, que je dois croire que vous

voudrez bien m'accorder la même grace. J'en demande pardon au marquis, mais dût-il s'impatienter d'un conversation si peu faite pour lui, je ne sçaurois me refuser le plaisir de vous répondre. Ce n'est pas pour vous que je le veux faire. Ma réputation ne dépend ni de vous, ni des gens qui prennent à tâche de la noircir. On ne peut, à votre âge, juger sainement de rien, & moins encore des femmes que de toute autre chose. Vous n'êtes fait, ni pour être écouté, ni pour être cru, & vous pouvez, sans tirer à conséquence, penser aussi mal de moi, que vous pensez bien de vous-même. Ce n'est pas sur vos discours que le public me jugera : ainsi ma justification n'est pas ce qui m'intéresse, c'est le plaisir de vous confondre, de dévoiler votre mauvaise foi, vos caprices, & de vous faire enfin rougir de vous-même.

Je vais, continua-t-elle, commencer par vous parler de moi : vous ne pourrez pas croire que ce soit par amour-propre. Je suis forcée de rappeller des faits qui m'avilissent, & vous m'avez mise dans le cas de ne pouvoir jetter les yeux sur moi-même, sans me mépriser des erreurs dans lesquelles vous m'avez fait tomber.

Vous me connoissez depuis longtems. Liée à votre mere par l'amitié la plus tendre, je vous ai aimé avant que je sçusse si vous méritiez de l'être, avant que vous sçussiez vous-même ce que c'est que d'être aimé, & sans que je pusse imaginer que le goût que j'avois pour vous, pût me conduire où j'ose enfin avouer que je suis.

Eh! quelle apparence en effet que je dûsse craindre de vous trop aimer? Quand j'aurois pu prévoir que vous penseriez à moi, devois-je imaginer que vous me rendriez sensible, & qu'un événement si peu vraisemblable, dût un jour être compté parmi ceux de ma vie. Je ne l'ai pas cru, & vous ne pouvez pas me le reprocher. Toute autre que moi ne vous auroit pas craint davantage, & à ne considérer que votre âge & le mien, (je laisse à part ma façon de penser) ma sécurité étoit bien naturelle.

Ce fut donc non-seulement sans craindre pour moi-même, mais encore sans faire la moindre réflexion sur vous, que je vous vis chercher à me plaire. Vos soins plus marqués, vos visites plus fréquentes & plus longues, & le plaisir qu'il sembloit que vous prissiez à me

voir, ne me parurent que les effets de notre ancienne amitié. Vous entriez dans le monde, vous commenciez à vous former, & il étoit tout simple que vous me cherchassiez avec plus d'ardeur que vous ne l'aviez fait dans votre enfance. Ce que vous me disiez sur l'amour, l'acharnement avec lequel vous m'en parliez, & la difficulté que je trouvois à vous faire porter votre esprit sur d'autres matieres, ne furent à mes yeux que les suites de la curiosité d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer sur un sentiment qui commence à troubler son cœur, ou sur les idées qui occupent son imagination. Vos regards ne m'instruisirent pas mieux, & je desirois si peu de vous plaire, que je ne pus jamais penser que je vous plaisois. Votre embarras enfin me fit naître l'envie de sçavoir ce qui vous agitoit, & croyant n'être que confidente, je me trouvai intéressée pour moi-même dans vos secrets. Vous devez vous souvenir que je n'oubliai rien pour vous enlever à une fantaisie qui me paroissoit déplacée, & dont j'étois fâchée d'être l'objet. Mon amitié pour vous, votre jeunesse, une sorte de pitié m'empêcherent de vous imposer silence aussi durement que j'aurois

dû le faire. Je crus d'ailleurs pouvoir m'amuser de la façon dont un cœur qui en est à sa premiere passion, la sent, & la conduit. Cet amusement, qui d'abord ne fut pas plus dangereux que je ne l'avois cru, le devint enfin. Je vous perdois avec plus de regret, vous attendois avec impatience, & votre vue me faisoit sentir des mouvemens, qu'avant que vous m'eussiez parlé, je ne connoissois pas. Je reconnus alors la nécessité de vous fuir; mais je ne le pouvois plus. Un je ne sçais quel charme trop foible dans sa naissance pour que je crusse avoir besoin de le combattre, m'attachoit à vos discours. Je me les répétois quand vous les aviez finis. Je m'arrachois avec peine, & toujours trop tard, au plaisir de vous entendre. Cet affreux intervalle de votre âge au mien, & qui m'avoit d'abord si sensiblement frappée, disparut à mes regards. Chaque jour que nous passions à nous voir, me sembloit vous donner des années, ou m'ôter des miennes. L'amour seul pouvoit m'aveugler à ce point; & croire que nous pouvions être faits l'un pour l'autre, étoit une preuve trop sûre du mien, pour pouvoir le méconnoître. Loin de chercher à me le dissimuler encore, je ne

craignis

craignis pas de m'examiner, & quoique ce que je trouvai pour vous dans mon cœur, m'effrayât, je ne me crus pas sans ressource. Comme je ne souhaitois pas d'être vaincue, je ne voulois pas voir que je l'étois déjà. Convaincue enfin de l'extrême tendresse que vous m'aviez inspirée, je cherchois du moins à retarder ma chûte, & à m'épargner la honte & le danger de la derniere foiblesse. Votre peu d'expérience m'aidoit dans mon projet, & je jouissois du plaisir de vous voir amoureux, d'autant plus paisiblement, que je craignois moins de me voir devenir trop coupable.

Il n'est donc pas extraordinaire, Monsieur, ajouta-t-elle, que je ne vous aie pas dit que je vous aimois, lorsque je ne vous aimois pas encore. Il ne l'est point davantage, qu'après que mes sentimens pour vous m'ont été connus, j'aie fait ce que j'ai pu pour vous les cacher. C'étoit à vous à tâcher de les découvrir; & si je puis vous le dire, c'est à vous, & non à moi *qu'il a plû de faire une belle résistance.*

Mais, Madame, répondis-je en begayant, je n'ai pas, à ce qu'il me semble, eu tort de vous le dire, vous con-

venez vous-même que vous m'avez résisté, & vous concevez bien que......
Vous hésitez ! interrompit-elle, achevez. Que voulez-vous que je vous dise, Madame, repliquai-je, plus déconcerté que jamais, l'expression dont je me suis servi a pu vous choquer, je suis fâché certainement qu'elle vous ait déplu; je.. mais, ajoutai-je, voyant que je ne sçavois ce que je lui disois, il est tard, & vous voulez bien que je prenne congé de vous. Non, Monsieur, répondit-elle, je ne le veux pas. Ce que j'ai à vous dire encore ne peut se remettre, & les articles qui me restent à traiter avec vous, sont les plus importans pour moi.

Je me remis sur mon siege, fort étonné de ce que c'étoit moi qui étois confondu. Mon embarras augmenta encore quand elle m'ordonna (sans raison apparente à ce que je crus) de m'asseoir sur un fauteuil qui touchoit à son canapé, ce qui me mettoit beaucoup plus près d'elle que je n'étois d'abord. J'obéis en tremblant, sans oser la regarder, & avec une sorte d'émotion tendre, que le récit qu'elle venoit de me faire m'avoit involontairement donnée. Il est donc vrai, continua-t-elle, que je vous ai aimé. Je pourrois n'en pas convenir,

puisque je ne vous l'ai jamais dit affirmativement; mais après ce qui s'est passé entre nous, ce détour seroit aussi inutile que déplacé, & il vaudroit mieux pour moi que je vous eusse dit mille fois que je vous aime, que de vous l'avoir une seule fois prouvé comme j'ai fait. J'avoue même que je pourrois avoir à me reprocher, que je vous dois plus qu'à ma raison, le bonheur de n'avoir pas entiérement succombé, & que si vous aviez pu connoître toute ma foiblesse, je serois aujourd'hui, de toutes les femmes, la plus à plaindre. Ce n'est pas que je m'estime davantage de vous avoir échappé; mais dans l'état où sont les choses, ce m'est une sorte de consolation de ne vous avoir pas tout sacrifié.

Elle appuyoit avec tant de plaisir sur cette consolation, & je me trouvai dans l'instant si ridicule de la lui avoir laissée, qu'il s'en fallut peu que je ne formasse le dessein de lui enlever un avantage dont elle paroissoit si vaine. Je levai les yeux sur elle un moment & je la trouvai si belle! elle étoit dans une attitude si négligée, si touchante, & toutefois si modeste! ses yeux qu'elle laissa tendrement tomber sur moi, m'assu-

roient encore de tant d'amour, qu'il se glissa dans mes sens, je ne sçais quel trouble, qui me disposant mieux à l'écouter me rendit cependant plus distrait.

Vous m'accusez, ajouta-t-elle, en me fixant toujours, d'avoir voulu vous paroître respectable, & vous m'en faites un crime. Qu'aurois-je fait, que je n'eusse dû faire ? Si pour vous donner bonne opinion de moi, j'avois eu des vices à déguiser, des aventures malheureuses à couvrir, & qu'enfin je n'eusse pû, sans risquer de vous perdre, me montrer à vos yeux telle que j'aurois été, pensez-vous que j'eusse été blâmable de chercher à vous en imposer ? d'ailleurs, quand il auroit été vrai que, par des éclats indécens, j'eusse déshonoré ma jeunesse, auroit-il été impossible que je fusse revenue à moi-même ? vous ne le savez pas encore, Monsieur, mais vous apprendrez quelque jour, qu'il ne faut pas toujours juger les femmes sur leurs premieres démarches, que telle a paru avoir l'ame corrompue, qui n'avoit qu'une imagination déréglée, ou une foiblesse de caractere, qui ne lui a point permis de résister au torrent & au mauvais exemple : que s'il est presque impossible de

se corriger des vices du cœur, on revient des erreurs de l'esprit, & que la femme qui a été la plus galante peut devenir, par ses seules réflexions, ou la femme la plus vertueuse, ou la maîtresse la plus fidelle.

Vous dites encore que j'ai voulu vous faire penser qu'avant que mon cœur fût à vous, il n'avoit été à personne. S'il est vrai que ç'ait été mon intention, je suis coupable d'une étrange fausseté : Non, Monsieur, j'ai aimé, & avec toute la violence possible. Si je n'avois pas connu l'amour, vous me l'auriez vu redouter moins. Peut-être prendrez-vous, de l'aveu que je vous fais, une nouvelle raison de me mépriser. Il faudroit sans doute, pour mériter votre estime, que je n'eusse jamais été déterminée à l'amour que par vous. Je ne l'ai pas moins desiré que vous auriez pu le desirer vous-même, & quand j'ai commencé à vous aimer, j'ai eu un extrême regret de ce que mon cœur n'étoit pas aussi neuf que le vôtre, & de ne pouvoir pas vous en offrir les prémices.

Ce discours étoit si tendre; il me peignoit si bien la violence & la vérité de sa passion; il étoit soutenu par

un ſon de voix ſi flatteur, que je ne pus l'entendre ſans me ſentir vivement ému, & ſans me repentir de faire le malheur d'une femme qui, par ſa beauté, du moins ne méritoit pas une ſi cruelle deſtinée. Cette idée, ſur laquelle j'appuyai, m'arracha un ſoupir. Madame de Lurſay l'attendoit depuis trop longtems pour qu'il lui échappât. Elle ſe tut pour un inſtant, me regardant toujours. Elle eſpéroit ſans doute que ce ſoupir me conduiroit plus loin; mais voyant que je m'obſtinois encore à garder le ſilence, elle pourſuivit ainſi:

Vous pouvez à préſent donner une libre carriere à vos idées; j'ai aimé, je l'avoue, & c'en eſt aſſez pour que vous ne puiſſiez pas douter que je ne me pare d'une paſſion que pour vous dérober mes fantaiſies, & qu'il n'y a rien d'odieux dont je n'aie été capable. J'ai connu, en faiſant cet aveu, tout le danger où il m'expoſoit, mais je n'ai pas cru devoir vous cacher une choſe que je vous aurois dite, ſi vous me l'aviez demandée, & que par toutes ſortes de raiſons, je dois moins me reprocher, que l'amour que j'ai pris pour vous, qui, avec tous les défauts attachés à votre âge, n'en avez ni la can-

deur, ni la sincérité. Je doute, lui dis-je, piqué de ce reproche, (mais déjà persuadé cependant que Versac m'avoit trompé, & trop occupé des charmes que Madame de Lursay offroit à mes yeux, pour ne pas vouloir lui paroître innocent) que je vous aie donné lieu de croire que je ne suis pas sincere. Je puis avoir des torts avec vous; je les sens même: mais ils ne sont pas de l'espece de ceux dont vous vous plaignez, & si vous avez quelque chose à me reprocher, c'est d'avoir été trop crédule.

Eh! l'auriez-vous été, si vous m'aviez aimée, répondit-elle vivement? Ne m'auriez-vous pas, au contraire, défendue contre les calomnies dont on vouloit me noircir auprès de vous? Pouviez-vous, sans vous dégrader vous-même, y ajouter foi? La façon dont je vis, & dont depuis si long-tems vous êtes témoin, ne devoit-elle pas du moins les balancer dans votre esprit? J'avoue que quand une femme de mon âge s'oublie assez pour aimer un homme du vôtre, elle s'expose à faire penser qu'elle a moins cédé à l'amour, qu'à l'habitude au déréglement, & que c'est toujours, pour celle même qui s'est le

mieux conduite, une foibleſſe qu'on lui reproche d'autant plus, qu'on l'attendoit moins d'elle, & que le peu de convenance qui s'y trouve, la rend plus ridicule. Vous ne deviez point me ſoupçonner d'être dans ce cas, & plus je me ſacrifiois, plus pour vous je m'écartois de mes principes, plus vous me deviez de reconnoiſſance & d'amour. Un autre que vous auroit ſenti que ſa tendreſſe ſeule pouvoit m'étourdir ſur la faute irréparable que la mienne me faiſoit commettre; & qu'en l'aimant, je le chargeois du repos & du bonheur de ma vie; mais, ajouta-t-elle, en tournant vers moi des yeux qui ſe rempliſſoient de larmes, cette façon de penſer n'étoit pas faite pour vous.

Avant même que vous fuſſiez ſûr d'être aimé, vous m'avez fait eſſuyer des caprices, dont vous ne daigniez ſeulement pas vous excuſer; & qu'il ſembloit que vous fuſſiez fâché que je vous pardonnaſſe. Je vous ai vu dans le même tems, manquer à me rendre les devoirs même les plus ſimples, paſſer volontairement pluſieurs jours ſans me voir, ne me parler de votre amour qu'avec toute la froideur qui pouvoit m'empêcher de lui être favorable, &

agir enfin avec moi, moins comme avec une femme à qui vous vouliez plaire, que comme avec une que vous auriez voulu quitter. Si quelquefois vous paroiſſiez plus animé, je ne trouvois pas dans vos tranſports ce qui auroit pu me les faire partager, & vous ne paroiſſiez jamais vous livrer moins au ſentiment, que lorſque vous vous laiſſiez le plus emporter à vos deſirs. Tous ces défauts ne m'échappoient point; mais en me plongeant dans une douleur mortelle, ils n'arrêtoient pas mon penchant pour vous. Je vous croyois peu formé aux uſages du monde, & ne voulois point vous voir coupable. J'eſpérois que l'habitude d'aimer, vous ôteroit cette rudeſſe que je trouvois dans vos façons, que vous recevriez avec plaiſir les avis d'une femme qui vous aimoit, & que je pourrois enfin vous rendre tel que je deſirois que vous fuſſiez.

Ah! Madame, m'écriai-je, pénétré de ſes larmes, tranſporté hors de moi-même, ſerois-je aſſez malheureux pour ne vous plus voir vous intéreſſer à moi? Non! continuai-je, en lui baiſant la main avec ardeur, vous me rendrez vos bontés, j'en ſerai digne... Non,

Meilcour, interrompit-elle, je ne dois plus espérer de vous retrouver aussi tendre que je le voudrois. Les transports que je vous vois, ne peuvent plus ni me flatter, ni me séduire. Plus jeune, & par conséquent plus étourdie, je prendrois peut-être vos desirs pour de l'amour. Ils m'auroient émue, & vous seriez justifié ; mais vous avez déja éprouvé dans une occasion, où je pouvois céder sans avoir rien à me reprocher, puisque je pouvois me croire aimée, que je ne veux me rendre qu'au sentiment. Ce qu'alors je n'ai pas fait, je dois le faire moins que jamais. Quand il seroit vrai que je me fusse trompée en vous croyant amoureux de Madame de Sénanges, la façon dont vous m'avez parlé sur elle, me prouve que rien ne peut, ni vous retenir, ni vous ramener.

Mais, est-il possible, lui dis-je tendrement, que vos craintes sur Madame de Sénanges aient été réelles ? Avez-vous pu croire, que quand même elle eût voulu m'engager, j'eusse daigné répondre à ses soins ? Oui, reprit-elle, Mme. de Sénanges auroit encore moins eu de quoi vous plaire, vous m'auriez aimée mille fois plus que vous ne faisiez,

que vous ne l'en auriez pas moins prise. Peut-être ne l'auriez vous pas gardée : mais du moins elle vous auroit séduit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit vouloir. S'il étoit vrai qu'elle vous fût si indifférente, pourquoi avez-vous cherché à la revoir, & pourquoi, le jour même que je vous ait dit que je ne voulois pas que vous vécussiez avec elle, vous ai-je retrouvés ensemble aux Tuileries ? Quelle raison, si vous m'aviez aimée, pouvoit vous empêcher de venir à la campagne avec moi ? Cette partie, dites-vous, s'est formée secrétement. Le mystere en étoit bien simple, & vous seul en étiez l'objet. Je voulois vous enlever à Madame de Sénanges, & je n'en trouvai que ce moyen. Au lieu de pénétrer le motif de cette partie, ou de vouloir du moins paroître l'avoir fait, vous imaginez que je ne l'ai formée que pour y voir plus commodément le marquis. Je n'ai qu'un mot à vous répondre là dessus. Si j'avois eu du goût pour lui, après ce qui s'étoit passé entre vous & moi, vous étiez, de tous les hommes du monde, celui que j'aurois le moins voulu pour spectateur. J'abrége vos torts, comme vous voyez, & ne pese pas sur eux. Ce n'est pas

que je fusse embarrassée de me les rappeller tous; mais le reproche suppose de l'amour; & vous sentez bien qu'il ne m'est pas possible d'en vouloir conserver pour vous.

Ah! Madame, m'écriai-je, plein d'un trouble qui ne me laissoit pas la liberté de réfléchir, vous ne m'avez point aimé. Vous verriez moins tranquillement mon déséspoir, vous y seriez sensible, si votre tendresse pour moi avoit été aussi forte que vous me le dites.

Mais, Meilcour, reprit-elle, seroit-il possible que je pusse encore me flatter de vous être chere? Dois-je même le souhaiter; est-il bien vrai que vous soyez fâché de me perdre? Vous qui n'avez rien épargné pour tâcher de me déplaire, & qui n'avez cru pouvoir vous justifier qu'en me cherchant des crimes, & qui ne doutez pas que le marquis ne soit assez bien avec moi, pour que je ne l'aie pas fait cacher dans mon cabinet.

Pouvez-vous en parler encore, m'écriai-je, & ne vous croyez-vous pas assez justifiée dans mon esprit? Oui, reprit-elle en souriant, je vois bien que je le suis aujourd'hui, mais je ne serois pas surprise de ne l'être plus demain.

Eh ! quoi, lui dis-je, ne cesserez-vous pas de m'opposer d'aussi vaines terreurs? Ah ! Meilcour, s'écria-t-elle d'un ton plus attendri, l'intérêt dont il s'agit ici entre nous, est trop grand pour moi pour devoir être traité si légérement, & je suis perdue, si je ne suis pas heureuse. Non, repris-je, en la pressant dans mes bras, ma tendresse ne vous laissera rien à desirer.

Mais, Meilcour, répondit-elle, en paroissant rêver, ne pouvez-vous pas être content de mon amitié ? Songez-vous que je ne vous préférerai personne, &, qu'à peu de choses près, j'aurai pour vous l'amour le plus tendre ? Croyez-moi, ajouta-t-elle, en me regardant avec des yeux que la passion la plus vive animoit, c'est l'unique parti qui nous reste, & ce que je vous refuse, ne vaut pas ce que je vous offre. Non, lui dis-je, en me jettant à ses genoux, & plus enflammé encore par sa résistance, non, vous me rendrez tout ce que j'ai perdu. Ah ! cruel, s'écria-t-elle, en soupirant voulez-vous faire le malheur de ma vie, & n'avez-vous pas déjà assez de preuves de ma tendresse ? Levez-vous, ajouta-t-elle d'une voix presque éteinte, vous ne voyez

que trop que je vous aime. Puissiez vous un jour me prouver que vous m'aimez !

En achevant ces paroles, elle baissa les yeux, comme si elle eût été honteuse de m'en avoir tant dit. Malgré le tour sérieux que notre conversation avoit pris sur sa fin, je me souvenois parfaitement du ridicule que Madame de Lursay avoit jetté sur mes craintes. Je la pressai tendrement de me regarder. Je l'obtins ; nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux cette impression de volupté que je lui avois vue le jour qu'elle m'apprenoit par quelles progressions on arrive aux plaisirs, & combien l'amour les subdivise. Plus hardi, & cependant encore trop timide, j'essayois en tremblant, jusques où pouvoit aller son indulgence. Il sembloit que mes transports augmentassent encore ses charmes, & lui donnassent des graces plus touchantes. Ses regards, ses soupirs, son silence, tout m'apprit, quoiqu'un peu tard, à quel point j'étois aimé. J'étois trop jeune pour ne pas croire aimer moi-même. L'ouvrage de mes sens me parut celui de mon cœur. Je m'abandonnai à toute l'ivresse de ce dangereux moment, & je me rendis enfin aussi coupable que je pouvois l'être.

Je l'avouerai ; mon crime me plût, & mon illusion fut longue, soit que le maléfice de mon âge l'entretînt, ou que Madame de Lursay seule le prolongeât. Loin de m'occuper de mon infidélité, je ne songeois qu'à jouir de ma victoire ; ce que je croyois qu'elle m'avoit coûté, me la rendoit encore plus précieuse ; & quoique je ne triomphasse, dans le fond, que des obstacles que je m'étois opposés, je n'en imaginai pas moins, que la résistance de Madame de Lursay avoit été extrême. Je n'en fus pas plutôt possesseur, que je sentis renaître toute mon estime pour elle, & que je portai l'aveuglement au point d'oublier tous les amans que Versac lui avoit donnés, & celui dont elle venoit elle-même de convenir avec moi. L'unique chose qu'alors je souhaitasse pour l'avenir, étoit qu'elle ne cessât pas de m'aimer ; ses charmes flattoient mes sens, & son amour, qui me paroissoit prodigieux, se communiquoit à mon ame, & y répandoit le trouble le plus flatteur.

Je sentois enfin diminuer mon erreur, mais trop peu pour me livrer au repentir. Je me serois cependant peu-à-peu livré aux réflexions, si Madame de Lursay avoit bien voulu ne pas m'inter-

rompre ; mais malheureusement pour ma raison, elle s'apperçut que je rêvois & m'en montra une sorte d'inquiétude qu'il n'auroit pas été honnête de lui laisser, & qu'en effet elle ne méritoit pas d'avoir. Je la rassurai donc. Jamais amante n'a été moins vaine & plus timide. Plus je la louois sur ses charmes, plus je m'en occupois, moins elle osoit, disoit-elle, se flatter de leur pouvoir sur moi. Je paroissois transporté, peut-être je n'aimois pas. Etoit-elle forcée de convenir que je l'aimois, elle n'en étoit pas plus tranquille. Après s'être abandonnée aux craintes, elle revenoit aux transports ; l'enjouement le plus tendre, & le badinage le plus séduisant ; enfin tout ce que l'amour a de charmant quand il ne se contraint plus, se succédoit sans cesse, & m'entretenoit dans une agitation qui me rendoit peu propre à des réflexions bien sérieuses.

Quelque enchanté que je fusse, mes yeux s'ouvrirent enfin. Sans connoître ce qui me manquoit, je sentis du vuide dans mon ame. Mon imagination seule étoit émue, & pour ne pas tomber dans la langueur, j'avois besoin de l'exciter. J'étois encore empressé, mais moins ardent. J'admirois toujours,

& n'étois plus touché. Ce fut en vain que je voulus me rendre mes premiers transports. Je ne me livrois plus à Madame de Lursay que d'un air contraint, & je me reprochois jusques aux moindres desirs que sa beauté m'arrachoit encore.

Hortense, cette Hortense que j'adorois, quoique je l'eusse si parfaitement oubliée, revint régner sur mon cœur. La vivacité des sentimens que je retrouvois pour elle, me rendoit encore moins concevable ce qui s'étoit passé. N'est-ce pas dans la seule espérance de la voir que je suis venu chez Madame de Lursay, me disois-je ? Et pendant leur absence, n'est-ce pas elle seule que j'ai regrettée ? Par quel enchantement me trouvai-je engagé avec une femme qu'aujourd'hui même je détestois ?

Ma situation devoit en effet m'étonner, d'autant plus que j'avois été vain & jaloux sans le sçavoir, & que je ne m'étois point apperçu de l'empire que ces deux mouvemens avoient pris sur moi. Il étoit, au reste, extrêmement simple que Madame de Lursay, qui joignoit à beaucoup de beauté, une extrême connoissance du cœur, m'eût conduit imperceptiblement où j'en étois venu avec

elle. Ce que j'en puis croire aujourd'hui, c'est que si j'avois eu plus d'expérience, elle ne m'en auroit que plus promptement séduit : ce qu'on appelle l'usage du monde, ne nous rendant plus éclairés, que parce qu'il nous a plus corrompus.

Il m'auroit donc fait sentir vivement combien il est honteux d'être fidele. Je n'aurois pas, à la vérité, été saisi par le sentiment, il m'auroit paru ridicule dans Madame de Lursay, & pour me vaincre, il auroit fallu qu'elle eût été aussi méprisable qu'elle avoit évité de me le paroître. Loin même que l'idée d'Hortense eût été bannie un moment de ma mémoire, j'aurois trouvé du plaisir à m'en occuper. Au milieu même du trouble où Madame de Lursay m'auroit plongé, j'aurois gémi de l'usage qui ne nous permet pas de résister à une femme à qui nous plaisons, j'aurois sauvé mon cœur du désordre de mes sens, & par ces distinctions délicates, que l'on pourroit appeller le quiétisme de l'amour, je me serois livré à tout les charmes de l'occasion, sans pouvoir courir le risque d'être infidele.

Cette commode métaphysique m'étoit inconnue, & ce fut avec un extrê-

me regret, que je vis à quel point je m'étois trompé. Les empressemens de Madame de Lursay augmenterent pendant quelque tems son chagrin ; mais soit que je m'ennuyasse de me trouver coupable, soit que je craignisse d'essuyer des reproches auxquels je n'aurois sçu que répondre, ou que dans l'ivresse où j'étois encore, le sentiment n'agît que foiblement sur moi, je me révoltai contre une idée qui me devenoit importune. Dérobé aux plaisirs par les remords, arraché aux remords par les plaisirs, je ne pouvois pas être sûr un moment de moi-même. Je l'avouerai même à ma honte, quelquefois je me justifiois mon procédé, & je ne concevois point comment j'avois pu manquer à Hortense, puisqu'elle ne m'aimoit pas, que je ne lui avois rien promis, & que je ne pouvois pas espérer de lui devoir jamais autant de reconnoissance que j'en devois à Madame de Lursay.

Je persuadois assez facilement à mon esprit, que ce raisonnement étoit juste ; mais je ne pouvois pas de même, tromper mon cœur. Accablé des reproches secrets qu'il me faisoit, & ne pouvant en triompher, j'essayai de m'en distraire, & de perdre dans de nouveaux éga-

remens, un souvenir importun qui m'occupoit malgré moi. Ce fut en vain que je le tentai, & chaque instant me rendoit plus criminel, sans que je m'en trouvasse plus tranquille.

Quelques heures s'étoient écoulées dans ces contradictions, & le jour commençoit à paroître, qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse d'accord avec moi-même. Graces aux bienséances que Madame de Lursay observoit sévérement, elle me renvoya enfin, & je la quittai, en lui promettant, malgré mes remords, de la voir le lendemain de bonne heure, très déterminé, de plus, à lui tenir parole.

Fin de la troisieme & derniere Partie.

LA NUIT
ET
LE MOMENT,
OU
LES MATINÉES
DE CYTHERE.

Lifez, Cenfeurs rigides, il n'y a point ici d'amour criminel.

HORAT.

LA NUIT
ET
LE MOMENT.

DIALOGUE.

CIDALISE, CLITANDRE.

CIDALISE, *voyant entrer Clitandre en robe de chambre.*

AH, bon Dieu ! Clitandre, quoi ! c'est vous ?

CLITANDRE. Votre surprise, Madame, a de quoi m'étonner ; je vous croyois accoutumée à me voir vous faire ma cour, & je ne comprends pas ce que vous trouvez de si extraordinaire dans la visite que je vous fais.

CID. C'eſt que je croyois avoir quelque raiſon de penſer que ſi vous vouliez bien veiller aujourd'hui avec quelqu'un, ce ne ſeroit pas avec moi, & que, dans les idées que j'avois, votre préſence m'a étonnée.

CLIT. Cérémonie à part, ne produit-elle ſur vous que cet effet ? Ne vous embarraſſé-je pas plus encore que je ne vous ſurprends ? C'eſt qu'à la rigueur, cela ſeroit poſſible au moins.

CID. Cette idée vous eſt nouvelle. Me permettriez-vous de vous demander ce qui vous la fait naître ?

CLIT. Mon intention n'eſt point de vous en faire un myſtere : mais voudrez-vous bien me dire auſſi pourquoi vous avez été ſi étonnée de me voir chez vous ce ſoir, lorſque tant d'autres fois cela vous a paru ſi ſimple ?

CID. Il me le paroiſſoit alors que vous me donnaſſiez vos momens perdus ; mais je ne vous crois pas aujourd'hui auſſi déſœuvré que je vous ai vû l'être quelquefois.

CLIT. J'avois ſur vous la même idée ; & c'eſt ce qui fait précisément que je ne ſuis pas ſans quelque ſorte d'inquiétude que vous ne trouviez ma viſite un peu déplacée.

CID.

CID. Un peu déplacée! J'admire tout à la fois le ménagement de vos termes, & passez-moi celui-ci, l'extravagance de vos idées. Voudrez-vous bien, au reste, me faire la grace de me dire pourquoi vous croyez m'incommoder tant aujourd'hui?

CLIT. Oui, pourvu qu'à votre tour vous vouliez bien m'apprendre pourquoi ma présence ici vous cause tant d'étonnement.

CID. Vous serez bientôt satisfait. (*Elle passe dans sa garde-robe, revient, change de chemise : on la déchausse.*)

CLIT. Ah Dieu! quelle jambe!

CID. Oh! finissez, Monsieur, vos éloges ne me font point oublier votre témérité.

CLIT. Je ne sais pas si c'est la premiére fois que je la loue; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas la premiere que je l'admire.

CID. Allez-vous mettre là-bas, ou sortez.

CLIT. Vous me traitez singuliérement, Madame; mais j'obéis. (*Elle se couche, dit à une de ses femmes de rester : Clitandre s'assied sur un fauteuil auprès du lit*).

CID. Quoi! réellement, Clitandre,

vous n'avez de rendez-vous avec personne ?

CLIT. Quoi ! dans le vrai, je ne vous empêche pas de voir Eraſte ?

CID. Eraſte ! Mais en vérité, vous n'y penſez pas, mon pauvre comte.

CLIT. Et je vous jure, belle marquiſe, que je ne penſe pas plus à aucune des femmes qui ſont chez vous, que vous ne ſongez à lui.

CID. Quoi ! pas même à Araminte ?

CLIT. Araminte ! ah, parbleu ! la plaiſanterie eſt délicieuſe ! Eſt-ce parce que vous avez eu la méchanceté de la prier de venir ici, que vous croyez qu'il faut que je l'y amuſe ?

CID. Certes, le tour eſt fin ! C'eſt-à-dire que vous voudriez me faire croire que vous ne ſçavez pas pourquoi elle eſt ici ?

CLIT. Oh ! pardonnez-moi : pour les eſpérances qu'elle y a, je les devine ; & vous le voyez bien au chagrin que j'ai de ce qu'elle y eſt. Je ne vous comprends pas ! il faut aſſurément bien craindre de manquer de monde, pour ſe charger d'une pareille *eſpece*.

CID. En vérité, Clitandre, voilà une diſcrétion bien inutile, ou un *perſifflage* bien ridicule ! Vous verrez auſſi que

c'eſt moi qui vous ai joué le mauvais tour de prier Célimene, & que c'eſt encore ma faute ſi Beliſe, Luſcinde & Julie ſe trouvent chez moi en même tems.

CLIT. Oh ! pour celles-là, il ne ſe peut pas qu'ayant chez vous Cléon, Oronte & Valere, vous penſiez qu'elles y ſont pour moi.

CID. Mais je ne jurerois pas que vous fuſſiez dans l'honneur qu'elles me font, pour auſſi peu que vous le prétendez.

CLIT. Quelle folie ! Il y a plus de huit jours que je ſuis ici ; ils y ſont eux d'avant-hier ; elles y ſont d'aujourd'hui, & il me paroît à cet arrangement que vous ne pouvez pas plus les accuſer d'être venues pour moi, que vous flatter de ne les y voir que pour vous.

CID. Vous ne me croyez pas non plus aſſez imbécille pour m'en flatter.

CLIT Vous auriez tort au reſte de vous plaindre de Valere, d'Eraſte & de Cléon. Ils ſont arrivés deux jours avant les femmes qu'ils y attendoient : ils ſont dans les grandes regles ; & je parierois qu'ils n'en ſont pas autant pour tout le monde.

CID. Je ſens toute la politeſſe de leur procédé ; mais Clitandre, il eſt donc bien vrai que ce n'eſt pas vous qu'elles cherchent ici ?

CLIT. Vous sçavez ce qu'elles sont.

CID. En sçais-je plus ce qu'elles voudroient faire ?

CLIT. Ah, Madame ! ce n'est pas, permettez moi de vous le dire, sur des femmes, qui pensent aussi-bien que celles-là, qu'on peut avoir de pareilles idées.

CID. En vérité, Clitandre, vous devenez bien ridicule ! Je ne vous presserai pas là-dessus, puisque j'ai lieu de croire que vous ne voulez pas l'être ; mais je ne pardonnerai jamais à Eraste d'être venu me gâter un souper qui devoit être si délicieux.

CLID. Il ne me paroît pas extraordinaire que vous l'y aiez trouvé de trop ; mais je vous avoue que je ne vois pas pourquoi, s'il n'y eût pas été, ce souper auroit été si agréable pour vous ?

CID. Quoi ! vous ne sentez pas ce que votre embarras, au milieu de quatre femmes que vous avez eues, & qui, sans doute, conservent encore des prétentions sur vous, auroit eu de réjouissant pour moi ?

CLIT. Il y auroit à moi de la folie à vous soutenir que je n'ai eu aucune d'elles ; mais il y auroit assurément plus que de l'indiscrétion à dire que je les

eues toutes. D'ailleurs, en supposant qu'elles m'aient toutes honoré de quelque bonté, qu'est-ce que cela importe aujourd'hui à elles, & à moi ? Comment voulez-vous qu'avec ce qu'on a à faire dans le monde, des gens, que le hasard, le caprice, des circonstances ont unis quelques momens, se souviennent de ce qui les a intéressés si peu ? Ce que je vous dis, au reste, est si vrai, que soupant il y a quelque tems avec une femme, je ne me la rappellois en aucune façon, & que je l'aurois quittée comme m'étant inconnue, si elle ne m'eût pas fait souvenir que nous nous étions autrefois fort tendrement aimés.

CID. Je m'étonne que ce soit elle qui vous ait reconnu. L'on prétend que nous oublions beaucoup plus que les hommes ces sortes d'aventures.

CLIT. Je sais qu'on vous en accuse ; mais il m'a paru qu'à cet égard le manque de mémoire est égal dans les deux sexes.

CID. Il est cependant plus singulier dans une femme que dans un homme.

CLIT. Je crois, tout préjugé à part, que cela doit beaucoup dépendre du plus ou du moins que vous avez à sacrifier. Si, par le plus grand hasard du

monde, il ſe trouvoit qu'une femme n'eût pas plus de ſacrifices à faire que nous-mêmes; je ne vois pas à propos de quoi l'on voudroit qu'elle ſe rappellât de certaines choſes plus que nous. Il n'eſt cependant pas auſſi commun qu'on l'imagine peut-être, que deux perſonnes, qui ont vécu un peu amicalement l'une avec l'autre, quelque courte qu'ait été leur liaiſon, quelque peu de ſentiment même qu'elles y aient mis, s'en ſouviennent ſi peu; mais en même tems je ne crois pas qu'un oubli total de ces choſes-là ſoit abſolument ſans exemple.

CID. Pour moi, j'aime à penſer que cela n'eſt pas poſſible. Vous vous ſouvenez de Célimene, n'eſt-ce pas?

CLIT. Cela eſt fort différent. Notre affaire a été longue, & je l'ai trop tendrement aimée pour avoir pu l'oublier à ce point.

CID. Si vous dites vrai, elle eſt bien heureuſe!

CLIT. J'en doute, puiſque je ne m'en ſouviens que pour la mépriſer au-delà de tout ce que je pourrois dire.

CID. Cruel! j'ai pourtant à vous parler de ſa part.

CLIT. De ſa part! à moi! Après tout, rien ne m'étonne d'elle.

CID. Elle prétend que vous lui faites les injuſtices du monde les plus criantes, & que vous vous obſtinez à la condamner ſans l'entendre.

CLIT. Vous ſçavez mon hiſtoire comme moi-même, Madame, & puiſque vous ne me trouvez aucun tort, vous voudrez bien que je m'inquiete peu de tous ceux dont elle me charge. Je ne pourrois même m'empêcher d'être ſurpris que ſçachant à quel point vous la connoiſſez, elle eût oſé vous prier de me parler pour elle, ſi Eraſte, qui a eu pour vous & devant moi, les plus condamnables procédés, ne m'avoit pas prié auſſi de vous parler pour lui.

CID. Sérieuſement, Clitandre, il vous en a parlé ?

CLIT. Oui, Madame, & avec une vivacité dont vous auriez ſans doute été contente, ſi vous en aviez été témoin.

CID. Oh ! très-contente ! cela n'eſt pas douteux ! Et ſelon toute apparence, il me charge de tous les torts de notre rupture ?

CLIT. Il eſt naturel qu'il vous en donne quelques-uns ; cependant, à ceux qu'il a lui-même, je le trouve aſſez modéré ſur cet article; & à votre humeur près,

que vous masquez, dit-il, sous le nom de délicatesse pour pouvoir vous y livrer avec moins de scrupule, il dit que vous êtes assez bonne femme, & que vous ne manquez absolument pas de principes.

Cid. L'insolent! je ne dirai sûrement pas de lui la même chose : mais n'avez-vous pas été confondu de l'air léger dont il est venu s'établir ici?

Clit. Il est vrai que son apparition m'a un peu surpris. Ce n'est pourtant pas que j'aie cru qu'il vînt ici sans être sûr que vous ne le trouveriez pas mauvais; c'est le moindre des égards que l'on doit à une femme comme vous.

Cid. De mon aveu! pouvez-vous le croire? Sept ou huit jours avant mon départ, je soupois avec lui chez la petite comtesse. Il y fut question du séjour que je comptois faire ici; il eut l'audace de me dire qu'il viendroit m'y faire sa cour. Comme je sçais qu'il a des projets sur cette pauvre petite femme, & que jusques à présent elle n'entre pas dans ses vues, je crus que pour la déterminer, il vouloit lui donner de la jalousie, & qu'il me faisoit l'honneur de croire que j'ai de quoi l'alarmer; mais j'avois reçu si froidement sa politesse, que je

vous avoue que je me flattois qu'il n'oseroit pas venir dans un lieu où il doit être vu avec moins de plaisir que personne, & que rien ne peut égaler la surprise que j'ai eue en l'y voyant arriver. Aussi l'ai-je traité comme vous avez fait Araminte, à qui il me semble que vous en voulez encore plus qu'à Célimene même.

CLIT. Ma foi! en cas, comme je vous en soupçonne, que ce soit pour vous procurer quelques scenes agréables que vous avez voulu avoir cette femme, il faut convenir que vous avez bien réussi, & que le souper a été d'une gaieté merveilleuse.

CID. Je ne crois pas de mes jours en avoir fait un plus embarrassant & plus triste. Vous, entre deux femmes de qui les prétentions vous gênoient, (car vous ne pouvez pas disconvenir qu'il n'y en eût au moins deux qui en avoient sur vous.) Moi, en face d'Eraste, impatientée, plus que je ne puis l'exprimer, de ses prétentions, de ses regards & de ses propos; non! en vérité! j'ai cru que j'en mourrois d'ennui & de fureur!

CLIT. On en meurt à moins tous les jours, & je n'étois pas, je vous jure, plus à mon aise que vous.

CID. Pour votre sécheresse avec Célimene, je n'en ai pas été bien surprise; mais à l'égard d'Araminte que vous avez.....

CLIT. Moi! j'ai Araminte! voilà bien la plus abominable calomnie?

CID. Mon Dieu! ne vous fâchez pas tant contre moi! Est-ce ma faute, si le public vous la donne?

CLIT. Le public! le public, avec sa permission, feroit mieux de la garder, que de me la donner comme il fait. Il est encore plaisant le public!

CID. Clitandre! vous n'êtes pas de bonne foi!

CLIT. (*Lui répond fort bas.*) Il est sûr que si vous continuez à me parler de ce ton-là, il ne me sera pas aisé de vous entendre.

CID. La belle fantaisie! A propos de quoi donc cet air de mystere?

CLIT. (*Toujours fort bas.*) Eh! Justine?

CID. Eh bien! que vous fait-elle?

CLIT. Oh! rien! c'est seulement que je n'ai pas déterminé de la mettre dans la confidence, & que je ne puis, tant qu'elle restera dans votre chambre, m'expliquer librement sur certains articles.

CID. Je ne vois pas pourquoi vous voulez l'en bannir aujourd'hui : tous ces jours derniers elle ne vous y a point paru de trop.

CLIT. Cela ſe peut ; mais en le ſuppoſant comme vous, je n'avois pas les mêmes choſes à vous dire. Vous en ferez ce que vous voudrez ; mais il me ſemble que ſi vous vouliez bien que nous fuſſions ſeuls, cela n'en ſeroit que mieux.

CID. Voilà une ſinguliere idée ! Juſtine eſt une petite fille fort ſûre.

CLIT. Je n'attaque point ſa diſcrétion, & je ne doute point que vos ſecrets ne ſoient fort bien entre ſes mains ; mais vous ne devez pas trouver extraordinaire que je ne veuille mettre les miens qu'entre les vôtres.

CID. Elle dort, & ſûrement elle ne vous entend pas.

CLIT. Elle peut le feindre, & m'entendre : enfin, Madame, qu'elle ſoit ou non endormie, ſa préſence m'inquiete & me gêne. Ou permettez-moi de me taire ſur ce que vous me demandez, ou conſentez que nous ſoyons ſeuls.

CID. Seuls ! .... Mais pourquoi ? ... en vérité ! cela eſt ridicule ! Non, toutes réflexions faites, je n'y conſentirai jamais.

CLIT. Comme il vous plaira, au reste ; mais je vous avoue que j'ai peine à comprendre votre répugnance sur une chose si simple, qui me paroît tirer si peu à conséquence pour vous, & qui m'est à moi si nécessaire.

CID. (*D'un ton piqué.*) Enfin, il faut donc faire ce qui vous plaît ; mais assurément vous me ménagez peu ! Justine, Justine ! Voyez comme elle ne dormoit pas ! Justine ! vous pouvez vous coucher.

JUST. A quelle heure, Madame veut-elle qu'on entre demain ?

CID. (*Embarrassée.*) Mais voilà une singuliere question ! A l'heure ordinaire, apparemment ?

JUST. On attendra que Madame sonne. (*Elle sort.*)

CID. Eh bien ! Monsieur, vous venez de l'entendre ! elle vient de me tenir un joli propos ! Voilà pourtant à quoi vous m'exposez !

CLIT. Mais, Madame, daignez donc vous mettre à ma place.

CID. Mettez-vous vous-même à la mienne, Monsieur. Croyez-vous de bonne foi qu'elle sorte de ma chambre sans la plus forte persuasion qu'elle nous y gênoit beaucoup ; que nous sommes

arrangés, & que ceci, qui n'est bien assurément qu'une chose de hasard à laquelle nous n'avons pensé ni vous ni moi, ne soit un rendez-vous très-décidé?

Clit. Elle a donc l'esprit bien mal fait, votre Justine!

Cid. (*D'un ton un peu brusque.*) Elle l'a comme tous les gens de son espece; cela ne suffit-il pas? Vous-même, que penseriez-vous si vous appreniez demain qu'un des hommes qui sont ici, a passé la plus grande partie de la nuit dans ma chambre? Auriez-vous la bonté de croire qu'il ne l'auroit employée qu'à me raconter des histoires?

Clit. Il est certain que je vous croirois pour cela quelque raison particuliere; mais Justine, qui est votre confidente, & qui sçait qu'il n'y a rien entre vous & moi, ne doit pas penser là-dessus comme je pourrois faire. Eh! plût au ciel qu'elle pût me croire l'homme du monde le plus heureux, & que je le fusse autant qu'elle me feroit l'honneur de le croire!

Cid. Son absence vous a rendu bien galant!

Clit. Non, mais il est assez simple qu'elle m'ait rendu plus libre. Si je n'a-

vois dû rien gagner à son départ, que m'auroit fait qu'elle fût partie ?

CID. (*D'un ton fort sérieux & d'un air un peu alarmé.*) Au moins, Monsieur....

CLIT. Eh ! Madame, vous me connoissez. D'ailleurs que gagnerois-je à vous manquer, quand vous ne m'accorderiez rien de tout ce que je pourrois vous demander, ou que je vous offenserois, si je voulois tenter quelque chose ?

CID. Au vrai, Clitandre, vous n'aimez donc pas Araminte ! (*Clitandre hausse les épaules.*) Mais pourtant vous l'avez eue.

CLIT. Ah ! c'est autre chose.

CID. En effet, on dit qu'aujourd'hui cela fait une différence.

CLIT. Et je crois de plus que ce n'est pas d'aujourd'hui que cela en fait une.

CID. Vous m'étonnez. Je croyois que c'étoit une obligation que l'on avoit à la philosophie moderne.

CLIT. Je croirois bien aussi qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, elle a rectifié nos idées ; mais qu'elle nous a plus appris à connoître les motifs de nos actions, & à ne plus croire que nous agissons au hasard, qu'elle ne les a déterminées. Avant, par exemple, que nous sçussions raisonner si bien,

nous faisions sûrement tout ce que nous faisons aujourd'hui ; mais nous le faisions, entraînés par le torrent, sans connoissance de cause, & avec cette timidité que donnent les préjugés. Nous n'étions pas plus estimables qu'aujourd'hui ; mais nous voulions le paroître ; & il ne se pouvoit pas qu'une prétention si absurde ne gênât beaucoup les plaisirs. Enfin, nous avons eu le bonheur d'arriver au vrai : eh ! que n'en résulte-t-il pas pour nous ? Jamais les femmes n'ont mis moins de grimaces dans la société ; jamais l'on n'a moins affecté la vertu. On se plaît, on se prend. S'ennuie-t-on l'un avec l'autre ? on se quitte avec tout aussi peu de cérémonie que l'on s'est pris. Revient-on à se plaire ? on se reprend avec autant de vivacité que si c'étoit la premiere fois qu'on s'engageât ensemble. On se quitte encore, & jamais on ne se brouille. Il est vrai que l'amour n'est entré pour rien dans tout cela ; mais l'amour, qu'étoit-il, qu'un desir que l'on se plaisoit à s'exagérer, un mouvement des sens, dont il avoit plû à la vanité des hommes de faire une vertu ? On sçait aujourd'hui que le goût seul existe ; & si l'on se dit encore qu'on s'aime, c'est bien moins

parce qu'on le croit, que parce que c'est une façon plus polie de se demander réciproquement ce dont on sent qu'on a besoin. Comme on s'est pris sans s'aimer, on se sépare sans se haïr, & l'on retire du moins du foible goût que l'on s'est mutuellement inspiré, l'avantage d'être toujours prêts à s'obliger. L'inconstance imprévue d'un amant accable-t-elle une femme ? à peine lui laisse-t-on le tems de la sentir. Des raisons de bienséance ou d'intérêt ne lui permettent-elles pas de quitter un amant ennuyeux, ou qui a cessé de paroître aimable ? tous ses amis se rélaient pour l'étourdir sur le malheur de sa situation. Lui prend-t-il un caprice ? dans la minute il est satisfait. Sommes-nous dans tous les cas dont je viens de faire l'énumération ? nous trouvons les mêmes ressources dans la reconnoissance des femmes avec qui nous avons un peu intimément vécu ; & je crois, à tout prendre, qu'il y a bien de la sagesse à sacrifier à tant de plaisirs quelques vieux préjugés qui rapportent assez peu d'estime, & beaucoup d'ennui à ceux qui en font encore la regle de leur conduite.

Cid. Assurément, si vous croyez

tout ce que vous venez de me dire, vous avez jusques à présent agi bien peu d'après vos maximes, vous qui n'êtes pas encore consolé de l'inconstance de Célimene, & qui l'avez si tendrement aimée.

Clit. Je l'ai adorée, j'en conviens ! mais peut-être aussi est ce moins ma façon de penser que je viens de vous peindre, que celle qu'il semble que quelques personnes ont aujourd'hui.

Cid. Ah ! quelques chagrins que la vôtre vous ait procurés, n'en changez pas. Il est possible, croyez-m'en, que vous rencontriez une femme plus digne de vos sentimens que ne l'a été Célimene ; & vous auriez trop à vous reprocher, si vous cherchiez à vous venger sur une maitresse estimable, des affreux procédés de celle-là.

Clit. Ce n'est pas non plus mon intention, & si vous connoissiez celle que mon cœur desire, vous ne me soupçonneriez pas d'une idée aussi injuste qu'elle seroit barbare.

Cid. Vous n'aimez donc plus du tout Célimene ?

Clit. Non, je vous le jure ; mais en revanche, je ne connois personne qui m'inspire un si souverain mépris.

CID. Prenez-y garde, Clitandre. Vous croyez la haïr, & quand on hait encore ce qu'on a tendrement aimé, il s'en faut beaucoup que le cœur soit guéri.

CLIT. Je l'ai haïe sans doute, & avec une violence qu'il me seroit difficile de vous exprimer : mais il ne me reste plus à présent pour elle que ce mépris froid & paisible dont personne ne pourroit se dispenser de l'honorer si tout le monde sçavoit, comme moi, combien elle en mérite; ce mépris enfin que vous, qui la connoissez si bien, avez pour elle.

CID. Seroit-ce Araminte qui l'auroit si absolument bannie de votre cœur? j'aurois peine à le croire, & je vous avoue que j'en serois fâchée.

CLIT. Araminte! Mais de bonne foi cela peut-il se supposer! Pensez donc du moins une femme que l'on puisse aimer un peu.

CID. Mais que vient-elle donc faire ici!

CLIT. Je crois que je m'en doute; mais cela ne dit pas que je l'aime.

CID. Pourquoi aussi ne vous sentant point en disposition de la traiter mieux, ne l'avez-vous pas laissée à Paris? Car,

toute plaisanterie à part, c'est sans que je l'aie en aucune façon priée ; & même sans qu'elle m'ait pressentie, qu'elle est venue s'établir chez moi ; & je vous le dis naturellement, elle me feroit plaisir de s'en retourner.

CLIT. Et à moi aussi, je vous le proteste. Je vous assure de plus, que si elle ne s'en va pas, c'est que je m'en irai, moi.

CID. Non, Clitandre, elle restera, & vous ne vous en irez pas.

CLIT. En vérité! Madame, il est aussi trop singulier que vous croyiez que l'on puisse rester dans un lieu où l'on a le malheur de trouver une Araminte, surtout quand elle s'avise d'y être tendre.

CID. Oh çà! comte, je suis votre amie, & je crois que vous ne doutez pas de ma discrétion. Puisque le hasard de la conversation nous a portés sur elle, ouvrez-moi votre cœur, & ne me cachez rien de ce qui s'est passé entre elle & vous. (*Il rêve*.) Ah! je vous en prie; au fonds, après être convenu avec moi de l'avoir eue, doit-il tant vous en coûter pour me dire comment elle s'est engagée avec vous?

CLIT. Vous avez raison, & je sens bien que je ne devrois pas vous refuser

ce que vous me demandez ; mais ce sont des choses sur lesquelles, soit principe, soit préjugé, je ne parle pas volontiers. Ce n'est pas que je ne sçache qu'elle mérite peu de ménagemens, & que mille autres pourroient dire d'elle ce qu'elle m'a mis à portée d'en sçavoir, cependant.....

CID. Le beau scrupule ! Vous l'avez eue, je le sçais ; que vous reste-t-il à m'apprendre que des détails ?

CLIT. Cela est vrai, & c'est à cause de cela précisément que je ne conçois pas votre curiosité. Ces sortes d'aventures sont si peu variées, que qui en sçait une, en sçait mille. Au reste, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai rien.

CID. Avant tout, ouvrez un peu plus ce rideau ; je ne vois pas.

CLIT. J'étois allé, au commencement de l'été, à la campagne chez Julie. Il y avoit beaucoup de monde, Araminte entre autres, que personne ne desire, & qui se prie par-tout. Je commençois à perdre beaucoup de la douleur que l'inconstance de Célimene m'avoit causée, & de jour en jour ma liberté me devenoit plus à charge. Je brûlois de me rengager, & si vous me permettez de

vous le dire, mon cœur, qu'à votre entrée dans le monde, vous aviez assez vivement blessé, reprenoit pour vous ses premiers penchans; mais vous aimiez encore Erafte. Je me représentai fortement l'inutilité de mes vœux. La certitude de ne pas réussir, & la crainte de vous ennuyer & de vous déplaire en vous poursuivant avec cette opiniâtreté fatigante, que nous croyons nous devoir quand une fois nous avons expliqué nos desirs, m'obligerent à garder le silence.

Cid. Vous fîtes fort bien. J'aimois en effet Erafte avec la plus grande vivacité; & sûrement vous n'auriez pas eu à vous louer du succès.

Clit. J'avois aussi quelques raisons de croire que quand même vous auriez été libre, vous ne m'en auriez pas rendu plus heureux. Quoi qu'il en soit, je n'imaginai même pas de vous informer des perfidies qu'il vous faisoit tous les jours. J'étois sûr que cette confidence ne feroit que vous tourmenter, & toutes réflexions faites, je crus devoir me taire, & sur mes desirs, & sur ses infidélités.

Cid. L'ingrat! que je l'aimois! Croiriez-vous bien que depuis qu'il m'a for-

cée de rompre avec lui, il n'y a que bien peu de tems que je me ſens pour lui cette indifférence profonde qu'il n'eſt plus poſſible de ſurmonter ?

CLIT. En ce cas, il eſt donc bien ſot de n'avoir pas avancé ſon voyage ; car à ne vous rien cacher de ſes idées, il n'eſt venu ici que pour ſe racommoder avec vous, & il en a l'eſpérance.

CID. Ce n'eſt en lui qu'un ridicule de plus ; mais j'avoue que je voudrois qu'il fût devenu ſincérement amoureux de moi.

CLIT. Ah ! qu'il entre encore d'amour dans ce deſir !

CID. Je conviens que l'on pourroit le ſoupçonner ; mais je vous donne ma parole d'honneur que c'eſt ſans aucune idée, que je doive me reprocher, que je le forme.

CLIT. A vous parler franchement, j'ai tant de peine à croire que vous l'aimiez, que je croirai bien aiſément que vous ne l'aimez plus. Mais puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, dites-moi, je vous prie, comment un petit homme ſi mauvais plaiſant, ſi peu fait pour plaire, d'une ſi miſérable ſanté.....

CID. Ah ! Clitandre, me feriez-vous l'injure de croire que j'aie pu faire

quelque attention à ce dernier article ?

Clit. Non, assurément ! Mais c'est qu'un amant malade, pour ainsi dire, de profession, est, à ce que je crois, toujours moins amusant qu'un autre. Vous conviendrez du moins que si ce n'est pas une raison de rejetter un homme, ce n'en est pas non plus une de le prendre.

Cid. Aussi ne fut-ce pas ce qui me détermina en sa faveur. Grand Dieu ! que l'amour est un sentiment bizarre ! Quand je vois aujourd'hui ce même objet qui, il n'y a encore que si peu de tems, avoit sur moi tant de pouvoir ; lorsque je juge de sang-froid cet homme qui a été si dangereux pour mon cœur, j'avoue que j'ai peine à comprendre qu'il ait pu me tourner si violemment la tête, & que j'en sens contre moi-même la plus forte indignation.

Clit. Vous êtes donc bien sûre que vous ne renouerez pas avec lui ?

Cid. Quelle idée ! Dans le tems même que je mourois de douleur de l'avoir perdu, il a tenté vainement de me ramener à lui, & les dispositions, où je me trouve ne me permettent pas de craindre qu'il puisse à présent ce qu'alors il ne put pas.

CLIT. (*Avec inquiétude.*) Eſt-ce que vous penſeriez à en prendre un autre?

CID. Non, je vous le jure; mais s'il étoit vrai que j'aimaſſe, je me flatte que je ſçaurois triompher de mon amour, & le laiſſer même ignorer à celui qui en ſeroit l'objet.

CLID. Cruelle! pouvez-vous former de pareils projets!

CID. Eh! que vous importe que.... Mais reprenez votre hiſtoire.

CLIT. Croyez-vous que je n'euſſe rien de plus intéreſſant à vous dire?

CID. Je ne ſçais; mais vous ne pouvez me dire rien qui me faſſe autant de plaiſir.

CLIT. Ce que vous me dites eſt aſſez peu poli; mais vous affligez plus mon cœur, que vous ne mortifiez mon amour-propre,

CID. Finiſſez donc! Attendrai-je éternellement? Vous êtes inſupportable!

CLIT. Eh bien! Araminte, en me voyant, me deſtina *in petto* au glorieux emploi de l'amuſer. Vous ſçavez avec quelle promptitude elle fait connoiſſance, vous connoiſſez ſon indécente familiarité & ſes agaceries, mille fois plus indécentes encore. Nous ſommes libertins; je n'avois rien dans le cœur

pour

pour me défendre d'elle. Elle ne me toucha point, mais elle me tenta. Je lui parlai ſur le ton qui convenoit également à ſon caractere & à la ſorte d'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi. Loin de s'en offenſer, les deſirs les moins flatteurs pour elle, & les moins tendrement exprimés, lui parurent une paſſion violente qu'elle ne pouvoit récompenſer trop tôt. La façon vive, & aſſez peu honnête dont je lui expoſai mes intentions, acheva de me concilier ſon eſtime. Je lui dis des choſes très-libres; elle les prit pour des galanteries. Je ne voulois pas, comme vous le croyez bien, d'affaire en regle avec elle; mais je la jugeois bonne pour une paſſade, & je réſolus de m'en amuſer tant qu'elle reſteroit chez Julie. En revenant de la promenade, le haſard nous fit paſſer par un petit boſquet aſſez obſcur. Par le même haſard, nous nous étions inſenſiblement ſéparés de la compagnie. Je trouvai, & le lieu très-propre à prendre avec elle les plus grandes libertés, & elle ſi diſpoſée à me les ſouffrir, que je ne ſçais comment elle eut la force de ne m'en pas remercier. En me priant le plus poliment du monde de finir, elle me laiſſoit con-

tinuer avec une patience admirable. Cependant une foiblesse lui prit, & ce que je me reprocherai toujours, j'eus l'indignité d'abuser de l'état où je l'avois réduite.

CID. Ah ! grand Dieu ! comment ! vous !....

CLIT. Oui, Madame on ne sçauroit pousser plus loin le manque de respect ; j'en suis encore d'une honte !

CID. Mais, Clitandre, avec votre permission, les faits sont-ils bien tels que vous me les racontez ?

CLIT. Ils sont si simples, que je m'étonne que vous y trouviez de quoi vous faire une histoire. Vous me connoissez assez pour sçavoir qu'ordinairement je ne ments pas. D'ailleurs tout cela n'est qu'un coup de foudre, & ils sont, depuis quelque tems, devenus aussi communs que l'on prétend qu'ils étoient rares autrefois.

CID. Je vous avoue que je sçais qu'Araminte a eu quelques affaires, & que le public la croit peu cruelle ; mais elle est étourdie, assez méchante. Sa conduite est légere, sa langue ne l'est pas moins. J'ai cru que la calomnie lui prêtoit beaucoup de choses, & qu'elle étoit dans le fond plus coquette que

galante. Vous me confondez ! Après ?

CLIT. Je suis poli, moi ; & quoiqu'elle ne me fît pas de reproches, je crus qu'il étoit de la bienséance que je lui fisse des excuses. Elle les reçut comme une suite de bons procédés de ma part, & en fut si enchantée, qu'elle voulut absolument que j'allasse, quand tout le monde seroit couché, les lui réitérer dans sa chambre. Cette affaire, comme vous le voyez, ne commence pas tout-à-fait sur le ton du sentiment, & il me semble qu'elle s'étoit mise elle-même dans le cas de ne m'en pas oser demander. Je lui rends justice ; d'abord elle n'y pensa pas plus que moi. Le souper fut fort gai : elle m'y honora de toutes les faveurs qu'une femme qui ne se contraint qu'à un certain point, peut accorder à quelqu'un en assez nombreuse compagnie. Je les reçus comme je le devois, ou plutôt comme je ne le devois pas, puisque j'y répondis. Cependant, par vanité, je la priai de vouloir bien se contenir un peu. Elle fut tout l'après-souper de la tendresse la plus vive. Enfin on alla se coucher, & je passai dans sa chambre le plutôt qu'il me fut possible.

CID. Vous y allâtes !

CLIT. Assurément ! Que vouliez-vous donc que je fisse ? Pouvois-je manquer à ma parole ? Elle m'attendoit ! Je la trouvai couchée, & j'avoue que je crus qu'après toutes les libertés qu'elle m'avoit laissé prendre, celle de me mettre dans son lit n'avoit rien qui dût la choquer à un certain point. En effet, la seule chose qu'elle me demanda, fut de vouloir bien éteindre les bougies, ou de fermer les rideaux. Cela ne me parut qu'un caprice : je ne les aime pas, & je lui refusai durement la grace qu'elle me demandoit. Quand elle vit que je ne me prêtois pas à ses intentions, elle eut la complaisance de plier à mes volontés. Les bougies resterent allumées, & les rideaux ouverts. Nous commençâmes à en agir ensemble familiérement ; & j'étois sur le point de lui avoir encore les dernieres obligations, lorsqu'une tendre inquiétude la saisit. Elle se rappella que je ne lui avois pas encore dit que je l'aimois, & me protesta, si je ne la rassurois pas sur mon cœur, que quelque extraordinaire que fût le goût qu'elle avoit pour moi, & quelques preuves même qu'elle m'eût déjà données de sa foiblesse, elle sçauroit indubitablement la vaincre. Je sen-

tois bien que si elle m'eût aimé, elle n'auroit pas eu lieu d'être contente de ce qu'elle m'inspiroit; mais la bienséance & l'état où j'étois, ne me permettoient que de la tromper, & je lui répondis que je ne concevois pas qu'avec les preuves actuelles que je lui donnois de mes sentimens, elle pût s'obstiner à en douter. Elle avoit jusques-là paru ne se livrer à sa tendresse qu'avec contrainte; mais la certitude d'être aimée bannissant ses scrupules, elle devint d'une tendresse, d'une vivacité, d'une ardeur incompréhensibles. Ah! si vous aviez vu, Madame! Non! c'est que cela étoit d'une beauté!...

CID. (*Séchement.*) Je le crois, Monsieur le comte, mais n'en supprimez pas moins ces agréables détails.

CLIT. Enfin, quoique j'eusse dans le fond plus à me plaindre d'elle qu'à la remercier, je crus que la politesse me condamnoit à lui faire des remercimens; & si ce ne fut pas du fond du cœur que je lui en fis, je mis du moins dans les miens tant de galanterie, & elle en fut si contente, qu'elle n'oublia rien pour que je lui en fisse encore. Mon Dieu! quand j'y songe, que c'est une digne femme! Cependant, malgré tout

ce que je lui devois, & la sorte d'égarement où nous mettent toujours les premieres bontés d'une femme, soit que nous devions, ou ne devions pas les recevoir avec transport, il m'avoit parû que j'aurois été plus heureux encore, & que j'aurois eu moins à prendre sur mon imagination, si elle eût eu autant à se louer de la nature, qu'elle sembloit le croire. J'ai le malheur d'être fort curieux. Mon doute me tourmentoit, je la priai donc de le faire cesser. Rien n'étoit si simple, ni même si galant que cette priere. Vous ne pourriez cependant que difficilement imaginer combien j'eus de peine à la lui faire agréer. Cette proposition blessoit mortellement sa pudeur.

Cid. Ah! quel conte! Ce scrupule étoit bien placé!

Clit. Enfin; elle ne vouloit pas, mais je voulois, moi, & quelque résistance qu'elle m'opposât, je voulus si bien, qu'elle fut obligée de céder. Ah! Madame...

Cid. Quoi donc?

Clit. Ah! quel monstre!

Cid. Elle! vous m'étonnez! Je ne comprends pas ce que cette femme peut avoir de si horrible. Sa gorge n'est point

parfaite, mais elle n'est pas mal non plus. Elle a le bras bien tourné, la main assez jolie, le pied assez bien, & j'ai oui dire que tout cela devoit faire penser....

CLIT. Eh! mon Dieu! Madame, si vous sçaviez combien peu il faut se fier aux regles, & combien tous les jours, soit d'une façon, soit d'une autre, nous y sommes attrapés, vous ne seriez pas si surprise de ce qu'Araminte ne tient pas tout ce qu'elle semble promettre.

CID. Qu'avant l'aventure du bosquet, vous jugeassiez d'elle comme je faisois tout-à-l'heure; cela me paroît tout simple; mais ce que je ne conçois pas, c'est qu'après vous ayez été la trouver dans sa chambre avec autant d'empressement que si vous l'eussiez trouvé charmante.

CLIT. Si j'avois l'honneur d'être un peu plus intimément connu de vous, vous ne me feriez pas cette question. D'ailleurs, après ce qu'elle avoit bien voulu faire pour moi, comment vouliez-vous que je lui refusasse d'aller la trouver? Il ne me restoit de parti à prendre que de la satisfaire, ou de m'enfuir. Le dernier auroit sans doute été le plus sage; mais malheureusement il

ne me vint pas dans l'esprit. Au surplus, je m'étois instruit dans le bosquet moins que vous ne pensez. L'insolence n'a jamais permis l'examen, & si je n'eus pas de quoi la croire parfaite, du moins ne pus-je pas non plus la trouver aussi détestable qu'elle l'est en effet.

Cid. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'une femme, telle que vous me dépeignez Araminte, soit aussi galante. L'amour-propre devroit au moins lui tenir lieu de principes; car en supposant qu'elle se fût cru, en entrant dans le monde, tous les charmes imaginables, il ne seroit pas possible que tous les hommes qu'elle a eu, se fussent accordés pour servir sa vanité, ou que s'ils ont eu la politesse de la ménager, ou la fausseté de l'entretenir, que le peu de tems qu'ont duré les liaisons qu'elle a voulu former, & mille autres circonstances aussi propres à nous faire ouvrir les yeux sur nous-mêmes, ne l'eussent pas désabusée.

Clit. Nous sommes sur cet article aussi faux, ou aussi polis que vous le croyez, & nous quittons ordinairement une femme sans chercher à l'humilier, à moins cependant que notre vanité ne soit intéressée à le faire. Il est certain,

au reste, que si j'eusse sçu combien la noble confiance qu'Araminte a en elle même est mal fondée, je ne l'aurois pas prise; mais j'étois à cet égard dans le cas du monde le plus cruel. Il y a fort peu de gens qui ne l'aient eue; mais il n'y a pas un homme d'un certain genre qui ait cru devoir se vanter de l'avoir possédée, & elle est peut-être la femme de France que l'on connoît le plus, & sur laquelle pourtant on trouveroit le moins de renseignemens. Elle est enfin de ces sortes d'especes dont on ne dit rien, ou par égard pour soi-même, ou par méchanceté pour les autres.

CID. Vous ne la connoissiez donc point du tout?

CLIT. Pardonnez moi. Je la connoissois comme nous nous connoissons tous. Je l'avois trouvée deux fois à l'opéra dans la loge de Julie; j'avois soupé avec elle autant de fois, je crois, chez la même; je l'avois rencontrée à la cour chez les princesses: mais dans toutes ces occasions nous nous étions parlé fort peu, & soit que mon attachement pour Célimene lui imposât, soit qu'elle-même eût à la cour, contre sa coutume, quelque affaire suivie, elle m'avoit regardé avec une indifférence

que je voudrois bien qu'elle eût eu la bonté de me conserver.

CID. Je n'ai pas à présent de peine à le croire. Mais voilà un insupportable rideau, de retomber toujours ! Arrangez-le donc de façon qu'on n'ait pas besoin de l'arranger sans cesse.

CLIT. Si vous le vouliez, je pourrois mieux faire. Vous n'êtes pas prude, je ne suis point impertinent ; je vais m'asseoir sur votre lit. (*Elle lui fait place.*)

CID. Vous dûtes au moins lui trouver des charmes, qui, en général, vous touchent assez ? Vous m'entendez, sans doute ?

CLIT. A elle ! Elle n'en a point.

CID. Ah ! pour cela, Clitandre, je ne sçaurois vous croire. Après ce que vous m'avez dit de ses transports, de sa vivacité....

CLIT. Vous vous trompez. Tous ces transports n'étoient pas plus causés par ce que vous pensez, que par l'amour même, qui, sûrement, n'y entroit pour rien. C'étoit une galanterie qu'elle me faisoit gratuitement ; pure générosité de sa part, ou, pour parler plus juste, habitude & fausseté. Elle sçait que les femmes, qu'il nous est impossible d'intéresser, ne nous plaisent pas, & elle ne

feignoit tant d'ardeur, que pour me faire croire qu'elle m'aimoit, & pour m'en donner à moi-même.

Cid. Puisqu'elle avoit dans le fond si peu de sensibilité; quel besoin avoit-elle de vous voir si ardent?

Clit. Elle a l'imagination fort vive & fort déréglée, & quoique l'inutilité des épreuves qu'elle a faites en certain genre, eût dû la corriger d'en faire, elle ne veut pas se persuader qu'elle soit née plus malheureuse, qu'elle croit que d'autres ne le sont; & elle se flatte toujours qu'il est réservé au dernier, qu'elle prend de la rendre aussi sensible qu'elle desire de l'être. Je ne doute même pas que cette idée ne soit la source de ses déréglemens, & de la peine qu'elle prend de jouer ce qu'elle ne sent pas. Ajoutons aussi que ces sortes de femmes sont fort vaines, & que sans avoir besoin en aucune maniere qu'un homme soit si singulier; leur amour-propre desire de le voir tel, comme le nôtre quelquefois nous fait faire des efforts qui passent nos forces ou nos desirs. Je dirai plus, c'est qu'aujourd'hui il est prouvé que ce sont les femmes à qui les plaisirs de l'amour sont le moins nécessaires, qui les recherchent avec le plus de fureur, & que les

trois quarts de celles qui ſe ſont perdues, avoient reçu de la nature tout ce qu'il leur falloit pour ne l'être pas.

CID. C'eſt une choſe que je ſçais comme vous, & que j'ai encore plus de peine que vous à comprendre.

CLIT. C'eſt, je vous l'avoue, un fort plaiſant ſiecle que celui-ci, & délicieux à conſidérer un peu philoſophiquement.

CID. Faiſons dans cet inſtant ce que ce ſiecle paroît faire toujours; ne réfléchiſſons point. Cette admirable Araminte vous trouva-t-elle digne de tout ce qu'elle vouloit bien faire pour vous.

CLIT. Il faut que vous me croyiez bien peu vain & bien vrai pour me faire une pareille queſtion. Qu'il y a de femmes à qui je mentirois, ſi elles m'en faiſoient une pareille !

CID. Cela feroit aſſez égal avec moi.

CLIT. C'eſt ce que je penſe, & pour vous dire la vérité, ſi elle eut de quoi ne pas regarder comme perdus, les momens qu'elle vouloit bien me donner, elle n'eut pas lieu non plus de les regarder comme abſolument bien employés, elle, ne piquant pas à un certain point ma fantaiſie, moi, n'étant plus aſſez jeune pour que la vanité me tînt lieu du goût qu'elle ne m'inſpiroit pas,

vous pouvez aiſément juger que la converſation languiſſoit quelquefois entre nous. Ne ſçachant plus que faire de cette groſſe femme-là, connoiſſant aſſez ſes ridicules pour ne pouvoir plus m'en amuſer, ne pouvant avec décence la quitter ſi-tôt, & craignant l'ennui, je me divertis à chercher ſi elle étoit en effet auſſi ſinguliérement tendre qu'elle ſe croyoit obligée de le paroître. Malgré l'art avec lequel elle jouoit ce qu'elle n'étoit pas, je m'étois fort bien apperçu de ce qu'elle eſt. Mais comme ſur certaines choſes les femmes ſont extrêmement capricieuſes; que ce qui ne paroîtroit pas à l'une, digne de la plus legere attention, eſt pour l'autre un objet conſidérable; qu'il y en a beaucoup qui, par une tournure d'eſprit particuliere, préferent l'illuſion à la réalité; que chacune enfin a ſes idées & même ſes manies, je crus, puiſque le ſérieux l'avoit intéreſſé ſi peu, qu'il falloit l'eſſayer par les minuties. Ce parti non-ſeulement étoit le plus raiſonnable, mais encore (ce qui peut-être vous étonnera) c'eſt qu'il me parut le plus convenable, devineriez-vous bien, Madame, ce que j'eus l'honneur de lui dire?

CID. Vous ne vous flattez pas peut-

être que je répondrai à cette queſtion ? Quel fut le ſuccès de vos ſoins ?

CLIT. De m'ennuyer à périr, & de me laſſer comme un chien. Enfin, excédé d'elle & de ma ſotte curioſité, j'allai gagner mon lit, en me promettant bien de ne plus faire de pareilles épreuves, du moins avec ſi peu de raiſon de les tenter.

CID. L'avez-vous eue long-tems ?

CLIT. Plus que je devois : cinq ou ſix jours, à ce que je crois, plus ou moins.

CID. Quoi ! cette femme que vous trouviez ſi horrible ? Libertin !

CLIT. Lorſque nous revînmes à Paris, nous en uſâmes comme ſi c'eût été aux eaux que nous nous fuſſions pris. Nous nous rencontrâmes plus d'une fois ſans nous parler de rien ; & même ſans qu'elle & moi en puſſions dire la raiſon ; nous n'avions l'un pour l'autre que la plus ſimple politeſſe. Enfin un mois après, je la trouvai à un ſouper que Valère nous donnoit à ſa petite maiſon. Luſcinde, elle, Julie, une petite provinciale, parente de Luſcinde, étoient les femmes. Les hommes étoient Valere, Oronte, Philinte & moi. Le ſouper fut, on ne peut pas plus fou. Lorſqu'il fut fini, chacun de nous s'écarta. Nous nous

partageâmes le jardin. Aramante, qui pendant le souper s'étoit ressouvenue de m'avoir vu quelque part, & m'avoit fait d'assez tendres agaceries, me dit, quand nous fumes seuls, qu'elle avoit une grande nouvelle à m'apprendre; qu'il lui étoit arrivé un grand bonheur. Je devinai aisément ce qu'elle vouloit me dire, & mon premier mouvement fut de l'en croire sur sa parole; mais nous étions seuls: j'avois soupé; je me souvins qu'il n'y avoit rien sur quoi elle méritât d'être crue, & je voulus voir si elle me disoit vrai. Croiriez-vous bien, Madame, qu'elle m'avoit menti?

CID. Je m'en doutois. Une si noire perfidie ne vous donna pas apparemment le desir de renouer avec elle?

CLIT. De renouer! Je l'aurois battue! Cependant, depuis cette malheureuse nuit elle a jugé à propos de s'acharner sur moi, a décidé que dans toutes les regles j'étois obligé de l'aimer, m'a suivi, tourmenté, excédé par-tout. Qu'elle y prenne garde! on n'a des complaisances pour elle que parce qu'on la croit sans conséquence; je la perdrai si je parle.

CID. Mais, Clitandre, ne me supprimez-vous pas quelques soins, quelques

lettres tendres, quelques sermens d'aimer toujours, mille choses enfin qu'ordinairement les hommes comptent pour rien, & que nous avons toujours le malheur de compter pour trop? Est-il bien vrai que vous n'ayez pas trouvé dans sa possession plus de charmes, & que sa conquête ne vous ait pas coûté plus de tems que vous ne me l'avez dit?

CLIT. Non, Madame, je vous jure. Le sentiment, le goût & le plaisir ne sont entrés pour rien dans notre affaire, & ce qu'elle me fait aujourd'hui est d'une injustice affreuse. En arrivant ici, elle m'a signifié avec hauteur qu'elle venoit pour me faire expliquer. Je lui ai répondu avec tout le respect que j'ai pour son sexe, & tout le mépris que peut inspirer sa personne, qu'il ne se pouvoit pas que nous eussions rien à démêler ensemble. Quand elle m'a vu si bien armé contre la dignité, elle est revenue au sentiment, & m'a demandé en grace d'aller cette nuit dans sa chambre, ou de la recevoir dans la mienne, & je l'ai bien cordialement assurée que je ne ferois ni l'un ni l'autre.

CID. C'étoit en effet ce que vous pouviez faire de mieux: aussi dans le fond n'étoit-ce pas dans cette chambre-là que je vous croyois des affaires.

CLIT. Je n'en avois, comme vous voyez, que dans la vôtre. Mais à laquelle des femmes qui sont chez vous, votre imagination m'avoit-elle donc destiné ?

CID. A Julie, au moins.

CLIT. A Julie ! Mais est-ce que je l'ai eue donc ?

CID. Comment ? si vous l'avez eue ! En vérité ! la question est admirable !

CLIT. Elle ne me paroît pas, je le confesse, aussi déplacée qu'à vous. Je trouve Julie fort aimable ; mais vous m'étonnez de me croire avec elle d'aussi intimes liaisons, lorsque je ne lui ai jamais rendu de soins.

CID. Je crois pourtant sçavoir ce que je dis. Mais qu'avez-vous, Clitandre ? vous frissonnez. Est-ce que vous vous souviendriez d'Araminte ?

CLIT. Je ne serois pas surpris que son idée produisît sur moi cet effet ; car véritablement ce n'est jamais sans horreur que je me la rappelle.

CID. Vous paroissez mourir de froid ?

CLIT. Cela n'est pas bien extraordinaire. La nuit devient fraîche, je n'ai pour tout vêtement que ma robe de chambre, & je commence à la trouver terriblement légere.

CID. J'en suis fâchée. Je desirois d'apprendre votre histoire avec Julie, & ce contre tems me choque à un point que je ne puis dire. De quoi aussi vous avisez-vous de n'avoir qu'une robe de chambre de taffetas ? La belle idée ! Mais il ne se peut pas, du moins je me plais à le penser, que dessous vous soyiez tout nud.

CLIT. Le plus exactement du monde. Eh ! pourquoi pas ? Nous ne sommes encore qu'au commencement de l'automne.

CID. (*Fort séchement.*) Vous pouvez être dans votre appartement comme il vous plaît ; mais vous me permettrez de vous représenter que pour passer dans le mien vous vous êtes mis dans un assez singulier équipage.

CLIT. (*Embarrassé.*) Vous me faites faire une réflexion qui me peine, & je ne saurois vous exprimer à quel point je suis honteux de vous faire penser un instant que j'aie pu avoir l'intention de vous manquer.

CID (*Avec dignité.*) Je crois ne mettre dans ceci ni humeur, ni ce qu'aujourd'hui l'on appelle *begueulerie*, & qui pourroit bien être ce que l'on appelloit *pudeur* autrefois ; mais je vous avoue que

je ne comprends pas comment vous aviez imaginé de paroître devant moi dans l'état où vous êtes.

CLIT, (*En lui baisant respectueusement la main.*) Ah! Madame vous me percez le cœur. Je n'étois qu'à demi, s'il faut le dire, dans le dessein de passer chez vous. Je le voulois, je ne le voulois pas. Je craignois de prendre mal mon tems, & si vous me permettez d'être vrai jusqu'au bout, l'idée du rendez-vous que je vous supposois, me tourmentoit au-delà de toute expression. Je n'ai jamais pu résister au desir de sçavoir si en effet vous en aviez donné un. Absorbé dans ma rêverie, je me suis machinalement laissé déshabille; je l'étois enfin quand je me suis déterminé à entrer chez vous. La confusion de mes idées, notre conversation qui a commencé sur le champ, une forte préoccupation ne m'ont pas permis de songer à l'état où j'étois, où j'ai le malheur d'être encore, & dont je vous demande autant de pardons que si j'eusse effectivement eu le dessein de vous offenser.

CID. (*Avec plus de douceur.*) Je suis bien aise d'avoir moins à me plaindre de vous que je ne pensois; mais vous

conviendrez, je crois, que tout autre à ma place auroit trouvé votre procédé d'une légéreté inexprimable.

CLIT. Je n'aurois pas été surpris non plus que tout autre que vous m'eut supposé quelque idée qui pouvoit prouver assez peu d'estime; mais vous, Madame, vous qui me connoissez, vous qui sçavez à quel point je vous respecte, (quoique vous ignoriez peut-être encore combien il me seroit impossible non-seulement de vous manquer, mais encore d'en former le desir) comment se peut-il que vous me mettiez dans la nécessité de m'en justifier?

CID. Je me sens en effet si peu faite pour être méprisée, qu'il ne vous sera pas bien difficile de me faire croire que vous ne me méprisez pas. Mais laissons cela, parlons d'autre chose. Eh bien! Julie!

CLIT. Julie sûrement ne meurt pas de froid comme moi à l'heure qu'il est, & cela ne m'inquiete guere.

CID. Il m'est assez égal aussi que vous en mouriez, & dans quelque position que vous vous trouviez, je veux, ne fut-ce que pour vous punir, que vous me disiez ce que je vous demandois lorsque vous m'avez forcée de m'interrompre.

CLIT. Vous desirez donc cette histoire bien vivement?

CID. Oui, très-vivement, je n'en disconviens pas.

CLIT. Eh bien! puisque c'est absolument que vous le voulez, je sçais un moyen qui me mettra en état de vous la conter, si vous l'agréez.

CID. Et c'est.

CLIT. Mais c'est que vous ne voudrez peut-être pas?

CID. Voyons toujours.

CLIT. C'est... de me laisser coucher avec vous.

CID. Rien de cela?

CLIT. Pas davantage.

CID. (*D'un air moqueur.*) Vous avez perdu l'esprit, Clitandre, de me prendre pour une Araminte.

CLIT. Je n'ai pas une si lourde méprise à me reprocher. C'est, je vous jure, en tout bien & en tout honneur que je vous propose....

CID. Après tout, ce que je viens de vous dire, ce seroit à moi une assez belle inconséquence de vous accorder ce que vous me demandez.

CLID. Eh! Cidalise, quand il est question de sauver la vie à quelqu'un, qu'est-ce qu'une inconséquence?

CID. Allez, Clitandre, vous êtes fou, mais de ceux qu'on enferme.

CLIT. Mais se peut-il que vous doutiez de mon respect pour vous ?

CID. Non, je veux croire que vous me respectez beaucoup, & comme c'est une idée qui me flatte, je ne vous mettrai assurément pas à portée de me la faire perdre.

CLIT. Songez donc à ce que vous me dites. Nous sommes seuls. Tous vos gens sont loin de vous hors Justine, qui ne vous seroit pas d'un grand secours, puisqu'il n'y a au monde personne de si difficile à réveiller. Vous êtes dans un état qui vous livreroit, presque sans défense, à mes emportemens, si j'oubliois assez ce que je vous dois pour oser tenter rien qui vous deplût, & pourtant vous voyez que même vous trouvant plus aimable que quelque femme que ce soit, je ne vous ai seulement pas fait la plus légere proposition. Je ne vois pas bien pourquoi je serois moins sage dans votre lit que je ne l'ai été dessus. Accordez-moi, de grace, ce que je vous demande, rien ne tire moins à conséquence.

CID. (*En colere.*) Oh ! Clitandre, vous m'excédez ! Je n'y consentirai jamais.

CLIT. Eh bien ! Madame, il faut donc vous épargner la douleur d'y consentir. (*Ici il ôte sa robe-de-chambre, la jette dans la ruelle, se précipite dans le lit de Cidalise, & la prend dans ses bras*).

CID. (*Avec effroi*). Clitandre ? Monsieur ! si vous ne quittez point mon lit ! si vous ne me laissez pas ! si vous ne vous en allez point, je ne vous reverrai de mes jours !

CLIT. (*Vivement*). Mais Madame, y pensez-vous ? Songez-vous que l'on peut entendre vos cris ? Que voudriez-vous, si quelqu'un venoit ici, que l'on imaginât de la situation dans laquelle on nous trouveroit tous deux ?

CID. (*Avec emportement*). Tout ce qu'on voudroit. Il n'y a rien que je ne m'expose à faire penser, plutôt que de me voir réellement victime de votre témérité.

CLIT. Ah ! Madame ! Lucrece même ne pensa pas comme vous.

CID. (*Avec fureur*). Je crois encore que vous plaisantez !

CLIT. Cela seroit assez déplacé dans la colere où j'ai le malheur de vous mettre, & je vous le protëste, beaucoup plus innocemment que vous ne pensez.

CID. (*Toujours du même ton*). Allez,

Monſieur, il eſt infame à vous d'abuſer, comme vous faites, de mon eſtime & de mon amitié! Laiſſez moi, je vous abhorre! Laiſſez-moi, vous dis-je.

CLIT. Si je vous retenois, c'étoit beaucoup moins pour vous faire violence, que pour vous empêcher de prendre un mauvais parti. Vous voilà libre! eh bien! que vous-fais-je? Je ſuis pourtant avec vous dans le même lit; à ma ſageſſe, devriez-vous le croire?

CID. Taiſez-vous, je vous déteſte! Que voulez-vous que penſent demain mes gens quand ils verront mon lit?

CLIT. Rien du tout, Madame; car je le referai avant que de m'en aller.

CID. Ah! ſans doute ce ſera, je crois, un bel ouvrage.

CLIT. Vous verrez. Oh ça! ne m'abhorrez donc plus tant; rapprochez-vous un peu de moi, & que la tranquillité, où vous me voyez auprès de vous, vous raſſure.

CID. Vous pouvez compter que ſi vous oſez tenter la moindre choſe, vous ſerez à jamais l'objet de ma plus cruelle averſion.

CLIT. Soit. Puiſſiez-vous en effet me haïr autant que je deſire que vous m'aimiez, ſi vous avez à vous plandre de moi!

CID.

CID. Je ne pardonne pas même une proposition, quelque modérée qu'elle puisse être.

CLIT. Cela est dur, par exemple ! N'importe, je le veux bien. Point de proposition ; aussi bien ne seroit-ce pour moi qu'une honte de plus.

CID. Je voudrois bien que vous le crussiez.

CLIT. Je ne sçais pas comment les autres pensent sur ces sortes de choses ; mais pour moi, je n'ai jamais trouvé plaisant d'être refusé. N'en étions-nous pas à Araminte ?

CID. Non, nous l'avions passée. Mais est-ce que réellement vous comptez rester dans mon lit ?

CLIT. Eh ! Madame, il me sembloit que cela étoit arrangé, & que nous avions fait nos conditions.

CID. (*Riant.*) Quoique je sois assurément très-fâchée contre vous, il m'est impossible de ne pas rire de la singularité de ce qui m'arrive.

CLIT. Dans le fond je crois qu'il est plus sage à vous de vous en faire un objet de plaisanterie qu'un sujet de colere.

CID. De quoi vous avisez-vous aussi de vous opiniâtrer à entrer dans un lit

où l'on ne vous desire pas du tout, lorsqu'il y en a tant ici où je suis sûre que vous auriez été reçu à bras ouverts ?

CLIT. Je ne puis pas douter, par exemple, qu'Araminte ne m'eût bien voulu faire cette grace; mais je crois qu'elle est la seule chez vous de qui je puisse l'attendre.

CID. Et la seule peut-être de qui vous ne la voulussiez point recevoir. Si Julie, par exemple....

CLIT. Julie actuellement ne me tente pas plus qu'Araminte, ou pour mieux dire, je ne desire pas plus l'une que l'autre; mais il est vrai pourtant que si bien absolument Julie le vouloit, je ne lui tiendrois pas rigueur comme à l'espece de monstre dont vous me parlez. Est-ce que cela ne vous paroît pas tout simple ?

CID. C'est-à-dire que vous avez plus trouvé dans Julie de cette espece de sensibilité qui vous amuse tant, que l'autre ne vous en a montré.

CLIT. A mérite égal sur cet important article, n'est-il pas vrai que Julie devroit avoir la préférence ?

CID. Cela n'est pas douteux. Mais en supposant que, pour parler comme vous, le mérite ne fût pas égal, je crois que l'on auroit beau jeu à parler contre la plus aimable des deux.

CLIT. Vous êtes donc bien convaincue que cette vertu, quand nous la rencontrons chez une femme, nous tient absolument lieu de tout ?

CID. Non, mais je suis persuadée qu'elle vous leur fait pardonner beaucoup de choses.

CLIT. Il est réel qu'elles nous en plaisent davantage, en général s'entend ; car tous les hommes ne sont pas là-dessus du même avis.

CID. Autant que j'ai pu le remarquer, vous n'êtes pas moins injustes à notre égard sur cet article, que vous ne l'êtes sur beaucoup d'autres. Une femme est-elle comme Araminte ? Elle vous ennuie. Joue-t-elle ce qui lui manque ? elle vous choque ? En a-t-elle ? quelque plaisir qui en résulte pour vous, vous la craignez. Comment faut-il donc qu'elles soient à cet égard pour vous plaire, ou pour ne pas vous causer d'inquiétude ?

CLIT. Comme vous, Madame ; qu'elles aient cette sensibilité modérée que l'amant lui-même est obligé de chercher, qui n'est émue que par sa présence, déterminée que par ses caresses, & que tout autre que lui voudroit vainement éveiller.

CID. Oserois-je bien vous demander qui vous a donné sur moi de si belles connoissances.

CLIT. Eraste, sans doute, puisque je ne vis pas avec Damis.

CID. L'indigne! Quoi! il est donc vrai que les hommes se confient ces choses-là?

CLIT. Oui, quand, ce qui leur arrive souvent, ils n'en ont pas d'autres à se dire?

CID. Quelle horreur!

CLIT. Je n'aurai pas de peine à convenir que cela n'est pas bien; mais ils n'attaquent presque tous une femme que par vanité; & la vanité seroit-elle satisfaite d'un triomphe qu'on ignoreroit?

CID. Que nous sommes à plaindre de ne le pas sçavoir!

CLIT. Je ne lui aurois sûrement pas fait les mêmes confidences, moi.

CID. Eh! qui le sçait?

CLIT. (*Vivement*). Quoi! Cidalise, vous en doutez? C'est quelqu'un, que vous honorez de votre estime, que vous pouvez croire capable d'une pareille indignité! Quelle réparation ne m'en devriez-vous pas? Vous ne répondez rien?

CID. C'eſt que je crois vous avoir aſſez peu offenſé. J'aime mieux, au reſte, avoir à vous demander pardon d'avoir trop mal penſé de vous, que de me mettre dans le cas d'être forcée de me reprocher d'en avoir penſé trop bien.

CLIT. C'eſt-à-dire, que vous ne doutez pas que vous ne fuſſiez victime de la confiance que vous pourriez prendre en moi ?

CID. Je crois qu'il vous eſt aſſez égal qu'à cet égard je penſe de vous mal ou bien, & moi-même, pour vous dire la vérité, je n'ai pas encore arrangé tout-à fait mes idées ſur votre compte.

CLIT. (*D'un air piqué.*) Oh! pour cela, vous n'aviez pas beſoin de me le dire. Il y a long-tems que je ne doute pas que je ne vous ſois l'homme du monde le plus indifférent.

CID. J'aimerois aſſez que vous m'en fiſſiez une querelle ; il y auroit à cela bien de la vanité.

CLIT. Je croyois bien, que vous y en trouveriez plus que de ſentiment ; mais, avec votre permiſſion, cela ne dit pas que vous rencontraſſiez juſte.

CID. Ah! ah! cela eſt aſſez nouveau ! Eſt-ce que vous voudriez me

faire croire que vous êtes amoureux de moi ?

CLIT. (*En s'approchant d'elle d'un air tendre & soumis.*) Mais de bonne foi, vous-même ne le croyez-vous pas ?

CID. Non, en honneur !

CLIT. (*En s'approchant d'elle un peu plus.*) En honneur ! vous me confondez. Je ne me flattois pas de vous trouver reconnoïssante ; mais je vous avoue que je vous croyois plus instruite.

CID. (*Fort sérieusement.*) D'un peu plus loin, je vous prie.

CLIT. Quel sang-froid, & qu'il est insultant !

CID. (*Séchement*). Je ne sçais s'il vous choque ; mais il me semble qu'il ne devroit pas vous surprendre. A ce que je vois, vous avez formé de grands projets, & conçu de terribles espérances !

CLIT. Je ne croyois pas me conduire de façon à mériter de pareils reproches.

CID. Mon Dieu ! Je sçais que vous n'en méritez aucun, & je crois aussi ne vous en pas faire ; mais je voudrois bien toujours que vous vous en allassiez.

CLIT. Je vous obéirois ſans balancer, puiſque j'ai le malheur de vous déplaire où je ſuis, ſi je ne trouvois pas de danger pour vous, à vous quitter actuellement. Araminte ſûrement m'ira chercher, j'ignore quel tems elle prendra pour me faire ſa viſite. J'ai à craindre, en ouvrant votre porte, de la trouver à la mienne, & cette aventure ſeroit d'autant plus affreuſe, que, comme vous ſçavez, mon appartement eſt en face du vôtre.

CID. Ah! pourquoi vous a-t-on logé-là?

CLIT. Je n'en ſçais rien: mais on ne m'auroit pas ſans doute donné cet appartement, ſi vous ne me l'aviez pas deſtiné.

CID. A quelle heure comptez-vous donc me quitter?

CLIT. Que ſçais-je, moi? Demain matin. On ne ſe leve pas ici de bonne heure. Je m'en irai avant que l'on entre chez vous, & perſonne ne pourra ſe douter que j'ai paſſé la nuit dans vos bras.

CID. Dans mes bras!...

CLIT. Hélas! je me trompe: c'eſt vous qui êtes dans les miens, & qui ne m'en rendez que plus à plaindre.

CID. Ah ! ne me rappellez point ce qui se passe entre nous ; j'en suis d'une honte !... Mais, car il faut tout prévoir, si nous nous endormons ? Il est vrai que c'est Justine qui entre toujours la premiere... Je serois cependant bien fâchée qu'elle vous trouvât ici. Il seroit impossible qu'elle imaginât qu'ayant fait une chose aussi singuliere que celle de vous laisser coucher avec moi, je n'eusse rien de plus à me reprocher.

CLIT. Véritablement elle ne le devroit pas, & par votre jolie conduite vous n'aurez pas dormi, vous vous seriez ennuyée, & Justine par dessus le marché, me croira l'homme du monde le plus heureux, & ne gardera peut-être pas ses conjectures pour elle toute seule.

CID. Non, toutes réflexions faites, je ne puis me prêter à cela. Il est au moins douteux qu'Araminte aille chez vous. D'ailleurs, la nuit s'avance : si son intention est de vous aller trouver, il y a apparence qu'elle l'a déjà fait, & vous ne me persuaderez pas qu'elle attende dans le coridor que vous ayez la bonté de lui faire ouvrir. Non, encore une fois, Monsieur, il faut que vous vous en alliez ; je le veux, & le veux absolument.

CLIT. Soit, Madame, puiſque vous en voulez bien courir les riſques.

CID. Ah ! les riſques que vous voulez me faire enviſager, ne ſont rien, exiſtaſſent-ils, au prix de ceux qu'en effet vous me feriez courir, ſi vous reſtiez ici.

CLIT. Ah ! que craignez-vous de moi ? Ce n'eſt pas avec les ſentimens, que vous m'inſpirez, que l'on oſe le plus.

CID. (*D'un air moqueur.*) Vos ſentimens !...

CLIT. C'eſt-à-dire que vous ne croyez pas que je vous aime ?

CID. (*Avec humeur.*) Non aſſurément, je ne le crois pas : mais demain je pourrai peut-être vour dire mieux que ce ſoir, ce que je penſe de votre cœur. Vous me ferez, je vous le répete, le plus grand plaiſir du monde de ſortir de mon lit, & je voudrois bien n'être plus forcée de vous le redire.

CLIT. (*Vivement.*) Pardonnez ſi je vous oblige à me le dire encore plus d'une fois. Le bonheur de me trouver avec vous, comme j'y ſuis en cet inſtant, eſt ſi doux pour moi, malgré les bornes que vous y avez miſes !... Ah ! Madame, quelle idée ! Eſt-il con-

cevable que je ſois couché avec la plus aimable femme du monde, & celle de toutes dont les faveurs me flatteroient le plus ! que je la tienne dans mes bras, que je l'y ſerre ! qu'il n'y ait entre elle & moi que les obſtacles les plus légers, & qu'elle ne me permette pas de les franchir !

Cid. C'eſt en effet à moi une grande cruauté !

Clit. Eh quoi ! paierez-vous toujours mes ſoins de cette affreuſe indifférence ?

Cid. Je n'ai jamais dû croire que vous m'en rendiſſiez de bien ſérieux. Je ſçais, à la vérité, que quelquefois je vous inſpiré des deſirs ; mais, Clitandre, des deſirs ne ſont pas de l'amour, & quoique vous les exprimiez, à peu de choſe près, comme la paſſion même, j'ai trop d'uſage du monde pour m'y méprendre. Non, vous dis-je, vous ne m'aimez pas, & mille femmes feroient ſur vous la même impreſſion que moi.

Clit. Que vous vous plaiſez à le croire ! Cruelle !...

Cid. Clitandre, nous ſommes amis depuis trop long-tems pour que j'uſe avec vous de tous les petits détours que nous croyons ordinairemene devoir à la décence de notre ſexe, & que dans

le fond nous ne mettons en œuvre que pour satisfaire notre coquetterie. De votre côté, faites-moi grace de ce jargon frivole, & de cette fausseté avec lesquels vous faites tous les jours tant de dupes. Il seroit infame à vous de me parler d'amour, sans en ressentir, & je crois pouvoir vous dire que notre amitié, même à part, vous me devez d'autres procédés. Ou vous ne m'aimez pas aujourd'hui, ou (ce que j'ai des fortes raisons pour ne pas croire) vous m'aimez depuis bien long-tems.

CLIT. Oui, Madame, je vous aime depuis l'instant que mon bonheur vous a offerte à mes yeux.

CID. Vous conviendrez donc, en ce cas, que vous vous êtes plû à vous chercher des distractions. Car enfin, sans compter toutes les femmes de l'espece d'Araminte avec lesquelles vous vous êtes amusé, vous avez eu, depuis que nous nous connoissons, Aspasie & Célimene. Vous les avez toutes deux très-tendrement aimées. La mort de la premiere a pu seule rompre les nœuds qui vous attachoient à elle ; & si l'autre ne vous avoit pas fait la plus noire des perfidies, vous y tiendriez encore. Il est, permettez-moi de vous le dire, bien sin-

gulier que m'aimant autant que vous me le dites, vous ayez pu vous attacher si fortement à d'autres, & que vous ne m'ayez même jamais parlé de vos sentimens.

CLIT. Eh! comment vouliez-vous que je fisse? Lorsque nous nous connûmes, vous aimiez éperduement Damis. Il vous quitta, j'étois en Italie. Quand j'en revins, Eraste s'étoit attaché à vous. Si vous ne l'aviez pas encore, il vous plaisoit déjà. Quel tems donc pouvois-je prendre pour vous parler de ma tendresse?

CID. Vous faisiez bien de vous taire, puisque vous me croyiez prise; mais vous auriez peut-être mieux fait de ne le pas croire si légérement. Il est encore naturel que je pense que si vous m'aviez aimée, vous auriez tâché de faire diversion. C'étoit du moins ce qu'un autre auroit fait; mais chacun a ses maximes.

CLIT. J'ai là-dessus celles de tout le monde, & vous m'auriez trouvé pour le moins aussi empressé qu'Eraste, si vous eussiez répondu avec moins de froideur à la lettre que je vous avois écrite de Turin sur l'inconstance de Damis, & que vous eussiez paru faire un peu d'at-

tention à l'offre que je vous y faiſois de mon cœur.

Cid. En effet! il eſt très-ſingulier que dans le tems que je mourois de douleur des infâmes procédés d'un homme à qui j'étois attachée depuis mon entrée dans le monde, je n'aie pas répondu favorablement à des propoſitions aſſez tendres, il eſt vrai; mais que je devois beaucoup plus attribuer à la politeſſe qu'à l'amour.

Clit. Vous les auriez attribuées à leur véritable cauſe, ſi elles euſſent eu de quoi vous plaire. Non, Madame, mon amour vous auroit importunée, & ſans doute il vous importuneroit encore.

Cid. Cela ſe pourroit; ma tranquillité me plaît. Les deux épreuves que j'ai faites n'ont pas dû me diſpoſer à un nouvel engagement, & d'ailleurs je penſe de façon à ne pas vouloir paſſer perpétuellement des bras d'un homme dans ceux d'un autre. Fort jeune encore, j'ai eu le malheur d'avoir deux affaires; je m'en mépriſe. Le public a été indigné de l'inconſtance de Damis, que je ne méritois aſſurément pas; mais il m'a blâmée d'avoir pris Eraſte, & avec un cœur tendre & vrai, n'ayant été que

foible, peut-être on me croit galante; ou du moins née avec de grandes dispositions à le devenir. Je dois, & je veux me laisser oublier.

CLIT. Eh! Madame, quand vous avez pris Eraste, est-ce d'avoir une nouvelle passion que le public vous a blâmée? & pensez-vous que le choix de l'objet n'y soit entré pour rien? C'est une tyrannie de sa part peut-être; mais enfin il veut que ce qui nous paroît aimable, lui plaise, & ne nous pardonne pas d'attacher un certain prix à ce qu'il ne juge point à propos d'estimer, & vous ne pouvez pas ignorer qu'Eraste ne s'est pas acquis son estime. J'oserai même vous dire que si vous m'aviez choisi, l'on n'en auroit point parlé de même. Eraste peut l'emporter sur moi par les agrémens; mais j'ose dire que l'on fait de ma façon de penser un autre cas que de la sienne; & je n'en veux pour preuve que ce qui en arrive à Célimene, plus perdue peut-être pour m'avoir quitté, qu'Araminte ne l'est pour se donner à tout le monde. Les dispositions où vous êtes, ne dureront pas toujours. Vous êtes née tendre, & si les malheurs, que vous avez éprouvés, vous ont fait craindre l'amour, ils n'ont

point détruit en vous le besoin d'aimer. Je crois vous devoir l'égard de ne vous pas importuner de mes sentimens ; mais si jamais vous voulez vous rengager, n'oubliez pas, je vous en conjure, que je vous ai demandé la préférence.

CID. Nous verrons alors. Tout ce qu'à présent je puis, & crois même devoir vous dire, c'est que vous êtes de tous les hommes du monde celui que j'estime le plus, & que je veux bien même ne pas douter que je n'eusse été aussi heureuse avec vous que je l'ai été peu avec les deux indignes mortels à qui je me suis donnée.

CLIT. (*En lui baisant tendrement la main.*) Ah ! Madame, vous comblez mes vœux ! Je puis donc enfin vous parler de mon amour.

CID. On ne peut pas moins, à ce qu'il me semble. Vous venez de vous engager tout-à-l'heure à ne m'en parler jamais, & c'est une parole que je vous avertis que je ne vous rends pas.

CLIT. Ah ! pouvez-vous penser que je vous l'aie donnée sérieusement, & que je puisse garder le silence sur une passion renfermée si long-tems, lorsque je puis me flatter qu'en le rompant, je ne vous déplairai pas ?

Cid. Je ne crois pas que ce ſoit cela que je vous ai dit ; mais laiſſons, de grace, cette diſcuſſion. Vous ne mourez plus de froid à préſent, & vous m'obligeriez de vous ſouvenir que vous me devez l'hiſtoire de Julie.

Clit. En vérité ! Madame, il eſt affreux pour moi que vous vous ſouveniez encore qu'elle eſt au monde. D'ailleurs, je n'ai rien à dire de Julie, moi.

Cid. Ah ! des reſerves ! J'en ſuis bien-aiſe ! vous m'en verrez à votre tour.

Clit. Encore une fois, Madame, je n'ai rien à vous dire de Julie. Si vous ſçaviez de plus à quel point je raconte mal dans un lit, vous ne voudriez ſûrement pas m'y transformer en hiſtorien.

Cid. Toutes ces excuſes ſont inutiles. Ou nous parlerons de Julie, ou nous ne parlerons plus de rien. Combien y a-t-il que vous l'avez eue ?

Clit. Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, ſinguliérement opiniâtre ! Mais en ſuppoſant que j'euſſe eu Julie, & qu'il y eût dans notre affaire quelque choſe de fort plaiſant, & qui la diſtinguât de toutes les autres de ce genre, ce ſeroit actuellement l'hiſtoire la plus déplacée qu'il y eût au monde.

Cid. Pour vous, peut-être !

Clit. Et si déplacée, que si l'on écrivoit notre aventure de cette nuit, & que dans la position où nous sommes ensemble, on vît arriver cette histoire-là, il n'y auroit personne qui ne la passât sans hésiter, quelque plaisir que l'on pût s'en promettre.

Cid. Ce seroit selon le goût & les idées du lecteur.

Clit. Il n'y en a point, je crois, qui aimât que pour un long narré l'on vînt lui couper le fil d'une situation qui pourroit l'intéresser.

Cid. Je ne vois pas pour moi, ce qu'il y a de si intéressant dans celle où nous nous trouvons. J'avoue qu'elle peut être extraordinaire, & qu'il n'est pas bien commun qu'un homme vienne se mettre d'autorité dans le lit d'une femme qui n'est faite, d'aucune façon, pour qu'on prenne avec elle une pareille liberté. On ne trouveroit pas cela vraisemblable, & l'on feroit bien. Il devroit le paroître moins encore qu'elle l'eût souffert; mais pour de l'intérêt, & une situation, je ne vois pas....

Clit. Eh bien! Madame, quand tout ce que vous dites seroit vrai, je n'en voudrois pas plus avoir devant moi-même le ridicule de vous faire des hif-

toires, lorſque je ne dois vous parler que de ma tendreſſe, & tâcher de vous déterminer à y être ſenſible.

CID. C'eſt donc fort ſérieuſement que vous en avez formé le projet ?

CLIT. Oui, Madame, & ce n'eſt en vérité pas de cette nuit.

CID. Je croyois avoir quelques raiſons de penſer le contraire, & ſi la nuit étoit moins avancée, je pourrois vous les dire; mais je ſens le ſommeil qui m'accable, & je voudrois bien que vous me laiſſaſſiez tranquille.

CLIT. Voyez, je vous prie, combien vous êtes inconſéquente !

CID. C'eſt encore une diſcuſſion dans laquelle je ne me ſoucie pas d'entrer. Inconſéquente, injuſte même, pis encore ſi vous le voulez, je conviendrai de tout, pourvu qu'il vous plaiſe de quitter mon lit.

CLIT. Si vous ſçaviez combien j'aurois d'envie de n'en rien faire ?

CID. A la rigueur, cela ſe pourroit, mais je ne crois pas que dans cette occaſion ce ſoit ni vos deſirs, ni vos répugnances que je doive conſulter.

CLIT. Oh ça ! parlons ſérieuſement. Que voulez-vous me donner pour que je ne diſe pas que j'ai couché avec vous ?

CID. Voilà une très-mauvaise bouffonnerie, Monsieur. Ne badinons pas, je vous prie, sur cet article. Quand je songe à ma sotte complaisance!...

CLIT. Et moi à mon imbécillité!... Ah! ce qui m'en console, c'est que, comme effectivement elle est incroyable, personne ne la croira; & dans une sottise aussi grande que celle que je fais, c'est toujours beaucoup que de pouvoir mettre son honneur à couvert.

CID. Je vour entends! c'est-à-dire, que vous ne vous tairez pas sur cette aventure & que vous ne manquerez pas de vous vanter de l'avoir poussée aussi loin qu'il est possible, & de ne m'avoir ménagée en aucune façon.

CLIT. Je ne croyois pas, par exemple, que ce que je viens de dire, pût s'interpréter comme vous faites. Mais, à propos de cela pourtant, s'il vous plaisoit de m'accorder quelques faveurs?

CID. Quelques faveurs! Ah! je n'en accorde pas, ou je les accorde toutes.

CLIT. Toutes! eh bien, soit. (*Ici il perd assez indécemment le respect. Elle se défend avec fureur, & lui échappe*).

CID. (*Avec une colere froide*). Je vois, Monsieur, que quoique vous viviez

avec moi depuis long-tems, vous ne m'en connoissez pas davantage. Je n'emploierai point contre vous des cris, qui ne feroient que rendre ma sottise publique; mais comme je ne suis ni prude, ni galante, que les coups de tempérament & les éclats de vertu né sont pas à mon usage, je ne ferai pas de bruit; mais vous ne m'aurez point, & s'il est vrai que vous pensiez à moi, vous aurez le chagrin de me voir rompre avec vous pour jamais. C'est à vous à voir actuellement le parti que vous avez à prendre.

Clit. Ah! Madame, que je suis loin encore du bonheur que vous aviez semblé me promettre! & que, si vous pensiez sur mon compte comme vous me l'avez dit, vous vous offenseriez peu de tout ce que mon amour pourroit tenter! Eh! ne vous ai-je pas donné de mon respect les preuves les plus fortes que vous puissiez jamais en exiger? Je vous adore! Quand ma passion pour vous seroit moins vive, vous êtes belle, je suis jeune! La situation où je me trouve avec vous, est peut-être la plus pénible situation dans laquelle on puisse jamais se trouver. Je meurs de desirs, & vous n'en doutez pas! Ce-

pendant n'ai-je pas été auſſi ſage que vous m'avez preſcrit de l'être ! Mes mains ſe ſont-elles égarées ? Ai-je abuſé des vôtres ? Et maître de diſpoſer, du moins à bien des égards, de la plus aimable femme du monde, ne m'avez-vous pas trouvé auſſi retenu qu'aujourd'hui je le ſerois avec cette exécrable Araminte qui m'inſpire de ſi violens dégoûts ? Je veux ne point mériter de récompenſe, & que vous ne croyiez pas devoir des faveurs par cette ſeule raiſon que je n'ai pas tenté de vous en arracher ; mais qu'au moins l'effort que je me ſuis fait, trop cruel pour n'être pas l'ouvrage de la paſſion la plus vive qui fut jamais, vous prouve la vérité de mes ſentimens !

CID. J'admire les hommes, & je conſidére avec effroi tout ce que le moment peut ſur eux ! Vous n'étiez pas venu ici dans l'intention de me marquer tant de tendreſſe, & quoiqu'il ſe puiſſe que vous ayez toujours eu pour moi une ſorte de goût, & que même je doive croire que depuis que vous me voyez libre, il s'eſt accrû, j'ai plus d'une raiſon de penſér que je ne vous inſpire pas d'amour. Mais vous êtes déſœuvré, ſeul avec moi la nuit ; & par

une imprudence que je ne me pardonnerai jamais, qui n'eſt preſque pas croyable, & dont moi-même je doute encore, j'ai ſouffert que vous vous miſſiez dans mon lit! Quand je ſerois moins bien à vos yeux, je vous inſpirerois des deſirs, & ſur-tout celui de triompher de moi dans ce moment même, pour avoir une aventure ſinguliere à raconter. Convenez que ſi je vous prête quelques motifs, je dois du moins beaucoup au moment, de cette violente paſſion que vous voudriez que je vous cruſſe.

CLIT. Ce n'eſt pas aujourd'hui, Madame, que je ſçais que l'on eſt auſſi ingénieux à trouver des raiſons contre ce qui déplaît, qu'habile à s'affoiblir celles qui s'oppoſent à un goût qui nous eſt cher. Vous n'ignorez pas, quand vous voulez paroître penſer de moi ſi déſavantageuſement, que je n'ai jamais eu le ridicule d'être homme à bonnes fortunes, ni d'attaquer, pour la ſeule gloire de vaincre, des femmes pour qui je ne ſentois rien. Vous m'avez autrefois rendu volontairement cette juſtice; mais les tems ſont changés, & ce ſeroit en vain qu'aujourd'hui je l'attendrois de vous. Il faudroit pour l'obtenir, que je vous aimaſſe auſſi peu que

vous le desiriez. (*En cet endroit il lui baise la main avec tendresse & respect, & continue jusqu'à ce qu'elle lui repond. De son côté elle l'écoute avec une extrême attention, & un air fort embarrassé*). Eh! Madame, pourquoi me chercher des crimes? pourquoi avoir la cruauté d'ajouter au mépris dont vous payez ma tendresse? Vous ne m'aimez point? Est-il possible que vous ne croyiez pas me rendre assez malheureux! Vous me reprochez mon silence! Quoi! c'est parce que je n'ai jamais osé vous dire que je vous aime que vous doutez de mes sentimens? Hélas, & dans quel tems ai-je pu me flatter que cet aveu ne vous déplairoit point? Ai-je jamais pu, sans vous offenser, vous dire que je vous adorois? Ignorois-je vos engagemens, & devois-je imaginer que vous me pardonneriez de vous croire légere ou perfide? Je vous vois libre enfin, & assez heureux pour l'être moi-même, je pouvois, il est vrai, vous parler de ma tendresse; mais trop vivement épris pour ne pas toujours craindre, mes yeux seuls ont osé vous en instruire. J'ai cru qu'avant que de vous la découvrir, je devois travailler à y disposer votre cœur. Vous m'avez vu constamment attaché sur vos pas,

vous préférer à tout, ne chercher que les lieux où je me flattois de vous rencontrer, & ne connoître de plaisir que celui de passer ma vie auprès de vous. Eh bien ! Madame, continuez donc de me haïr : vous me verrez toujours constant & soumis, préférer toutes les rigueurs dont vous m'accablerez, aux faveurs que je pourrois attendre d'une autre. Mon amour vous déplaît, je consens à ne vous en jamais parler, pourvu que vous me permettiez de vous le témoigner sans cesse.

CID. (*Avec émotion*). Ah ! traître ! serois-je en effet assez malheureuse pour desirer que vous me disiez vrai ? (*Ici Clitandre la serre dans ses bras, & elle ne se défend que mollement*).

CLIT. Cidalise ! charmante Cidalise ! que si vous le vouliez, vous me rendriez heureux !

CID. Eh ! croiriez-vous long-tems l'être ? Vous donner mon cœur, & tout ce que je sçais qu'enfin je vous donnerois avec lui, ne seroit-ce pas me remettre volontairement dans l'horrible situation dont je ne fais que de sortir ? Glacée encore par le souvenir de mes peines, je vous avoue que je ne regarde l'amour qu'avec horreur, & que je voudrois

voudrois vous haïr de ce que vous cherchez à me plaire, & de ce que peut-être ce n'eſt pas inutilement que vous le cherchez.

CLIT. (*En ſe rapprochant d'elle*). Daignez, de grace, ne vous pas faire de ſi triſtes idées. Que ce que j'ai été juſques ici vous raſſure ſur l'avenir. Tournez les yeux vers moi, & que, s'il ſe peut, ils ne s'y arrêtent plus avec peine! (*Elle ſoupire.*) Ces craintes cruelles ne ſe diſſiperont-elles point, & paroîtrez-vous toujours déſeſpérée de vous voir dans mes bras? (*Elle ſoupire encore, le regarde tendrement, s'approche de lui, & ne le trouve pas à beaucoup près auſſi reſpectueux qu'il lui promettoit de l'être.*

CID. (*En ſe défendant.*) Ah!... Clitandre!... que faites-vous?... Si vous m'aimez!.. Clitandre!... Laiſſez-moi!... je vous l'ordonne. (*Il obéit enfin; elle pleure, & s'éloigne de lui avec indignation.*

CLIT. (*D'un ton piqué.*) Je m'apperçois trop tard, Madame, qu'emporté par mon ardeur, me flattant à tort que vous ne la déſapprouviez pas, je me ſuis expoſé à vous déplaire. La douleur que vous cauſe mon audace, m'apprend que je ſuis le dernier des hom-

mes à qui vous voudriez accorder les faveurs que je viens de vous ravir, & je ne comprends pas en effet comment j'ai pu m'aveugler sur cela si longtems. (*Elle ne lui répond rien ; il se tait aussi, en soupirant : enfin voyant qu'il ne lui parle plus.*

CID. (*Sans le regarder, & d'un ton fort sec.*) Je crois, Monsieur, qu'il seroit tems que vous me laissassiez tranquille.

CLIT. Oui, Madame, je le pense comme vous. Je ferai même plus que vous ne semblez exiger, & je vais vous quitter pour jamais.

CID. Allez, Monsieur. Puissiez-vous oublier mon imprudence, & ne m'en faire un crime ni devant vous, ni devant personne !

CLIT. Eh ! Madame, je puis n'être pas digne de votre tendresse ; mais je le serai toujours de votre estime, & vos procédés, tout durs qu'ils sont, n'altéreront jamais dans mon cœur le profond respect que j'ai pour vous.

CID. (*Ironiquement*). J'aime à vous l'entendre vanter, après la façon dont vous m'avez traitée !

CLIT. Je ne chercherai point à excuser une chose qui vous a déplu, quoiqu'il

ne me fût peut-être pas bien difficile de la justifier ; mais vous me voulez coupable, & je croirois l'être en effet, si j'entreprenois de vous faire remarquer votre injustice. C'est au tems que je laisse à vous la faire sentir, & plaise au ciel qu'il ne m'en venge pas ! Adieu, Madame, je vais... (*Il paroît chercher quelque chose.*)

CID. (*Toujours sans le regarder.*) Que cherchez-vous donc, Monsieur ?

CLIT. Madame, c'est ma robe-de-chambre. Dans la situation, où nous sommes ensemble, je ne crois pas qu'il fût bien décent que je parusse déshabillé à vos yeux.

CID. (*Toujours froidement.*) Vous vous avisez tard d'observer les bienséances avec moi. Attendez, Monsieur, vous l'avez jettée de mon côté, & je vais vous la donner.

CLIT. (*Se rapprochant d'elle avec transport.*) Cruelle ! est-il bien vrai que vous me perdiez avec si peu de regret, & que ce soit l'homme du monde, qui vous aime le plus tendrement, que vous accabliez de votre haine ?

CID. Hélas ! Monsieur, vous ne sçavez que trop que je ne vous hais pas.

CLIT, Eh bien ! s'il est possible que je

me sois trompé, que ces yeux charmans, où je viens de lire une si vive indignation, daignent me parler un plus doux langage ! (*Elle lui sourit tendrement.*) Oui, Cidalise, j'y retrouve quelques traces de cette bonté dont vous aviez bien voulu me flatter, mais qu'ils sont loin encore de ce sentiment que les miens vous expriment, & que je ne puis parvenir à faire passer dans votre cœur !

CID. (*Après quelques instans de silence.*) Vous voulez donc absolument que j'aime ? Eh bien ! cruel ! jouissez de votre victoire, je vous adore.

CLIT. Ah ! Madame !... ma joie me suffoque ; je ne puis parler. (*Il tombe, en soupirant, sur la gorge de Cidalise, & y reste comme anéanti.*

CID. Les voilà donc encore revenus dans mon cœur ces cruels sentimens qui ont fait jusqu'ici tout le malheur de ma vie ! Ah ! pourquoi avez-vous cherché à me les rendre ? Hélas ! j'ignorois, ou plutôt je cherchois à ignorer la force & la nature du goût qui m'entraînoit vers vous, & peut-être en aurois-je triomphé, si vous n'eussiez pas cherché à me séduire.

CLIT. (*Avec ardeur.*) C'en est trop !

je ne puis plus tenir à tant de charmes! Venez, que j'expire, s'il se peut, dans vos bras!

Cid. Un moment de grace, Clitandre. Vous me connoissez, & puisqu'enfin je consens à vous livrer mon cœur, vous ne devez pas douter que vous ne soyiez un jour maître de ma personne; mais laissez-moi m'accoutumer à ma foiblesse, & donnez-moi la consolation de ne pas succomber comme la malheureuse de qui vous venez de me raconter les horreurs.

Clit. Quoi! vous pouvez craindre que je vous confonde avec elle?

Cid. Si j'étois assez heureuse pour que vous fussiez mon premier engagement, & que vous connussiez mieux ma façon de penser, vous ne me verriez ni les mêmes scrupules, ni les mêmes craintes; mais je ne vous apporte pas un cœur neuf, & de quelque prix que le mien puisse vous paroître aujourd'hui, je tremble que vous ne l'estimiez pas toujours autant que vous paroissez le faire, & que le peu qu'il vous a coûté, ne vous le rende un jour bien méprisable.

Clit. Pourriez-vous me soupçonner de penser mal de vous, & doutez-vous

de mon eſtime? Mais oui, car vous m'avez dit que je vous prenois pour une Araminte. Il étoit aſſurément flatteur pour moi, ce propos-là.

CID. Je n'ai peut-être rencontré que trop bien, & la façon dont je me rends...

CLIT. Eh! comment vouliez-vous ne vous pas rendre? Vous m'aimez. Quoique vous ne me l'ayez dit que d'aujourd'hui, ce n'eſt cependant pas de ce moment-ci que je le ſçais. Votre confiance en moi; les ſacrifices que vous m'avez faits, ſans que je vous les euſſe demandés, ni que vous-même peut-être cruſſiez m'en faire; la ſorte d'aigreur que, toute douce que vous êtes, vous preniez contre les femmes que je voyois un peu trop ſouvent, ou que je louois devant vous; la crainte que vous aviez que je ne vinſſe pas ici; l'empreſſement avec lequel vous m'y avez toujours cherché; la gaieté que je vous y ai vue; l'humeur qui vous a ſaiſie à l'arrivée de toutes ces femmes; les regards inquiets & troublés qu'en les voyant, vous avez jettés ſur moi; tout enfin ne m'a-t-il pas inſtruit de votre tendreſſe? Pouvez-vous croire qu'avec de pareilles diſpoſitions, accoutumée à moi par l'ancienneté de notre liaiſon, moins en garde

par conféquent contre les libertés que je prenois, fûre d'être aimée, preffée également par votre amour & par le mien, vous euffiez pu réfifter à mon ardeur? & devez-vous comparer ce qui fe paffe entre nous, à ce qui s'eft paffé entre Araminte & moi? *Il n'eft peut-être pas hors de propos d'avertir ici le lecteur que pendant que Clitandre parle, il accable Cidalife de careffes fort tendres, qu'elle ne lui rend point tout-à fait; mais auxquelles elle ne s'oppofe pas non plus à un certain point.*)

CID. (*Répondant plus à ce qu'il dit qu'à ce qu'il fait.*) A vous parler franchement, on ne peut pas en avoir moins d'envie, & la feule chofe que je puiffe actuellement avoir quelque plaifir à croire, c'eft que je ne pouvois faire que ce que j'ai fait. Il faut pourtant que je me trompe, car vous ne fçauriez concevoir combien j'ai de peine à me le perfuader.

CLIT. Vous ne m'en êtes que plus chere; mais à quelque point que j'approuve votre délicateffe, je ferois fâché que vous ne l'employaffiez qu'à vous tourmenter.

CID. Hélas! puis-je être auffi tranquille que vous voudriez que je le fuffe,

quand je ſonge qu'un jour peut-être vous trouverez plus de raiſons pour blâmer ma conduite, que vous ne venez de m'en dire pour que je puiſſe me l'excuſer ? (*Il ne lui répond qu'en entreprenant : elle ſe tait auſſi, mais elle réſiſte.*)

CLIT. En vérité ! Cidaliſe, ce que vous faites eſt de la derniere déraiſon. Vous ne m'aimez donc point ? (*Elle le ſerre tendrement dans ſes bras.*) Mais comment voulez-vous que je vous croie lorſque je vous vois écouter plus vos craintes que votre tendreſſe, & démentir par votre conduite tout ce que votre bouche veut bien me jurer ? Accordez du moins quelque choſe à mes deſirs.

CID. Vous ne ſçaurez ſûrement pas les contenir, & je n'aurai peut être pas la force de les arrêter. (*Ici il lui demande quelque choſe, mais preſque rien.*)

CID. Grand Dieu !... me tiendrez-vous parole, & reſpecterez-vous mes craintes ?

CLIT. Oui, puiſqu'enfin je ne puis les bannir de votre eſprit. (*Ici elle conſent à ce qu'il lui a demandé ; & comme elle l'a prévu, & eſpéré peut-être, il lui manque parole. Le lecteur croira facilement qu'elle s'en fâche.*)

CID. (*Avec assez de majesté pour l'instant.*) Ah ! Monsieur, vous sçavez nos conventions ?

CLIT. Hors celle de nous aimer toujours, je ne crois pas que nous en ayions fait aucune ensemble ; mais quittez, de grace, cet air & ce ton qui ne sont pas faits pour nous. La cérémonie, que vous conservez encore avec moi, me fait presque douter que vous m'avez dit que vous m'aimez, & je ne sçaurois vous exprimer à quel point j'en suis blessé.

CID. (*Avec transport.*) Ah ! vous ne devriez pas pouvoir un moment douter de ma tendresse ; & je serois trop heureuse, si je vous en voyois toujours aussi satisfait, que vous aurez toujours lieu d'en être persuadé.

CLIT. Vous me baisez pourtant sans plaisir, & pendant que mon cœur vole sur vos levres & s'y pénetre de la plus douce des voluptés, je vous vois vous refuser au même bonheur, ou être incapable de le sentir.

CID. Pourquoi vous plaisez-vous à faire de mes mouvemens une peinture si infidele ?... Convenez donc que vous êtes bien injuste !

Les transports de Cidalise autorisant en

quelque façon les témérités de Clitandre, il lui demande les complaiſances. Comme, ſans être les plus fortes que l'on puiſſe exiger d'une femme, elles ne laiſſent pas que d'être ſingulières, elle les lui refuſe. Il les demande encore ; nouveau refus : il en eſt piqué, & uſe d'autorité avec une inſolence que l'on peut dire ſans exemple, ou qui du moins n'eſt pas bien commune, & doit apprendre aux femmes à ne pas laiſſer mettre quelqu'un dans leur lit ſi légérement.

CID. (*Déſeſpérée*) Non !... je ne veux pas.... vous m'offenſez mortellement ! Eh bien ! Monſieur, vous voilà !... voilà pourtant comme je puis compter ſur vous.

Loin que de ſi violens réproches le contiennent, & que la réſiſtance de Cidaliſe, qu'il doit croire très-réelle, lui donne d'autres idées, il continue d'employer la violence. Elle lui réuſſit ; car que fera-t-elle, & quelles ſont ſes reſſources ? Ce n'eſt pas qu'elle ne lui diſe qu'il eſt un impertinent ; mais quand une fois on a pris ſur ſoi d'en être un, il y auroit aſſez peu de mérite, & moins encore de ſûreté peut-être à ceſſer d'offenſer. Il continue donc d'abuſer de la ſupériorité de ſes forces, tout indigne que cela eſt. Enſuite il la regarde en ſouriant, & d'un air auſſi

content que s'il eût fait les plus belles choses du monde, & veut même lui baiser la main. On n'aura pas de peine à croire qu'après ce qu'on a à lui reprocher, cette marque de reconnoissance, toute respectueuse qu'elle est, est assez froidement reçue.

CID. (*Outrée, & d'un ton terrible.*) Laissez-moi, je vous prie, Monsieur : je suis indignée contre vous; vos procédés sont odieux.

CLIT. Mais voyez donc quelle est votre injustice ! Avez-vous pu penser, je laisse même l'amour à part, que comblé des caresses d'une femme telle que vous, la modération, que vous me prescriviez, fût en mon pouvoir ? D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous ? Ne seroit-ce pas à moi à m'offenser de vous voir me refuser les complaisances les plus ordinaires ? Vous êtes trop singuliere aussi.

CID. Cela n'est pas douteux ! je vois bien que j'aurai toujours tort. Ce n'est pas là pourtant ce que vous m'aviez promis.

CLIT. Cessez donc, je vous en conjure, de croire qu'à cet égard j'aie été d'assez mauvaise foi pour vous promettre quelque chose. Songez que dans les

termes, où nous en sommes ensemble, il n'est plus possible que je vous fasse des impertinences, & lorsque c'est vous qui offensez l'amour, n'allez pas croire que je blesse votre dignité.

CID. (*Bien plus doucement.*) Mais, mon Dieu! pensez-vous que je m'aveugle au point de croire que je ne ferai pas un jour pour vous, plus que vous ne venez d'exiger de moi? Vous avez raison! Si ma résistance n'étoit fondée sur rien, elle seroit du dernier ridicule; mais enfin que les motifs en soient pitoyables ou sensés, vous m'avez, quoi que vous en disiez, promis de les respecter, & je me crois du moins en droit de me plaindre de ce que vous me manquez de parole.

CLIT. Vous êtes donc bien fâchée? Ah! revenez dans mes bras; je meurs d'envie de vous pardonner vos injustices! Venez! ne vous dérobez pas à ma clémence!

CID. (*En riant.*) En vérité! vous êtes singuliérement ridicule! Ah! Clitandre! je vous sens bien! (*Apparemment elle a ici quelques raisons pour lui parler comme elle fait.*)

CLIT. N'allez-vous pas vous fâcher encore?

CID. Dans le fond j'aurois de quoi ; mais je vois bien, au train que vous prenez, qu'il faudroit que je ne fisse que cela, & ne fût-ce que pour vous attraper j'ai quelque envie d'être un peu moins cruelle.

CLIT. Pour m'attraper ! Où avez-vous donc pris cela, s'il vous plaît ?

CID. Est-il donc vrai que je sois si injuste ?

Le lecteur aura ici la bonté de prendre que c'est à lui qu'on fait cette question. Si par hasard, & ce qu'on a peine à croire, quelque femme lit cet endroit, elle en doit apprendre à ne jamais insulter personne qu'à bonnes enseignes, c'est-à-dire, qu'il faut qu'elle se garde bien de parler, dans de certaines occasions, d'après de simples probabilités auxquelles il seroit possible qu'elle fût attrapée, & qu'elle ne sçauroit, pour montrer des doutes offensans, être trop sûre physiquement que cela ne peut pas tirer à conséquence.

Clitandre prouve dono à Cidalise, qui d'abord lui demande pardon, & qui ensuite se fâche très-vivement, qu'elle auroit beaucoup mieux fait de ne lui avoir pas montré de doutes. C'est en vain qu'elle lui dit qu'une plaisanterie si simple ne devroit pas avoir des suites si sérieuses. Soit qu'il en

ſoit réellement piqué, ou qu'il la prenne pour prétexte, il eſt certain qu'il s'en venge. Toutes réflexions faites pourtant, il falloit bien que de façon ou d'autre cela finît, & qu'elle eût à ſe plaindre de lui autant que vraiſemblablement elle s'en flattoit.

En cet endroit Clitandre doit à Cidalìſe les plus tendres remercimens, & les lui fait. Comme on ne peut ſuppoſer qu'il y ait parmi nos lecteurs quelqu'un qui ne ſe ſoit, ou n'ait été dans le cas d'en faire, ou d'en recevoir, ou de dire & d'entendre ces choſes flatteuſes & paſſionnées que ſuggere l'amour reconnoiſſant, ou que dicte quelquefois la néceſſité d'être poli, l'on ſupprimera ce que les deux amans ſe diſent ici, & l'on oſe croire que le lecteur a d'autant moins à s'en plaindre, que l'on ne le prive que de quelques propos interrompus, qu'il aura plus de plaiſir à compoſer lui-même d'après ſes ſentimens qu'il n'en trouveroit à les lire.

Il eſt bien vrai qu'il peut y en avoir quelques uns qui, ne ſçachant pas encore ni comment on remercie, ni comment on eſt remercié, ne ſeroient pas fâché de pouvoir ici s'en inſtruire; mais on ne veut pas rendre dans l'un la nature artificieuſe, & avoir la barbarie d'ôter à l'autre le plaiſir de la ſurpriſe.

CLIT. (*Se remettant auprès de Cidalise, qui n'ose pas le regarder, ou ne le regarde qu'avec confusion.*) Eh quoi ! charmante Cidalise, voudrez vous toujours vous reprocher d'avoir fait mon bonheur, ou plutôt me punir d'avoir osé me rendre heureux ? Je suis coupable sans doute; mais si vous vouliez vous rendre justice, vous trouveriez non-seulement bien des raisons pour me pardonner mon crime, mais même de quoi vous étonner de ce que je ne l'ai pas commis plutôt. (*Elle se tait, soupire & s'obstine à ne le pas regarder. Il continue.*) Levez donc sur moi vos yeux; qu'ils me disent si votre bouche ne veut pas le prononcer, que vous ne me haïssez pas, je ne puis vivre un instant avec la crainte de vous avoir déplu. Voulez-vous donc me faire mourir de douleur ? (*Il lui baise tendrement les mains.*)

CID. (*Toujours fâchée.*) Ah ! traître !

CLIT. Eh bien ! accablez-moi de tous les reproches imaginables : il n'y en a point sans doute que je ne mérite; mais encore une fois regardez-moi ! Dites-moi donc, de grace, quelle est l'inquiétude qui vous agite ?

CID. Hélas ! puis-je n'être pas tourmentée de la crainte de vous perdre.

CLIT. (*Vivement.*) Ah ! ne vous livrez pas à de si injustes terreurs ! Je vous adore ; rien ne m'a jamais été aussi cher que vous ; rien ne me le sera jamais autant.

CID. (*En le regardant avec une extrême tendresse.*) Est-il bien vrai que vous m'aimiez encore ?

Clitandre ne cherche à bannir les craintes de Cidalise qu'en l'accablant des plus ardentes caresses. Mais comme tout le monde peut n'avoir pas sa façon de lever les doutes, ceux de nos lecteurs à qui elle pourroit ne point paroître commode, en prendront une autre, comme de faire dire à Clitandre les plus belles choses du monde, & ce qu'ils croiront de plus fait pour rassurer une femme en pareil cas.

CLIT. Eh ! ingrate ! êtes-vous rassurée ?

CID. Ah ! Clitandre, quel dommage que je ne sçache si bien que le desir n'est pas de l'amour !

CLIT. C'est-à-dire que vous doutez encore du mien.

CID. (*En soupirant.*) Ce doute seroit moins déplacé que vous ne semblez le croire ; mais vous répondez aux miens de façon à me forcer de les renfermer : pourtant vous ne les détruisez pas.

CLIT. En croiriez-vous plus à mes sermens ?

CID. Cette façon de me parler de votre tendresse n'amuseroit pas tant vos sens, & flatteroit moins votre vanité ; mais j'avoue que toute trompeuse qu'elle pourroit être encore, elle calmeroit plus mon cœur que les transports que vous mettez à sa place.

CLIT. (*Tendrement.*) Ah ! comment pouvez-vous un instant penser que je ne goûte pas un plaisir extrême à vous parler d'un sentiment qui pénetre mon ame, & qu'à la vivacité dont vous me le rendez, je crois éprouver pour la premiere fois de ma vie ?

CID. Non, je vous ai coûté trop peu pour que je sois aussi heureuse que vous me le dites.

CLIT. En vérité ! vous êtes bien peu raisonnable !

CID. (*En lui baisant la main avec transport.*) Vous ne sçavez combien je vous aime, combien je m'abhorre d'avoir été à d'autres qu'à vous, combien même je vous hais de m'avoir aimée si tard ; & quand je songe en effet que si vous aviez voulu je n'aurois pas eu le malheur d'avoir Eraste, puis-je ne pas vous détester de me l'avoir laissé prendre ?

CLIT. Erafte ! ne commençoit-il pas à vous plaire quand je revins ?

CID. Non, il le cherchoit encore, & fi vous m'aviez, à votre retour, confirmé ce que vous m'aviez écrit, il l'auroit cherché vainement.

CLIT. Ah ! Si je l'avois cru ! Mais comment pouvois-je vous fuppofer pour mon amour dans de fi favorables difpofitions, lorfque je vous voyois plus froide & plus réfervée avec moi qu'avec qui que ce fût, & qu'à peine même vous me marquiez de l'amitié ?

CID. Le defir de fuir tout engagement, & la crainte que vous ne nuififfiez plus que perfonne à mes réfolutions, furent les premieres caufes de la froideur que je vous marquai à votre retour ; & la douleur de vous voir reprendre Célimene, lorfque malgré moi-même je me flattois que vous n'aimeriez que moi, m'infpira pour vous une haine fi violente, que je ne fçais encore comment elle a pu s'effacer.

CLIT. Je vous avoue que vos fentimens ne m'ont pas tout-à-fait échappé, & qu'un jour même fur un mot que vous dites à l'opéra, & qui depuis m'a donné bien à rêver.....

CID. (*En le baifant avec fureur.*) Tu

l'entendis, ingrat ! & tu n'y répondis pas !

Clit. Que voulez-vous ? Erafte, de qui vous connoiffez les rufes, s'appercevant fans doute de l'impreffion que vous faifiez fur moi, & craignant qu'enfin je ne vous en parlaffe, vint le lendemain, avec le plus grand myftere du monde, m'apprendre, plus d'un mois avant que vous le priffiez, qu'il avoit tout réglé avec vous, & ce fut cette fauffe confidence qui m'empêcha de vous entendre & de vous répondre, & qui me fit me rengager avec Célimene.

Cid. Ne parlons plus de lui, je vous en conjure. Vous ne fçauriez concevoir à quel point ce fouvenir m'afflige, ni combien je me méprife d'avoir eu la foibleffe de me livrer au plus perfide de tous les hommes, & à celui de tous peut-être que j'étois le moins faite pour aimer.

Clit. C'eft comme moi qui ne fçaurois comprendre comment j'ai pris une Araminte, & dix vilaines bêtes de la même efpece.

Cid. Belife, par exemple.

Clit. Du moins elle eft jolie.

Cid. J'en conviens; mais elle eft à tout le monde.

CLIT. Oui, un peu, cela eſt vrai. C'eſt qu'elle a malheureuſement pour elle une ſorte de nonchalance dans le caractere qui l'expoſe à l'inconvénient de ne ſçavoir pas réſiſter; car elle ſeroit ſans cela abſolument, ou à peu près comme une autre.

CID. Comment vous engageâtes-vous avec elle ?

CLIT. M'engager! moi! Je la pris, à la vérité, mais ce fut ſans avoir un moment l'intention de la garder C'étoit tout à la fois la femme de France que je mépriſois le plus, & qui me coûtoit le moins.

CID. Vous la prîtes pourtant.

CLIT. Mais, oui, il le falloit bien. J'allois lui faire une viſite que je lui devois depuis aſſez long-tems. Je ne ſçais comment elle étoit diſpoſée; mais elle me fit des agaceries, & de ſi vives, que tout le mépris qu'en ce moment même elle m'inſpiroit, ne m'empêcha pas d'y répondre. Sçavez-vous bien que dans le fond cela eſt horrible ?

CID. Vous croyez rire, mais je vous aſſure qu'il n'y a rien de plus infâme que de ſe livrer, comme vous faites preſque tous, à toutes les occaſions qui ſe préſentent.

CLIT. Vous ne ſçauriez imaginer auſſi combien nous nous faiſons de reproches de ces honteuſes fragilités, lorſque nous nous trouvons, comme j'avoue que j'étois alors, avec la plus violente paſſion du monde dans le cœur, & pour une femme charmante aſſurément, puiſque c'étoit pour Aſpaſie.

CID. Je ſuis bien ſûre, malgré cela, que Beliſe ne vous en crut que pour elle.

CLIT. Elle eſt vaine, je ſuis ardent; il étoit naturel que dans ce moment-là nous nous trompaſſions tous deux.

CID. Cependant vous adoriez Aſpaſie?

CLIT. Si je l'aimois! A la fureur!

CID. Mais comment accordiez-vous votre tendreſſe pour aller avec les complaiſances que vous aviez pour Beliſe?

CLIT. Oh! je n'avois vis-à-vis de moi-même ni la mauvaiſe foi de prétendre les accorder, ni le malheur de m'y méprendre. Comblé des faveurs de Beliſe, & dans l'inſtant même où elles prenoient le plus vivement ſur moi, vous ne ſçauriez imaginer combien elle étoit loin de mon cœur, & à quel point j'y ſentois l'empire d'Aſpaſie.

CID. Je le crois. Vous revîtes pourtant Belise ?

CLIT. Oui. Elle n'avoit jamais, à ce qu'elle disoit, soupé en petite maison, & elle me demanda en grace de lui donner une fête dans la mienne. Il ne me parut pas possible, dans les termes où nous en étions ensemble, de ne la pas satisfaire sur cette fantaisie. Je ne vous cacherai même pas qu'elle m'amusa quelque tems, & que tous les reproches, que je m'en faisois, ne m'empêcherent pas de la garder un mois. Il est vrai qu'Aspasie en passa plus de la moitié hors de Paris, & qu'alors j'avois réellement besoin qu'une femme, que j'aimois, ne fût pas si long-tems absente.

CID. Infidele !.... Ah! laissez-moi donc.

Pour bien entendre cette exclamation, qui paroît venir à propos de rien, il est nécessaire de sçavoir que Clitandre tourmente toujours Cidalise de façon ou d'autre. Nouvelles propositions, nouveaux refus. Plaintes de Clitandre; complaisance de Cidalise. Il faut au reste qu'elle se plaigne de se trouver trop sensible, & de paroître craindre que ce ne soit pour Clitandre une raison de se défier de sa constance. Car sans cela, que voudroient dire les propos qu'on va trouver ici.

CLIT. Vous avez de ſingulieres idées d'imaginer que je vous reprocherai d'être ſenſible, moi qui avois toutes les peines du monde à pardonner à Célimene de ne l'être pas.

CID. Cela eſt plaiſant! A la voir, j'en aurois tout différemment jugé.

CLIT. Il y a cependant peu de femmes plus froides qu'elle, & vous ne ſçauriez imaginer combien ſur cet article il faut peu croire aux phyſionomies.

CID. Ai-je l'air d'être ſenſible, moi?

CLIT. (*En la regardant avec attention.*) Mais oui; vous avez dans les yeux une langueur tendre qui promet paſſablement.

CID. Ah! vous me déſeſpérez. La choſe du monde, que je crains le plus, c'eſt de paſſer pour être ſi tendre. Vous ne ſçavez ce que vous dites. Cette langueur, que vous me trouvez dans les yeux, peut bien annoncer un cœur ſenſible; mais il me ſemble que ce n'eſt que les femmes, qui ont une extrême vivacité, que vous accuſez d'être....

CLIT. Non pas les connoiſſances, & nous laiſſons aux jeunes gens, qui entrent dans le monde, à croire que toutes les femmes ont beaucoup de cette ſorte de ſenſibilité, & que ſur-tout c'eſt chez

celles qui ont du feu dans les yeux, une grande vivacité dans leurs actions, & de l'inconsidération dans leur conduite, que l'on en trouve le plus. Pour nous, de la langueur, de l'indolence, de la modestie, voilà nos affiches.

CID. Vous deviez bien importuner Célimene?

CLIT. Beaucoup moins que vous ne pensez. Soit caprice, soit vanité, la chose du monde, qui lui plaît le plus, est d'inspirer des desirs; elle jouit du moins des transports de son amant. D'ailleurs, la froideur de ses sens n'empêche pas sa tête de s'animer, & si la nature lui a refusé ce que l'on appelle *le plaisir*, elle lui a en échange donné une sorte de volupté qui n'existe, à la vérité, que dans ses idées; mais qui lui fait peut-être éprouver quelque chose de plus délicat que ce qui ne part que des sens. Pour vous, plus heureuse qu'elle, vous avez, si je ne me trompe, rassemblé les deux.

CID. Je ne sçais pourquoi; mais il me semble que j'aimerois mieux le partage de Célimene que le mien.

CLIT. C'est-à-dire, que vous voudriez être moins heureuse de la moitié que vous ne l'êtes. Soyez contente. A quel-

que

que point que les idées de Célimene s'enflammassent, & dans quelque volupté qu'elles sçussent la plonger, ce désordre ne lui suffisoit pas toujours. Quoiqu'elle eût le malheur d'être convaincue que le bornes que la nature lui avoit imposées, ne pouvoient se franchir, elle n'en desiroit pas moins cette jouissance entiere que rien ne pouvoit lui procurer. Son imagination s'embrasoit; elle se révoltoit contre la froideur de ses sens, & mettoit tout en usage pour la vaincre. Cette ardeur dont elle se sentoit brûler, & qui se répandoit dans toutes ses veines, devenoit enfin un supplice pour elle, & je l'ai vue plus d'une fois pleurer d'être livrée à des desirs si violens, & de ne pouvoir ni les éteindre, ni les satisfaire.

CID. Si elle n'a pu parvenir avec vous au bonheur qu'elle cherchoit, je ne lui conseille pas de le chercher avec un autre.

CLIT. Je doute en effet qu'elle l'ait trouvé dans le nouveau choix qu'elle a fait, puisque c'est une sorte d'Eraste qui m'a banni de son cœur; aussi ne suis-je pas plus flatté que surpris de la voir se ressouvenir de moi un peu tendrement.

CID. La reprendrez-vous, Clitandre?

CLIT. Comme vous reprendrez Eraste ; de qui je dôute qu'à quelque égard que ce puisse être, vous ayez été contente.

CID. (*D'un air assez mécontent.*) Ce qui me paroît assez singulier, c'est que vous semblez croire que ce que vous imaginez qu'il est, me le rendoit insupportable : c'est pourtant lui qui m'a quittée.

CLIT. Je n'en suis pas étonné. Ces sortes d'amans, qui, au reste, ne le sont jamais que par air, après avoir ennuyé beaucoup une femme, finissent toujours par la quitter, & même avec aussi peu d'égards que s'ils n'avoient pas besoin de sa discrétion.

CID. Il faut, aux propos que vous tenez, que vous ayez vécu avec des femmes bien extraordinaires !

CLIT. N'allez pas croire cela ! Je vous jure que hors Aspasie & vous, il n'y a jamais rien eu de si ordinaire que les femmes qui m'ont honoré de leurs bontés.

CID. Mais, à ce que je vois, vous en avez eu quelques-unes ?

CLIT. Mais, oui. Comment voulez-vous qu'on fasse ? On est dans le monde, on s'y ennuie, on voit des femmes

qui, de leur côté, ne s'y amusent guere : on est jeune ; la vanité se joint au désœuvrement. Si avoir une femme n'est pas toujours un plaisir, du moins c'est toujours une sorte d'occupation. L'amour, ou ce qu'on appelle ainsi, étant malheureusement pour les femmes ce qui leur plaît le plus, nous ne les trouvons pas toujours insensibles à nos soins. D'ailleurs, les transports d'un amant sont la preuve la plus réelle qu'elles aient de ce qu'elles valent. J'ai quelquefois été désœuvré ; j'ai trouvé des femmes qui n'étoient peut-être pas encore bien sûres du pouvoir de leurs charmes, & voilà ce qui fait que, comme vous dites, j'en ai eu quelques-unes.

Cid. Quelle pitié ! Il me semble pourtant que vous m'avez dit plus d'une fois, & cette nuit même encore, que vous n'avez jamais été homme à bonnes fortunes.

Clit. Je ne l'ai pas du moins été long-tems, & je puis vous jurer que j'ai aujourd'hui peine à comprendre comment & pourquoi j'ai fait un si pénible & si méprisable métier. Ce fut d'abord malgré moi, & par la fantasie de quelques femmes qui alors donnoient le ton, que je devins à la mode. La ré-

putation que mes premieres affaires me firent, m'en attira necessairement d'autres, & sans avoir formé le projet d'avoir toutes les femmes, bientôt il n'y eut point dans Paris de celles, que leurs vices, encore plus que leurs agrémens, mettent sur le trottoir, qui ne se crussent obligées de m'avoir, & qu'à mon tour je ne me crusse obligé de prendre. Enfin, que voulez-vous que je vous dise? La tête me tourna, & si bien, que sans Aspasie, que j'attaquai comme alors j'attaquois toutes les femmes, mais de qui je fus forcé de respecter les vertus, & à qui je ne parvins à plaire qu'en tâchant de les imiter, j'aurois peut-être encore tous les travers qui me rendoient en ce tems-là si brillant & si ridicule.

Cid. Vous vous en croyez donc bien corrigé?

Clit. Je le crois peut-être à trop bon marché; mais en cas qu'Aspasie eût laissé quelque chose à faire, je suis entre vos mains, & je ne connois de plus digne de finir son ouvrage, que la seule personne qui, à sa place, auroit pu le commencer.

Cid. (*En le baisant.*) Ah! Clitandre! (*Il la tourmente.*) Finissez donc! on ne

ſauroit impunément vous remercier de rien.

CLIT. Je ſuis donc bien inſupportable ! (*Nouveaux transports de Clitandre ; Cidaliſe s'en fâche d'abord, & finit par les partager.*)

CID. (*En le voyant ſourire.*) Ah ! Clitandre, quand je meurs d'amour entre vos bras, ma foibleſſe n'eſt-elle pour vous qu'un ſpectacle riſible ?

CLIT. Je n'aurois jamais cru, je vous l'avoue, que vous euſſiez trouvé dans me regards de quoi me faire ce reproche ? Tout ce que je ſçais, c'eſt que ſi je trouvois la même expreſſion dans les vôtres, je croirois avoir plus à vous en rendre graces qu'à m'en plaindre.

CID. Clitandre, ne me trompez pas, je vous en conjure ! Je ne chercherai point à vous faire l'éloge de mon cœur ; mais ſi vous ſçaviez combien je ſuis vrai, & avec quelle vivacité je vous aime, vous rougiriez de ne m'aimer que médiocrement.

CLIT. Non, vous ne m'aimez pas, puiſque vous pouvez vous faire ſur moi de pareilles inquiétudes.

CID. (*En le baiſant avec tranſport.*) Je ne t'aime pas ! Ah Dieu !

CLIT. (*En la preſſant dans ſes bras.*)

Calmez-vous donc, je vous en conjure à mon tour; ſongez que vos craintes me déſeſperent. Jouiſſons tranquillement du bonheur de nous aimer, & que ce ſoit la ſeule choſe qui nous occupe! Oui! vos ſentimens ſeuls peuvent égaler les miens, s'il eſt vrai cependant que je puiſſe jamais vous inſpirer autant d'amour que vous m'en faites ſentir.

Cid. Ah! ne doutez pas d'un cœur tout à vous, d'une femme qui ſe pardonne ſes erreurs bien moins facilement que vous-même ne les lui pardonnez, & qui peut-être même n'eſt pas contente de vous voir ſi tranquille ſur l'uſage, qu'avant que d'être à vous, elle a fait de ſon cœur.

Clit. Quoi! vous voudriez que j'euſſe l'injuſtice?...

Cid. Oui! je voudrois que l'on ne pût prononcer devant vous le nom d'Eraſte & de Damis, ſans vous faire changer de couleur; que ſi j'avois le malheur de les rencontrer, vous ne m'en fiſſiez pas un moindre crime que ſi j'euſſe cherché à les revoir. Si vous ſçaviez combien les femmes que vous avez aimées, ou avec qui ſeulement vous avez vécu, me ſont odieuſes, vous vous reprocheriez ſans doute de ne les pas regarder tous deux comme vos plus mortels ennemis.

CLIT. Il seroit peut-être encore moins déraisonnable que dangereux que je leur voulusse tant de mal d'un bonheur qu'ils ne possedent plus. Je vous adore ! ne me souhaitez pas jaloux ! Si vous sçaviez jusques à quel excès cette passion m'emporteroit, vous ne voudriez pas sans doute m'en trouver si susceptible.

CID. Ah ! qu'importe ? Soyez injuste, soupçonneux, emporté. Comblé sans cesse des preuves de mon amour, ne vous croyez jamais assez aimé. A quelque point que vous portiez la jalousie, vous ne me verrez jamais m'en plaindre.

Clitandre toujours plus honnête que Cidalise ne voudroit, croit devoir encore la remercier des preuves de passion qu'elle lui donne ; mais elle s'oppose si sérieusement à cette politesse, qu'il est forcé de renoncer à ses projets. Il la boude ; elle le baise, le raille sur sa prétention, & ose même lui soutenir qu'il n'est pas malheureux, pour sa vanité, qu'elle ne s'y prête pas. Ces propos le choque, il lui soutient que la vanité n'a pas autant de part, qu'elle le pense, au desir qu'il auroit de lui rendre graces des choses obligeantes qu'elle vient de lui dire ; & comme elle s'obstine à ne le pas croire, il croit devoir lui prou-

ver qu'il n'a pas de mensonge à se reprocher. Enfin elle lui rend justice; mais loin d'en être plus disposée à le laisser lui marquer sa reconnoissance comme il le disireroit, elle l'assure que tout ce qu'elle peut est de le plaindre. Cette plaisanterie ne lui plaît pas, & il se plaint de la trouver si peu complaisante.

CLIT. Je ne croyois pas, je l'avoue, que l'on pût badiner sur un malheur tel que le mien. Cela est, si vous me permettez de vous le dire, d'une barbarie sans exemple.

CID. Mauvais plaisant ! J'aurois presque envie, pour consoler Araminte du peu de cas que vous aviez fait de ses charmes, & des rigueurs dont vous l'accablez ici, de lui conter comme quoi vous avez été cette nuit un des plus galants chevaliers à qui l'on ait oncques octroyé le gentil don d'amoureuse merci. Elle seroit, à ce que je crois, bien étonnée ?

CLIT. Non, elle ne vous croiroit pas, & sa vanité en effet, devroit la rendre très-incrédule sur cet article.

CID. Eh ! Julie; dites-moi, n'a-t-elle pas eu plus à se louer de vous qu'Araminte.

CLIT. Ah ! nous revoici à Julie, à présent ? C'est-à-dire, que vous voulez absolument que je l'aie eue ? Je ne crois pourtant pas . . . . .

CID. L'avoir eue, sans doute.

CLIT. Mais quand j'aurois quelque doute là-dessus, il seroit mieux placé que vous ne croyez ; après tout, je ne l'ai jamais eue qu'une après-dînée. Est-ce là dans le fond ce que l'on peut appeller avoir une femme ?

CID. Comment peut-on n'avoir qu'une après-dînée une femme d'une certaine façon ? Julie ! en vérité ! je ne l'aurois jamais cru.

CLIT. Ne la blâmez pas, rien ne seroit plus injuste. Il eût été infame à elle de me garder plus long-tems, & vous-même en conviendrez quand vous sçaurez de quelle façon les choses se sont passées. Vous vous souvenez que l'été de l'année derniere fut d'une chaleur extrême. Un de ces jours, où l'on étouffoit, j'allai la voir. Je la trouvai seule dans un cabinet dont toutes les jalousies étoient fermées, de grands rideaux, tirés par-dessus, y affoiblissoient encore la lumiere. Elle étoit sur un sopha, fort négligemment étendue, vêtue plus négligemment encore. Un sim-

ple corſet, dont les rubans étoient à demi dénoués, un jupon fort court étoient ſes ſeuls ajuſtemens. Sa tête étoit nue, & ſes cheveux, ainſi que le reſte de ſa perſonne, étoient dans cette ſorte de dérangement, mille fois plus piquant pour nous que quelque parure que ce ſoit, quand, comme chez elle, il eſt ſoutenu par tout ce que la propreté la plus recherchée, la jeuneſſe & les graces peuvent avoir de plus enchanteur. Vous ſçavez combien elle eſt jolie. Elle m'avoit ſouvent tenté, & je le lui avois quelquefois dit en paſſant. Il me prit ce jour-là plus d'envie que jamais de lui dire encore. L'attitude, dans laquelle je la ſurprenois, étoit charmante, & je conſeillerai à toute femme bien faite d'en prendre une pareille quand elle voudra faire la plus vive des impreſſions. Son jupon, ſur-tout, lui couvroit aſſez peu les jambes. Elle ne l'ignoroit pas ſans doute; mais comme, après les vôtres, je n'en connois pas au monde de plus parfaites, mon arrivée ne lui fit rien changer à la poſition où elle étoit. Dans l'inſtant que j'allois lui dire à quel point j'étois frappé de ſes charmes, elle mit la converſation ſur l'horrible chaud dont nous

étions accablés depuis quelques jours. Vous sçavez qu'elle a fait des cours chez Pagny, & qu'elle donne quelquefois à dîner à quelques illustres de l'académie des sciences, & il ne vous paroîtra pas sans doute bien extraordinaire que moyennant tout cela, elle croie sçavoir parfaitement la physique. Je l'avois si souvent plaisantée sur la fantaisie qu'elle avoit d'être sçavante, qu'elle crut devoir saisir une si belle occasion de me prouver qu'elle l'étoit devenue. Elle entama donc une dissertation sur les effets de la chaleur, & sur la sorte d'anéantissement où elle nous plonge lorsqu'elle est extrême; ce qu'autant que je puis m'en souvenir, elle prétendoit être causée par la trop grande dissipation des esprits, & par le relâchement des fibres. Je la contredis; elle s'anima, & si bien, qu'elle vint enfin jusques à me soutenir que ce jour-là notamment, il n'y avoit point d'homme qui, dans les bras de la femme non-seulement la plus aimable, mais encore la plus aimée, ne se trouvât absolument éteint. Je donnois dans le moment même le plus furieux démenti du monde à son opinion; cependant, quelque avantage que j'eusse sur elle, je me

contentai de lui dire modestement que je craignois qu'elle ne se trompât. Ma modestie & la douceur de mon ton la persuaderent apparemment que je n'avois, pour n'être pas de son avis, aucune bonne raison, & que je contredisois simplement pour contredire. Cette idée l'armant contre moi d'un nouveau courage, elle me dit fiérement qu'elle étoit sûre de ce qu'elle avançoit, & que les premiers physiciens du monde pensoient comme elle là-dessus. Je lui répondis, toujours avec la même douceur, qu'il n'étoit pas impossible que l'on fût excellent physicien, & que l'on se trompât pourtant sur cette matiere; qu'il se pouvoit que ces grands hommes, sur l'autorité de qui elle se fondoit, n'eussent décidé que d'après eux-mêmes, & que c'étoit à moi que j'osois appeller de leur jugement.

Clit. Assurément! vous ne pouviez guere jouer à la physique de tour plus noir.

Clit. Je devrois bien, par exemple, vous remercier de cela; mais vous ne voudriez peut-être pas?

Cid. Cela est à parier: continuez votre histoire.

Clit. Eh bien; Julie, tenant de plus

en plus à son idée, & peut-être ayant fait là-dessus quelque expérience secrette dont elle n'osoit pas s'appuyer devant moi, mais qui pouvoit n'en être pas moins la cause de son opiniâtreté, me dit enfin, d'un air de vanité, qui me choqua, je l'avoue, que s'il y avoit au monde un homme sur qui le chaud ne prît pas autant qu'elle le soutenoit, cet homme-là étoit un phénomene. Jugez combien moi, qui avois depuis plus d'un quart-d'heure, l'honneur d'être ce phénomene, & qui ne m'en croyois guere plus rare, je fus étonné qu'elle prisât tant une chose dont je faisois si peu de cas. Loin toutefois d'en vouloir abuser contre elle, je lui répondis toujours avec la même humilité, que je ne croyois pas qu'un homme qui auroit en lui-même de quoi n'être pas de son avis, dût s'en estimer beaucoup davantage. Là-dessus elle me dit, mais d'un air qui me faisoit aisément juger à quel point elle me croyoit éloigné d'avoir de si fortes preuves contre son systême, que j'étois comme tous les ignorans, de qui la fantaisie est de disputer contre l'évidence même, & souvent même contre leur sentiment intérieur. Je lui représentai sur cela qu'il

pouvoit y avoir des miracles ; mais je la vis si décidée à n'en pas admettre dans ce genre, qu'enfin je fus obligé de la convaincre que les physiciens pouvoient n'avoir pas toujours raison. Elle fut stupéfaite ; jamais je n'ai vu de philosophe plus humilié. Cependant, soit amour-propre, soit préjugé, les reproches succéderent bientôt à sa confusion. Sans m'en alarmer, je pris la liberté de lui représenter qu'elle m'avoit forcé en n'admettant aucune de mes raisons à recourir à une démonstration qui pût la réduire au silence, & lui prouver que quelque générale que puisse être une regle, on doit toujours y supposer des exceptions. J'ajoutai que pour l'honneur de la physique, ou pour achever de se convaincre qu'elle avoit eu tort, elle ne pouvoit se dispenser de pousser l'expérience jusqu'au bout ; que, jusques-là, je ne prouvois qu'à demi contre son systême, & qu'il lui seroit honteux de se tenir pour subjuguée, lorsqu'il n'y avoit encore contre elle que des apparences qui pouvoient ne pas soutenir une épreuve d'une certaine façon. La crainte de s'être en effet cru trop tôt vaincue ; le desir de m'humilier à mon tour ; la singularité de la

chose ; le moment, la preuve déjà offerte, & que les contradictions n'affoiblissoient pas ; plus que tout cela, sans doute, l'envie de s'éclairer, l'emporterent sur les scrupules vains qui la retenoient encore. Un soupir assez tendre ; cette rougeur que le desir & l'attente du plaisir font naître, si différente de celle que l'on ne doit qu'à la seule pudeur ; des yeux où brilloit l'ardeur la plus vive, & qui trahissoient l'air sévere qu'elle avoit pris ; tout enfin m'annonça qu'elle ne demandoit pas mieux que de s'instruire, & je ne sçais quel air ironique, qu'au milieu de tout cela je lui remarquois, m'apprit en même tems que je ne viendrois pas aisément à bout de son opiniâtreté. Pour n'être pas troublé dans l'importante leçon que j'avois à lui donner, j'allai fermer la porte, & revins avec ardeur lui prouver la fausseté de son opinion.

CID. Et vous l'en convainquîtes sans doute ?

CLIT. Oui, mais ce ne fut pas sans peine. Quelque entêtée qu'elle fût, à la fin elle se rendit. Il est vrai que je la tourmentai cruellement, mais aussi je la désabusai bien.

CID. Oh ! je m'en rapporte à vous;

Clit. Cela eſt encore bien obligeant, par exemple !

Cid. Et ſans prétention; c'eſt peut être ce que vous ne croirez point.

Clit. C'eſt du moins ce que j'aurois le plus grand deſir du monde qui ne fût pas. Si par haſard vous vous trompiez ?

Cid. Que Julie ſe trompât en décidant affirmativement ce que les circonſtances peuvent rendre les autres ; cela étoit tout ſimple ; mais que je m'abuſe en ſentant ce que je ſuis, c'eſt ce qui ne peut pas être. Au reſte, & quoi qu'il en ſoit, je veux que vous acheviez votre hiſtoire. Je l'ai, je crois, aſſez bien payée, pour que vous ne puiſſiez ſans injuſtice m'en refuſer la fin.

Clit. Comme, ſi Julie n'eſt pas bonne phyſicienne, cela ne l'empêche pas d'être une des plus aimables femmes qu'il y ait au monde ; j'aurois extrêmement deſiré que le cours que je lui faiſois commencer, ne ſe fût pas borné à ce jour-là, & je la preſſai très-vivement de s'engager avec moi. Plus reconnoiſſante du ſoin que j'avois pris de l'éclairer, qu'elle n'étoit fâchée de ce que j'avois eu raiſon contre elle, je l'y aurois ſans doute déterminée, ſi l'amour extrê-

me dont alors elle brûloit pour Cléon, & la crainte que le commerce ſçavant, que je voulois lier avec elle, ne lui fût ſuſpect, ne l'euſſent obligée de me refuſer. Perſuadée cependant qu'après ce qui venoit de ſe paſſer, je retrouverois ſans peine auprès d'elle quelque moment favorable, je n'inſiſtai pas juſques à me rendre importun, & nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. J'ai cependant en vain cherché depuis ces occaſions que je croyois devoir trouver ſi facilement. Sans avoir avec moi de procédés dont je puſſe me plaindre, elle a ſeulement évité que je ne la trouvaſſe ſeule, tant qu'elle m'a vu pour elle une ſorte d'empreſſement. L'hiver dernier, pourtant, malgré toutes ſes précautions, je la rencontrai ſeule chez Lucile, qui n'étoit pas encore rentrée. La ſolitude où nous nous trouvions, ranima mes deſirs, & l'air contraint qu'elle avoit avec moi, & que j'interprétois mal, les encouragea. Je lui demandai, en ſouriant, ſi par haſard elle n'auroit point de doutes ſur la façon dont le froid opere ſur nous. Elle rougit; je me jettai à ſes genoux, & lui dis tout ce que l'on peut imaginer de tendre & de preſſant: elle en fut plus embarraſſée

qu'émue. Les droits qu'elle m'avoit donnés, & dont, par les libertés que j'osois prendre en lui parlant, je ne paroissois que trop me souvenir, loin, comme je m'en flattois, de séduire ses sens, ne faisoient que l'affliger. N'osant, après ce qui s'étoit passé entre nous, s'armer d'une sévérité qui auroit pu me paroître ridicule, & désespéré de la légéreté dont je la traitois, elle se mit à pleurer amérement. La chose du monde que j'ai toujours le plus détesté, & qui est en effet la plus indigne d'un honnête homme, est de remporter sur les femmes de ces triomphes qui les humilient. Sûr de la vaincre, mais n'en doutant pas davantage qu'en abusant contre elle des raisons qu'elle avoit pour ne me pas résister, je ne lui causasse la plus vive douleur, je lui demandai pardon de ce que j'avois fait, & renonçai à ce que je voulois faire. Elle fut si touchée d'une générosité que mes entreprises ne lui laissoient pas espérer, que je crois qu'elle m'auroit accordé par reconnoissance plus encore que je n'avois tenté de lui ravir, si dans le moment même Lucile ne fût pas rentrée. Les bonnes actions, au reste, ne demeurent jamais sans récompense, & je fus le soir même dédommagé par

Luſcinde du ſacrifice que j'avois fait à ulie.

CID. (*Avec empreſſement.*) Ah! Clitandre, je vous en conjure, racontez-moi l'hiſtoire de Luſcinde. C'eſt de toutes les femmes du monde celle que je hais le plus, & je ne puis vous exprimer la joie que je reſſens quand j'imagine qu'il lui eſt arrivé quelque choſe de peu digne de la majeſté de ſentimens dont elle ſe pique.

CLIT. Je veux bien vous faire ce plaiſir; mais je ne vous conſeille pas de croire que je vous donne pour rien une de mes plus belles hiſtoires, ſur-tout lorſqu'elle excite ſi vivement votre curioſité.

CID. (*Tendrèment.*) Vous êtes un cruel homme!

CLIT. Je conviens que j'abuſe un peu du deſir que vous me marquez d'entendre cette hiſtoire, & que dans le fond cela n'eſt pas généreux; mais je me ſuis arrangé. Vous ne l'aurez pas à moins que celle de Julie, & vous êtes bien heureuſe que je ne puiſſe pas vous la mettre à plus haut prix.

CID. Eh bien! ſi demain vous voulez venir paſſer la nuit avec moi, nous verrons.

Clit. Si je le voudrai ! Quoi ! vous en doutez ? Oui ! je coucherai ſûrement demain avec vous, puiſque vous voudrez bien me recevoir dans vos bras ; mais vous ſçavez quelle gêne cruelle va ſuccéder à mes tranſports ! mes yeux même n'oſeront vous rien dire de ce que je ſens, ou du moins ils ne le devroient point. Puis-je vous répondre cependant que mes deſirs, plus irrités que ſatisfaits, ne me trahiront pas ? Je me ſens, & ne vous réponds pas de moi, ſi je vous quitte dans la fureur où je ſuis. Songez que nous avons à tromper ſur nos ſentimens des perſonnes fort méchantes & fort éclairées. Eh ! comment voulez-vous que je puiſſe diſſimuler les miens, quand je ne pourrai vous regarder ſans la plus vive émotion ; que vos yeux ne ſe tourneront pas vers moi, ſans pénétrer juſques à mon ame ; que je ne vous verrai pas ouvrir la bouche, ſans deſirer de vous la fermer avec mes levres ; qu'enfin tout, en vous voyant, me rappellera ſans ceſſe les plaiſirs dont vous m'avez comblé, & me jettera dans l'impatience d'une jouiſſance nouvelle ? Laiſſez régner dans mon cœur une volupté plus tranquille, vous ne m'en verrez pas moins amoureux. Quoi que

vous puissiez accorder à mes desirs, il ne m'en restera que trop encore pour mon supplice !

CID. Eh bien ! sois content !... jouis de toute ma tendresse & des transports que tu m'inspires ! Tu m'apprends, qu'avant toi, je n'ai pas été aimée, & je sens avec plus de plaisir encore que jamais je n'ai rien aimé comme toi. Tu troubles.... tu pénetres.... tu accables mon ame !.... Mais, sens-tu comme je t'aime ?.... je ne me connois plus, je meurs de ton amour & du mien.

L'on ne met pas ici la réponse de Clitandre, quelque vive qu'elle puisse être. On n'ignore point que tout ce que se disent les amans, n'est pas fait pour intéresser, & que souvent les discours, qui amusent le plus, sont ceux qu'il seroit le plus difficile de rendre, & qui valent le moins la peine d'être rendus. On supprime donc ici, comme en quelques autres endroits, les propos interrompus qu'ils se tiennent, & l'on n'y rend les deux interlocuteurs que lorsque le lecteur peut, sans se donner la torture, entendre quelque chose à ce qu'ils se disent.

CID. (*Voyant que Clitandre la regarde encore avec les yeux menaçans*). Ah ! Clitandre, n'êtes-vous pas honteux de vous faire craindre encore ? Ne me re-

gardez pas comme vous faites, je vous en conjure, & s'il se peut, laissez-moi jouir paisiblement de vos sentimens & des miens.

CLIT. Quel sujet d'inquiétude vous donne-je donc ?

CID. Ne pourrois-je pas en trouver dans l'idée où je vous vois que vous me prouvez beaucoup d'amour, & que vous me plaisez singuliérement, lorsque vous ne faites peut-être que m'effrayer.

CLIT. Vous êtes injuste de me prêter cette réflexion : je vous proteste que je ne la faisois pas. Je me rends simplement à l'impression que font sur moi vos charmes, & ne pense point du tout que la façon, dont je vous l'exprime, soit de toutes celles que je pourrois prendre, celle dont vous me devez sçavoir le plus de gré. Je ne crois pourtant pas non plus, à vous dire vrai, que ce doive être pour vous une raison de douter de ma tendresse.

CID. Vous avez de nous dans le fond une opinion bien singuliere, & je vous avoue que je ne suis pas sans crainte d'en être un jour la victime.

CLIT. Il est si peu vrai que je pense de toutes les femmes de la même façon, que je n'ai point été surpris de ne pas

recevoir de vous des complimens sur un mérite qui a paru à la respectable Araminte digne des plus grands éloges.

CID. Je serois étonnée en effet que nous louassions les mêmes choses.

CLIT. Il est juste aussi de dire que sans compter la différence qu'il y a entre votre façon de penser & la sienne, vous n'avez pas les mêmes besoins.

CID. Que je serois humiliée s'il vous étoit possible de faire entre nous, sans la plus grande injustice, la plus légere compassion !

CLIT. Je ne crois point, par exemple, quelque aisément que vous conceviez des terreurs, avoir jamais à vous guérir de celle-là.

CID. En vérité ! c'est une odieuse femme, & j'aime à croire, pour l'honneur de mon sexe, qu'il y en a peu qui lui ressemblent.

CLIT. Il y en a de son genre, je crois, plus que vous ne pensez, & moins que nous le disons.

CID. Mais à propos, vous me devez l'histoire de Luscinde.

CLIT. Non, toutes réflexions faites, elle vous plairoit peu, & je vous ai trompée, quand je vous ai dit qu'elle vous amuseroit. C'est une chose si sim-

ple, si ordinaire, que je doute qu'elle vaille la peine d'être contée. Figurez-vous que c'est une aventure de carrosse, de ces choses que l'on voit tous les jours, une misere enfin.

CID. N'importe, je veux la sçavoir.

CLIT. Convenez que vous cherchez encore plus à me distraire qu'à vous amuser.

CID. Soit; mais parlez toujours.

CLIT. Oronte, qui le soir même que j'avois rencontré Julie chez Lucile, s'étoit en soupant brouillé, je ne sçais pourquoi, avec Luscinde, s'en alla sans l'en avertir. Comme elle comptoit qu'il la remeneroit, & qu'en conséquence elle n'avoit pas fait revenir son carrosse, elle fut aussi piquée de ce procédé qu'elle devoit l'être, & me proposa de la remettre chez elle. Nous nous connoissions depuis long-tems, & même dans une espece d'intervalle elle avoit paru avoir sur moi quelques vues. Aussi-tôt que nous fûmes seules, nous invectivâmes tous deux contre Oronte. Elle me parut si humiliée de ce qui venoit de se passer, que je crus qu'étant aussi sincérement son ami que je l'étois, je ne pouvois me dispenser ni de l'exhorter à la vengeance, ni même de m'offrir en cas qu'elle

prît

prît ce parti-là, qu'au reste je tâchai de lui faire envisager comme le seul qu'elle pût prendre en honneur, après le sanglant affront qu'on lui faisoit. Je n'eus pas de peine à lui prouver qu'il étoit nécessaire qu'elle se vengeât : mais à quelque point que la colere l'animât, je ne la persuadai pas d'abord aussi facilement que je m'en étois flatté, qu'il falloit qu'elle se vengeât dans le moment même. Les propos tendres, dont j'entremêlois mes conseils, me parurent aussi lui faire assez peu d'impression ; cependant le tems pressoit. Je sentois que si je lui laissois le tems de la réflexion, je la perdrois, ou en supposant qu'elle ne pardonnât pas à Oronte une brusquerie qui n'avoit, selon toute apparence, que quelque jalousie, ou moins encore peut-être, pour sujet ; qu'il faudroit, pour la déterminer en ma faveur, des soins que je ne me souciois pas de lui rendre. Je me souvins qu'un jour qu'il étoit question de ce qu'on appelle des *impertinences*, elle ne s'étoit pas déclarée contre à un certain point, & qu'elle avoit même dit, en plaisantant, qu'elle les trouvoit moins offensantes que l'indifférence. Mais quelque espérance que j'eusse qu'une impertinence de ma part pourroit la

blesser moins que de la part d'un autre, ce moyen me paroissoit un peu violent, & tout pressé que j'étois qu'elle se déterminât, je crus encore devoir lui remontrer le tort qu'elle se faisoit en ne se vengeant pas. Soit que le desir me donnât plus d'éloquence que de coutume, soit, comme il n'arrive que trop souvent aux femmes, dans un mouvement de dépit, que ses réflexions ne fissent qu'ajouter à sa colere, & que par cette raison il me fallût moins pour la persuader, je la trouvai beaucoup plus disposée à me croire qu'elle ne l'étoit dans le premier moment. D'abord que je la sentis ébranlée, je cherchai à la décider pour moi par des discours plus animés que ceux que je lui avois déjà tenus, & la pressai de ne point permettre que je ne réparasse que le plus léger des torts qu'Oronte avoit avec elle. Comme elle ne me répondit point, je crus devoir interpréter son silence en ma faveur, & j'agis en conséquence. Je lui montrois peu de sentimens, mais beaucoup d'ardeur, & il n'est que trop ordinaire que l'un remplace l'autre, & mene même beaucoup plus loin. Elle me dit d'abord que j'étois un insolent, je le sçavois bien qu'elle crieroit, mais

elle ne crioit pas ; & quand elle auroit eu recours à quelque chose de si indécent, mon cocher, à moins que je n'eusse crié moi-même, n'auroit pas arrêté. Comme il falloit cependant dire quelque chose à Luscinde, je convins avec elle qu'à la vérité elle pouvoit me trouver un peu trop libre, mais que l'amour, le desir, (excuses éternelles de toutes les impertinences qui se sont faites, se font, & se feront) devoient me justifier à ses yeux ; qu'au reste, puisque l'un & l'autre m'avoient emporté si loin, & que plus je devenois coupable, plus je trouvois de raisons de m'applaudir de mon crime, je me rendrois criminel jusques au bout. Je ne sçais si c'est qu'un ton ferme vous impose presque toujours, ou qu'en même tems que je trouvois, comme je lui disois, des raisons pour m'applaudir de mon crime, elle en trouvoit pour m'excuser ; mais elle s'adoucit au point de me dire simplement que cela étoit ridicule Quand je n'aurois pas senti, par la foiblesse de cette expression, combien la colere, qu'elle avoit contre moi, s'affoiblissoit, mon parti étoit pris & je n'en aurois pas plus cessé d'être coupable. Elle n'en douta pas apparemment ; mais quelles que fus-

ſent là-deſſus ſes idées, ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'avant que d'arriver chez elle, elle étoit vengée.

Cid. Mais il n'y a qu'une rue de chez Julie chez elle?

Clit. Cela eſt vrai, mais elle eſt longue, & j'ai un cocher qui a un ſi prodigieux uſage du monde, que je ne remene jamais de femme la nuit, qu'il ne ſuppoſe que j'ai des choſes fort intéreſſantes à lui dire, & qu'il ne prenne en conſéquence l'allure qu'il croit que je lui commanderois, ſi je le mettois au fait de mes intentions. Le chemin, par cette attention de ſa part, devenoit donc beaucoup moins court. D'ailleurs, elle étoit d'une colere, & moi d'un emportement qui devoient néceſſairement la déterminer, la rue eût-elle même été beaucoup plus courte. Soit cependant qu'elle eût fait quelques réflexions ſur la promptitude ſinguliere avec laquelle elle s'étoit vengée, ſoit qu'elle craignît qu'Oronte naturellement ombrageux, n'apprît qu'après l'avoir remenée, j'étois entré chez elle, nous ne fûmes pas plutôt à ſa porte, qu'elle reprit le ton majeſtueux, & me dit que cela étoit infame, que de ſes jours elle n'iroit en carroſſe avec moi, qu'elle ne m'auroit ja-

mais cru capable d'une insolence pareille avec une femme de sa sorte. Je convins aisément que j'avois été trop vîte ; que je ne concevois pas moi-même comment j'avois osé lui manquer à ce point-là ; que j'en étois d'une honte horrible, d'autant plus que de pareilles façons n'étoient guere plus à mon usage qu'au sien, & que j'osois lui jurer qu'elle étoit la premiere avec qui je me fusse oublié à ce point-là. Je me doutois qu'une justification, aussi obligeamment tournée, ne lui plairoit pas, & je fus peu surpris de la voir me remercier, avec beaucoup d'aigreur, de la préférence que je lui avois donnée. L'amour, le tendre amour fut encore mon excuse. Pendant qu'elle me querelloit, & qu'entre autres duretés elle me disoit que je la prenois apparemment pour une fille d'opéra, mon carrosse étoit entré dans sa cour ; & je me préparois à la conduire respectueusement chez elle, lorsqu'elle me dit avec emportement qu'elle ne vouloit pas que je descendisse. Je lui représentai d'abord avec douceur qu'il seroit du dernier ridicule que je ne lui donnasse pas la main ; que ses gens & les miens ne sçauroient qu'en penser ; qu'elle ne pouvoit même me montrer de la colere,

sans s'exposer à les instruire de ce qui étoit arrivé ; qu'elle se perdroit par cette indiscrétion ; que je lui étois trop sincérement attaché pour la laisser se livrer à des mouvemens qui pouvoient avoir de si fâcheuses suites ; que d'ailleurs il m'étoit impossible de la quitter, sans lui avoir mille fois demandé pardon à ses genoux, & sans avoir, par mon respect, tâché d'obtenir ma grace. Elle ne me répondit à tout cela qu'en voulant sortir impétueusement du carrosse. Je la retins, & paroissant en fureur à mon tour, je lui dis que je ne souffrirois pas qu'elle se perdît. Soit qu'elle jouât tous ces mouvemens pour se réhabiliter un peu dans mon esprit, ou, ce que j'ai plus de peine à croire, qu'elle fût véritablement fâchée, je fus encore fort long-tems sans pouvoir parvenir à la calmer. Enfin, quand elle fut lasse de feindre de la colere, ou d'en avoir, elle me dit qu'elle voyoit bien quel étoit mon projet ; que le desir de l'outrager encore avoit beaucoup plus de part à l'envie que j'avois de descendre avec elle, que le desir de ménager sa réputation ; mais qu'elle sçauroit se dérober à mes insolentes entreprises, & qu'elle ne me parleroit qu'en présence de ses femmes. Eh bien ! Mada-

me, lui répondis-je d'un ton ferme, j'aurai donc le plaisir de les avoir pour témoins de tous les transports que vous m'inspirez. Quoique cette courte réponse & la fermeté de mon ton lui imposassent, elle chercha, mais vainement, à me dérober la peur que je lui faisois, & elle me répondit courageusement : Nous verrons ! Eh bien ! Madame, repliquai-je avec un feint emportement, vous verrez. Là-dessus nous descendîmes de carrosse, moi l'appellant marquise la plus familiérement du monde, & pour ne lui laisser aucun doute sur mes intentions, lui serrant de toutes mes forces la main que je lui tenois. Oh ! tant qu'il vous plaira, Monsieur le comte, me dit-elle, tout bas ; mais vous n'en partirez pas moins, je vous assure. En honneur ! lui répondis-je, je ne vous conseille point de me le proposer, si vous ne voulez pas vous exposer à une scene qui pourroit ne vous être pas agréable. Dans le fond, comme je vous l'ai dit, je l'effrayois, & la peur qu'elle eut qu'en effet je ne fisse un éclat, la détermina, mais avec toute l'humeur imaginable, à passer avec moi dans ce petit cabinet que vous connoissez, & qui donne sur le jardin. Elle se mit d'abord à s'y prome-

ner avec une forte de fureur. Sûr que cette promenade l'ennuieroit bientôt, je ne m'y opposai pas, & debout, les yeux baissés, dans un morne silence, j'attendis qu'elle jugeât à propos de s'asseoir. Enfin elle tomba dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur une de ses mains, & tout-à-fait dans l'attitude de quelqu'un qui rêve douloureusement. Je ne l'y vis pas plutôt, que je courus me jetter à ses genoux. Elle me repoussa d'abord avec assez de violence ; mais enfin je saisis la main cruelle qui me repoussoit, l'accablai des baisers les plus ardens. Elle fit, pour la retirer, quelques efforts, dont, tout exagérés qu'ils étoient, je sentis aisément la mollesse. J'osai alors la serrer dans mes bras, mais plus avec l'affectueuse tendresse de l'amour qu'avec la brusque pétulance du desir. Quoique je ne crusse pas avoir à la ramener de bien loin, & que sa colere m'eût peu alarmé, je ne pouvois, après le manque de respect dont elle se plaignoit, & qui, à dire la vérité, avoit été un peu violent, ne pas paroître la croire aussi fâchée qu'elle affectoit de l'être, sans lui donner peut-être contre moi plus de fureur encore qu'elle ne vouloit en montrer. Je ne l'aimois pas,

mais elle me plaisoit, & quoiqu'elle ne se fût point opposée à l'insolence que je lui avois faite, de façon à me faire penser qu'elle la regardât comme une violence, elle n'y avoit pas mis non plus l'aménité & les graces inséparables du consentement. Enfin, je l'ignorois encore à certains égards, & je ne voulois pas que rien manquât à ma victoire. Un autre peut-être n'auroit cherché à excuser son crime qu'en rejettant sur elle la moitié; mais quoique je ne sçusse parfaitement qu'il n'avoit tenu qu'à elle que je ne fusse beaucoup moins coupable, je mis tout généreusement sur le compte de mon insolence. Tout en lui faisant des protestations de respect, j'écartois mais d'une main qui paroissoit timide, un mantelet, qui, à ne pas mentir, me déroboit d'assez belles choses. Je ne sçais si la façon honnête dont je m'y prenois, & qui en effet annonçoit beaucoup d'égards, l'empêchoit de s'opposer à mes entreprises, ou si, toute à sa colere, elle ne pensoit pas à ce que je faisois; mais enfin ce mantelet jaloux ne me nuisit plus. J'avois assurément de quoi louer ce qui s'offroit à mes yeux, mais je crus que des transports lui diroient mieux que des éloges, l'impression que

j'en recevois, & je l'en accablai. Je crois bien qu'elle avoit peine à concilier le profond respect, dont je me vantois pour elle, avec mes emportemens, & qu'elle voyoit aisément à quel point j'étois en contradiction avec moi-même; mais elle crut apparemment que je le sentois aussi-bien qu'elle, & qu'il seroit inutile de me le dire, ou mes transports; auxquels je joignois de tems en tems toute la galanterie imaginable, satisfaisant son amour-propre, & peut-être troublant ses sens, elle n'eut la force ni de les arrêter, ni de me faire honte de mon inconséquence. En paroissant toujous me résister, elle commençoit à s'abandonner dans mes bras. Toutes mes prieres cependant n'avoient pu encore en obtenir un regard, & quoique je n'eusse bas besoin de lire dans ses yeux pour m'instruire de ses dispositions & pour m'encourager à en profiter; je voudrois, comme je vous l'ai dit, que rien ne manquât à mon triomphe, & je la pressai tendrement de daigner honorer d'un de ses regards un infortuné qui l'adoroit. Enfin j'obtins cette faveur, & comme je m'en étois douté, je trouvai dans ses yeux plus de trouble que de colere. Ce moment de bonté de sa

part ne fut pas plus durable que l'éclair. Je la pressai donc encore de me le rendre, & ne l'en pressai pas vainement. Ah ! laissez-moi, Monsieur, me disoit-elle assez tendrement, & s'il se peut, ne vous faites pas haïr davantage. Avec quelque douceur que ces paroles fussent prononcées, je ne pus tranquillement m'entendre dire que j'étois haï, & je pris la liberté de lui demander si c'étoit ainsi qu'elle pardonnoit. Un sourire plus tendre peut-être qu'elle ne le croyoit elle même, fut toute sa réponse, & vous n'aurez pas de peine à deviner comment je remerciai sa bouche de ce souris. Elle s'attendoit si peu à une familiarité de ce genre, qu'elle n'eut pas le tems de s'arranger de façon que je n'obtinsse que les apparences de la faveur que je lui ravissois, & que j'en jouis aussi délicieusement que si elle me l'eût accordée le plus volontairement du monde. Ce nouveau bonheur que je me procurois, (car vous pensez bien que dans le carrosse mille choses avoient été négligées) n'étoit pourtant pas sans contradiction. Si de tems en tems j'avois lieu de me louer de l'indulgence de Luscinde, plus souvent même elle sçavoit me prouver que je ne lui faisois que vio-

lence ; & quoique je sentisse que le desir étoit en elle plus vrai que la colere, cette alternative me blessoit. Cependant comment le lui dire, sans lui rendre une liberté dont elle auroit pu abuser contre moi ? Il auroit fallu essuyer de nouveaux reproches, me jetter dans de nouvelles justifications, & perdre dans ces miseres un tems que je pouvois mieux employer. Je crus, toutes réflexions faites, que le meilleur moyen, que j'eusse pour triompher de son entêtement, étoit de m'entêter à mon tour ; & bientôt il ne me fut pas possible de douter que je n'eusse pris le meilleur parti. Aussitôt que je la sentis aussi raisonnable que je le desirois, j'achevai de me dépouiller des apparences de respect que je conservois encore à certains égards, & je voulus voir jusques où elle porteroit la clémence. Je ne la trouvai pas d'abord aussi étendue que j'avois cru devoir m'en flatter, & j'eus encore quelques irrésolutions à combattre. Sa résistance me donnant enfin plus d'impatience que de plaisir, & convaincu que j'avois porté les égards bien au-delà de ce que la situation l'exigeoit, je me déterminai, en soupirant, au seul coup d'autorité qui pût terminer cette discus-

ſion, & m'en trouvai parfaitement bien. Il eſt vrai que Luſcinde me fit ſentir d'abord qu'elle ſe croyoit encore offenſée ; mais je la vis enfin, plus à ce qu'elle étoit qu'à ce qu'elle vouloit paroître, oublier tout à la fois qu'elle aimoit Oronte, & qu'elle ne m'aimoit pas, & trouver dans la vengeance tous les charmes qu'on dit qu'elle a.

CID. Comment, traître ! vous m'aviez dit que cette hiſtoire ne m'amuſeroit pas ? & je la trouve délicieuſe !

CLIT. Dans le fond elle n'eſt pas abſolument mauvaiſe. Je penſe pourtant que Luſcinde la trouveroit déteſtable, & voilà comme on ne plaît pas à tout le monde ; mais prouvez-moi du moins que vous m'en avez quelque obligation.

CID. Non.

CLIT. Comment non.

CID. D'ailleurs, elle n'eſt pas finie cette hiſtoire, & je n'ai pas oublié que je vous l'ai payée d'avance ; encore pourrois-je voir ſi vous ne m'en deviez plus rien.

CLIT. Mais ſi je ne veux pas la finir, moi ?

CID. Je doute que j'y perdiſſe beaucoup, & que vous ne m'ayez pas ra-

conté ce qu'elle a de plus intéressant.

CLIT. Eh bien ! par exemple, vous vous trompez. Mais, quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain que vous n'aurez ce qui en reste qu'au prix dont vous en avez payé le commencement.

CID. Ne me parlez pas comme cela, car sérieusement vous me faites peur. (*Il veut la tourmenter.*) Oh ! pour cela non, vous ne m'attrapperez plus. (*Elle prend contre lui toutes les précautions imaginables.*)

CLIT. Ah ! cela est beau ! voilà d'agréables procédés !

CID. Je suis fâchée qu'ils vous déplaisent ; mais vous pouvez compter que de la nuit je n'en aurai pas d'autres. Au lieu de me tourmenter comme vous faites, & d'avoir les prétentions du monde les plus ridicules, que ne me finissez-vous cette histoire ?

CLIT. Allons, je le veux bien, puisqu'enfin il en faut passer par-là. Vous croyez peut-être que je ne suis si doux que parce que cela m'est plus commode que de m'obstiner contre vous ? Il est pourtant réel....

CID. Oh ! mon Dieu ! je vous rends là-dessus toute la justice possible.

CLIT. C'est que je ne voudrois pas que vous crussiez....

CID. Eh non ! je ne crois rien à votre désavantage, soyez tranquille. . . . En vérité, je vous dispensois des preuves. Eh bien ! je suis convaincue, aurai-je enfin le reste de l'histoire ?

CLIT. Les torts se trouvant assez également partagés entre Luscinde & moi pour qu'elle ne pût, avec quelque apparence de justice, me dire encore que j'étois un impertinent, elle ne fut pas plutôt revenue de l'erreur où je venois de la plonger, qu'elle baissa les yeux avec les marques de la plus grande confusion. Je sentis que dans le premier moment ce ne seroit point par des transports que je la tirerois d'un état si désagréable, & je crus ne pouvoir mieux lui adoucir les reproches que je voyois qu'elle se faisoit, qu'en lui remettant devant les yeux les torts d'Oronte, & en lui représentant vivement à quel point il lui avoit manqué. J'ajoutai que l'on pouvoit pardonner à un homme des scenes particulieres ; mais que quand il s'oublioit assez pour en faire de publiques & pour ne rien respecter, il étoit impossible de lui passer des éclats si scandaleux, & que j'osois assurer que, depuis que j'étois dans le monde, je n'avois rien vu d'aussi déplacé que la scene

de ce ſoir-là, & qu'elle étoit la ſeule qui eût pû ſi long-tems garder un amant qui ne ſçavoit exprimer ſon amour que par les jalouſies les plus injurieuſes & les plus violens procédés. Ce diſcours produiſit ſur elle l'effet que j'en avois eſpéré. Elle reprit feu, convint que j'avois raiſon, s'emporta contre lui avec toute la vivacité que vous lui connoiſſez, & ne fut plus ſurpriſe que d'avoir attendu ſi tard à ſe venger d'un amant ſi incommode & ſi peu reſpectueux. A meſure qu'elle ceſſoit de ſe trouver ſi coupable, je devenois, comme de raiſon, fort innocent à ſes yeux. Le zele ardent qu'elle me voyoit pour ſes intérêts ; je ne ſçais quelles comparaiſons elle s'aviſa de faire entre Oronte & moi, & qu'en ce moment elle tournoit à mon avantage ; une ſorte de goût que peut-être elle prit ſubitement pour moi, la forcerent enfin à prendre ce ton tendre & familier que je lui avois juſques-là vainement deſiré. J'y répondis de la façon qui pouvoit l'encourager le plus, & quoiqu'à dire la vérité, ce ne fût point par le ſentiment que dans cette converſation je brillaſſe le plus, elle trouva que j'étois l'homme de mon ſiecle qui avoit

le plus de délicatesse, & même s'étonna fort de ne s'en être pas apperçue plutôt. Ce qui lui avoit paru avec quelque sorte de raison, la plus énorme des insolences, ne fut bientôt plus qu'une de ces témérités dont l'amant le plus respectueux ne peut pas toujours se défendre ; un de ces momens malheureux où l'on est emporté malgré soi-même, & qu'il est impossible qu'une femme ne pardonne pas lorsque c'est par l'amour, & non par le desir qu'on est entraîné. Quoique tous ces propos m'assurassent suffisamment de ma grace, je voulus qu'elle m'accordât tout ce dont l'impétuosité de ma passion m'avoit forcé de me priver, & que, pour effacer jusques aux plus légeres traces de mon impertinence, nous suivissions toutes les progressions que notre affaire auroit eues, si nous eussions eu le tems de la filer. Je lui dis donc le plus vivement du monde que je l'adorois. Bientôt l'aveu le plus tendre me paya de celui que je venois de faire, & fut suivi de toutes les petites faveurs qui pouvoient le confirmer. Celles-là en amenerent d'autres ; elle ne m'opposa de résistance que ce qu'il en faut pour ajouter aux plaisirs.

L'amour entroit, à la vérité, dans tout cela pour assez peu de chose; mais nous fûmes long-tems sans nous appercevoir qu'il nous manquât. Quoiqu'elle ait mille choses charmantes; que peu de femmes en ressemblent tant, qu'elle soit vive, sensible, & qu'elle ait pour un amant, ou l'à-peu près de cela, mille graces, toutes plus piquantes les unes que les autres, je ne sçais par quel caprice de goût elle me paroissoit plus faite pour amuser un homme quelque tems que pour le fixer. Nous ne nous en appercevons peut-être pas; mais à quelque point que ce qu'on appelle *mœurs & principes*, soit décrédité, nous en voulons encore. Je n'avois donc nulle envie de la garder, à moins que (comme j'ai, lorsque je n'aime point, on ne peut pas moins d'orgueil) elle ne se fût arrangée de façon qu'Oronte, ou même quelque autre ne m'eût sauvé auprès d'elle l'embarras de la représentation, & ne m'eût permis de rester dans la foule. Quoique je ne désespérasse pas de l'amener sur cet article à un accommodement, elle me disoit des choses si tendres, & prenoit si sérieusement pour l'avenir de si grandes mesures, que je ne sça-

vois comment lui exposer un projet qui prouvoit si peu de sentiment & même d'estime. Ce n'étoit pas qu'il ne me fût aisé de lui promettre plus encore qu'elle n'exigeoit ; mais je ne voulois pas avoir avec elle le mauvais procédé de la faire rompre avec un homme qui étoit du moins fort nécessaire à sa vanité, lorsque je ne voulois pas le remplacer. Je ne me pressai cependant point de la tirer d'une erreur où dans cet instant j'avois besoin qu'elle restât, & qui, en excusant son ardeur, la faisoit se livrer à la mienne sans crainte, & même sans scrupule. Quelque vive que fût entre nous la conversation, j'étois assuré qu'elle ne se soutiendroit pas toujours sur le ton où nous l'avions commencée, & je crus, pour lui exposer mes intentions, devoir attendre qu'elle vînt à languir. Aussi-tôt que ce moment que, malgré les plaisirs que je goûtois, j'attendois avec impatience, fut arrivé, je me mis à lui parler du désespoir où seroit Oronte de perdre, & par sa seule faute, la seule femme qui pût rendre un homme parfaitement heureux. Elle me demanda si je croyois qu'il y fût si sensible, & je lui répondis affirmativement que je ne doutois

pas qu'il n'en mourût de douleur. Ce ſera donc par vanité, reprit-elle ; car à ſa façon de ſe conduire, il ne ſe peut pas que je lui ſuppoſe un autre ſentiment. Oh! pour fort amoureux, repliquai-je, il eſt impoſſible que vous ne conveniez pas qu'il l'eſt. Là-deſſus je lui exprimai finement, mais avec autant de feu que d'étendue, tout ce qu'Oronte avoit fait pour lui prouver qu'il avoit pour elle tout l'amour qu'il eſt poſſible de ſentir, & en avouant qu'il avoit des torts avec elle, je lui fis remarquer qu'il n'en avoit aucun qu'elle pût imputer à l'indifférence ; que depuis quatre ans qu'il l'adoroit, elle n'avoit à lui reprocher que des jaloufies, à la vérité fort dures, fort offenſantes, & qu'elle avoit raiſon de vouloir punir, mais qui n'étoient en lui un crime ſingulier que par leur emportement & leur continuité, puiſque tout amant en eſt coupable plus ou moins. Dans l'inſtant où j'avois commencé à lui parler d'Oronte, j'avois vu ſes ſourcils ſe froncer, & ſon viſage devenir ſévere, comme ſi elle eût voulu par-là me dire de ne lui point parler d'un objet qui lui déplaiſoit; mais lorſque j'eus commencé à m'étendre ſur l'amour qu'il

avoit pour elle, & ſur-tout ce qu'il avoit fait pour lui prouver à quel point elle lui étoit chere, elle prit inſenſiblement, malgré elle, l'air de l'intérêt, ſe mit à rêver profondément, à ſoupirer de même, & enfin il lui fut impoſſible de retenir ſes larmes au portrait, qu'en la ſuppliant de l'oublier, je lui fis de ſa tendreſſe & de ſes agrémens, & de pouvoir comprendre comment elle avoit pu lui faire un moment l'injuſtice de ne s'en pas croire adorée.

CID. En vérité! vous êtes ſingulièrement méchant!

CLIT. Que vouliez vous donc que je fiſſe? Que je la gardaſſe?

CID. Non, mais que vous ne la priſſiez pas.

CLIT. J'aurois mieux fait ſans doute; mais ſans compter qu'elle eſt aſſez bien pour qu'on puiſſe être tenté de l'avoir, j'avois à me venger d'Oronte, qui, pendant que j'étois aimé d'Aſpaſie, avoit indécemment fait tout ſon poſſible pour me ſupplanter. Je m'étois bien promis de ne pas manquer la premiere occaſion qui ſe préſenteroit de lui en marquer ma reconnoiſſance, & je crus ne le pouvoir mieux qu'en lui rendant ſa maîtreſſe, après ce que j'en avois fait.

Cid. Rien n'étoit assurément ni plus judicieux, ni plus équitable.

Clit. Mais oui : c'étoit, je crois, le seul parti qu'il y eût à prendre. Mes discours cependant embarrassoient Luscinde, d'autant plus qu'en lui exagerant les charmes & la tendresse d'Oronte, je lui parlois avec feu de mes sentimens. Je vis avec un secret plaisir qu'il s'en falloit peu qu'elle ne crût & l'aimer à la folie, & me haïr raisonnablement. Je ne me fus pas plutôt apperçu de l'un & de l'autre, que je me mis en devoir de reprendre avec elle des libertés, qui, par notre dernier arrangement, devenoient entre nous tout-à-fait simples ; mais dont, par la nouvelle révolution que son cœur venoit d'éprouver, il étoit impossible qu'elle ne me fît pas un crime. Avec quelque adresse qu'elle cherchât à me dérober son trouble, ses remords, ses nouveaux vœux, & la répugnance avec laquelle elle se livroit encore à des transports, qui, quelques instans auparavant, prenoient tant sur son ame, elle m'inspiroit trop peu d'amour, & j'ai trop d'usage de ces sortes de choses pour qu'elle pût me tromper sur ses mouvemens. Elle ne répondoit plus, soit à mes carresses, soit à mes protestations, que par ce sourire faux &

cette complaisance froide & forcée que l'on a pour un amant qui ne plaît plus, & à qui l'on n'ose le dire. Muette, les yeux baissés, se refusant même, lorsqu'elle sembloit se prêter toute entiere à ce même objet qu'elle venoit d'oublier si parfaitement; non, jamais je n'ai vu l'humeur & le dégoût se peindre avec si peu de ménagement & tant de naïveté. Un moment d'orgueil me fit regretter d'avoir voulu m'en donner le plaisir, & je fus sur le point d'être assez injuste pour la gronder le plus vivement du monde, de me faire essuyer des humiliations que je m'étois moi-même cherchées. Heureusement pour elle & pour moi, ce mouvement de fatuité ne fut pas long, & loin de m'aveugler sur la sorte de chaleur qu'il rendoit à mes sens, & de le prendre pour de l'amour, je sçus m'en rendre le maître, & me voir tel que j'étois. Ne pouvant sortir, que par des reproches, de l'embarras où je m'étois mis, je les fis du moins décens & modérés, & j'eus tout le soin possible que rien de trop humiliant pour elle ne les empoisonnât. J'avois raison, car j'avois assurément plus de tort qu'elle, qui auroit borné tout son ressentiment contre Oronte à se plaindre de lui avec moi, & tout au plus à de

simples projets de vengeance, si je n'eusse pas abusé contre elle de l'état violent où elle se trouvoit, & que je ne lui eusse pas arraché des faveurs qu'elle n'eût peut-être jamais songé d'elle-même à m'accorder. Ce fut donc sans fiel & sans amertume que je me plaignis qu'elle s'étoit trompée sur son cœur, lorsqu'elle avoit cru que je lui faisois oublier Oronte. Un regard & un soupir, qui m'apprirent combien en effet elle se reprochoit de l'avoir cru, furent toute sa réponse. Je lui dis alors tout ce que l'on peut dire d'honnête & de flatteur à une femme par qui l'on est quitté, & l'assurai que j'étois d'autant moins surpris du malheur qui m'arrivoit avec elle, qu'au milieu même de tout ce qu'elle avoit fait pour moi, elle m'avoit fait sentir combien elle tenoit encore à l'homme qu'elle sembloit me sacrifier. J'ajoutai qu'il me seroit, s'il se pouvoit pourtant, plus cruel encore de la posséder malgré elle-même, qu'il ne m'auroit été doux de la tenir de son cœur; que quelque chose que j'en pusse souffrir, je devois cesser de me croire des droits de l'instant où elle ne les avouoit plus, & que j'aimois mieux n'avoir auprès d'elle que le stérile nom d'ami, que de conserver malgré elle le titre d'amant, lorsqu'il

qu'il ne pourroit servir qu'à faire le malheur de sa vie.

Que quelques femmes sont singulieres. Il est certain qu'après ce qui venoit de se passer entre nous deux, & dans la situation où elle se trouvoit, il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que la douceur avec laquelle je lui permettois de cesser de m'aimer. J'aurois naturellement dû en attendre des remerciemens; mais elle sentit plus le tort que, par cette facilité à me dégager, je semblois faire à ses charmes, que le sacrifice que je faisois à ses sentimens, & si elle eût la force de ne pas s'en plaindre, elle n'eut pas celle de me dissimuler le mécontentement de son amour-propre. Je ne sçus, pendant quelque tems, si je paroîtrois l'avoir remarqué, ou si je continuerois à suivre mon objet; mais la réflexion que je fis que tout ce que je lui dirois sur cela ne feroit qu'allonger cette scene, & que cru amoureux ou indifférent, elle n'en retourneroit pas moins à son premier goût, me détermina pour le second parti. Après quelques tergiversations, de vengeur je devins confident. Ce second rôle ne flattoit pas autant ma vanité que le premier, mais comme il me convenoit davantage, ce fut sans aucun chagrin que

je vis Lufcinde paffer vis-à-vis de moi, de toutes les fureurs de l'amour à la plus cruel froideur. Quelle révolution !

Mais, ô cruel Amour ! ce font-là de tes coups !

Lufcinde enfin pouffa l'indifférence fi loin, & prit en même tems une fi grande confiance en mon amitié, qu'elle ne craignit pas de me confulter fur ce qu'elle avoit à faire. Je lui répondis avec le même fang froid que d'abord que je voulois bien me facrifier, rien n'étoit moins embarraffant que fon affaire ; que je me flattois qu'elle me rendoit affez de juftice pour ne pas douter de ma difcrétion ; mais que comme il fe pouvoit qu'Oronte, qui véritablement eft d'une jaloufie à défefpérer, aprît que j'avois paffé la nuit chez elle, & qu'il ne s'en tourmentât fi l'on paroiffoit vouloir le lui cacher, j'irois ce matin-là même le gronder fur fes caprices, & lui dire que j'avois vainement employé la plus grande partie de la nuit à la prier de les lui pardonner. Elle approuva l'arrangement que je lui propofois, & me promit une amitié éternelle.

Cid. Cela eft affurément bien beau de part & d'autre, & cette affaire ne pouvoit pas plus noblement fe terminer.

Clit. Se terminer ! Oh! elle ne l'eft pas encore,

CID. Quoi ! lui arriva-t-il encore de changer d'avis ? En vérité ! je le voudrois.

CLIT. Oh ! que non ! Ce que j'ai encore à vous dire, est d'une bien plus grande beauté ; mais tout admirable que cela est, je ne veux pourtant pas trop vous le faire attendre.

Dans l'instant que j'allois quitter Luscinde, & que nous ne nous faisions plus que de très-foibles protestations d'amitié, il me parut plaisant d'en obtenir encore des faveurs, malgré l'amour ardent dont alors elle brûloit pour Oronte. Cette idée me parut à moi-même si singuliere, & si peu faite pour réussir, moi ne voulant employer ni menaces ni violence, que je crus ne pouvoir trop finement la mettre en œuvre. Je feignis donc de la regarder avec plus d'ardeur que jamais. Je poussai de profonds soupirs, levai au ciel des yeux d'une tristesse à faire pleurer. Comme emporté par la force des mouvemens qui m'agitoient, je me précipitai à ses genoux, & n'épargnai rien enfin de tout ce qui pouvoit lui prouver que j'étois accablé du sacrifice qu'elle me forçoit de lui faire, & ne craignis même pas d'ajouter qu'il étoit assez vraisemblable que je n'y survivrois pas. Quand il auroit été possible que de

si grandes plaintes ne l'eussent pas émue ; son amour-propre avoit été trop piqué de la facilité avec laquelle je m'étois détaché d'elle, pour qu'il ne fût pas infiniment sensible à mon retour. Elle me pria donc bien sérieusement de continuer de vivre. Je la conjurai à mon tour, s'il étoit vrai qu'elle s'intéressât à ma vie, de me recevoir encore une fois dans ses bras. Cette proposition parut l'étonner ; mais à ses regards je jugeai qu'elle ne la trouvoit pas si absurde, & même qu'elle ne m'en sçavoit pas absolument mauvais gré. Il se pouvoit aussi que la nécessité de me ménager, & la crainte que je ne me vengeasse de ses refus par quelque malhonnête indiscrétion, entrassent pour beaucoup dans la douceur avec laquelle elle la recevoit. Quoi qu'il en soit, elle me répondit seulement, avec toute la bonté que je pouvois attendre d'une amie sincere, que mes regrets n'en seroient que plus cruels, & que si j'étois sage, je devrois bien plus songer à éteindre mon amour qu'à chercher à le rallumer. Je convins qu'elle avoit raison ; mais je n'en insistai pas moins, & le caprice, la crainte & la vanité lui tenant lieu de tendresse, & même de compassion : Au moins, Clitandre, me dit-elle en se préparant à me

secourir, souvenez-vous que c'est vous qui le voulez; & si ma complaisance pour vous produit l'effet que j'en crains, ne soyez pas assez injuste pour m'en rendre responsable. Croyant alors m'avoir suffisamment averti, elle se livra d'assez bonne grace à mes empressemens. Je vous avouerois bien une noirceur que je lui fis; mais c'est que je crains qu'elle ne vous paroisse trop forte. Dans le fond ce n'est pourtant qu'une expérience, & il n'est pas défendu d'en faire.

Cid. Au contraire, elles ne peuvent qu'être utiles, & d'ailleurs c'est le goût d'aujourd'hui.

Clit. C'étoit ainsi que vous avez pu le juger par mon récit, non-seulement sans amour, mais même avec d'assez foibles desirs que je l'avois priée de m'accorder une derniere preuve de son amitié. Il étoit par conséquent tout simple que je ne fusse pas ému à un certain point. Son cœur n'étoit pas non plus dans une disposition plus favorable que le mien, & nous commençâmes tous deux cet entretien, sans apporter à ce que nous disions une attention assez marquée pour que nous ne puissions pas voltiger sur d'autres objets. Nous restâmes assez long-tems tous deux dans cette sorte d'indifféren-

ce. Enfin il me parut qu'elle commençoit à ne plus voir les choses avec tant de désintéressement. Ce n'étoit pas qu'elle m'aimât plus qu'elle ne me l'avoit promis ; mais apparemment elle s'amusoit davantage. Il me prit envie de voir s'il est vrai que la machine l'emporte sur le sentiment, autant que bien des gens le prétendent ; & pour m'éclairer sur cela, dans l'instant que Luscinde sembloit avoir oublié toute la nature, ou ne plus exister que pour moi. Ah ! Madame, m'écriai-je, pourquoi faut-il que dans des momens si doux je ne puisse perdre le souvenir de mon rival ? ou pourquoi du moins ne puis-je vous le faire oublier ? Car enfin je ne le vois que trop, l'heureux Oronte peut seul vous occuper. Désespérée de vous voir dans mes bras, vous n'aspirez qu'au bonheur de vous retrouver dans les siens, & ce seroit en vain que je me flatterois de le bannir un seul instant de votre cœur.

Non, Clitandre, me répondit-elle courageusement, vous ne vous abusez pas, je l'adore.

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en faisant à Oronte une si tendre déclaration, elle m'accabloit des plus ardentes caresses, & me donna même les

plus fortes preuves de ſenſibilité qu'en ce moment là je puſſe attendre d'elle.

CID. Et vous avez conclu de cette épreuve ſi honnête....

CLIT. Que les femmes diſent plus vrai que nous ne croyons, quand elles affirment que les plaiſirs les plus vifs ne font point oublier à une femme, qui penſe avec une certaine délicateſſe, l'objet dont elle à le cœur rempli, & que quand ce n'eſt pas lui qui les lui procure, il n'en eſt pas moins celui à qui elle voudroit toujours les devoir; ah! c'eſt une choſe bien vraie que celle-là! mais, pour en être convaincu, j'avois réellement beſoin d'une expérience comme celle que j'ai faite.

CID. Ah! ſcélérat!

CLIT. Pourquoi donc? Que peut-on faire de mieux que de chercher à ſe guérir de ſes préjugés, & ſur-tout de ceux auxquels les autres peuvent perdre? Au reſte pour ceſſer de vous parler de Luſcinde, je lui tins parole dans tous les points. Vous êtes la ſeule à qui j'aie raconté cette hiſtoire. Je forçai Oronte à s'avouer coupable, & l'envoyai aux pieds de Luſcinde lui demander pardon de ſes injuſtices. J'intercédai même pour lui, & j'eus la gloire de voir mettre dans le traité

qu'ils conclurent entre eux, que c'étoit à ma seule considération qu'on lui accordoit la paix. Cette aventure enfin m'a donné un vrai plaisir, & je n'y ai depuis jamais songé sans rire.

CID. Et moi, je ne vous entends pas sans trembler. Vous me paroissez avec les femmes d'un libertinage & d'une mauvaise foi qui me donnent les plus vives terreurs, & qui me font cruellement repentir de ma foiblesse pour vous.

CLIT. Je ne vous conterai plus d'histoires, puisque le seul usage que vous sçachiez en faire, est de vous tourmenter; & pour vous faire mettre des bornes à vos craintes, j'en mettrai désormais à ma confiance. Ce que je puis pourtant vous jurer, & avec la vérité la plus exacte, c'est que je suis naturellement fidele, & que vous serez, j'ose vous le dire, étonnée de ma régularité.

CID. Hélas! Dieu le veuille! (*Elle fait sonner sa pendule*). Déjà sept heures!

CLIT. Pour moi, je ne me leve ordinairement qu'à dix, & je doute que ce soit avec vous que j'apprenne à devenir plus matineux. Vous sentez bien d'ailleurs qu'il ne se peut pas que je vous quitte sans vous avoir bien rassurée.

CID. (*Sortant de son lit.*) Et moi,

je vous protefte que je fonnerai plutôt Juftine que de fouffrir que vous me tourmentiez davantage.

Clit. Ah ! fans doute ! cela feroit beau ! Croyez-moi, venez vous recoucher.

Cid. Et mon lit ? Vous m'avez promis de le refaire.

Clit. Volontiers. Je puis dire, fans trop me vanter, que Juftine, toute fameufe qu'elle eft, ne fait pas un lit mieux que moi. (*Ils refont le lit*).

Cid. Hélas ! tant mieux ! Je n'eus jamais plus befoin d'être bien couchée.

Clit. C'eft-à-dire, qu'on ne pourra vous faire fa cour qu'un peu tard ?

Cid. Oh ! très-tard, en effet. Et je vous défends de plus de parler à aucune des femmes qui font ici, à Lufcinde fur-tout, que je ne fois levée.

Clit. Je ne vois pas pourquoi elle vous paroît plus à craindre qu'une autre ; mais ce dont je fuis convaincu, c'eft que je ferois pour elle moins dangereux que perfonne, & que depuis notre aventure elle a penfé fur moi abfolument comme Julie, quoique j'aie plus d'une fois tenté de la faire vivre avec moi fur le ton de liberté qui auroit à la fois convenu aux defirs qu'elle m'infpiroit, & au peu d'amour que j'avois pour elle.

CID. Il eſt en effet aſſez ſingulier qu'elle ne ſe ſoit pas prêtée à des vues ſi raiſonnables.

CLIT. Mais oui : cela eſt peut-être plus extraordinaire que vous ne penſez. Eh bien que dites-vous de votre lit ?

CID. Que jamais il ne m'a paru mieux fait. Je ſuis bien ſurpriſe de vous trouver ce talent !

CLIT. Il ne vous paroît peut-être rien ; mais je vous jure que juſques à un certain âge, il y en a peu qui ſoient auſſi néceſſaires que celui-là.

CID. Vous avez beau le vanter ! je vous jure que je ne vous en eſtime pas davantage.

CLIT. Je trouve, à ce que vous me dites-là, aſſez peu de reconnoiſſance, & je ne ſçais ſi, pour vous punir de votre ingratitude, il ne me ſeroit pas permis de gâter un ouvrage dont on me ſçait ſi peu de gré.

CID. Ah ! cela ſeroit horrible lorſque, ſi vous l'aviez voulu, j'aurois été ſans vous avoir la plus légere obligation, on ne peut pas mieux couchée

CLIT. Vous m'avez inſulté !

CID. Eh bien ! je veux pouſſer l'injure juſqu'au bout ; je ne vous crains pas.

CLIT. Je trouve à cela, ſi vous me permettez de vous le dire, plus de cou-

rage que de prudence ; mais ne seroit-ce pas pour avoir le plaisir d'être vaincue, que vous me desiriez.

Cid. Non pas absolument ; mais seroit-il bien vrai que ma sécurité fût si déplacée ?

Clit. Je me flattois de vous avoir corrigée de ces doutes-là, par exemple.

Cid. En vérité ! s'il faut vous parler sérieusement, je n'en ai pas.

Clit. Cela ne seroit-il point un peu obscur ? Me rendez-vous justice, me faites-vous injure ? Ah ! ce doute me tourmente trop pour me le laisser. (*Il se venge*).

Cid. Ah ! Clitandre, je vous demande pardon.

Cid. Il est bien tems !

Cid. En vérité ! vous êtes bien vain !... Un lit, qui étoit le mieux fait du monde.... Vous êtes réellement insupportable !

Clit. Trouvez-vous ?...

Le lecteur ne doit pas conclure de ce que lui dit Cidalise, que c'est sérieusement qu'elle le gronde. Il est vrai qu'elle a peut-être un peu d'humeur. (Eh ! qui n'en auroit pas à sa place ?) Mais il est pour le moins tout aussi vrai qu'elle finit par ne lui en plus montrer.

Cid. Vous en irez-vous, à présent ?

Clit. Si vous le voulez abſolument, il le faut bien ; mais je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire qu'en pareil cas on ne m'a jamais renvoyé de ſi bonne heure.

Cid. Cela ſe peut ; mais de grace, allez-vous en. (*Il ouvre la porte*).

Cid. Ah ! Clitandre, bien doucement, je vous prie.

Clit. Un autre talent que j'ai, c'eſt d'ouvrir une porte plus doucement que perſonne, & de marcher avec une légéreté incompréhenſible.

Cid. Hélas ! vous n'avez que trop de talens, & ſi cela dépendoit de moi, je donnerois volontiers ceux des vôtres, dont vous faites peut-être le plus de cas, pour la certitude que vous me ſerez fidele.

Clit. Oh ! ſans doute, vous feriez-là un beau marché ! Allez, mon ange, je vous la donnerai à moins de frais. (*Il lui baiſe tendrement la main*). Adieu, puiſſiez-vous, s'il ſe peut, m'aimer autant que vous êtes aimée vous-même ! (*Elle ne lui répond qu'en lui prouvant qu'elle l'aime. Ils ſe ſéparent.*

Fin du premier Tome.

00100576

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016